

**SUR LES PAS
DE
L'ÉVÊQUE DE NOUNA**

Sur les pas de l'Évêque de Nouna

Père MARCEL LARREGAIN

**SUR LES PAS
DE
L'ÉVÊQUE DE NOUNA**

MISSIONNAIRE ET SOLDAT

Mémoires du Père Marcel Larregain
des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)

retranscrites par Geneviève DUPREZ

Père Marcel Larregain ~ Geneviève DUPREZ

Illustrations : collection personnelle de l'auteur.

Photo page 93 : Oubangui-Chari - Auteur inconnu.

JUILLET 1994

Scan, ORC

Le Colonel

Mise en page - Juin 2008

LENCULUS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des CUrieux de Lire les USuels

INTRODUCTION

En décembre 1992, au Burkina Faso, j'ai eu l'occasion, ou mieux j'ai eu la chance de rencontrer le Père Marcel Larregain. Sans se connaître, nous avons voyagé ensemble dans le même avion qui ramenait le corps de Monseigneur Jean Lesourd, le premier évêque de Nouna, et qui était décédé en France, lui accompagnant ce corps avec un autre Père, et moi-même avec mon mari pour retrouver mon beau-frère Emmanuel, frère missionnaire à Nouna depuis 1966.

En Afrique, quand un « vieux » décède et d'autant plus si sa vie a été bien remplie, c'est l'occasion de fêtes, et vraiment ses funérailles donnèrent lieu à de très grandes fêtes, auxquels par les circonstances nous fûmes intimement liés.

Nous logions dans la même maison que le Père Larregain et ainsi nous avons pu parler de longs moments ensemble, et nous avons passé aussi une grande journée avec lui à Koussiri. Le Père est un formidable conteur et je ne pus m'empêcher de lui dire : « Père, il faut écrire tout cela, il ne faut pas perdre la mémoire de ces choses ».

Il était un peu d'accord, mais ne pouvait plus écrire, ses mains lui refusaient ce service. Alors j'ajoutai : « enregistrez une cassette, envoyez-la moi et je la retranscrirais ».

Notre séjour fini, je dis « au revoir » au Père et nous regagnâmes la France, lui Pau ou Billère et moi le Nord et je n'eus plus de nouvelles. Je me disais : le Père à quatre vingt ans, il a oublié.

Non, il n'avait pas oublié et dix huit mois plus tard, je recevais vingt trois cassettes enregistrées. C'étaient ses mémoires, il me confiait tous ses souvenirs.

En les écoutant, j'ai été souvent émue, puis, je me suis mis à l'ouvrage. Mais comment retranscrire sa fougue, sa passion, ses enthousiasmes et ses déceptions ? La ponctuation est bien faible. J'ai fait de mon mieux, j'ai essayé d'être fidèle aux paroles, mais le langage écrit et l'oral sont un peu différents, puis il y a ce français d'Afrique où quelques expressions n'ont pas tout à fait le même sens que chez nous. Je vous livre le résultat.

Je crois que la vie du Père Larregain peut se lire à plusieurs niveaux.

C'est d'abord la vie d'un homme, une vie très riche et toute son évolution.

Puis cette vie s'est intégrée dans l'histoire d'une époque guerre de 1939 - 1945, guerre d'Algérie, indépendance des pays africains. Le Père a vécu tout cela. Il nous raconte des moments vécus et toutes ces petites choses mises bout à bout font revivre ce temps passé.

Il y a aussi quarante ans de mission : les débuts, les démêlés avec l'administration coloniale puis africaine, l'évolution de la pastorale, l'inculturation progressive, l'émergence d'un clergé africain, les catéchistes.

Enfin l'intérêt ethnologique n'est pas négligeable. Quand le Père parle des markas et de leur vie, nous comprenons mieux ce qu'est une ethnie, ses caractéristiques, ses richesses, ses habitudes, ses faiblesses.

Je crois surtout que cette lecture nous fera mieux comprendre et aimer l'Afrique.

Geneviève Duprez

A ceux qui par la suite voudraient encore mieux connaître et comprendre cette Afrique, spécialement ses mémoires, je pense que la lecture des livres d'Amadou Hampâté Bâ : « *Amkoullel l'enfant peul* » et « *Oui, mon commandant* », est un complément tout à fait intéressant.

*
* *

Ce travail a pris naturellement du temps et l'éloignement de Billère où réside maintenant le Père Marcel Larregain du Nord de la France où je suis, a multiplié les échanges épistolaires entre nous. De ceux-ci, je vous relève certaines instructions du Père, qui vous permettront de mieux comprendre son récit.

« Votre message téléphonique m'a fait chaud au cœur. J'ai tout de suite pensé à la joie de ma famille et de nombreux amis. Ils connaissent tous les détails de ma vie missionnaire.. Mais j'ai toujours été discret sur les motivations de mon action comme officier du contre espionnage. Beaucoup n'auraient pas compris tous les risques pris pour épargner la vie des arabes, ce fut mon souci principal. Certes sur le trafic des armes, leurs passages à travers les réseaux secrets que j'avais repérés, j'ai fait mon travail efficacement.. Oui, je l'ai fait, mais quand je savais que les fellaghas du côté algérien préparaient une action et allaient se faire démolir, j'ai tout fait pour les dissuader, en allant trouver, au risque de ma peau, les chefs.

« Ces années de guerre m'ont marqué beaucoup pour le reste de mon temps de mission surtout en Côte d'Ivoire. En fondant le collège qui devait tant prospérer plus tard, seul Monseigneur Lesourd m'encouragea. Si je n'avais pas eu ou gardé mes habitudes d'audace aveugle de la frontière, j'aurais renoncé. Je disais 10, 20 fois par jour : Seigneur pas pour ma gloire, mais le bien des pauvres...

« Pour pouvoir passer à l'école de Cavalerie de Saumur, j'ai passé mon bac à Tunis, et je me suis fait inscrire en Maths et Sciences que j'ai terminé avec un DEUG à Sousses. En cela aussi je n'avais qu'un but : obéir à mon papa, en baver en l'offrant à Dieu pour qu'il se convertisse. Je n'ai pas eu la joie de le voir à ma messe de prémices, mais il fit une mort étonnante de « repentant » demandant pardon tout haut et recevant le prêtre après l'avoir refoulé deux fois.

« Certes j'ai étonné certains par la place prise dans mes souvenirs par mes passages sur les différents fronts de guerre. Il faut savoir que mon cher papa ne désirait que cela : que je sois un parfait officier de cavalerie, je ne voulais pas le décevoir. Il a désiré du plus profond de lui-même que je me conduise selon l'esprit de Saumur, je l'ai fait... et Dieu avait mis dans mon cœur l'esprit missionnaire et LU non plus je n'ai pas voulu le décevoir.

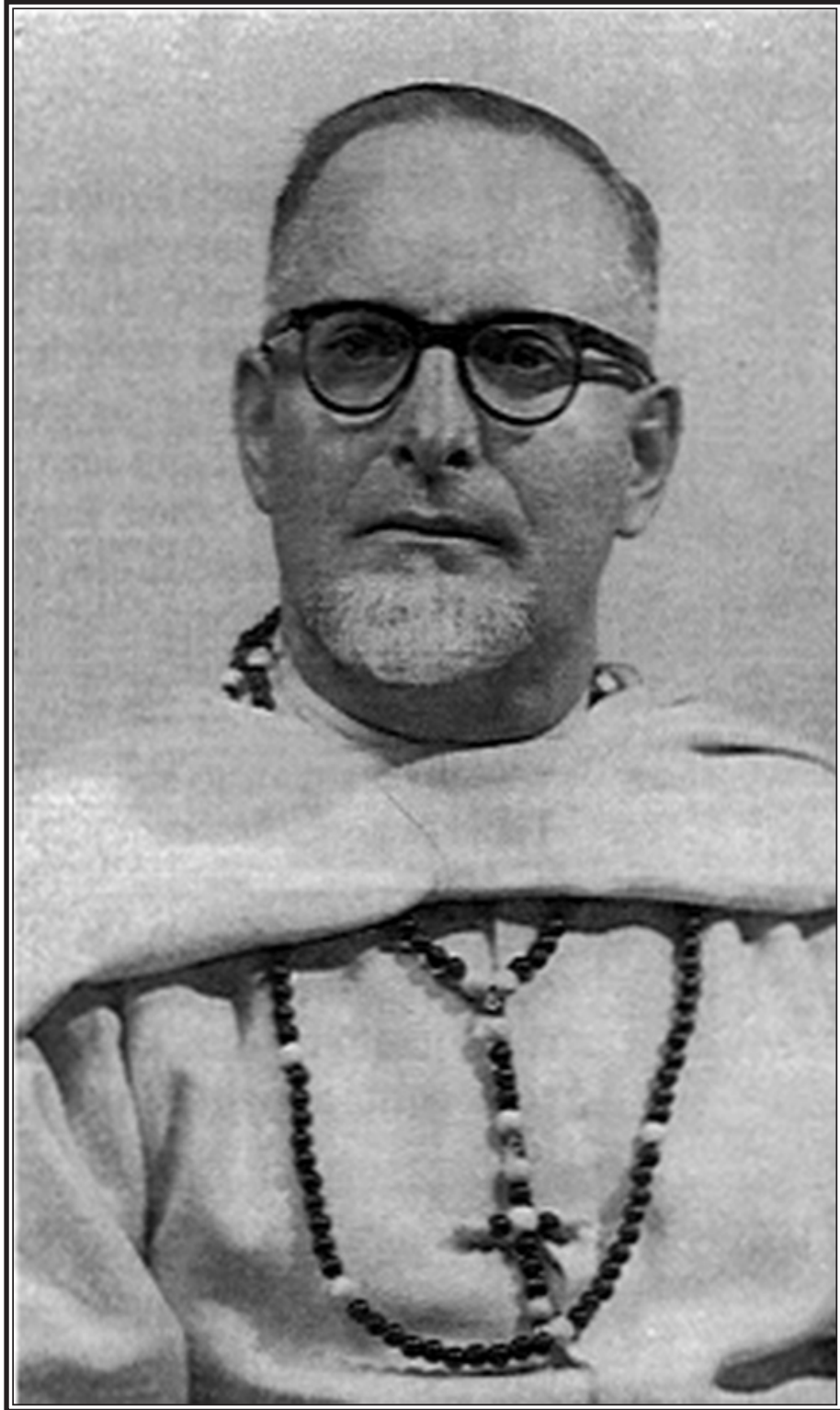
« Dans les photos, permettez de vous demander dans votre choix la photo de ma sainte maman, mon premier essai combiné : vélo-âne entre Toma et Kouy, mon engagement à la légion pour plaire à papa, mon centre d'établissement des cartes d'identité qui libéreront nos burkinabé de l'esclavage, le collège Paul U, mes dernières années avec le Père Ricardo le mal connu, avec les deux évêques de Nouna... »



Ma sainte Maman



Mon premier essai combiné
Vélo-âne entre Toma et Kouy



Père Marcel Larregain
des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE

Pour bien saisir des détails de ma vie de missionnaire, pour comprendre pourquoi à tel moment j'ai pu prendre des décisions qui étonnent, revenons un peu en arrière.

Je suis né à Biarritz, avenue Lahousse, le 24 Avril 1914, dans la villa Chergui propriété de mademoiselle Marthe Dessin.

Papa était un passionné de cheval. Pendant la guerre de 1914-1918, il fut détaché du front pour être affecté dans la région d'Angers avec une vingtaine de cavaliers dans une unité de dressage de « mustangs ». Ces montures venaient directement du Canada et étaient sélectionnées dans ces « remontes » et affectées selon les demandes des unités engagées.

Mon père, bien que promu écuyer en chef, demanda à rejoindre une formation de combat au bout d'un an et demi. Né en 1883 et donc dans la force de l'âge, il refusa d'être un « planqué ».

Ma mère de dix ans plus jeune, fut engagée à Biarritz au service d'une dame : madame Marthe Bihotz Dessin, veuve aisée sans enfant. Elle considéra notre maman comme son enfant, l'initia à la lecture et l'écriture et lui communiqua sa foi et sa piété. Elle était entrée à son service à l'âge de 13 ans.

Mon père, que j'ai toujours admiré, était un homme honnête, travailleur. Il nous a élevé dans la vérité. Il avait une foi routinière et comme beaucoup de basques, avait la langue agressive pour le clergé. Ayant vécu dans le milieu du cheval, des courses, de la contrebande avec l'Espagne, il n'avait aucune estime pour ceux que l'on appelait vulgairement « les curés ». Je ne veux pas faire son procès, même s'il m'a fait souffrir et m'a contrarié. Il ne savait pas, il ne pouvait comprendre. Il était basque. Jeune, il avait quitté la région de Saint Jean Pied de Port où il était né pour venir avec un camarade travailler à Biarritz comme simple palefrenier. Peu à peu, il monta une réserve de chevaux de fiacre à Biarritz où je vécus les toutes premières années de mon enfance.

La démission du roi Alphonse XIII d'Espagne fut une catastrophe pour Biarritz. Les fiacres ne marchaient plus, donc on louait beaucoup moins de chevaux. Le commerce des chevaux vers l'Espagne, des mulets surtout, était stoppé.

Ma mère était une femme admirable. Au jour qu'il est, à 80 ans, je la prie. Je ne prie pas pour elle, je prie ma mère. Elle nous a donné l'exemple de la plus grande fidélité. Elle n'était pas simplement croyante, elle l'était profondément dans toutes ses réactions et dans les relations quelquefois difficiles avec mon père.

Je ne l'ai jamais entendu dire quoique ce soit pour déprécier ou nous faire déprécier la personne de papa.

A regret, mon père mit fin au commerce du cheval, tout en en gardant quelques-uns, et revint à ses origines de cultivateur. Il vint à Larressore et c'est là qu'il acheta une ferme. Était attachée à cette ferme une vigne prospère en parfait état et mon père tout jeune avait aussi le goût de la vigne. C'était un vigneron averti.

Nous habitions très loin, je pense que nous devions faire tous les jours cinq kilomètres pour aller à l'école du village et je me souviens d'une rencontre avec un Père Blanc. C'était un survivant de la deuxième caravane des Pères Blancs vers l'Ouganda. Il avait connu les familles des martyrs. C'était en 1925. Il nous parla avec enthousiasme du courage et de la foi des martyrs de l'Ouganda. Ce que je ressentais déjà vers huit neuf ans se concrétisa ce jour là : j'étais attiré par le sacerdoce. A la sortie de sa conférence je lui dis : « Père je veux être Père Blanc ». Il me dit : « parlez en à votre curé ». Je lui en parlais et pressentant un peu d'avance les difficultés que j'aurais avec mon père, il me dit : « Marcel, c'est bien. Si tu en parles ouvertement avec ton papa, là, je croirai que tu veux vraiment être missionnaire et Père Blanc ».

Le lendemain de cette entrevue, il y avait une petite réunion chez nous. C'était ce que l'on appelait le « resserrement » des vignes. On taillait et on serrait les sarments avec des osiers. Des voisins venaient aider. Quand les hommes revinrent du travail, n'ayant fait aucune prière, « allais tout droit chez mon père et lui dit simplement : « papa, je veux être prêtre et missionnaire Père Blanc en Afrique ». Sa figure ne changea pas, il était habitué à se dominer, mais très sèchement, durement, il me dit : « Marcel, ça jamais ! Tu ne seras pas curé, tu seras officier de cavalerie, tu entends : travaille, étudie et tu seras officier de cavalerie ». J'avais onze ans.

Je racontais la chose à ma mère qui me dit : « Écoute papa, tout s'arrangera ». Ni elle ni moi ne savions à l'époque que ce serait long à s'arranger. Je ne suis pas allé au petit séminaire. Je suis allé au collège comme beaucoup de jeunes. Mon père ignorait tout de mes études, une chose l'intéressait que je passe mon bac.

LES ÉTUDES

Notre ferme était donc située au moins à cinq kilomètres du bourg. Mon père avait obtenu d'assurer le ravitaillement en lait frais du sanatorium départemental des tuberculeux. Tous les matins il fallait donc que trente litres de lait parviennent pour neuf heures au « Sana ». Été comme hiver, quelque fussent les caprices du temps, pendant quatre ans j'ai traîné le chariot avec les trois pichets de dix litres chacun. La réception était méticuleusement suivie par le chef cuisinier : propreté, qualité en matières grasses etc... Jamais je ne pouvais profiter des leçons de calcul.

Le directeur de l'école de Larressore savait que je désirais devenir prêtre. Maman inquiète de l'avenir, lui demanda si le fait d'être privé de cette matière scolaire importante ne serait pas un handicap pour mes études. L'école était publique et cet homme dit à ma mère : « Marcel est intelligent car pendant les corrections des problèmes au tableau, c'est lui qui trouve la marche à suivre. Il peut devenir prêtre et dès la semaine prochaine, tous les midis je le garderai chez moi, je m'arrangerai pour lui faire servir une bonne soupe »... et il en fut ainsi. J'avais trouvé un professeur : monsieur Loustalot, directeur de l'école publique de notre bourg. Pendant deux ans il m'assura le repas de midi vite expédié, suivi d'une leçon de mathématiques. C'est ainsi que j'obtins en fin d'année « *le certif*. »

Le curé de Larressore était l'abbé Jean Baptiste Diharce. Le lendemain de mon retour d'Ustaritz, après mon succès au certif, il me fit venir dans la sacristie et me dit : « monsieur Loustalot t'a aidé et je vais le remercier, mais il faut aller de l'avant et si tu es courageux, après avoir porté le lait tu viendras chez moi. J'ai demandé au collège de Mauléon dans quelles conditions tu pourrais être admis, mais le directeur est trop exigeant, tu es en retard, il faut que tu puisses entrer directement en 5^{ème} ». De ce jour et pendant neuf mois, ayant déposé

mon inséparable chariot sous le porche, je me mis au latin, au français et à l'arithmétique.

Pour ne pas heurter mon père il m'inscrivit au collège « Ursuya » d'Hasparen. Un chanoine basque espagnol : monsieur Lopez de Guernica assurait l'éducation de toute une jeunesse basque des deux versants des Pyrénées. Il en avait confié la marche aux Frères des Ecoles Chrétiennes.

Dans le groupe, si certains se destinaient au commerce, il y avait aussi un bon groupe qui désirait être missionnaire : Oblats de Marie ou Pères Blancs. Nous fusionnions avec les autres, mais un prêtre nous réunissait de temps en temps et le Père Arrigui, ce Père Blanc qui avait su allumer en moi la vocation de l'Afrique, veillait sur nous bien que résidant à Pau.

La pension de l'internat fut réglée par ce prêtre et mon trousseau me fut fourni les deux premières années par madame Cailla, sœur de notre pasteur. Elle était assez aisée.

A l'aide si efficace de monsieur Loustalot et de mon curé l'abbé Diharce qui par la suite devint bénédictin, vint s'ajouter, grâce à l'amitié de ma mère une aide matérielle bien appréciable.

Nos champs jouxtaient ceux d'une famille « d'américains ». Au pays basque tous ceux qui, après un long séjour soit aux Etats-Unis soit en Amérique latine, et qui sont revenus avec une bonne fortune, portent, c'est presque un titre de noblesse, le titre « d'Amen'kanoa ».

Nos voisins, donc, étaient revenus d'Argentine où ils avaient revendu tous leurs biens à des hollandais. La famille se composait d'un frère et de deux sœurs tous célibataires. Les dames étaient particulièrement pieuses. Maman les fréquentait et moi-même leur rendais souvent le service de reconduire et enfermer dans leur korale certains de leurs Mustangs et Pottiocks qui venaient rejoindre le petit troupeau de chevaux de mon père.

Esprit veille sur ceux que sa grâce a touché. Etant allé rejoindre maman au lavoir elle me dit : « Marcel, nous allons réciter deux dizaines de chapelet pour la famille Intalatza. Les deux sœurs te prennent en charge pour payer ta pension et tes voyages. J'avais promis de faire cette démarche auprès de Gracienne et Johanna ».

Pendant les vacances d'été, pour revenir chez nous, j'empruntais la grande route d'Espelette, le pays du cardinal Etchegaray. Le retour par Espelette allongeait mon chemin d'au moins trois kilomètres, mais je marchais sous le soleil de midi pour m'habituer à faire de longs parcours en Afrique. Ah, Afrique, quand tu nous tiens !

A Ursuya, je fréquentais le cercle amical des futurs missionnaires des Oblats de Marie et aussi de prêtres diocésains qui à ce jour sont toujours des amis fidèles.

Le Père Arrigui de Pau était mon père spirituel. Il était content de la mentalité du groupe des aspirants dursuya et il me fit inscrire à Saint-Laurent d'Olt pour ma 4^e et 3^e, où se trouvait un séminaire Père Blanc. Puis ce fut Tournus.

J'ai toujours aimé l'esprit de cette maison et les Pères Burtin, Maurois et surtout Wyckaert, le supérieur, m'ont fait découvrir l'esprit Père Blanc. Dieu seul sait les difficultés qui nous attendent demain. La maladie grave d'un camarade de Larressore m'obligea à passer un mois supplémentaire en compagnie du Supérieur. Il m'avait compris et savait l'obstacle qui m'opposait à mon père. Il lisait les lettres que je recevais de ma famille et qui faisaient état des angoisses de maman.

Quand je fus en deuxième année à Thibar en Afrique du Nord, mon papa réalisa que j'allais vraiment vers la prêtrise. Il y eut des scènes pénibles. A cause de ma vocation, papa brutalisait ma mère. Des amis m'écrivirent et se reposa la question du défi lancé à l'âge de dix ans. C'est dans ces circonstances que les conseils d'un ami prêtre est indispensable. Avais-je le

droit de faire régner ce climat entre mes parents ? Le Père Wyckaert me conseilla de m'engager pour deux ans d'abord, et je rejoignis le 4^{ème} régiment des Chasseurs d'Afrique de Tunis.

L'ARMÉE

Mon premier soin fut d'écrire une lettre à mes parents avec l'en-tête du régiment, et pour rassurer maman, le Père Wyckaert écrivit à mon curé pour bien préciser que je restais toujours fidèle à ma vocation.

Habitué à vivre au contact des chevaux, je fus vite repéré et bien noté. J'en profitais pour me faire inscrire sur la liste des candidats au bac que je n'avais pas pu passer chez les Pères Blancs à Toumus.

Un lieutenant, ancien séminariste entra en relation avec le Père Champenois aumônier de la garnison, et très souvent nous assistions à une eucharistie dans la grande salle de la cantine. Ce même lieutenant me conseilla de demander ma mutation au 1^{er} REC. C'était une unité de la Légion Etrangère à cheval qui venait de rentrer du Rif marocain. J'étais déjà sous officier. Le Père Wyckaert, qui avait pris la direction de l'exploitation de la ferme de Thibar, m'écrivit pour m'encourager à préparer le concours d'entrée à l'école de cavalerie de Saumur dans les deux disciplines cavalerie montée et cavalerie motorisée.

A la maison, l'atmosphère s'était bien détendue. J'allais donc de l'avant, et en septembre 1935, après quelques études de maths, ma feuille favorable pour le dernier concours de Saumur enleva toutes mes hésitations.

SAUMUR

Quand on veut aboutir, il faut peiner. A Saumur, je n'étais que Maréchal des Logis Chef avec deux brevets de chef de peloton, en face des camarades Saint Cyriens inscrit à l'escadron, les élèves sortis du rang faisaient figure de voyageurs montés dans le train en marche.

J'ai beaucoup peiné à Saumur. Il fallait faire face à tous les exercices physiques et assimiler les éléments de mécanique car la cavalerie serait mécanisée. Ma main manquait de souplesse pour le dessin, mais je me retrouvais dans la précision des chiffres et les moyens à utiliser pour l'efficacité des différentes formes de combat. La précision des chiffres est très importante et je me promis à moi-même que si j'avais quelques loisirs je préparerais un diplôme en maths. Ce que je réaliserai à Sousse plus tard où je fis un DEUG de Maths.

Après un travail soutenu, j'obtins une place de 13^{ème} sur 89, il fallait être au moins 15^{ème} pour avoir le droit au choix de son unité et de la garnison. J'avais eu de nombreuses félicitations pour ma « tenue » à cheval et je revins à mes premières amours : un vrai régiment de cavalerie légère. Il n'en restait qu'un en Afrique du Nord, en Tunisie : le 1^{er} R.E.C.

A la sortie de l'Ecole, le 5 juillet 1936, je voulu faire à ma famille la joie de montrer la « galette argentée de sous lieutenant ». Papa me dit simplement : « enfin ».

Je lui dis cependant : « j'ai tenu ma promesse, mais Dieu m'a demandé d'en renouveler une autre. Deux jours après j'étais au fort Saint-Jean de Marseille pour me faire inscrire sur un bateau en partance pour l'Afrique du Nord.

Je partis donc pour le Régiment Étranger de Cavalerie. Cette unité de la Légion Étrangère s'était repliée à Sousse après ses campagnes dans le RIF marocain. 120 kilomètres séparaient Sousse de Carthage où se trouvait le grand séminaire des Pères Blancs. Quand je n'étais pas de service, je passais quelques heures avec mes confrères qui accomplissaient leur service militaire dans les différentes garnisons de Tunis.

Certes, il m'est arrivé de regretter mon engagement militaire, : mais le Père Wyckaert qui me connaissait avait jugé qu'une épreuve hors du cadre des séminaires serait utile pour mon apostolat futur. Plus tard ce directeur spirituel, venu se reposer à Billière, alla rendre visite à ma mère et lui dit : « Marcel pour son équilibre avait besoin d'affronter des situations difficiles ».

En 1938, j'étais lieutenant de cavalerie, et le colonel Gentilhomme qui commandait le 1^{er} REC me dit : « je sais que vous voulez être prêtre, mais on demande un volontaire, un officier assez ouvert pour faire un stage de contre espionnage. Le contre espionnage est une affaire de psychologie et d'attention, je vous ai observé »... Il m'avait mis à l'État Major au service du déboufrage, c'est à dire le centre pour former les jeunes chevaux. Il voulait, je pense, que j'ai un contact régulier avec les officiers de l'État Major. Je fis donc ce stage au cap Matifou, un cours d'initiation complète d'officier de contre espionnage dans le Maghreb, et il obtint le certificat avec une très bonne note. Je ne savais pas où allait me mener ce geste aimable du colonel Gentilhomme et mon désir de toujours apprendre et de me perfectionner.

CHAPITRE II

1940 L'ARMÉE

LE VRAI DANGER

La vie de garnison était une vie mondaine. Nous ne pensions pas à la guerre ; d'après nous, elle était loin. Souvent, il y avait des réceptions et il fallait danser. Nous, les jeunes lieutenants, devions faire danser les dames : l'épouse du colonel, puis celles des chefs d'escadrons, puis celles des capitaines, et comme tous les jeunes, j'étais sollicité. Mais ces mondanités ne m'attiraient pas. Je ne dis pas que j'y allais forcer, j'y allais par politesse et jamais l'idée d'abandonner l'appel de Dieu ne m'a touché. Mais il est certain que je m'affadissais comme on dit, je perdais mon élan, je sentais que j'étais pris par ce milieu, milieu auquel je n'étais pas habitué mais qui finit par vous façonner.

Dieu eut sans doute pitié de moi : le 1^{er} régiment étranger de cavalerie, le REC, avait son école, pour les jeunes officiers et les sous officiers, à Kérouan. C'était l'école d'instruction de la Légion pour s'habituer à la discipline et aux règles un peu particulières du commandement de ces unités. A Kérouan l'escadron qui faisait école était commandé par le capitaine Weygand, un homme assez exigeant.

HENDRIX, LE PASSAGE DE DIEU

Un jour, deux légionnaires d'origine italienne furent traduits devant le tribunal militaire et condamnés. Ils avaient volé et avaient essayé, je crois, de vendre des armes.

Un brigadier chef, homme de toute confiance, fut chargé de les conduire à la prison militaire de Sousse avec une escorte légère.

Je ne veux pas décrire les conditions de voyage sur des chevaux sans selle, chevaux qui suivent le cavalier. C'était dur, ils avaient les mains menottées derrière le dos.

Le brigadier chef, un belge, s'appelait Hendrix. Il avait déjà trois ans et demi de légion et était promu brigadier chef, chose rare dans cette arme. Il avait bon cœur, peut être trop bon cœur, car arrivé à Kesserine, les punis lui demandèrent : « Chef, foi de légionnaire, on ne te trompera pas, mais enlève nous les menottes, on n'en peut plus, on n'en peut plus ». Ceux qui ont fait des camps de cavalerie où on passe quelques heures dans les manèges, où on s'habitue au maniement des chevaux connaissent pourquoi ils demandaient cela. Il hésita, mais détacha une des menottes à chacun.

Se firent-ils des gestes ? Avaient-ils convenu de quelque chose ? Nous ne le saurons pas. Ils avaient certainement considéré l'armement d'Hendrix : un revolver avec deux chargeurs et c'est tout.

Ayant parcouru à peine cinq cent mètres, d'après ce que m'a raconté Hendrix, ils donnèrent du talon dans les flancs des chevaux, et ils partirent l'un à droite, l'autre à gauche comme c'était sans doute convenu. Hendrix tira à droite, tira à gauche, mais comme on dit,

on ne peut poursuivre deux lièvres à la fois et les deux disparurent dans la nature. On ne les a jamais retrouvés.

Hendrix fut lourdement puni : trois mois de forteresse. Il faut savoir que quand on est condamné à la forteresse, on est seul, sans lecture et debout toute la journée. Réveillé à six heures le matin, vous repliez votre bat-flanc et vous restez là, sans promenade. C'est une sanction éprouvante.

J'étais au courant, j'estimais cet homme : bon cavalier, soignant très bien les jeunes chevaux. Lors de nos inspections obligées, je ne l'avais jamais surpris dans les boîtes de nuit, jamais je ne l'avais vu ivre et je sais que ses camarades lui empruntaient de l'argent que sans doute ils ne lui rendaient jamais. Il était bon. J'allais donc trouver le colonel et lui dit : « Colonel est-ce que vous me permettez de passer quelques heures avec Hendrix ? » Il ne fit aucune difficulté, me fit un billet pour entrer dans la prison, ce fut facile.

Hendrix me reçut assez froidement. Il savait sans doute que je voulais être prêtre et que je venais d'un séminaire. Tout se sait et cela se savait. Il ne me fit aucune confiance. Il me dit sa tristesse, la longueur des jours, sa solitude. Aucune lecture n'était permise, la nourriture était convenable et le strict nécessaire pour l'hygiène était là. Je n'avais que deux heures à rester et ces deux heures me parurent un peu longues car il ne communiquait pas. Il était fermé, était catastrophé.

Les jours suivants, je réfléchissais et vraiment je priais. Le fait m'avait frappé et avait touché mon cœur. Le dimanche je demandais à nouveau l'autorisation de me rendre à la prison. C'était au mois de mai. J'avais toujours gardé mon chapelet sur moi. J'en récitais deux dizaines avant d'aborder l'enceinte de la prison militaire.

Quand la cellule fut ouverte, ce fut la même tristesse. Il avait l'autorisation de rabattre son bat-flanc, il fallait bien nous asseoir, et après un long silence je me permis de dire : « tu sais Hendrix, j'ai prié pour toi en route ». Et cet homme se mit à pleurer et me dit une chose étonnante dont j'étais loin de me douter, il me dit en latin : « *sacerdoce in aeternum* et prisonnier et légionnaire ». Je lui fis répéter : « mais comment Hendrix : *Sacerdos in aeternum* es-tu prêtre ? » Il me dit : « oui, Lieutenant, je suis prêtre ». Il fondit en larmes et moi, je gardais un long silence.

Il me raconta son histoire. C'était un franciscain belge, il voulait être prêtre ouvrier. Il alla donc demander à son « gardien », c'est le nom du supérieur des Frères Franciscains, l'autorisation d'être prêtre ouvrier. Le Père gardien le reçut très mal et je crois, après au moins deux heures de discussion serrée, dans un moment de colère Hendrix envoya une gifle à son gardien. Le soir même il quitta Bruxelles, traversa la frontière franco-belge et là à peine arrivé à Lille, la police l'arrêta. Il n'avait aucun papier, aucune pièce d'identité, il n'avait pas pris ses précautions. Il expliqua son cas et le chef de la police lui dit : « vous savez, si vous voulez devenir français, il n'y a qu'une solution, vous engager dans la Légion Étrangère ». A l'époque le minimum d'engagement irrévocable dans la Légion était de cinq ans de service : au bout de cinq ans vous aviez droit à un chevron.

Tout axé sur ses intentions de devenir prêtre ouvrier et français, il s'engagea. On l'envoya au dépôt, puis on l'accompagna au fort Saint-Jean à Marseille où il déclina son identité. Là on vous gardait dix jours pour savoir si vous n'étiez pas réclamé par la police ou la justice et au bout de dix jours, par groupes, vous étiez dirigés vers Sidi-bel Abbes, la maison mère de la Légion. Quelque temps après, ayant droit de porter le képi blanc, vous étiez dirigé sur Saïda où il y avait une école d'infanterie selon l'esprit de la Légion.

Le 1^{er} REC avait perdu pas mal d'homme au Maroc et demandait des renforts. Il se

porta volontaire. Estimé par ses chefs à Sousse, il suivit deux pelotons : brigadier, puis sous-officier et c'est ainsi qu'on lui avait confié ces deux légionnaires voleurs. Il se trouvait là, puni de trois mois, dans une prison inhumaine

Je l'embrassais et lui dis : « as-tu perdu la foi ? » Il me répondit : « jamais ». Il pleurait toujours et moi aussi. Je rendis compte de cela au colonel qui en parla à l'évêque Monseigneur Gounot. Il se demandait s'il ne pourrait pas le libérer ou le faire libérer, mais il avait encore un an et demi à faire. Je sais qu'ensuite il est resté longtemps à Rome et les premiers temps nous avons correspondu.

Ce fut pour moi comme un passage de Dieu. Si quelque tentation ou velléité de me relâcher sur le chemin de ma vocation avait pu m'effleurer ce fut un coup d'arrêt terrible. Que Dieu a été bon !

LA FRONTIÈRE TRIPOLITAINE

Il faut se souvenir que l'Italie était devenue notre ennemie et pouvait nous attaquer en Tripolitaine.

En 39, nous fîmes à cheval : Sousse, Sfax, Gabes, Zardif un long chemin dans un paysage féérique. On a le temps quand on est à cheval. Un cheval qui a fait un quart d'heure de galop demande de s'arrêter pour souffler, puis c'est le trot, puis c'est le pas, on repasse le trot... J'étais en compagnie d'un lieutenant, nous parlions de tout, du passé surtout. Il y avait tous ces vestiges romains surtout dans la région de Sfax et cette marche dans les champs d'oliviers si bien rangés, si bien arrosés, nous parlait, nous faisait parler du bienfait du protectorat. Le style de langage devait changer plus tard.

A Zarzis, face à l'île de Djerba, nous étions au camp de Bensen prêts à sauter sur la ligne Marett : Marett touche le territoire de Tripoli et nous étions là en cas de besoin ou d'attaque italienne. Notre grand souci fut surtout d'alimenter et de tenir en état nos montures. Nous fîmes des sorties sur Medenine et Tatahouine, et ce fut tout.

Et on ne peut le répéter sans douleur, nous suivîmes doucement, doucement, la mort de l'armée française par radio.

Quand la capitaine Lejeune qui commandait le 1^{er} escadron apprit cela, il servit à boire à la popote. Nous étions bien tristes. L'armistice était signé. Ce fut insurmontable pour lui, et la nuit il se tira une balle dans la tête. Il n'avait pas pu supporter la défaite.

Nous prîmes toutes les précautions voulues pour partir rejoindre Sousse où était l'arrière du régiment. Disons vrai, ce retour fut très triste. Nous avions comme adjoint un commandant chef d'escadron que nous aimions beaucoup : le commandant Miguel. Il se forma tout de suite dans la popote deux groupes : certains étaient pour le général de Gaulle, d'autres pour le maréchal Pétain. Je les respecte tous les deux. Et déjà de petites embarcations venaient à Sousse et certains parmi nous rejoignirent le général de Gaulle en Angleterre. Le chef d'escadron Miguel fut un des premiers à partir.

L'ARMISTICE

Plus tard, après l'Armistice, il vint, on les appelait comme cela « les commissions de contrôle » de l'armée allemande pour demander aux légionnaires d'origine allemande et polonaise de rejoindre l'Allemagne. On leur demandait de rejoindre l'ambassade de France dans un premier temps.

Il faut dire à la gloire de ces légionnaires (617 allemands et quelques polonais) que

seuls 58 acceptèrent de rejoindre l'Allemagne. Les autres décidèrent de rester dans l'armée française. Et là, alors que je pensais faire des démarches pour être libéré immédiatement, par esprit de corps et parce que je leur devais beaucoup, je restais encore un peu, car il ne fallait pas que nos soldats, nos légionnaires soient reconnus et nous entreprîmes un long travail, celui de reconverter leurs livrets militaires. Certains avaient huit ou dix ans de service, certains avaient été blessés pendant la guerre au Maroc, au Rif, tout cela était porté sur leur livret. Un à un les livrets furent changés et tous ces légionnaires allemands et quelques polonais (les Allemands étaient les meilleurs soldats et les Polonais étaient les meilleurs cavaliers) eurent leurs livrets changés pour qu'ils ne soient pas ennuyés par la suite.

On inscrivait leur origine : ils étaient soit belges, soit luxembourgeois, soit suisses. Je me rappelle qu'on avait hésité, mais aucun n'était porté hollandais car leur langage les aurait trahi. En pensant à leur retraite plus tard, leurs vrais livrets où étaient mentionnés le temps, les blessures, les citations, les décorations furent soigneusement copiées et regroupées pour que ce ne soit pas perdu. Quand ce travail fut terminé, je me dis : « ma tâche est finie, tu as été solidaire avec eux, ta vocation a été raffermie par Dieu, alors rentre ». Ainsi, j'allais rentrer, retourner au scolasticat.

J'entrepris des démarches pour me faire mettre en disponibilité, me libérer complètement était impossible : j'étais lieutenant d'active et titulaire pour toujours d'un brevet d'officier de contre espionnage.

Il y avait de nombreux officiers qui cherchaient où était la vérité. Je ne voulais pas à cette époque rejoindre l'Angleterre, je voulais rejoindre le séminaire des Pères Blancs à Thibar, continuer mon chemin vers la mission. J'étais très heureux de cette expérience de vie militaire. J'avais contacté le vrai monde et ce contact vrai m'aiderait plus tard. Cette expérience, mi-mondaine, mi-dangereuse, m'avait beaucoup appris ainsi que le contact avec les hommes, ma vocation était confirmée. Il restait un problème : le droit canon m'interdisait de m'engager comme officier d'active. Le Père Wyckaert, ce Père très bon, à qui avait été longtemps mon directeur spirituel se chargea des démarches à la maison mère et le Père Aeby supérieur du grand séminaire et du scolasticat de Thibar m'accepta. Je repris mes études tout en craignant l'amiral Estava qui était alors responsable du protectorat en Tunisie. Il était très pro-allemand : si les allemands réclamaient les officiers d'active présents encore là, nous serions livrés aux allemands.

LE DIACONAT ET LA PRÊTRISE

Il me manquait encore une année de théologie et je fus appelé au sous diaconat. C'était le 2 février 1941. Oh le beau jour ! On était ensuite diacre. Puis je fus ordonné prêtre, c'était le 1 octobre 1941... A l'approche de cette date, je fis une démarche auprès du Supérieur Général. Je lui dis ma situation vis à vis de mon père. Je ne le jugeais pas, je ne voulais pas dire du mal de lui, mais je voulais qu'il se convertisse. J'avais toujours appris que la prière ne suffisait pas pour cela, qu'à la prière il fallait ajouter des sacrifices. Cela ma mère me l'avait souvent répété. Aussi, s'il le voulait bien, je le suppliais de me nommer dans une mission qui serait dure et ingrate pour que je souffre. Que cette souffrance ne soit pas pour le plaisir de souffrir mais que cela retombe en pardon de Dieu sur mon cher papa.

Il me répondit, je ne dis pas par retour du courrier, mais par l'intermédiaire du Père qui était notre supérieur. Il me disait qu'il y avait un projet au nord de la boucle de la Volta et un peu plus au sud de la boucle du Niger qui passe à Gao. C'était entendu, je serai nommé pour cette future préfecture apostolique.

LA MESSE DE PRÉMICES

Ordonné prêtre et ayant la certitude que je pourrai rejoindre un territoire de mission où je pourrais prier et implorer Dieu, je voulais à tout prix faire un petit tour à Larressore où habitaient mon père, mes frères et sœurs et ma chère maman, et célébrer ma messe de prémices avec eux et avec les dames qui avaient pourvu si largement pour mes voyages pendant dix ans.

Nous étions en territoire interdit, c'était la guerre, les allemands construisaient des forteresses dans la région de Bayonne et Biarritz, mais un maire basque me procura tous les papiers nécessaires pour un séjour de quatre jours. J'avais pu avertir ma famille, avertir le curé et un Père bénédictin, le Père Basile qui m'avait aidé par des leçons de grec et de latin.

Pour le voyage, je n'avais pas d'argent. Papa ne m'a jamais donné un franc et même, je lui pardonne), un jour je l'ai vu qui jetait dans la boue tout un trousseau que maman avait préparé pour que je sois convenable. Maman ne dit rien, moi, j'ai pleuré, mais il fallut laver tout ce linge et le lendemain je partais sans avoir pu embrasser papa.

Il me semblait que le pouvoir du sacerdoce était tel que me voyant prêtre et me voyant célébrer, j'aurais la joie de lui donner la sainte communion. Comme on dit, on peut toujours rêver, en tout cas je l'ai rêvé. Ma déception fut très grande, c'était le samedi 18 mars 1942, je ne vis pas mon père ni le dimanche ni le lundi. Je repris la route de Saint Jean Pied de Port pour essayer de traverser la ligne de démarcation. Papa, je ne l'avais pas vu, je ne l'avais pas embrassé, il ne m'avait pas félicité, lui qui m'avait tant félicité à la sortie de Saumur quand je lui avais présenté ce qu'on appelle « la galette » de sous-lieutenant de cavalerie.

Plus tard, je sus ce qui s'était passé : après avoir obtenu à Tunis l'autorisation de rejoindre mon pays natal et mis les miens au courant, j'y tenais du fond du cœur... c'est un parent, décédé à ce jour, qui sans délégation de maman ni d'aucun autre membre, obligea papa à quitter Jaüberaya, notre maison, dès la veille du 18 mars, jusqu'au mardi suivant. Je pardonne entièrement à l'auteur de cette terrible initiative qui fut pour moi la cause d'une peine très forte.

Plus tard encore on m'expliquera comment Papa partit pour l'éternité, le 12 juillet 1944, après avoir pardonné à tous les siens. A cette époque la France était occupée et les allemands gardaient la frontière franco-espagnole, et moi, avec mes camarades de la 1^{er} D.F.L. nous nous préparons à débarquer sur les Côtes de Provence. Le matin de ce 12 juillet mon père décida d'aller cueillir les poires de la Saint-Jean. Le poirier était assez haut : il glissa et tomba lourdement. Des soldats allemands qui montaient vers Dantcharia, le portèrent jusqu'à sa chambre : la grand route, rejoignant Bayonne à la frontière espagnole, bordait le jardin de Jaüberrya, notre maison. Le docteur d'Ustaritz vint et diagnostiqua l'éclatement du foie avec hémorragie interne. La douleur était intense. A maman penchée à son chevet, il demandait à boire. Papa gémissait, mais était lucide. Et c'est ici que, fait inoubliable, il se tourna vers maman et parlant aux enfants présents, dit : « Je vous demande pardon à tous et s'adressant spécialement à Amaud : « et toi, tu me pardonnes ? » Notre frère habitait un peu plus loin. Il répondit « attends, je vais aller consulter ma femme Dominica qui gardait leur petite fille Mayl. Dès le départ de son fils, il entra dans le coma. Maman, à ma place, avait dit : « Marcel aussi te pardonne... » Elle connaissait mes dispositions. Les funérailles eurent lieu à la date qu'il aurait aimée : le 14 juillet. Le drapeau des Anciens Combattants enveloppa son cercueil. L'église de Larressore fut pleine comme pour un grand personnage.

Cela a été comme cela et je ne l'ai jamais revu. Mais je déclare avant de continuer que j'ai la certitude que je le reverrai dans l'éternité avec ma chère maman. Ça je n'en doute pas.

CHAPITRE III

LA PREMIERE MISSION

LES TERRITOIRES COLONISÉS

Quelques notes sur l'organisation administrative des territoires colonisés sont indispensables pour comprendre la suite.

En France, il y avait une grande école nationale nommée « École coloniale » qui formait tout le personnel pour l'administration des territoires colonisés. Être sorti de l'École coloniale était une référence, comme de nos jours sortir de E.N.A. Les territoires les plus recherchés étaient ceux d'Extrême Orient.

L'Afrique était divisée en territoires et protectorats selon qu'ils étaient conquis par les guerres et conquêtes françaises ou attribués à la responsabilité de la France en 1918, ayant appartenu à l'Allemagne.

Fruit des conquêtes de nos armes, il y avait l'Afrique Occidentale : A.O.F. dont le haut commandement ou gouvernement général avait pour siège : Dakar. L'Afrique Equatoriale : A.E.F. avait pour centre et capitale : Brazzaville. L'Afrique du Nord comportait deux protectorats : Maroc et Tunisie, et un territoire l'Algérie.

L'A.O.F. comme l'A.E.F. étaient divisées en territoires autonomes sous la responsabilité d'un gouverneur. Chaque gouverneur coiffait des cercles qui correspondaient à nos départements avec un commandant ou administrateur dont l'autorité était partagée par des administrateurs adjoints régissant des subdivisions ou sous-préfectures. Les cercles eux-mêmes comprenaient des cantons et chaque canton était entouré de plusieurs villages. Il y avait donc des chefs de canton, des chefs de village et des chefs de quartiers. Gouverneurs, commandants ou administrateurs étaient des français, des « colons ». Chefs de canton, chefs de village, chefs de quartiers étaient des africains choisis selon la « tradition ».

Chaque commandant de cercle et administrateur-adjoint disposait de gardes territoriaux ou gardes-cercle. Il n'y avait ni radio ni téléphone, et ces gardes-cercle transmettaient les ordres du commandant aux chefs de canton et aux chefs de village.

Les chefs de canton étaient rétribués, et ils étaient responsables de la collecte de l'impôt capital, c'est à dire par tête. Étaient imposables, les habitants inscrits lors des recensements faits par le commandant lui-même tous les cinq ou six ans. Le grand souci des particuliers était de se procurer le montant annuel de cette redevance obligatoire.

Les chefs de famille recevaient à la fin des moissons, donc en fin d'année, une feuille fixant le nombre des imposables de sa famille : personnes, bêtes, fusils de traite... Les morts et ceux qui étaient partis au loin : au Ghana ou en Côte d'Ivoire figuraient encore souvent sur cette redoutable feuille rouge.

Ce n'est pas l'endroit de signaler les prélèvements forcés sur les troupeaux, les réquisitions pour les travaux des routes, l'entretien des habitations des commandants, des représentants des chefs de canton, tous les bâtiments publics : le travail forcé. J'ai été témoin de tous ces faits

et abus. Ce mode de commandement prit heureusement fin avec la déclaration du Général de Gaulle en 1946, en reconnaissance aux soldats africains sacrifiés pour la France.

MA PREMIÈRE NOMINATION : TOMA EN HAUTE VOLTA

Le 24 Avril 1942, comme par hasard, le jour de mon anniversaire, je touchais enfin Bobo Dioulasso et je rencontrais monseigneur Dupont qui me dit : « cher Père, vous n'êtes chez nous que de passage, vous êtes nommé pour la future mission de Gao. Mais je vous demanderais d'assumer quelques services avant de partir.

Le Père Saclier, directeur de l'enseignement catholique pour le diocèse de Bobo me conduisit au grand séminaire de Koumi. Ce fut un grand étonnement pour moi de voir tous ces africains portant la soutane. Le lendemain devait avoir lieu là, à Koumi, la première messe des trois premiers mossis ordonnés prêtres. On m'avait raconté qu'ils avaient du aller en France pour passer leur bac. Parmi eux se trouvait l'abbé Zoungana, quand je parle de l'abbé, c'est l'actuel cardinal Zoungana.

e fus très étonné, ému. J'avais rêvé de tout cela et me trouver au milieu de tout ce monde africain me parut naturel. Mais je trouvais que de cet ensemble d'africains il émanait une odeur curieuse, des odeurs fortes que j'avais du mal à supporter. On m'expliqua que cela venait de la nourriture qu'ils consommaient et du karité que l'on mettait dans la nourriture. J'acceptai l'explication. Plus tard cela ne me gêna plus du tout.

Ce même Père organisa pour moi le voyage de Bobo Dioulasso à Toma. Trois cent kilomètres par de mauvaises routes poussiéreuses. A l'époque, les Pères s'adressaient aux commerçants. Il n'y avait pas de moyens de transport autres que les grands camions des commerçants et c'est ainsi que mes deux cantines furent chargées et moi-même avec pour la route une boîte de sardines, un peu de pain et un peu de vin.

Le chauffeur parlait français. Il était assez aimable et je regardais les villages. La première rencontre avec les missionnaires se produisit plus tard. Il était deux heures de l'après midi, ils avaient fini de manger et sortaient de la sieste. C'était à Massala, poste de mission qui plus tard s'installera à Dédougou. Il y avait là un homme que j'ai beaucoup aimé, le Père Maurois. Il m'avait inculqué l'amour des mathématiques et ce ne fut pas facile tous les jours. Il me reçut les bras ouverts, amicalement, et au lieu de me donner un peu de bière ou un verre d'eau, il me présenta une grande calebasse de lait. Du lait tout frais, car cette mission entretenait un important troupeau de vaches.

Après les échanges, il nous dit : il faudra repartir assez vite, Toma est encore loin et vous devrez passer au cercle à Tougan et avant cela, encore, vous allez avoir à traverser la Volta Noire, vous prendrez « le bac » et vous verrez que c'est une manœuvre !

Nous nous rappelâmes quelques souvenirs de seconde et de première, toute la patience qu'il avait eu avec nous et du coup le Père Schuller qui était là me dit : « Puisqu'il y a une occasion sur Toma et que j'ai l'intention de faire ma retraite annuelle à Toma, je vous accompagne, comme cela, vous ne serez pas seul ».

Sitôt dit, sitôt fait. Dans ce cas là, on donne à boire au chauffeur. Il accepta de nous attendre un peu, et nous voilà partis pour traverser la Volta.

Le camion monta sur le plateau du bac. Quand le chauffeur n'était pas très habile, il lui arrivait de traverser le bac par manque de freins et de plonger dans le fleuve, mais ce ne fut pas le cas, tout se passa très bien. Je m'entretins avec ces commerçants qui parlaient un français

approximatif, mais, enfin, nous nous comprenions.

Sans le savoir, je passai dans les deux villages de Zaba et Sourou. Le Père Schuller ne m'expliqua pas l'origine des ethnies des villages que nous traversions. Il n'avait pas l'air d'ailleurs d'être très au courant et, je crois même, il était indifférent à la question. Nous arrivâmes à Tougan dans la soirée, vers six heures chez ce que l'on appelait « les administrateurs » de colonies. Ils étaient responsables d'un territoire correspondant à peu près à une préfecture. C'étaient des personnages !

On a écrit beaucoup de choses à leur sujet. Celui-ci monsieur de Maubeuge, nous reçut aimablement et comme c'était la coutume quand un blanc passait. Nous fûmes donc, avec le Père Schuller, invités à partager le repas de monsieur de Maubeuge. Par la suite, il me fit beaucoup souffrir, mais tout cela, je ne le savais pas encore.

Je ne regardais et ne considérais que son amabilité. Il nous déclara : « d'ici à Toma, la piste est bonne, vous avez 45 kilomètres à parcourir, la nuit est fraîche ». Il faut s'entendre, nous étions fin avril. Dans la journée en avril-mai, il fait 40, 41, 42 degrés, et vers minuit, la température descend à 40, si on a de la chance, 39. Il nous procura des bicyclettes et je me souviens, le Père Schuller insista pour avoir deux bidons d'eau. N'oubliez pas que nous étions en 1942 et les dispenses de jeûne avant la messe n'avaient pas encore été publiées. Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, qu'on ait faim ou soif, il était absolument interdit, si on voulait célébrer le lendemain, de boire ou de manger après minuit.

La route me paraissait monotone, il y avait une très belle lune. Un peu avant minuit, nous arrivâmes dans un village. Il s'appelait Sara. Il nous restait encore 21 ou 22 kilomètres à parcourir. Je me souviens, nous bûmes ce litre d'eau en plusieurs fois. Excusez le détail, c'est important, il fallait tenir, il faisait vraiment chaud.

L'ancien, le Père Schuller, n'eut même pas l'idée de me dire : « c'est la nuit, nous pourrions enlever nos gandouras, enlever nos rosaires et attacher nos casques derrière nous ». Non, nous restâmes équipés comme s'il était deux ou quatre heures de l'après-midi. Et ma gandoura était neuve et lourde.

J'ai oublié de signaler que j'avais sur moi la lettre de nomination de celui que j'allais remplacer : le Père Bochereau. Il ne s'y attendait pas du tout. Je lui portais sa nomination et il allait dès le lendemain mettre ses affaires dans un autre camion qui se trouvait en partance pour Bobo Dioulasso.

A notre arrivée, il ne fut pas question de nous offrir une boisson et je vous avoue que j'aurai volontiers laissé la messe du lendemain pour me désaltérer, mais il n'en était pas question. Nous ne prîmes même pas une douche, et nous nous couchâmes, il faisait chaud. Dans les chambres il devait faire facilement 41 ou 42 degrés.

L'église de Toma était belle et bien conçue, mais cette première messe ne m'émotionna pas. Elle me parut plutôt classique. Les chants étaient des cantiques sur lesquels on avait mis des mots samos. Le grégorien était un peu malmené : j'aimais beaucoup le grégorien. J'étais fatigué, j'avais soif et il fallut subir, à la sortie, toutes les présentations.

Le Père supérieur expliqua longuement que je venais là, nouveau Père, et que j'allais remplacer le Père Bochereau. Le message fut reçu avec tristesse. Le Père Bochereau était un homme très aimé par les jeunes. Il avait monté une clique : groupe de jeunes à la fois musiciens et chanteurs, il avait beaucoup d'allant. Et ce fut pour moi une grande leçon que cette fameuse obéissance aveugle du Père Blanc, que de le voir ramasser prestement ses affaires, les mettre dans la cantine, causer avec le directeur de la clique, lui confier les clairons puis monter, les larmes aux yeux, dans le camion qui le mènerait à Bobo. Pourquoi ?

On lui offrit des poulets, on lui fit des cadeaux, les jeunes gens le remercièrent et le regrettèrent. Personne n'avait été consulté, lui non plus. Je précise bien : personne n'avait été consulté, lui non plus. Son départ pour les jeunes de Toma fut un grand vide.

Je n'insiste pas sur la présentation aux chefs locaux, il fallait leur rendre visite. Les catéchistes aussi, un en particulier me fit impression : Eloï. C'était un aveugle qui parlait très bien le français. Il me dit avec un grand sourire : « j'aurai la joie de vous apprendre le samo, c'est notre langue, elle est très belle ». Je lui dis que nous verrions cela un peu plus tard et le remerciais. Que de services par la suite cet homme m'a rendu !

C'était donc un vendredi. Le samedi passa à causer à droite et à gauche avec ceux que je pouvais aborder, mais je le dis, j'étais au milieu d'eux comme si j'y étais depuis dix ans ou vingt ans. J'avais tellement rêvé d'être entouré d'africains. Plus tard je suis resté au milieu d'eux, seul, sans me rendre compte que j'étais blanc et seul blanc au milieu d'eux.

LE 29 AVRIL 1942 : LES « GNIENTAS »

Mais je voudrais ici rappeler des souvenirs de l'après-midi de ce premier dimanche. C'était le 29 avril dans la soirée. Il y avait eu un décès dans le village dans le quartier de Dama. Le Père me dit : « allons voir, je vais aller saluer cette famille : un jeune homme est décédé à la suite d'une morsure de serpent, la plaie a pourri et il en est mort ». Nous allâmes dans la famille. C'était tout près. Ils avaient l'air tristes. Perdre un jeune homme, c'est une dure épreuve.

Quand il y a un décès chez les samos, au pied des greniers-silos très bien construits, de vrais chefs d'œuvre, on met des espèces de petites statuettes en argile ayant forme humaine. On les appelle les « gnientas » ce qui veut dire « souvenir vivant ». Ce sont les forgerons qui les font, elles ont de quinze à vingt centimètres de haut environ et les bras ouverts.

A peine le Père avait-il fait les salutations qu'il se précipita sur ces gnientas en hurlant : « Regardez cela, depuis le temps qu'on leur prêche qu'il ne faut pas croire à ça, à ce paganisme, à ces chitanes. » Qu'entendait-il par « chitane » ?

Il brisa donc ces trois petites statuettes, ces trois gnientas. Je n'oublierai jamais de ma vie le cri que poussa la maman du jeune homme décédé. Il avait été piqué par ce que l'on appelle un « naja », le grand serpent noir et son cœur de maman saignait encore. Elle poussa un « Ah » de surprise comme si on giflait son enfant. Mon cher confrère, qui était certainement un saint prêtre, ne le remarqua même pas.

L'assistance regardait avec des visages très tristes. Je n'oublierai jamais cela. Il y a des faits qui frappent quand vous êtes jeune. Ils ne nous offrirent aucun cadeau et ne nous raccompagnèrent pas.

Le soir je devais être témoin d'un autre spectacle que je n'ai pas oublié non plus. En allant vers la maison des sœurs, le Père me montra une grande case, avec une porte fermée à clef. C'était là que tous les soirs, à partir de dix-neuf heures, les jeunes filles de douze à dix sept ans et plus, devaient dormir sous le regard des sœurs. Regard ? Disons plutôt la surveillance comme en prison. La porte se fermait avec une grande serrure et au fond les W.C., des W.C... enfin n'insistons pas ! C'était là que les jeunes filles étaient enfermées tous les soirs. Je l'ai vu ce soir là. Ce sera ainsi jusqu'à l'arrivée de monseigneur Lesourd.

Quand on a peur, peut-on avancer, est-ce que c'est en les enfermant qu'on en fera des jeunes filles indépendantes, courageuses, ayant une grande personnalité ? N'est-ce pas les considérer comme des esclaves ? J'ai lutté des années pour la dignité des jeunes filles et des femmes markas. Ce spectacle m'est resté pour toujours.

HISTOIRE DE LA MISSION DE TOMA

La mission de Toma, fondée en 1913 par un landais, le Père Dubemet, avait connu ses heures de gloire. La mission avait-elle connu des foules ? Je ne le crois pas, mais les registres comptaient quand même 2.500 baptisés. Il n'en était pas ainsi, loin de là, en ville et dans les succursales que nous visitons. Elles n'étaient que trois dont Yaba et Niémé.

Les chrétiens avaient peur et avec l'accord des Pères, ils s'étaient regroupés en villages ou en quartiers chrétiens : signe de crainte. Je pense, en tous cas, que c'était enlevé le levain du milieu de la pâte.

A Toma, un chef remarquable s'appelait Issa Paré. Il était comme beaucoup de ces africains venant du Sahel, un peu éclectique. Fétichiste, animiste, profondément animiste, musulman pour plaire à l'administration et, après le départ du Père Dubemet, il combattit la mission. Aujourd'hui encore être descendant du grand chef Issa Paré, s'appeler simplement Paré, est une référence, un titre de noblesse, je dirai.

Ayant été le saluer, il agissait une espèce de grosse entrave qu'on refermait sur les chevilles des guerriers faits prisonniers. Son souci était qu'au moment de sa mort, chacun se rappelât qu'il avait été un grand chef

Il me mit dans les poches plusieurs poignées de cauris : la monnaie de l'époque. C'étaient des coquillages. Il en fallait des sacs et des sacs pour pouvoir acheter un cheval ou pour préparer un mariage. Pour lier des fiançailles entre les familles, il fallait en offrir pas mal. Il m'en offrit, j'avais une espèce de sac, il le remplit.

Il me dit en partant : « tu es jeune, je l'étais à l'époque, n'apprends jamais la langue avec les enfants, sans cela tu parleras comme les enfants et les anciens, il voulait dire les adultes, ne t'écouteront pas. Un Père doit parler comme un adulte et encore mieux comme un homme âgé comme moi ». Je compris la leçon. Plus tard j'ai parlé à l'aise quatre langues tout à fait différentes. J'avais, disons : Dieu m'avait donné un peu de facilité pour cela. Je travaillais longuement, prenant des notes le soir.

Ma rencontre avec ce grand vieillard connu, resté polygame et dont les enfants étaient respectés par la mission me fit impression. En parlant de la « mission », il faut peser ses mots. On ne peut pas dire que la mission de Toma était décadente mais plutôt anémiée. J'eus plaisir à l'écouter, à le voir agir noblement, ce que les chefs faisaient naturellement.

A propos D'Issa Paré : en 1916, les bobos et les gourounsis de Réo s'étaient révoltés et étaient venus semer le trouble dans la région. Toma se rallia alors à la France, donc à l'ordre. C'est pendant cette révolte que Issa Paré fut atteint par la flèche d'un gourounsi à l'épaule. Il s'arrêta, descendit de cheval, prit un couteau et se fit tailler par quelqu'un une grande ouverture à l'endroit de la flèche qu'il arracha pour faire couler le sang abondamment car les flèches étaient empoisonnées. La plaie ouverte, il remonta à cheval et cria « Wonta », c'est à dire « Allons y ».

Après cette révolte, il y eut une famine qui dispersa la population et aussi les chrétiens. Cette famine fut très dure et il y en eut d'autres. Elles vidèrent le pays. C'est alors qu'une partie de la population de la région de Toma s'en alla vers Bobo, vers Bamako et surtout vers les terres irriguées de l'office du Niger dont le siège était à Ségou.

Les Samos étaient de bons cultivateurs et les terrains irrigués de l'Office du Niger étaient attirants pour eux. On y cultivait le riz de façon intelligente en appliquant une méthode expérimentée en Chine, puis en Camargue, et normalement cette plaine du Macina devait être un pays de prospérité. Elle le fut, en fait, tant que l'exploitation fut menée par l'Office

du Niger, par des ingénieurs et techniciens français. Tout était combiné avec des diguettes fonctionnant sous la pression de l'eau. C'était bien calculé, j'ai pu le voir, mais tout cela à l'indépendance fut remis aux africains qui n'avaient pas été suffisamment préparés à toutes ces précisions et à ce sens du calcul ou de la prévoyance afin de toujours garder les diguettes propres, veiller à ce que les clapets ne soient pas encombrées de saletés et d'herbes. Il y a eu au début de l'indépendance un grave laisser-aller, mais heureusement depuis les choses ont bien été reprises en mains, même si tout n'est pas encore parfait.

FONDATION DE 1938

Il fut décidé de fonder une nouvelle mission sœur à Kouy.

Un administrateur de Tougan aida beaucoup à cette fondation. Il avait à se faire pardonner beaucoup d'injustices, spécialement le déplacement d'Issa Paré de son poste de chef de canton de Toma à Kougny. Kougny était un noyau de musulmans agissant et comme on dit toujours : « sous un chêne ou une aubépine, il ne poussera pas de manguier. L'ombre est là ».

Il réquisitionna du personnel et envoya massivement des gens couper des poutres au bord de la Volta, de magnifiques poutres qui devaient servir à la construction de l'église de cette nouvelle mission.

Cette mission fut fondée par orgueil pour rivaliser avec Toma. Le Père qui la fonda fit démolir toutes les cases depuis le milieu du village jusqu'à la petite colline où était installée la mission pour y établir une espèce de grande allée d'honneur. Il n'en reste rien aujourd'hui, seulement un petit cimetière où sont enterrés deux Pères : Le Père Nicolau et le Père Guibert tous deux morts de fièvre jaune en mars 1939.

La mission fondée sur l'orgueil, la mission fondée sur un défi, Dieu ne peut pas la bénir.

Quand je suis arrivé à Toma, ce n'était plus la grande époque. Il y avait encore une communauté de sœurs blanches admirables, un dispensaire et une école, mais Toua avait triste figure. Les gens étaient accueillants, des gens merveilleux, mais c'était une petite minorité. La méthode employée, je l'ai dit plus haut, pour sauvegarder ce qui restait du petit troupeau fidèle, c'est à dire ces installations dans ces quartiers de chrétiens à l'orée des villages, cette surveillance continuelle des jeunes filles qui auraient pu être enlevées par des musulmans ou dont on aurait pu abuser, m'avait déçu. J'étais déçu de ces premiers mois passés à Toua. Mais si ces mois m'ont marqué, ils m'ont servi plus tard.

La déception ne fut pas longue. Un courrier à cheval nous arriva de Dédougou avec une lettre nous informant : « Préfecture apostolique de Gao érigée, titulaire monseigneur Jean Lesourd. Résidence momentanée ou provisoire de cette nouvelle mission Toua ». Signé monseigneur Dupont.

Entre temps, Monseigneur le Supérieur Général m'avait demandé de faire une reconnaissance sur Gao pour demander à l'autorité locale de prévoir l'emplacement de la future mission. Le Colonel, commandant toute la région, me reçut très aimablement et immédiatement me désigna l'emplacement du campement sur les bords du Niger.

MONSEIGNEUR LESOURD

Et nous voilà avec monseigneur Lesourd. A sa mort, le Père Provincial de France a

dit de lui : « c'était un géant de la mission ». Il était arrivé en Haute Volta dès 1927 et avait fondé déjà une mission à Tounouma près de Bobo Dioulasso, puis, au moment de la grande conversion du pays dagari, il fonda la légendaire mission de Dissin. On disait alors que l'esprit de Dieu soufflait en tornade sur ce pays. Et nous, nous demandions en nous même : quand l'Esprit de Dieu soufflerait-il dans nos régions en amont de la Volta Noire ?

On peut dire que dès les premiers jours de son arrivée à Toua, il s'aperçut de cette anémie, de ce manque de rayonnement de la « mission ». Il avait amené avec lui le Père Decaestecker, un ch'timi du nord et le Père Rollet, lui, était parti. J'accompagnai monseigneur Lesourd dans quelques villages. Quand il arriva à Yaba, il fut reçu dans le quartier dit chrétien. Il me dit : « voilà une chose à faire disparaître : les chrétiens, les baptisés doivent vivre dans leur milieu. Ils portent le Christ et c'est eux qui ont la lumière ». Il me répéta plusieurs fois cette phrase que maintenant nous trouvons pleine de sens, mais à l'époque il y avait une espèce de peur, peur de perdre ce qui avait été difficilement acquis.

En vrai missionnaire, il parlait très bien la langue des bobo-fings, celle des dagaris et comme il avait vécu dans la région de Banfora, il avait commencé un lexique gouin.

Il fit le tour de Toua et il trouva les samos très fins. Il se mit à apprendre le samo, avec Eloi Paré. Il voulait immédiatement entrer en contact avec la population. Lui qui remua tout un peuple plus tard, je le vois encore arpenter la petite véranda de la mission de Toua en me disant et que de fois ne me l'a-t-il pas répété : « il fallait un pauvre type pour ce coin perdu d'Afrique, cette terre aride, et c'est tombé sur moi ! » Il n'ajoutait pas de commentaire, mais il répétait toujours : « il fallait un pauvre type ». Nous verrons plus tard que ce fut un homme admirable.

Ces jours-là, une rumeur vint de Dédougou : un détachement de fusillés marins de l'amiral Thierry d'Argenlieu avait débarqué ou essayé de débarquer à Dakar. Ils furent faits prisonniers, certains furent même tués. C'était si vous voulez les prédécesseurs de ce qui fut plus tard le fameux commando ou la brigade de l'amiral Ponchardier. Les bruits se confirmèrent et nous apprîmes que le Général de Gaulle avait essayé de débarquer. Il lui fallait le Sénégal, il échoua. On bombarda les quelques navires qu'il possédait, il en perdit deux dans la rade et se retira. On a rapporté ses paroles : « il me le fallait cependant ce pied à terre, il me le fallait ». C'était fin 1942. Ce fut pour nous et pour moi le début de la guerre.

A Toma, j'ai été heureux avec monseigneur Lesourd. Dès le début, il avait supprimé des choses, avait appelé les « vieux » pour faire des arrangements pour les funérailles. Je lui avais dit la peine que j'avais eu de voir briser les « gniantas », la douleur ressentie par la maman et combien il me semblait blessant d'enfermer ces jeunes filles. Il réforma tout cela. Il parlait beaucoup de ses expériences et nous apprenions beaucoup.

Libéré en 1940, mais hélas toujours en « disponibilité », il m'en coûta beaucoup de devoir rejoindre, avec tout un groupe, les Forces Libres du général Leclercq, car ces deux premières années de mission à Toma avec monseigneur Lesourd avaient comblé mes aspirations.

C'était le troisième appel sous les armes.

CHAPITRE IV

LA GUERRE

Comme je l'ai dit, mon esprit n'était pas tranquille. Je réalisais que si la guerre éclatait, il fallait partir à nouveau. Et c'est ce qui arriva quand le Général de Gaulle ne put pénétrer au Sénégal. Les gouverneurs firent du zèle et du jour au lendemain nous fûmes remobilisés, mais là, ce fut pour des années.

Je quittai la mission avec nostalgie. Dans un premier temps nous fûmes regroupés et on nous demanda d'organiser une école de conduite à Ségou au Soudan. Tous les jeunes administrateurs adjoints qui n'avaient pas leur permis poids lourd, durent le passer. C'était en général des jeunes gens qui avaient fait l'Ecole coloniale. Ce fut un travail intéressant. Ces jeunes gens ne connaissaient pas le vrai rôle du missionnaire, ils posaient des questions. J'apprenais à commander des gens d'un bon niveau. J'étais très exigeant pour eux. Il n'était pas question de leur donner des permis de conduire sans compétence, et de les autoriser à prendre du matériel qui serait brisé, surtout des camions de transport de troupe.

Un jour, je reçus un ordre de Bamako me demandant de conduire jusqu'à Bouaké des camions de transport blindés destinés à l'Iran. Je compris plus tard que c'était une combine pour nous rapprocher de la frontière du Ghana et de là, par ce que l'on appelait la filière du capitaine de Champrosé, être embarqués pour Brazzaville, et de Brazzaville remonter au Tchad. Nous pénétrâmes donc au Ghana. A notre tête, un commandant, un homme assez mystérieux qui recevait des ordres et les exécutait. Un mois et demi après, nous nous retrouvâmes à Fort Lamy aujourd'hui N'Djamena.

Arrivé au Tchad, je fis une rencontre fort importante. Je retrouvais le colonel Gentilhomme, celui là même que j'avais connu au 1er régiment de cavalerie de la Légion Étrangère. Il avait rallié ce que l'on appelait les forces françaises libres à Djibouti.

Il nous achemina à Faya Largeau. Dans cette grande oasis étaient regroupés les unités. Les premiers temps furent pénibles. Il y avait le noyau pur des forces françaises du général de Gaulle, les anciens de Narwick. Nous n'en étions pas. Ils nous avaient donné un surnom : « les récupérés ».

A Faya, le général Leclercq, il était encore à cette époque colonel, avait reçu du matériel anglais et nous fûmes équipés en soldat avec ce matériel anglais y compris les costumes : des tenues anglaises et ces espèces de cuvettes renversées qu'ils se mettaient sur la tête.

Il faut savoir qu'à cette époque, « L'Afrika Korps » avait repris Bengazi. Bien sûr, nous avions pris Tobrouck, nous avions coupé le ravitaillement, nous étions fiers de tout cela, mais le général Rommel n'était pas un enfant de chœur, il était revenu et avait repris et Tobrouck et Bengazi. Le ravitaillement venait, ils étaient forts.

L'EAU DU TASSILI

Or toutes ces nouvelles n'arrivaient pas en clair à Alger où le général de Gaulle était

arrivé et avait pris le commandement. Les messages envoyés par les généraux Leclercq et Montgomery pour les anglais, Clark pour les américains, n'arrivaient pas. Pour palier à ces difficultés, il avait été décidé à Alger d'envoyer à la frontière de l'Algérie et du Sahara un détachement de Huseyn Day, un détachement de transmission. Ils avaient des diesels, ils fournissaient leur propre électricité, ils étaient indépendants. Mais l'eau sur laquelle ils comptaient était beaucoup trop saumâtre, plus que ne l'avaient révélé les premières analyses. Les moteurs diesels avaient les tubulures encombrées et les hommes étaient malades. Il fallait vite les ravitailler en eau pure et il fallait pour cela une unité de transport.

Cette unité des transmissions était établie à Bidon V. On me demanda de prendre le commandement de cette unité. J'étais content, c'était une activité qui m'allait : ravitailler en eau, connaître le Sahara, revoir ces soldats pour lesquels justement nous avions travaillé, auxquels nous avions fourni une fausse identité de Suisse ou de Belge. J'acceptais immédiatement. C'était le sixième escadron de Palmyre.

Nous allâmes à Colomb Béchar prendre toute une section de véhicules : 32 camionnettes avec des bidons vides qu'il fallait aller remplir à la grande source de Tassili, célèbre pour ses peintures rupestres. Il y avait là aussi un bain qu'on appelait le « bain fédéral » où étaient regroupés des gens provenant du Cameroun, du Bénin, du Tchad même. Je crois que c'étaient ceux qui aspiraient à l'indépendance et avaient été signalés comme dangereux par les administrateurs. C'est condamner la France et l'administration de l'époque que de le dire, mais vraiment c'était un camp d'extermination.

D'anciens légionnaires commandaient ce camp. Sur la toiture de leur mess, on voyait une série de « manigolos », c'est à dire des cravaches. Quand je pense qu'un seul coup de ces énormes cravaches faites de peau d'hippopotame pouvait tuer un homme. Je sais, je le dis, peu importe si ça ne plaît pas, je sais que tous les mercredis, les méharistes chambas partaient à ce que l'on appelait la corvée de bois et il fallait qu'ils reviennent avec des têtes. Cela a existé, j'ai vu les prisonniers en plein midi par petits groupes faire l'exercice. C'était le pas, ils marchaient, ils marchaient, indéfiniment, ils marchaient jusqu'à tomber, épuisés de soif.

Un jour que nous remplissions nos barriques d'eau aidés par les hommes de ce triste bain, les plus favorisés, nous pûmes nous entretenir un peu avec eux. Il y avait quelques catéchistes du Bénin. Ils étaient malheureux. On les amenait à quatre ou cinq kilomètres du camp, soit disant pour refaire les pistes, et au milieu d'eux on mettait un bidon d'eau. S'ils ne travaillaient pas, on supprimait l'eau le midi, on supprimait l'eau le soir, mais le gardien lui, pouvait en boire. Il avait toujours à portée de main un fusil Mauser. Je n'ai jamais oublié cela : les bagnes de l'A.O.F., de l'A.E.F.

Combien sont morts ? A la suite de quelle décision ce bain fédéral fut-il fermé ? J'ai demandé des renseignements, on me renvoya d'ancien administrateur à l'autre, mais enfin c'étaient des français ! Je ne veux pas juger, mais à l'époque tout homme qui aspirait à l'indépendance était reconnu comme dangereux, pervers. Il fallait l'éloigner, et parfois même le supprimer.

C'était là que nos 32 camionnettes se ravitaillaient en eau. Des camionnettes Citroën, contenant chacune dix tonnes de deux cent litres, ainsi qu'une camionnette de pièces de rechange et une camionnette pour la radio. Le commandement était facile. Le colonel Montclar m'avait adjoint un adjudant chef allemand Campel. C'était un vieux saharien, un homme admirable mais un peu voyou sur les bords. Il avait un sens du devoir et de l'exactitude, ce qui facilitait mon commandement. Cette mission dura cinq mois et nous rendîmes le matériel au camp de Kati.

J'en ai gardé des souvenirs féériques. Chaque fois que nous approchions de Niamey ou de Kati au Soudan, nous rencontrions des onix, des bandes de biches du désert aux cornes effilées et dangereuses, de grands troupeaux de bovins conduits par des touaregs, des files et des files de chameaux. Heureusement ce souvenir me cache, m'occulte la vision de cet affreux bagne. Nous avions l'impression de ne pas perdre notre temps : nous leur portions de l'eau, grâce à nous, les machines marchaient et les messages passaient vers Alger et d'Alger en Tripolitaine.

Mais il fallait rester constamment en éveil pour entretenir le matériel. A chaque départ de Bidon V, nous révisions nos appareils, les filtres, les radios et surtout les phares car dans la tempête de sable des phares puissants, c'est la vie. A chaque tempête nous nous arrêtons et nous laissons passer. Au signal donné, les phares s'allumaient, s'éteignaient, ça voulait dire que tout allait bien. Nous nous tenions toujours au milieu : 15 camions devant nous, 17 derrière.

Une fois, nous nous étions arrêtés à huit kilomètres de Tillabry parce qu'un moteur chauffait. Un moteur chauffe, tout le monde s'arrête pour le remettre en état. Nous avons travaillé toute l'après midi. Le matin au réveil nous avons eu droit à un spectacle extraordinaire : des girafes. Elles n'étaient pas pourchassées comme maintenant. Elles étaient là toutes étonnées. Les hommes s'en aperçurent, tout ce mouvement les fit fuir et ce galop fut très beau dans la nature.

En fin de mission, nous avons rendu notre matériel et fait une prise d'arme. Le 6e escadron de Palmyre (Syrie) fut dissous.

Dans un camp à côté de Casablanca, le camp de Médiouna, dans la forêt de Marmora étaient regroupés ceux qui fuyaient la France pour éviter le S.T.O. Beaucoup avaient subi la prison en Espagne et des officiers partaient pour recruter parmi ces jeunes les volontaires des divisions françaises libres. Tous ces jeunes gens pleins de zèle s'initièrent, comme nous d'ailleurs, au maniement du matériel américain. Nous fûmes bien équipés. le matériel américain était facile à manier et robuste. Le REC fut équipé de tanks Destroyer. Ils pesaient 33 tonnes et avaient un canon sans recul. Ces chars pouvaient tenir tête aux « panzers », les chars allemands les plus lourds.

C'est dans la forêt de la Marmora que j'ai eu la surprise de voir arriver le capitaine Fauger. C'était un saharien et nous avons vécu ensemble un drame à Adrar.

ADRAR 1943 : L'ACTE HÉROÏQUE DE L'ERG CHECH

Il faut savoir que la France était affamée et nos chefs avaient formé le projet de la ravitailler en viande, donc en bêtes, en faisant remonter à pied des troupeaux de moutons de Niamey jusqu'à Colomb Béchar puisque le train était là. Ensuite, ces bêtes, abreuvées et nourries, auraient été acheminées vers Oran et embarquées pour la France. Très beau projet.

Un très grand espace appelé Erg Chech passe à la hauteur de Reggane, immense étendue de sable, et en deux jours aucun troupeau de brebis, même poussé ne pouvait le traverser. Pas d'eau. Mais nous savions par des archives que dans une des failles de l'erg Chech, se trouvait un gofara bouché, obstrué par le sable. Le gofara est une sorte de puisard naturel et si on le nettoie, l'eau coule par un réseau souterrain.

On demanda des volontaires pour chercher ce puits. Un sous lieutenant de réserve : Mayendorf, partit avec un équipement léger : neuf méharis dont deux avec de l'eau et des vivres. Il fit une erreur fatale. Les dunes forment des espèces de vallées qui sont repérées en général et qui ne changent pas d'aspect. Or il se trompa, s'engouffra dans une faille pensant,

d'après ce qu'il avait exploré dans les documents, y trouver le gofara en question.

Il revint sur ses pas et en empruntant une autre voie entre les dunes, manqua d'eau. D'après le capitaine Fauger, sept méharistes moururent de soif, mais il trouva le gofara exactement à l'endroit indiqué par les archives. Il ne restait que deux hommes en vie et une guerba, c'est à dire une réserve d'eau en peau de mouton bien tannée, bien goudronnée. Il prit une solution héroïque. Il eut le courage de faire boire cette guerba au seul méhariste qui restait et qui était capable de faire le trajet de cette source de passage d'eau jusqu'à Adrar. Ce seul méhariste, il l'avait attaché avec des courroies sur sa monture afin qu'il ne tombât pas s'il était pris de vertiges. Il était porteur d'un message qui disait : « Capitaine, j'attends de vous mon secours, mais si vous ne venez pas, j'offre ma vie pour garder le puits, que d'autres ne meurent pas de soif ».

Le capitaine Fauger attendait inquiet, pensant au pire. Il m'envoya alors son message par radio : « Je sais que vous êtes dans la région, venez vite, Mayendorf disparu, sans doute mort ». Je remontais avec trois de mes camions, j'arrivai chez lui à Adrar, nous approchâmes le plus possible de l'endroit indiqué avec nos deux camions. Un peloton de méharistes nous attendait. Nous mîmes une journée pour arriver. Je suis cavalier, mais monter sur le dos d'un chameau est un supplice. J'aperçus Mayendorf. Il était monté comme pour un sacrifice sur la crête d'une dune, et c'est là qu'il était mort et déjà à moitié couvert de sable. Il serrait entre ses dents son message : « Si vous venez, j'en remercie Dieu, mais si vous ne venez pas J'offre ma vie pour que le puits soit retrouvé et que plus personne ne meure de soif ».

Le retour ! Il y avait là un méhari dont il avait coupé le cou pour boire son sang. C'est indigeste, mais paraît-il, ça donne un coup de fouet. Nous dépecâmes ce méhari pour utiliser sa peau comme linceul pour le corps de notre ami sacrifié. Cette opération prit toute la nuit. Je me rappelle de cette veillée. Le capitaine Fauger, un ascète, connaissait des versets de la Bible, qu'à ma honte j'ignorais. Nous les répétâmes et nous disions qu'un homme qui a donné sa vie serait avec Dieu immédiatement.

Nous arrivâmes à Adrar le surlendemain. Ce fut un convoi funèbre émouvant. Il y en a eu d'autres bien sûr, mais celui là me reste gravé. Nous écrivîmes son message sur de l'argile en attendant peut être un monument. Nous lui rendîmes les honneurs, deux pelotons du Touat des Chambas étaient présents. Après les prières, nous répétâmes ce que lui même avait dit dans son message.

Nous savons que ce puits a été exploité et nettoyé et nous savons que le général Ailerey l'utilisa lors de ses recherches et premiers essais sur l'arme atomique devant la plaine de Reggane. Il y avait là l'ancien camp disciplinaire des troupes coloniales qu'il avait utilisé pour PC. L'eau, il fallut aller la chercher jusqu'au puits que l'on appelle désormais le « puits Mayendorf ».

LE DÉBARQUEMENT EN ITALIE

Je reviens à nos entraînements en vue d'un débarquement. L'aumônier titulaire pour la division était un Père Blanc venu d'Éthiopie. J'étais prêtre. J'obtins du général Leclercq l'autorisation écrite de porter sur moi le Saint Sacrement et une croix au revers de ma tenue.

Je ne veux pas vous raconter la guerre, mais simplement vous rapporter ici quelques uns de mes souvenirs les plus marquants.

Nous avons débarqué en Corse et ensuite en Italie, à Naples. Je garde un triste souvenir des napolitains qui nous invitaient à manger et après le repas nous présentaient au choix un garçon ou une fille. Par contre, les prêtres furent fraternels, ils nous reçurent sans difficultés.

Nous pouvions leur donner du ravitaillement, nous en avions en abondance.

Une longue attente devant le mont Garigliano. Nous faisions partie du corps expéditionnaire commandé par le général Juin, lui aussi un homme très humain, très courageux. Il n'eut pas l'honneur de prendre le mont Cassino qui, sous nos yeux, était démoli un peu plus tous les jours. En fait le mont Cassino comme tel a été pris par les unités polonaises du général Adres. Nous, nous avions préparé le terrain. Devant ce Garigliano, il n'y avait rien de marquant., une vie de routine, des combats où beaucoup des nôtres et surtout de l'infanterie tombèrent. Ce fut un cimetière pour beaucoup.

Nous n'eûmes pas l'honneur d'entrer dans Rome, que nous contournâmes à quarante kilomètres. Le prétexte avancé était que si les troupes françaises entraient dans Rome, les allemands bombarderaient Rome.

Nous allions vers Sienne, la capitale de sainte Catherine. Nous vîmes la ville de loin : de trente kilomètres, et nous reçûmes l'ordre de repli sur Naples. Plus tard un détachement de l'armée américaine fut reçu par le Pape. Ne soyons pas jaloux, ne soyons pas mesquins !

Et là, pendant-que la 2^{ème} DB commandée par Leclercq rejoignait l'Angleterre pour se joindre à l'armada qui devait débarquer, nous, la 1^{ère} division des forces libres DFLA étions destinés par petits groupes à investir la Provence. Nous avions formé des commandos, le nôtre était le commando 4. Nous eûmes de longs briefings devant les photos prises sur le terrain, à l'Est de Fréjus. C'était ce coin là que nous devons prendre pour rejoindre au plus tôt Toulon puis Marseille avec l'ordre de désarmer le plus possible de FTP. Nous savions qu'ils étaient en train de fusiller méthodiquement toute l'élite de la région. Ils étaient commandés par des communistes et avaient un objectif bien précis.

A Fréjus, je ne vous dis pas l'effet que cela fait de rentrer dans l'eau avec des armements que l'on porte très haut et l'attente du petit coup de cornet qui nous demande de foncer vers la falaise et de rencontrer l'ennemi ! Tout cela a été dit et écrit.

Un camarade du commando 1 avait été rejoindre Bordeaux avec d'autres unités. Ils avaient désarmé des FTP qui ravageaient le Gers, les Landes, l'Aquitaine. Combien ont-ils massacré de grandes familles ? D'autres le diront, mais jamais on ne dira assez les cruautés, les excès, les injustices de ce que l'on a appelé l'épuration, c'est à dire la destruction de toute une élite de France. Je ne cite aucun nom, j'ai été témoin de quelques faits.

Je me rappelle qu'on nous avait confié des messages pour certaines villes où nous passions. A Besançon, j'allais à l'adresse indiquée et je vis un homme sortir. « Monsieur », me dit-il, « qui cherchez vous ? » « Je cherche un tel ». « Oh », dit-il avec un air dégagé, « il y a bien longtemps qu'il a disparu, c'était un collabo »... Que de fois nous avons entendu depuis ce nom de « collabo » ! Il avait été supprimé lui aussi. Je l'ai appris par la suite, c'était un militant, un chrétien et combien comme lui ? Mais nous ne sommes pas là pour refaire l'histoire de l'épuration, on l'écrira plus tard.

LA RECONQUÊTE DE LA FRANCE

Nous étions en guerre, il y eu de dures batailles et comme officier de liaison, je pouvais aller d'une unité à l'autre. A l'époque nous ne passions pas encore de messages en clair aux unités engagées ou sur le point de s'engager. C'est l'officier de liaison qui s'adressait à l'Etat-Major et l'Etat-Major faisait porter le message s'il y avait une difficulté.

La progression de la 1^{ère} armée française avec le général de Lattre de Tassigny, fut bloquée dans les Vosges. Toute cette région était prise mais nous avons calé devant Ronchant. Je garde

le souvenir de la chapelle de Ronchant. On n'avait pas pu retirer le Saint Sacrement et un soir, une nuit, cette chapelle de Ronchant qui servait de poste d'observation fut vraiment mise en morceaux. Cela me rappela la destruction du grand monastère du mont Cassin. Je pus y entrer, je retirai le Saint Sacrement, je rendis grâce à Dieu : je portais sur moi le Saint Sacrement, personne n'y avait touché. Le tabernacle était abîmé, mais le Saint Sacrement était là. Des médailles traînaient par terre : je mis tout cela dans mes poches pour les rapporter au curé de Lure.

C'est là, dans ces circonstances que nous reçûmes l'ordre de prendre Belfort. C'était en octobre, il faisait froid, très froid et à Belfort, le drapeau noir était hissé pour nous dire : « nous avons froid, nous avons faim ». Le PC du général de Lattre communiqua l'ordre : il faut qu'avant le 14 au soir, Belfort soit libéré. On ne comptera pas les morts ». Excusez le mot, c'est bien comme cela que l'on a dit. Et ce fut très dur.

Au début de cette attaque, un homme que j'aimais beaucoup : le lieutenant de Vilplay, fut pris dans les marécages devant Planchey Bas. Les Allemands avaient habilement miné la droite et la gauche et lui s'était engouffré là dedans. C'était un endroit marécageux et ses six tanks Destroyers étaient tous là, penchés sur le côté. Il ne pouvait plus agir. Je n'ai pas eu le temps de lui porter un message et je l'ai toujours regretté, car ayant désarmé tous ses chars selon la règle, il se replia. Chaque jour, il y avait une façon de mettre les moteurs en panne et de rendre les armes inutilisables. Il fallait un code, un mot de passe et c'était mon métier que de le passer chaque matin dans les différentes unités. De Vilplay, abandonné, ayant mis en panne ses chars, fut pris et reçu un éclat d'obus lui touchant les poumons et lui brisant la colonne vertébrale.

Le général Brosset qui nous commandait était un homme ambitieux. Il voulait que son unité, la 1^{ère} DFL entre une des premières à Belfort. A Planchey Bas, il y avait une petite rivière dont les allemands avaient fait sauter le pont, mais voyant que l'on voulait l'empêcher de passer, il menaça de son revolver le M.P. police militaire, c'était un peu un « casse cou », il fonça dans l'eau et plongea. Il est mort noyé, lui qui voulait arriver le premier à Belfort !

En arrivant à Planchey Bas, dans un terrain relativement miné que les commandos du génie n'avaient pas encore délimité de leurs bandes jaunes, je voulais aller chercher un homme qui avait sauté sur une mine anti-personnel, c'est à dire qui saute à hauteur d'homme, au sens propre du mot, et vous étripé. Il appelait au secours. L'aumônier n'étant pas là, je pouvais le remplacer. J'allai vers lui et le traînai lentement, lentement vers le poste de secours. Ce pauvre garçon me dit : « Vous ne direz pas à ma mère comment je suis mort ». Je lui dis : « Mais non ! » Il n'avait presque plus d'entrailles. « Non je ne lui dirai pas, t'en fais pas, rentrons ».

BLESSÉ

Je ne faisais pas attention, les fusiliers marins attaquaient un passage et il y avait un tir de barrage bien nourri. Pour ceux qui l'ont vécu, ils savent que c'est les yeux fermés, les poings fermés qu'on passe dans un tel passage. Je fus pris dans ce tir de barrage et touché. J'avais déjà été blessé à Sainte Beaulieu et à peu près guéri, j'avais continué après trois jours d'hôpital. Là, je fus bien touché. J'avais déjà eu un mauvais coup au genou. Je perdis complètement connaissance et je me suis retrouvé trois jours après dans l'hôpital de campagne anglais SPIRE à Lure. Je souffrais.

Au bout de trois jours quand je revins à moi, je fus étonné et douloureusement surpris par des plaintes prolongées et je reconnus immédiatement la voix du lieutenant de Vilplay qui se mourait. Gravement blessé, il avait pu être évacué. Je l'appelai par son nom : « c'est vous de

Vilplay ? » « Mon Père, vous êtes là, c'est moi ». Je ne pouvais pas bouger, c'était impossible, je lui donnai l'absolution et il me dit lentement : « merci ».

Le matin même, on avait transporté à l'hôpital le corps du général Brosset, celui qui s'était noyé à Planchey Bas. De Vilplay mourut. Le corps de Brosset était là et nous avec les morts. Je n'étais pas mortellement atteint, loin de là, mais j'avais une grosse blessure.

On ne reste pas dans un hôpital de campagne. Suivant les blessures dont vous êtes atteint, vous êtes dirigé sur d'autres hôpitaux. Le soir, nous apprîmes que nous serions évacués sans doute sur hôpital 413. C'était le centre des fracturés de la 1ère armée française. Comme j'avais déjà été évacué une fois, j'avais un peu l'habitude. J'essayais d'avoir une ambulancière, elles sont beaucoup plus douces et prudentes... J'étais dans un carcan de haut en bas : « j'avais été plâtré rapidement avec mes habits, je n'avais que le bras droit et la jambe droite de libres. Tout le reste était plâtré.

Je me souvins que j'avais sur moi le Saint Sacrement. Je fis un moment d'adoration. Les souffrances vous donnent la piété et font penser à Dieu. Ayant remercié Dieu de nous avoir accompagné dans nos combats, je fis remarquer à une infirmière que je portais sur moi le Saint Sacrement. Très vite après on ouvrait le plâtre qui couvrait ma poitrine, le Christ était là.

J'avais eu le bras sectionné et d'autres misères. Le genou avait été à nouveau touché. La rotule était presque fendue en deux. Le chirurgien de cet hôpital de Besançon était un ancien chirurgien d'Alger qui avait une grande estime pour les Pères Blancs. Il me dit « je vais vous tirer de là, cette nuit même, je vous opère ». Par la suite j'ai été opéré quatre fois. Mon bras restait inerte, le nerf radial était coupé. J'ai admiré l'acharnement de cet homme : « il n'y a rien à faire, vous êtes Père Blanc, vous allez être missionnaire, il vous faut vos deux bras ». Vous savez, ils ne prenaient pas beaucoup de précautions pour faire une anesthésie générale ! Ils y allaient et pour la cinquième fois je fus mis sur la table d'opération. Il me dit : « j'ai trouvé quelque chose : les américains m'ont conseillé de la moelle de lapin, et dans votre nerf sectionné, je vais faire le joint avec du nerf de lapin ». Cela fut fait. Et quelle joie, quand pour la première fois, je pus avec mon bras inerte, soulever ma main, à peine, à peine.

Nous n'étions que cinq dans une chambre confortable des officiers toujours. Les hommes et les sous-officiers étaient dans une grande salle, ils étaient au moins quatre vingt dix. Je les ai connus par la suite. Nous étions choyés comme des enfants et nous pensions à nos camarades.

LA PEUR

Un lieutenant, prénommé Jean Louis, devait absolument avec un peloton forcer un passage car autrement l'infanterie ne pourrait pas le franchir. Il était de réserve et manquait je crois de fermeté et il avait peur. Le colonel Miguel me dit : « allez dire à cet homme qu'il faut qu'il passe, il a déjà fait brûler dix hommes et deux chars pour n'en. S'il n'avance pas, je lui brûle la cervelle ». J'y allai, je le trouvai accablé, je lui portai ce message très dur et je lui dis : « Jean Louis, voilà ce que vous transmet le colonel ». Il me répond en tremblant, il m'appelait « Mon Père » : « je préfère avoir la cervelle brûlée que de griller dans mon char », et tout en parlant il tournait une alliance. Je lui dis : « vous êtes marié, je prends votre place ». Je fis passer le message au PC, d'où on m'a répondu OK. Et moi qui ai joué au fier, je me vois encore monter dans le premier char. Si vous n'avez pas servi dans les chars, vous ne pouvez pas comprendre. On voit l'extérieur par ce que l'on appelle un épiscopes et cet épiscopes reflète votre figure. Moi qui avait reçu pas mal de citations pour courage et ceci et cela, je me vis

blanc, blanc comme un habit de Père Blanc.

Je suis redescendu et je me suis dit que je m'y prendrais autrement. Je donnai des ordres, je montai dans une Jeep et nous sommes passés, je ne dirai pas sans peur, mais sans casse et l'ouverture fut faite, l'infanterie pouvait passer.

Celui qui nous avait fait tant de mal, c'est moi-même qui l'ai blessé. Je lui avais brisé, avec une mitrailleuse 12/7, je crois, tout le bassin. C'était un adjudant chef allemand qui portait sur ses manches l'insigne de dix chars abattus : c'était un héros.

J'ai toujours respecté les autres. Nous le mîmes sur un brancard rapidement et j'invitai le lieutenant qui avait eu si peur à venir lui présenter les armes. C'était un héros, et petit détail, je le fouillais, car je me disais : « il doit avoir un ordre de repli sur lui ». Il avait effectivement un petit carnet. Je voyais le sang couler, il n'avait plus la force de commander ses jambes, mais ses bras étaient bons. Il me fixa du regard, et pendant que je fouillais ce petit carnet, sa main se leva sans que je puisse m'en apercevoir, il le prit et le déchira en petits morceaux. Je le saluai militairement à six pas et les survivants lui présentèrent les armes. Il fut évacué par nos soins.

SOLDAT ET PRÊTRE

Dans la forêt de Marmora au Maroc, j'avais fait connaissance avec les hommes mais surtout les chefs d'unité de combat, car c'est à eux que j'avais à faire comme officier de liaison et je tenais à ce qu'ils sachent que tout en étant officier et officier d'active, j'étais surtout prêtre. Personne ne me fit d'objection, personne ne me fit une remarque disant : « comment prêtre et vous commandez des chars » ? Beaucoup me firent confiance et les préparations au combat sont aussi d'excellentes préparations pénitentielles.

Revenons à l'hôpital 413 à Besançon. Mes compagnons de chambre étaient : un lieutenant d'infanterie de marine blessé à l'arme blanche au dos et à l'épaule et une jambe pratiquement tranchée. Il était protestant et se posait beaucoup de questions sur l'avenir de l'âme. De l'autre côté j'avais le fils du général Noiret, lui aussi lieutenant. J'avais avec lui des conversations intéressantes. Devant nous un sous-lieutenant des chasseurs d'Afrique blessé un peu avant Planchey Bas. Il était je crois indifférent, mais il écoutait volontiers nos conversations. Nous étions archi gâtés par mademoiselle Jeanne, notre infirmière. C'était une résistante, elle nous gâtait comme des enfants.

Un après midi arriva une dame, c'était la maman du Père Lanery d'Arc. Ce Père avait une mauvaise blessure : un éclat d'obus lui avait ouvert tout le crâne jusqu'au front. Ayant su que j'étais là, il avait fait demander par sa mère que j'aie le voir au moins pendant quelques minutes. C'était un ami. Mademoiselle Jeanne, l'infirmière, et le médecin acquiescèrent à ma demande, et en brancard, le genou et le bras complètement bloqués, je rejoignai l'hôpital 415, celui des blessés du rachidien. j'y retrouvai Lanery d'Arc. Il parlait. Il me dit : « je voulais à tout prix voir un Père Blanc ». Que peuvent se raconter deux blessés gravement touchés ? Jamais parler de rien en tous cas. Nous étions là, et, chose curieuse, nous faisons des projets, nous demandant ce que nous pourrions faire en mission.

Assez rapidement, le commandant pu libérer mon genou. J'étais bien touché et je marchais encore difficilement. J'avais hâte de circuler un peu, surtout la nuit entre les lits des malades, de l'un à l'autre. Beaucoup gémissaient, beaucoup souffraient, et pourtant on les bourrait de calmants. Je ne rapporterai pas ici toutes les conversations, toutes les confidences que j'ai reçues, mais ces moments passés à l'hôpital ont été de riches moments...

Dans une chambre à côté, des prisonniers allemands étaient soignés. Là, les lits étaient

un peu plus serrés que les nôtres. Ils étaient une trentaine, bien soignés. Le commandant les respectait. Voyant ces soldats allemands, je leur dis que j'étais prêtre. Certains réagirent. Il y avait un mourant, un S.S., il avait un mauvais coup au bassin et il se mourait. Je m'adressai à lui. Je lui dis : « Protestant » ? « Nein » « Catholique » ? « Nein ». Il me répondit sèchement : « S.S. ». Je ne répondis plus rien.

Dans notre petite chambre d'officiers, nous avions formé un véritable groupe d'amis. Nous eûmes la visite du général Noiret venu porter la Légion d'Honneur à son fils. Était-il plus méritant que nous ? Je ne sais pas. Quant à moi, j'étais déjà promu chevalier de la Légion d'Honneur à cette époque.

Je pouvais circuler la nuit, et le jour notre chambre devint un peu comme un salon. Ceux qui pouvaient se traîner ou marcher venaient là, et je n'ai jamais senti un mouvement d'énervement de la part de mes camarades.

Il se préparait une attaque sur Colmar. Nous n'étions pas au courant mais nous avions remarqué que chaque fois qu'une attaque se préparait, les hôpitaux se vidaient. Ce fut le cas du nôtre.

Le commandant vint me trouver et me dit : « vous aussi vous devriez partir, mais je crois que votre présence au milieu des malades est aussi nécessaire que la mienne. Alors j'évacue les autres, et vous, vous restez. » Je n'ai plus jamais rencontré ce commandant chirurgien.

J'obtins une permission de convalescence, mais mon esprit était ailleurs, et quand je revins en famille, j'allai au cimetière. Je priai longtemps pour mon père que je n'avais plus revu. Je n'eus pas le courage de demander à notre curé dans quelles dispositions papa était mort. Il me dit simplement : « soyez tranquilles. Il avait dit la même chose à ma mère. Je pense et je crois que tout ce que j'avais fait pour lui obéir aura permis à mon père d'avoir l'absolution avant de partir.

L'ALLEMAGNE - LE PASSAGE DU RHIN

J'étais revenu à l'hôpital pour la deuxième fois. Je reçus la visite du capitaine « balafré ». Il était à l'Etat Major. Il me dit : « Marcel, tu te souviens du serment de Koufra : jamais nous ne nous quitterions ni ne baisserions les armes avant de franchir le Rhin ? Le moment est venu, je l'ai vu à l'Etat Major, dans douze jours, nous franchirons le Rhin ». Je n'étais pas guéri, je souffrais toujours de mon genou et j'allais avertir le médecin chef. Il me dit : « je ne peux pas vous retenir, et les soins ne sont pas terminés et surtout la rééducation de votre genou, vous en souffrirez toute votre vie ». Effectivement, j'en souffre encore, mais je ne regrette pas, car j'ai franchi le Rhin avec mes camarades et nous sommes rentrés en Allemagne. Nous sommes restés fidèles au serment de Koufra planter le drapeau français sur la cathédrale de Strasbourg.

Je me rappelle nos luttes contre les forteresses de la ligne Siegfried. Un camarade me dit : « tu vois, c'est un peu moche, ils ont laissé les cadavres dedans, dans des énormes casemates ». C'était vrai, c'était un blockhaus. Les allemands s'étaient défendus. Des français aussi avaient été tués, mais les allemands, tués par grenades, étaient restés dedans. Je trouvais cela indigne de l'année française et je fis des démarches pour que ces cadavres soient enterrés par des prisonniers allemands.

Nous arrivâmes à Karlsruhe et nous vîmes ces rues toutes droites où seuls les murs extérieurs étaient restés debout. Nous apprîmes qu'il y avait des survivants dans les caves. J'allai trouver le colonel Miguel, et là aussi, plus en prêtre qu'en guerrier, je lui dis : « pouvons nous laisser ces vivants enfermés là » ? Des prisonniers allemands venaient par bandes ou

plutôt par troupes, affligés, tristes et peut être contents aussi d'en avoir fini et de s'être rendus à des français. Parmi les prisonniers de guerre, il y avait un adjudant du génie avec ses trente hommes. Nous leur promîmes, avec tous les papiers et attestations voulus, que s'ils arrivaient à dégager les vivants des caves de Karlsruhe, ils seraient libérés. Je sais qu'ils sauvèrent beaucoup de gens, plus de trois cent personnes. L'adjudant et ses trente hommes purent retourner dans leur famille, mais certains n'avaient plus de famille.

Nous devions continuer, car c'était à celui qui arriverait le premier au but. La 2^{ème} D.B. s'était vue attribuer le nid d'Hitler et nous, hélas, le château de Hohenzollern où avaient vécu Laval et le maréchal Pétain. Ce fut une vraie course. Il y eu des blessés. Des troupes allemandes étaient acharnées : des bataillons d'anciens rappelés très combatifs ont tué des hommes, et nous aussi nous en avons tué.

Les hommes sont parfois des sauvages. Dans notre unité, un homme faisait collection d'or. Ne pouvant retirer l'alliance d'une femme, il lui coupa le doigt avec son poignard réglementaire. Il fut condamné et presque exécuté. J'intervins pour lui. Ai-je bien fait ? Je ne sais pas. En tout cas, il fut envoyé dans un peloton disciplinaire et qui dit peloton disciplinaire dit bien des souffrances.

SIGMARINGEN

Il fallait donc arriver le plus tôt possible et avant les autres unités au château des Hohenzollern. Vous avez tous entendu parler de Sigmaringen. Nous avons certainement fait bien des imprudences et laissé des poches de combattants allemands qui ont tué du monde, mais ce n'est pas à moi de juger. Ce qui est sûr, c'est que le 24 Avril, le jour même de la fête de Sigmaringen, nous entrâmes dans la ville. Ce fut assez aisé et circulant dans la ville je vis dans la file des notables qui s'inscrivaient à la mairie un Père franciscain. J'allais vers lui, il parlait un peu français, un peu latin aussi et je lui demandais la faveur, c'était mon anniversaire, de pouvoir célébrer sur la tombe de Fidèle à Sigmaringen. C'était significatif pour moi. J'avais tant de mercis et aussi humblement tant de pardons à demander à Dieu. J'étais en vie, certes blessé, traînant la patte, mais j'étais en vie. J'avais vu beaucoup d'amis tomber, j'avais vu des allemands aussi souffrir. C'était le 24 Avril 1945.

Je ne demandai pas à manger, je demandai à célébrer. Je donnai aussi un papier officiel, j'étais accrédité pour cela, au Père gardien franciscain pour dire qu'il nous avait accueilli et qu'il ne fallait plus les ennuyer. En sortant pour rejoindre ma jeep, un franciscain m'aborda et me remit un petit billet que je lus un peu plus loin dans le calme. Il me disait : « j'étais prisonnier, je me suis évadé et depuis quatre ans je vis ici avec les franciscains. Je n'ai pas pu correspondre. Veuillez dire mon nom et aussi mes salutations à mon évêque à Bourges ». Je transmis le message.

Pour nos repas, nous fumes reçus, les officiers, toujours pareil, au château des Hohenzollern. Un repas avec de la vaisselle fine, et nous nous sommes faits servir par de jeunes allemands. Etaient-ils de la famille ? Il y eut les gauloiseries habituelles et on me dit : « vous, officier de liaison, vous allez dormir dans la chambre de la bonne du maréchal. » En effet, après une bonne douche, je remarquai parmi d'autres papiers, une boîte de sucre vide marquée : pour le maréchal.

Nous dormions profondément quand vers onze heures sonna l'alerte. Dans ces cas là, le chauffeur et la jeep aussitôt me prirent et nous apprîmes que ce n'était qu'un panzer qui essayait de rejoindre l'Autriche et surtout le nid d'aigle d'Hitler. Mais il fallut partir au galop et je me souviens des balles traçantes dans la nuit. Nous ne fûmes pas touchés. Le matin

nous sommes allés demander du pain à une famille. Ils ne parlaient pas le français. Je me souviendrai de la série de photos : il y avait sept photos et la maman pleurait et nous disait : kaput, kaput, kaput...

Le matin de bonne heure j'eus une surprise en revenant vers le PC. J'avais pris un Halftrack et je vis sur le bord de la route un casque, puis deux, puis trois, puis quatre. C'étaient des allemands. J'eus une minute d'hésitation. Je n'avais rien sur moi, si ce n'est trois grenades. J'allai vers eux. Ils levèrent les mains et, petit détail, un lieutenant borgne me demanda d'aller chercher son œil ou plutôt sa prothèse ce que je lui accordai. Quand je leur demandai de jeter leur armement, un sergent me regardait avec un air plutôt rassuré. Il avait une grenade dans sa botte. Je lui fit signe grenaden » ? Il sourit et me demanda en latin « est-ce que tu es prêtre » ? Je portais la croix apparente. Il me dit « Sacerdos sum » et j'ajoutais : « Ego sacerdos et missionnaire en Afrique ». Il me dit « ya ! ya ! ». C'était un spintain. Pourquoi ce prêtre sergent était-il dans un Panzer de division blindée ? Je crois qu'il me l'expliqua en latin, mais c'est loin. Ils montèrent dans le véhicule, je vidai tout ce que j'avais et le leur donnai. La guerre était finie et il y avait eu assez de misères.

J'avais toujours sur moi, au cas où il fallait aller chercher des blessés graves au moment des tirs, un brassard de la croix rouge tamponné. Je ne savais pas que faire pour lui dire la joie de rencontrer un prêtre, je lui donnai mon brassard. Par la suite je me suis souvent entendu dire : si vous vous faites prisonniers comme cela entre curés qu'est-ce que cela va devenir ? C'est vrai. Je l'amenai dans un dépôt et je l'ai revu le soir avec son brassard. Il avait l'air de circuler librement. Mais la guerre n'était pas finie, pas complètement finie.

Une guerre qui se termine n'a rien de glorieux. Je n'en ai pas gardé un souvenir exaltant. Dans les villages assez faciles à conquérir mais qui étaient encore défendus par un restant de troupes, j'ai vu des scènes de pillage. J'ai vu des officiers même, entrer dans les maisons, empiler les draps, du linge parce que les allemands avaient aussi pillé chez eux. Je ne l'ai jamais beaucoup admis. Et que dire de l'abus, des viols, mais ça se pratiquait couramment et tout le monde se taisait parce qu'on disait « les soldats sont fatigués, ils ont envie de se détendre et la guerre n'est pas encore finie. »

L'AUTRICHE

Nous avançons vers l'Autriche. Une gloire !... La promesse faite à Koufra était largement tenue. En rentrant de Wengen, des gens se mirent à fouiller. Ce fut le pillage. Deux ou trois parmi nous furent tués et découvrirent deux hommes déguisés en pompiers : des agents S.S. du camp de Struthof. Cet affreux camp fut libéré par le commandant Pourier. Spectacle affreux de ceux que l'on appelait les « Voltigeurs de Lyon », pendus à des crochets de boucherie, d'autres pendus par les bras, attachés au dos à l'arrière avec les épaules déchirées. Le camp de Struthof était paraît-il un camp d'expériences. Je n'ai trouvé personne de vivant, mais, des jeunes avaient reconnu dans ces deux pompiers déguisés des gardiens de Struthof. Interrogés vigoureusement ils reconnurent. Ils portaient sur eux des photos des tortures qu'ils avaient faites.

Les découvertes de pareils ennemis sont sujet à des vengeances, des coups, des hurlements : la vengeance humaine. Ce n'était plus de la guerre, c'était manifester de la haine. Ces allemands de Westphalie furent retenus dans un garage mais s'échappèrent la nuit. Plus tard la police militaire les retrouva et les acheva.

Du côté de Welingingen, les gens avaient une grande peur de ceux qu'ils appelaient les Maures. Une certaine propagande avait semé la panique dans la population. C'était en fait des

goumiers. A Welingen, où nous étions entrés sans coup férir ou presque, j'allai voir le curé. Je trouvai le pauvre prêtre en train de ranger fébrilement ses calices, ses ciboires. Je le rassurai, il me répétait toujours : « Maures, Maures ». Je lui dit en latin : « n'ayez pas peur ». L'Etat Major ni avait confié une grosse somme prise dans un village. Cet argent on me l'avait confié car j'étais comme le soutien moral. Je lui en donnai une grande partie car on avait démoli le clocher de son église. « C'est de l'argent volé » lui dis je en latin. Il me comprit.

Nous continuâmes ainsi sans gloire et on nous distribua des cartes de la frontière autrichienne. Le Danube était passé, et il fallait entrer en Autriche. Gloriole, je crois. En arrivant au premier village, nos années avaient mis une grande banderole : « Ici, pays ami . Or dès l'entrée même, un char du 2^{ème} dragon fut bombardé par l'armée autrichienne. Par ailleurs, dans ce même village, j'ai vu se rendre tout un bataillon de chasseurs tyroliens chantant le vieux chant : « J'avais un camarade », parfaitement équipés avec leur insigne : l'edelweiss, sur les calots. Ils partirent en chantant. De la grandeur chez ces hommes. Etaient-ils vraiment autrichiens ? Je me souviens toujours de tout ce bataillon relativement bien équipé repartant vers le PC de Wengen chantant ce vieux chant.

Ces villages autrichiens de la frontière étaient remplis de réfugiés. Nous n'avions pénétrés qu'à trente kilomètres. Les auberges, les chambres, les maisons particulières étaient encombrées de valises amenées par les réfugiés. Ils avaient peur que les russes n'arrivent jusque là. Nous avions bonne réputation, ils s'approchaient au maximum des troupes françaises.

Je me rappelle de deux jeunes légionnaires : ils étaient là avec leur revolver à ouvrir les serrures des valises, les faisant sauter. Ils fouillaient pour voir s'il n'y avait pas de l'or. C'étaient de jeunes recrues de la Légion. Je me permis, après les avoir mis au garde à vous, de leur donner des claques. Ce n'était pas très régulier. Je leur dis : « on ne vole pas. Il y a bien longtemps que nous sommes à la Légion, bien avant vous, ce que vous faites là, nous ne l'avons jamais fait. » Ils partirent et laissèrent les valises là.

On avait clamé sur le calicot : « vous entrez en pays ami ». En fait, cette amitié nous parut bien superficielle. Avaient-ils peur ? La propagande avait-elle travaillé leur esprit ? Je n'en sais rien, mais il y a des villages, des bourgs allemands où nous avons été reçus bien plus chaleureusement que là. Une chose était sûre, nous n'aurions plus de morts, plus de massacrés.

Nous reçûmes l'ordre de repli vers Wengen et c'est là que la nouvelle de l'armistice nous a rejoint. Ce ne furent pas des éclats de gloire et de joie, plutôt une déception. Cela faisant des années soit en Tripolitaine, soit en Italie, soit à travers la France et l'Allemagne que nous avançons, toujours victorieux, bien sûr avec des morts et des massacrés, mais nous avançons toujours victorieux. Ce jeu de la conquête était terminé. Il n'y eut même pas de champagne. le colonel nous réunit, déçu presque, et dit « l'aventure est terminée, nous avons gagné. »

L'ARMISTICE, ERREURS ET HONNEURS

L'armistice était donc signé, et là à Wengen, cinq ou six jours après l'armistice, déjà les sous officiers du KGB étaient arrivés. Nous avons rencontré beaucoup de lithuaniens, d'estoniens, ces gens des républiques baltiques. Ils avaient été amené là sans doute comme travailleurs, je ne sais pas. Ces sous-officiers du KGB, je les revois encore avec leurs casquettes vertes, leurs airs autoritaires, leurs mensonges. A l'Etat Major, ils demandèrent que furent regroupés dans le stade tous les russes faits prisonniers, les lithuaniens, les estoniens. Ils leur dirent qu'ils seraient transportés en train jusqu'à Leipzig et de là, qu'ils pourraient rejoindre leur famille. Pur mensonge. Nous avons su par la suite que ces prisonniers russes, ces

lithuaniens furent dirigés à pied vers le nord de la Russie. Des quantités tombèrent de famine et de misère, de mauvais coups, abattus par le KGB russe.

LES CAMPS DE CONCENTRATION

En même temps, sur les murs, apparurent des photos affreuses des camps de Ravensbruck, Tréblinska, tous ces camps de la mort. C'était fait par les services de presse américain. Personnellement en tant qu'officier de liaison, je fus désigné avec deux autres pour me rendre au camp de Dachau, voir de mes yeux et rapporter mon témoignage à mes camarades. Dachau venait d'être pris par les américains depuis deux jours.

Tout un camp immense. Il y avait encore des juifs et des roumains d'après ce qu'on nous a dit, qui attendaient la mort. Ils étaient tous atteints du typhus. Il était interdit de passer dans ce que l'on appelait « le quartier des mourants ».

Chose affreuse ! Ne pouvant brûler tous ces cadavres, un trou immense (50 m sur 5 m) avait été creusé, et là pour la propagande, les américains avaient laissé tous ces cadavres. Vous avez peut être vu des photos, j'ai vu la réalité. Des français gisaient là puisque sur leur tenue rayée ils portaient des triangles F. Jetés comme des bouts de bois, maigres à faire pitié, victimes de la barbarie. D'autres en ont parlé de façon plus intelligente que moi aussi je n'insisterai pas. Et au milieu de ce camp, dans ce trou, les pieds attachés avec des chaînes, ils avaient jeté le commandant SS de ce camp. Je sais que le lendemain, étouffé ou étourdi par les miasmes des cadavres, horrible vision, il mourut.

C'est dans ce camp qu'avait été détenu Michelet, le futur ministre. Il en était sorti vivant, mais nous ne les aimions pas. Plus tard, nous même, à Wengen, nous recueillîmes des soi-disant évadés de ces camps. Ils avaient revêtu des tenues rayées. C'était des faussaires, des jeunes gens français qui certainement avaient collaboré et avaient dépouillé des cadavres de vrais détenus et s'étaient revêtus de leurs tenues. Ils s'étaient massacrés le visage, tailladés comme s'ils avaient été fouettés. Je le signalai, c'était mon devoir, et je sais qu'ils furent ramassés et emmenés.

Tout en circulant dans un village tout près, je rencontrai dans une boulangerie deux ouvriers français anciens prisonniers. Ils étaient employés à la boulangerie depuis trois ans. Ils nous dirent : « oui, nous sommes libérés ». Ils ne nous remercièrent même pas, ne nous demandèrent pas de nouvelles mais nous dirent ceci - « sans doute nous retournerons en France pour voir les nôtres, mais nous reviendrons ici, notre vie est faite maintenant ici . Ils s'étaient mariés sur place, et je sais que l'un d'eux avait déjà des enfants. Ce n'était pas un cas fréquent mais cela a jeté une ombre sur l'idée que je me faisais du prisonnier, du STO. C'est vrai, il y a des tâches noires partout et ce n'est pas dans mon caractère de voir ce qui est mal, mais je l'ai vu.

CÉLÉBRATION DU SOUVENIR

De retour à Wengen, il fut entendu que nous célébrerions une messe du souvenir, ..la plus belle possible, la plus expressive possible. Dans notre unité de cavalerie il y avait eu autant de tués que de gens survivants. Certain char portait le numéro 3. Il avait donc été détruit trois fois. Il s'appelait le char « mossi », mais le premier, puis le deuxième avaient été détruits et sans doute aussi les équipages.

819 morts tués à la guerre. Nous ne fîmes pas appel à l'aumônier divisionnaire. Le colonel Miguel me demanda : « dites, vous n'êtes pas aumônier, mais vous avez rendu beaucoup de

services, vous avez souffert avec nous, vous allez organiser cette cérémonie à nos morts, qu'ils aient été croyants, incroyants et de quelque nationalité qu'ils soient ». N'oublions pas que nous étions à la Légion Étrangère : ils étaient morts pour la France, ils avaient donné leur vie pour la France. J'ai gardé longtemps ces images, souvenirs, les noms, les lieux, puis j'ai perdu ces documents bien précieux au cours de mes déménagements.

Le camp français qui détenait des prisonniers allemands nous accorda une quarantaine d'entre eux, tous jeunes. Ils n'avaient pas fait la guerre, ils étaient sur le point d'être envoyés en renfort, des gamins de dix sept-dix huit ans. Ils nous aidèrent à faire une espèce de monument funéraire avec une belle croix peinte aux couleurs françaises. Ces jeunes allemands travaillaient et nous nous arrangions pour les nourrir et le soir ils retournaient au camp. Le lendemain ils revenaient au travail.

Cette messe, qui concluait notre guerre, nos campagnes, nos errements à travers le désert, l'Italie, la Provence, l'Allemagne fut très belle. Parmi nous, un homme remarquable, un russe, qui chantait très bien, assura les chants et je me rappelle que nous avons appelé les 819 l'un après l'autre avec leur grade, l'endroit où ils avaient été tués, souvent brûlés dans leur char, et, les escadrons dont ils faisaient partie, répondaient à l'appel de leur nom :

« Mort pour la France »

A la fin, nos chars étaient là, ils tirèrent une salve. C'était de l'étaupe, là aussi sans doute la dernière salve de leur vie eux aussi, ces machines qui nous avaient sauvé et qui avaient travaillé avec nous.

J'ai gardé un grand souvenir de tant de morts qui restaient des vivants à cette époque. Des grandes phrases je n'en ferai pas, mais je crois que ceux qui donnent leur vie ont peur. Je le sais, je me suis astreint à passer dans les rangs, j'avais une jeep et mon devoir en tant qu'officier de liaison était de contacter. J'ai entendu beaucoup de confessions et la petite réserve eucharistique que je portais sur moi était souvent épuisée. Quelle vérité que le moment de la mort, quelle vérité !

Je me souviens toujours de celui qui faisait tous les calculs. Un jour où nous devions attaquer, il me dit : « je voudrais à tout prix me confesser, j'ai l'impression que ça va chauffer ». A peine nous étions nous écartés un peu, qu'un obus tombe. Nous partîmes un peu plus loin, un autre obus tomba, et trois fois pendant cette confession, des obus tombèrent et coupèrent nos confidences. Il dit en plaisantant : « c'est sans doute Dieu qui est courroucé et qui veut me faire peur ». En fait, il a survécu et par la suite nous fîmes de belles choses surtout dans la région de Constance où nous nous étions repliés.

Je laisse de côté toutes les liaisons avec les filles polonaises, autrichiennes. Le chic était d'avoir la sienne mais c'était la détente. Je ne pense pas que ceci était grave. Parmi nous, des allemands, des polonais, des belges, c'était la Légion ! Ont-ils laissé des enfants là bas ? Dieu seul le sait. Mélange de races, mélange de religions, de conceptions et de morale aussi.

A partir de là, je ne demandais qu'une chose : partir au plus tôt. La mission ! Je voulais rejoindre monseigneur Lesourd, je voulais rejoindre mes confrères dont j'avais peu de nouvelles. Il fallut attendre le grand jour, le départ du général de Lattre de Tassigny. Il nous avait conduit vigoureusement, avec beaucoup de maestria et grande dignité. Il était exigeant, sévère mais c'était un homme qui respectait beaucoup la vie de chaque soldat.

Il fallut ce jour là faire coudre et essayer une tenue blanche. Il nous fallait toutes nos dorures, tous nos galons neufs. Certains firent de bonnes affaires ! Nous devions être décorés solennellement par le général de Tassigny lui même et nous y tenions. La cérémonie d'adieu fut belle. Il n'y eu pas beaucoup d'orgueil, mais des mots simples. Nous savions qu'il allait

se reposer un peu et vous savez comme moi qu'il partit en Indochine et mourut d'un cancer, laissant son fils unique en Indochine. C'était un grand homme.

J'avais été promu depuis longtemps Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre et j'avais été blessé sérieusement trois fois et sur nos médailles de mutilés nous mettions des étoiles. Vanité, orgueil, je n'en sais rien. Un soir, c'était la première fois de ma vie, j'assistai au grand théâtre de Constance à une réception grandiose, belle, digne où je vis danser Serge Lifar. Souvenir.

J'avais hâte de partir, mais j'étais de la cavalerie et ne partaient que ceux qui étaient des troupes coloniales. Je vins à Paris. On nous respectait et j'obtins facilement l'autorisation d'embarquer pour Dakar et rejoindre la Haute Volta, Nouna.

LE LIBAN

Un peu avant notre départ, une circulaire passa dans les Etats Major : on demandait deux volontaires, officiers parlant une langue africaine. J'avais appris un peu de samo, de quoi me débrouiller dans la vie, trouver ma route, c'est tout.

Au Liban avaient éclaté des combats fratricides entre les unités françaises, les unes commandées par le général Dentz, les autres de la France libre, par le général Catroux. Comme tout s'était terminé par le néant, que le Liban était demeuré le Liban, le général Dentz abandonna à Halfa tout un bataillon du 43^{ème} de Montauban. Ils furent abandonnés là avec un encadrement léger de français, sans soldes, sans réserves de magasin. Ils n'intéressaient pas. Ils ne voulaient pas rentrer en France et comme malgré tout ils avaient lutté contre nous, les forces libres du général de Gaulle se retirèrent en les abandonnant. Ayant su que la France avait gagné, dans leur misère ils se révoltèrent et tuèrent leur commandant.

J'étais très ami avec un lieutenant maure. C'était un très bon cavalier, il parlait le bambara bien sûr, mais aussi l'arabe. C'était sa langue. C'était un blanc comme beaucoup de maures. Il avait été très brave, courageux, je m'adressais à lui. « Dites, ce sont nos frères qui sont là-bas. Dans leur colère ils ont abattu le commandant, ils ont tué un capitaine mossi et l'armée demande que nous allions à leur rencontre les rechercher. » Nous nous portâmes donc volontaire et j'ai gardé un bon souvenir de ce lieutenant maure croyant et pratiquant, qui savait très bien que J'étais prêtre. Unis pour ramener nos frères, avant de partir, je posais mes conditions.

On m'affirma par écrit qu'ils avaient tué leur commandant et tué un capitaine. Ils s'impatientaient car on ne les ravitaillait pas. Ils étaient là dans des tenues déplorables depuis deux ans, des loques, des chiffons, ils n'avaient plus de chaussures. On me dit : et si vous les ramenez, ils toucheront leurs arriérés de solde, seront décorés de la médaille du combattant et tous auront une promotion : le simple soldat deviendra 1^{ère} classe, le 1^{ère} classe caporal et ainsi de suite et il n'y aura aucune poursuite ». Dans ces conditions j'acceptai la mission.

Je ne sais pas qui avait arrangé l'affaire, mais l'année française était bien inquiète. La révolte là-bas au Liban à Haïfa, cela faisait vilain, et nous nous trouvâmes rapidement à Tel Aviv. Nous avons tous les papiers et nous fûmes mis en contact avec un officier de l'Irgoum c'est à dire l'armée secrète israélienne. Vif, malin, il parlait anglais et français. Il était au courant de tout. C'est lui, qui, à notre descente d'avion, nous procura une Chevrolet pour entrer en ville. Nous étions inquiets, nous nous demandions comment cette rencontre se passerait. Il s'était renseigné et avait appris que nos soldats abandonnés étaient au camp Galliéni. Il nous accompagna et quelle fut ma surprise : le premier homme que je rencontrai fut un sergent infirmier, originaire de Toma. J'entends son cri, il m'avait reconnu : « Mon

Père, que se passe-t-il » ? Je lui dis : « Etienne, nous venons vous chercher pour vous ramener en Afrique, vous habiller et vous faire paraître de grands combattants que vous avez été ». La nouvelle se répandit à travers le camp. Ils étaient en haillons, beaucoup avaient gardé les insignes de leur grade, aucun n'avait de chaussures.

Je dis à mon lieutenant maure : « vous avez la Mecque, vous, c'est bien plus haut là-bas, mais nous chrétiens, nous avons Jérusalem, et puisqu'on est si près et que Dieu nous a aidé à entrer en contact avec ces révoltés, qui sont en fait des gens abandonnés par nous, je voudrais aller à Jérusalem remercier Dieu, et je voudrais voir les Lieux Saints, l'endroit où le Christ a rencontré sa Mère, puis l'endroit où le Christ a été mis en croix puis ensuite enseveli. » Notre ami, le lieutenant juif, accepta tout de suite de m'y conduire bien que le pays fût occupé et surveillé par les anglais à l'époque. Il se procura une chevrolet assez rapide. Quand à mon lieutenant maure, je lui donnai cette consigne pendant mon absence : « ramassez donc tous les livrets militaires et s'il y en a qui l'ont perdu, comme ils connaissent tous leur nom, relevez les ».

Nous partîmes. A l'époque, les Lieux Saints donnaient une triste impression. Le Saint Sépulcre tombait en ruine. Des échafaudages partout, et surtout la présence de l'Irgoum, l'armée ottomane et l'armée anglaise. Il fallait passer à travers tout ce monde pour visiter les Lieux Saints. Je fis mon pèlerinage et quand je demandai à mon ami s'il pouvait m'accompagner jusqu'à Jéricho, il me dit : « c'est impossible, nous ne pourrions pas passer . Mais s'étant renseigné il m'indiqua ce que l'on appelait « la chapelle de la rencontre ». C'était à celui qui prendrait le plus d'argent pour faire célébrer, et, je vous avoue, je n'ai pas célébré. J'avais envie de rendre grâce à Dieu mais je ne célébrai pas.

Nous descendîmes pour rejoindre notre camp. Le lieutenant avait fait son travail, il ne manquait que sept ou huit livrets militaires. Certains étaient en mauvais état ou déchirés, mais tout le reste était là. Ils avaient attendu qu'on vienne les chercher. Ils n'étaient pas inquiets, je leur avais bien expliqué et on leur avait expliqué en bambara qu'il n'y avait aucun danger, aucun jugement et ils avaient hâte d'être équipés.

Le bateau nous débarqua d'abord à Djibouti pour l'épouillage et la visite. médicale. Beaucoup étaient atteints de maladies vénériennes, on le comprend. Nous restâmes là vingt jours le temps de soigner les cas les plus graves. On les revêtit de treillis bourgerons blancs, la chose fut très appréciée, et avec les bonnes paroles, l'espoir, la bonne nourriture, tout cela fit tout accepter.

Vous dire tout ce périple n'a aucun intérêt. Les difficultés, il y en eu, oui, mais quand on prend un commandement, on le prend en entier. Chaque fois, les listes, les vérifications... Ils avaient assez bon esprit et c'est au camp de Kayes qu'ils furent habillés de tenues de combat de l'armée américaine. Ce fut une joie. Restaient les insignes, mais comme ils n'avaient pas été officiellement nommés, mais plutôt promus, ils ne pouvaient avoir des insignes. Il fallait une nomination officielle et nous ne l'aurions qu'au camp de Kati. Le colonel du camp fut très aimable. Il nous ravitailla largement en vivres pour la route et je n'eus de difficultés qu'à Kayes. Il faisait très chaud, je me souviens d'avoir menacé l'un d'entre eux de lui mettre les menottes s'il n'arrêtait pas de faire du mauvais esprit, le riz n'était pas très bien cuit et ça menaçait de tourner au vinaigre. Dans ces cas là, on fait preuve d'autorité. Menacer, il faut le faire et je le fis. Je lui mis les menottes aux mains et cela suffit. Tous prirent leur repas et nous voilà en route vers Kati, où on nous attendait.

Ce qui m'inquiétait, était de savoir si l'armée tiendrait ses promesses. Elles furent tenues. Un officier d'intendance leur versa leur argent et d'office ouvrit un compte dans le

cercle où ils étaient, car une telle masse d'argent aurait pu être gaspillée ou volée. Dans un premier temps il leur remit une petite somme pour qu'ils puissent aller en ville et le reste fut mentionné et envoyé chez les commandants de cercles. Ils étaient heureux. Lors d'une prise d'arme, le colonel les félicita, les décora de la médaille du combattant et leur remit leurs galons. Moi aussi, j'étais heureux.

Immédiatement, on m'envoya au camp des transports militaires. Comme tout s'était bien passé, je pris un bon repas avec mon camarade maure qui m'avait rendu des services inappréciables. Au bureau des transports militaires, je reçus des félicitations et surtout « Ils » furent bons et beaucoup plus généreux que je ne le méritais. On réquisitionna un camion de la ville et comme j'avais reçu une grosse prime, je me ravitaillais en sucre, farine, et huile que je chargeai dans le camion. Je pensais à mes confrères. C'était la guerre et les restrictions, je pensais à eux qui apprécieraient tout cela.

Au camp de Kati où je traînais un peu, je fus rejoint par un jeune Père qui avait été aumônier le Père Segretain. Il était nommé aussi à la Préfecture de Gao.

1946 EN MISSION À TOMA, ZABA ET SOUROU

J'étais attaché à mon évêque monseigneur Lesourd. Je lui devais beaucoup de reconnaissance. Il était déjà intervenu une fois à Ségou pour que je ne sois pas muté en Angleterre. J'avais été nommé au B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignements et d'Action). J'avais un brevet de contre espionnage et A (A= Action, ce qui veut dire tuer). On m'avait mis là-dedans. Monseigneur avait dit : « je ferais une neuvaine à la Vierge » et effectivement quelques temps après, on me signala que je restais dans l'unité, sans partir en Angleterre au bureau central du B.C.R.A.

19 MAI 1946

J'avais quitté la mission en fin 1943. Quelle ne fut pas ma surprise en arrivant le soir à Nouna de trouver monseigneur Lesourd au lit. Je le trouvais fatigué. Il venait d'avoir une dysenterie très forte, un Père le veillait constamment. Ce Père, ne se rendant pas compte que j'avais voyagé, me dit : « dites, nous voudrions dormir, est-ce que vous pouvez le veiller ? » Je dis : « bien sur, je le veillerai ». Vers trois heures, comme une grâce qui passe, monseigneur se rendit compte que c'était moi qui le veillait et me dit : « alors, vous voilà de retour, comme je suis heureux. J'avais dit que je ferais le nécessaire à Ségou pour que vous ne partiez pas en Angleterre au B.C.R.A. Je vous disais que plus tard nous aurions besoin de vous. L'heure est venue, nous sommes sous le vent de l'Esprit Saint, il faut des Pères ». Là, il me demanda : « est-ce que vos blessures ne vous ont pas trop handicapé ? » Je dis : « non, les blessures passent, laissent de mauvaises traces mais pas de mauvais souvenirs ». Et il me raconta ce qui s'était passé. Il ne me le dit pas en détail, je le sus le lendemain, ce qui était advenu après notre départ. Il vivait sous une immense paillotte avec le Père Segretain et il n'y avait pas de quoi le loger. Et c'est ici que je voudrais donner en détail ce qu'a été le mouvement de Nouna, le miracle, le passage de l'Esprit Saint sur Nouna.

L'ORIGINE DES MARKAS

Les markas, il y a peut-être deux siècles, ont certainement hérité d'une civilisation musulmane lors de leur départ à Nioro, au dessus de Kayes dans le Massina. Ils contactèrent les fidèles de Samori, des peuhls à Dar Salami. C'était un immense village fortifié dont il ne

reste que des traces. C'est là qu'ils se disputèrent. Certains suivirent les mossis qui voulaient à tout prix prendre et commander dans le Yatenga, le Ouahigouya d'aujourd'hui.

Les markas avaient donc été plus ou moins sous influence musulmane. Ils s'étaient formés en groupes et fondèrent les villages de Sono, Lanfièra, Toumani qui seront vraiment des refuges de l'Islam. Les autres, ayant des idées éclectiques, c'est le mot qui convient, prenant là où c'est bon, et laissant le reste, n'étaient pas très convaincus. Ils avaient adopté certaines traditions des religions païennes du Koro, c'est à dire l'animisme intégral. Ceux qui étaient installés le long du Sourou et de la Volta Noire étaient doués pour la pêche et ils savaient travailler le poisson sec et en faire le commerce. Ceux là restèrent fétichistes et ont donné à l'Eglise d'excellents éléments.

Quelle merveille que ce mouvement de Nouna ! J'avais peine à comprendre : il y avait en fait quantité de villages endonnis, anémiés, insensibles à l'Evangile. Ils se réveillèrent et entraînèrent avec eux quantité de postulants. Ce fut le cas pour Toma, pour la région de Mandiakuy. Le mouvement était parti de Dumbala., village bwaba. Il se situait entre les villages bwabas du Dumbala et les villages samos et markas de Toma. Nouna faisait épicerie. Monseigneur, ayant quitté Toma, s'était mis au centre du dispositif, à Nouna. Avec le Père Dubois Matra, ils avaient vécu très pauvrement. Le Père Sainsaulieu qui rentrait du front de France leur avait donné un coup de main. Monseigneur lui-même avait pris en charge toute la région marka, toujours islamisée. Le Père Dubois avait pris tout les villages bobos ou bwabas, très loin jusqu'à Solenzo et pratiquement sans moyen de transport. Monseigneur se déplaçait alors en vélo.

Il ne se faisait pas d'illusion, il se rendait compte que ce mouvement immense qui amenait les gens vers la mission était un rejet de la façon de commander des administrateurs des colonies. Ces administrateurs avaient tous les pouvoirs, plus qu'un préfet en France. Ils ne travaillaient pas eux mêmes, n'étaient pas au contact des gens. Chaque cercle était divisé en chef-lieu de canton groupant huit à dix villages. A la tête de ce canton, un chef, africain, qui avait tout pouvoir. On le laissait faire. Quand un travail devait se réaliser, le commandant de cercle envoyait des messagers chez les chefs de cantons qui répercutaient ces ordres dans les villages et c'est ainsi que de loin, par l'intermédiaire des chefs locaux ils commandaient et faisaient souffrir, disons le bien, la population.

Mais les gens avaient remarqué une chose : les villages qui étaient aux environs des missions étaient beaucoup moins « sucés », beaucoup moins exploités, on abusait beaucoup moins. Comme on dit : « sous un grand arbre, il y a de l'ombre ». Pour eux, les missions de Mandiakuy et les missions de Toma étaient comme des zones d'ombres. A l'époque, c'était un abus bien sûr, oui, à l'ombre de la mission on était plus protégé

Avouons que l'administration nous donnait l'autorisation de réquisitionner de la main d'œuvre dans ces villages. Je me souviens d'un cas précis à Toma. Il y avait une exploitation de chaux par le ramassage de coquilles. Ces coquilles étaient brûlées dans des fours et donnaient une chaux de très bonne qualité. C'était un apport financier pour la mission, et ce travail pénible était exécuté par des ouvriers de Matamao et de Gossina qui vivaient près du fleuve. Ils recueillaient les coquillages, ils ramassaient le bois sec pour faire fonctionner les fours et je me souviens des chefs de chantier : Marcel, Femand...

Quand nous avions besoin de quoi que ce soit, poutres ou autres choses, on faisait appel au commandant qui répercutait cela au chef de canton puis ce dernier au chef de village. Je ne dis pas que cela allait très loin, mais les villages autour étaient un peu à notre service, reconnaissons le. A notre façon, nous abusions. Est-ce qu'on les payait ? Je ne me

souviens pas. Je me souviens cependant d'un fait : des gens du canton de Yé qui habitaient le long du fleuve Volta Noire, vinrent avec huit ou neuf belles poutres, amenées à tête d'homme. Ces très belles poutres déjà taillées devaient servir pour la construction des écoles. Je crois que le Père Decaestecker les remercia, fit placer les poutres le long de son bureau et eux, sans même qu'on leur offrit à boire, (ils avaient marché de Yé à Toma, soient près de cinquante kilomètres) repartirent sans un sou.

RETOUR À TOMA

Monseigneur, au moment de me quitter, me fit venir chez lui et me dit : « vous retournerez à Toma. Vous avez commencé à balbutier la langue, je sais que le samo vous aime, allez y. Vous donnerez un coup de main sérieux au Père Decaestecker et au Père Bollinger. Bien que le Père Bollinger ait déjà pris un peu contact avec les markas, c'est vous qui serez responsable des markas, du mouvement marka ». Je connaissais à peine le nom de « marka », et quand au retour de Nouna nous passâmes dans des villages comme Sourou, personne ne me fit remarquer que c'était un gros village marka.

La mission de Toma était surtout axée sur les samos et n'avait jamais essayé de contacter les markas. Mandiakuy était axée sur les bobos fétichistes. Mais, et c'est un fait, les markas vivent imbriqués dans d'autres villages et les villages se mélangent. Les markas étaient considérés comme pas intéressants. Plus tard, l'administration porta le même jugement. Pas intéressants, et pourtant j'en étais chargé et donc responsable, et être responsable de quelqu'un devant Dieu c'est quelque chose de lourd et je ne voulais pas avec ces nouvelles populations refaire les mêmes erreurs dont j'avais été témoin les premiers jours de mon séjour à Toma.

La providence ! Les jours qui suivirent, me fournit l'occasion d'un premier contact avec eux. Le jour du marché de Toma, vers 10 heures du matin, nous nous rendirent compte qu'avec tambours et beaucoup de bruits, toute une population avait envahi le plateau où était la mission de Toma. L'un d'eux parlait le samo, il s'appelait Pala. Il nous expliqua : « nous venons du canton de Yé et ici, il y a trois représentants par village de ce canton ». Le Père leur demanda : « qu'est-ce que vous voulez ? » « Nous voulons nous inscrire chez les Pères et que les Pères nous rendent visite ». J'ai cru trop tard ou j'ai cru trop facilement, qu'avec cet homme qui parlait si aisément le samo, que ce serait comme chez les samos.

Mais la différence était assez grande entre eux et les markas, et je ne la devinais même pas. Il fut entendu que le troisième jour du prochain marché de Toma, j'irai à Yé. C'était à peu près à cinquante kilomètres de Toma. Ces bons sentiers seraient parcourus à cheval, ce qui ne serait pas gênant et facile à réaliser. Bien sûr nous ne portions pas nos caisses chapelles, de quoi dire la messe, puisqu'il n'y avait pas de chrétiens parmi eux.

Cette réception de Yé fut triomphale. J'avais un cheval un peu nerveux prêté par un neveu du chef Issa Paré. Il s'effraya, je ne dis pas qu'il s'emballa, mais presque. Dans un mouvement brusque, entouré par une foule hurlante, est-ce de la poitrine du cheval, est-ce d'une patte, je butais une jeune fille. Elle s'appelait Mandala. J'eus très peur, il n'était pas question dans la foule de faire attention à l'individu ni au cas particulier.

Coups de fusil, promenade à travers le village : un triomphe ! Je me dis qu'un pareil triomphe ressemblait trop à l'arrivée du Christ aux Rameaux. Et je pensais : « un jour, tu paieras cela et si ce n'est pas toi, d'autres Pères paieront ce triomphe ». Cette immense et folle confiance des gens en nous, cela se paie et cela se mérite, et je ne me suis pas trompé.

Quelques mois plus tard, à la suite d'une intervention auprès du chef de canton, je fus averti par les gens : « n'accepte pas de dolo de l'équipe de Kapalo, n'en goûte pas, et de la

nourriture si on t'en offre n'en prends pas, car nous avons appris qu'ils veulent t'empoisonner ». Je revins donc au village. Je rendis visite à la famille de la jeune fille : Mandala. Elle avait été un peu traînée par le cheval, c'était tout. C'était presque un titre de gloire, presque une blessure de guerre ! Je me rendis compte que les gens qui parlaient le samo étaient très peu nombreux et que les femmes ne parlaient même pas du tout le samo. Tout le monde parlait le marka. Le marka n'est pas du dioula ni du samo, c'est une langue tout à fait à part. Je rentrais songeur, fatigué par ces cinquante kilomètres à cheval sous la chaleur. Mais je revins content, heureux de cette expérience, de ce premier contact. Je priai l'Esprit Saint mais quelque chose me disait que les choses ne se passeraient pas aussi facilement.

Trois jours après, une autre délégation, conduite par un homme nommé Irikié, venait du Sourou, donc d'un endroit tout à fait différent. Les groupements markas étaient ainsi, je ne dis pas à la périphérie des villages sains, mais tout autour de Toma et de Sourou. Personne n'y avait fait attention, ne les avait visités. Cet Irikié était accompagné d'un grand jeune homme que j'ai toujours apprécié : Patoum Yéyé. Il y avait des gens de Goin, de Lessere, de Gouran, un gros village qui deviendra plus tard le centre d'exploitation des rizières. Irikié nous expliqua qu'ils voulaient se faire inscrire chez les Pères et qu'ils voulaient aussi que les Pères viennent les voir. Nous les reçûmes, j'inscrivis. C'était ma deuxième rencontre avec les markas.

Gassan, Sourou, les deux villages se tiennent et ne sont pas très éloignés de Toma, trente cinq kilomètres je crois, mais encore une fois, nous n'avions pas eu l'occasion de les voir. Eux n'étaient pas venus chez nous, et nous n'étions pas allés chez eux. Disons-le, la religion chrétienne et la mission de Toma les laissaient complètement indifférents et cette poussée vers la mission, comme me l'avait dit monseigneur Lesourd lors de mon bref passage à mon retour à Nouna, était un mouvement de protestation. C'était ce que l'administration appellera la révolte contre le système du commandement colonial. Il y avait trop d'abus.

Je me souviens d'un fait précis : le coton, le kapok, le karité faisaient partie des matières bien commercialisées vers l'extérieur et c'étaient des Libanais qui achetaient ces produits qu'il fallait porter en quantité bien précise à l'administration au chef-lieu du canton. La marchandise n'était pas pesée. C'était de l'abus, du vol mais je sais que les commerçants libanais donnaient de l'argent aux chefs de canton et les chefs de canton ne le donnaient jamais aux producteurs paysans.

Cette année là, le coton « n'avait pas donné ». Peu importe, il fallait que chaque famille inscrite porte tant de charges de coton chez le chef de canton. Je sais que certains étaient allés jusqu'à, Ouahigouya et jusqu'à Yako pour essayer d'acheter du coton qu'ils devaient livrer comme cultivé par eux mêmes et ils n'en toucheraient pas un sou. C'était ma première expérience du système colonial, le ramassage des produits. Les commandants de circonscription ou de cercle étaient appréciés suivant les quantités qu'ils offraient. Les chefs de canton bien sûr, se sucrèrent largement. Que d'abus ! Passons.

J'ai dit plus haut que le chef de canton de Toma avait été démis de ses pouvoirs et notre village de Toma n'était plus un lieu de résidence du chef de canton. C'était maintenant Koungny, toujours au pays samo, de même langue que Toma, mais un centre musulman.

Le chef de canton de Yaba et celui de Koungny vinrent nous rendre visite à l'occasion de la fête religieuse du 15 Août. Ils se déplaçaient à cheval, suivis de griots, de serviteurs. Quand ils arrivaient dans les campements, il fallait porter de l'eau pour les bains de ces messieurs, abreuver les bêtes et apporter de grandes quantités de mil pour nourrir les chevaux. Cela faisait-il partie du côté naturel de l'hospitalité ? Non, elle était forcée. Les chefs de

village tenaient à se faire bien voir et je me rappelle que le Père supérieur et moi même nous descendîmes au campement de Toma. Il fallait voir ce faste : le chef de canton, riche de toute la sueur des paysans, magnifiquement habillé et botté !

Nous ne fîmes pas de cadeaux. Le chef de canton de Yaba nous parût assez aimable, il n'était pas musulman, c'était un bon païen. Il s'appelait Touba et recevait avec de grands gestes d'amitié. Que pensait-il ? Disons qu'il n'a jamais été hostile, tandis que le chef de canton de Koungny, lui, était hostile. Ils restèrent là deux ou trois jours. Il fallait fournir montures, nourriture, viande, porter l'eau chaude à tout ce monde, et les plus jolies filles du villages devaient « y aller » selon la coutume.

Pour partir, il y avait le « sira pana » : les provisions de route. Les provisions de chemin étaient fournies en argent liquide et cet argent liquide était recueilli auprès des cultivateurs. Je ne sais pas, je ne veux pas affirmer des sommes dont je n'ai jamais eu les détails, mais je sais que c'étaient des sommes importantes. Le chef du village, entouré des notables bien sûr, ceux qui avaient l'échine la plus souple, portaient cela au chef de canton en l'étalant. Offraient-ils tout ? En gardaient-ils ? Je n'ai pas été témoin, mais vraiment les abus étaient grands et c'est contre ces abus que les gens se révoltèrent, nous en avons été témoins.

INITIATION, CONNAISSANCE DU MILIEU

Au contact de ce catéchiste Eloi dont j'ai parlé, ce si bon « teacher » pour nous initier au samo, nous avons appris les coutumes, les caractéristiques des samos. Dire que j'étais absolument ignorant de la mentalité des africains serait faux, car c'était un homme fin, un homme qui savait regarder, presque avec des yeux d'européen, et nos regards portés sur la vie des africains et leur propre regard ont des impacts bien différents.

Je voulais en savoir un peu plus sur les markas. Dieu me les confiait, je ne dis pas qu'ils étaient miens, mais j'avais le devoir de les porter vers le Christ, vers la révélation. Je savais par monseigneur que les motivations n'avaient rien de surnaturel, elles étaient terrestres. Ils voulaient une libération, mais on dit aussi que l'évangile est une libération. De temps en temps, je posai il quelques questions sur les markas à ce cher Eloi. Pratiquement il les ignorait. il parlait un peu le marka, mais ignorait leur vie. C'était des voisins comme on dit en France, des voisins de palier à qui on dit bonjour et qu'on ne connaît pas.

Cependant, je m'acharnais à étudier au mieux dans le détail avec Eloi et surtout dans les villages en allant voir les uns et les autres, essayant de comprendre la langue, la langue samo, car je m'étais rendu compte tant à Yé que plus tard en allant rendre visite aux markas de Sourou que certains pratiquaient le samo dans les détails, dans les finesses, mieux, je pourrais demander de faire un transfert en langue marka. Enfin, je n'en étais pas encore là.

Eloi m'avait bien appris que tant que l'on ne connaissait pas les fables, les devinettes d'une langue, on ne connaissait pas la langue, et leurs comparaisons elles n'étaient pas les nôtres. Il me mettait aussi en garde sur la ponctuation. Voulant dire un mot gentil, croyant exprimer une chose simple, on dit une grossièreté qui fait rire. Mais disons-le, quand on faisait une faute ils étaient indulgents, ils souriaient en nous disant que nous avions fait une erreur, et Eloi comme un autre catéchiste Maurice venaient dire « tu vois, Père, telle chose on ne dit pas comme cela ».

Puisque ma mission était ce territoire et que ces gens venaient vers nous, je ne faisais plus de visites clans les villages samos. J'allais à cheval, j'allais surtout dans le canton de Yé, pour nous c'était au sud, et dans le canton de l'ouest, région de Sourou, de Kamina ou du fleuve Sourou. Bien sûr beaucoup de choses dans la conversation m'échappaient et je

comprenais bien qu'ils avaient hâte, et aussi moi même, de mieux nous comprendre.

Pour mieux me suivre, que je vous précise bien ce nom de Sourou, car il y a trois Sourou. D'abord le village dénommé « Sourou », puis la région toute aux alentours que l'on nomme « le Sourou » et la rivière « Sourou » qui se donne dans le fleuve « Volta Noire ». C'est elle d'ailleurs qui a donné son nom à la région et à ce village.

LA VRAIE TOURNÉE DE CONNAISSANCE DU MILIEU : FÉVRIER 1948

Il y a des moments où il faut se jeter à l'eau. Je me rendis compte que tant que je resterais dans la mouvance des samos, je n'avancerais pas. Dire que je connaissais complètement la mentalité des samos serait une prétention bien fausse et exagérée. Ayant eu la visite et la demande des gens de Sourou qui demandaient la visite des Pères, avec deux bons chevaux et un jeune garçon de l'ethnie pana : Louis, j'entrepris un long voyage de vingt jours : Toma, Sourou, Kamina jusqu'à l'actuelle frontière du Mali, chez les panas, pour revenir sur Tougan, l'ancienne mission de Kouy et rentrer. Nos bagages étaient légers pas de literie, pas de couvertures, nous couchions sur des nattes que l'on posait sur des taras qui sont des sortes de bas-flancs faits avec des bouts de bois qui nous protégeaient de la terre, des vers qui sortent la nuit et vous piquent. Nous couchions sur des nattes et nous dormions bien. La belle époque !

La nourriture ne m'a jamais posé de question. C'était toujours du tô. Quelquefois, le matin, connaissant les habitudes des blancs, c'était du lait, mais c'était très rare. Le matin, on nous portait du tô avec une bonne sauce bien chauffée, le midi à nouveau du tô dont les grains de mil avaient été écrasés avec soin, accompagné soit d'un morceau de pintade, soit de poulet avec une bonne sauce bien agrémentée et je m'étais bien habitué à leur boisson que l'on appelle le tiapalo ou dolo. Certains villages même offraient de l'hydromel.

Je partis donc, il faisait bon, c'était fin janvier, les nuits étaient encore assez fraîches et le soleil dans la journée encore bien supportable. Je me mis au marka. La garçon que j'avais avec moi Louis, ne parlait que le samo, pas le marka. Dans un petit sac, je lui avais confié de quoi dire la messe si l'occasion se présentait. Il n'était pas question de célébrer à titre privé, ils ne comprendraient pas. Le Père Sainsaulieu à Nouna avait fait un lexique sommaire pour les salutations, pour poser les questions les plus indispensables de la vie et aussi des prières : le Notre Père, le Je vous salue Marie et le Gloria. Je partis ainsi équipé. Quelques mots et le désir de comprendre leurs coutumes markas et tout se passa bien.

LA MISSION DE SOUROU

J'avais été nommé responsable des groupements markas de Yé, Sourou et Kamina. Le Père supérieur était aussi responsable de cette mission, qui n'était pas autonome. Les markas lui doivent beaucoup. C'était un homme entreprenant qui en quelques mois donna une figure toute nouvelle à cette mission de Toma qui se réveillait. Il était l'homme qu'il fallait. Il entretenait aussi des relations d'amitié et d'encouragement avec les quelques éléments de l'ancienne mission de Kouy, découragés, dispersés. Comme je n'étais pas du tout gêné pour les voyages et que je pouvais rester des heures sur un cheval, je m'occupais de ces « succursales » ou bribes de villages à Kouy et bien au delà de Tougan.

Il me fut reconnaissant et il pris sa responsabilité de supérieur tout à fait au sérieux. Il recruta des volontaires, c'est à dire des chrétiens fervents qui n'avaient peut-être pas la formation des catéchistes d'aujourd'hui. Il en plaça plusieurs qui allaient travailler pendant

longtemps. Je vois encore en 1990 le catéchiste Abrahwn du village de Niémé qui a longtemps tenu le poste de catéchiste de Gassan et Sourou. Et aussi Pierre de Niémé, catéchiste à Kaména et combien d'autres ! Il fit mieux. Habitué aux problèmes de la mission, il envoya des maçons et avec la collaboration des catéchumènes de Sourou, installa un vrai pied à terre à Sourou même. Les chapelles se composaient de grandes paillottes qui ne laissaient pas filtrer le soleil et protégeaient. A l'époque on taillait hardiment dans le bois, et les bancs étaient remplacés par des bûches un peu équarries. C'est ainsi donc que le Père Decaestecker, que l'on a pas assez cité lors du 25^{ème} anniversaire, fonda Zaba et Sourou. On n'a pas assez mis aussi en valeur l'apport de la mission de Toma et des samos dans le territoire marka. On avait parlé des Fidei Donum, de ceux qui avaient quitter leur pays pour être missionnaires au loin.

Le pied à terre de Sourou terminé, il installa l'homme qu'il fallait : Abraham. C'était un homme calme qui s'était mis au marka et devint l'ami d'Irikié dont je vous ai déjà parlé. De Sourou, j'avais la facilité de rayonner sur Zaba pour laquelle j'avais un faible. Zaba est un mélange de markas, de nounoumas et de sarnos, trois ethnies bien mélangées mais vivant fraternellement. Les gens parlaient samo ou parlaient un marka très pur. Certains parlaient le nounouma.

Le Père Decaestecker avait mis comme responsable, après lui avoir construit une case correcte : Jean Claude. C'était le seul chrétien d'alors originaire de Gouin. Sa femme Jeannette promise à un musulman mais que nous avons aidé à se libérer du mariage coutumier, l'épaulait certainement dans son action car c'était une bonne chrétienne courageuse. Entre autres choses, elle faisait un excellent. dolo, aussi, et le jeudi et le dimanche, la maison du catéchiste de Zaba était toujours animée.

Je refis un voyage sur Yé, Goersa, Sankwé. Une particularité de Goersa était la communauté peuhl qui parlait et le marka et le samo, et qui avait épousé et adopté les coutumes du pays-

Il y avait à Goersa une colline sacrée. Seuls les vieux initiés y allaient pour offrir les sacrifices comme sur tous les hauts lieux. Au printemps, toutes les jeunes filles qui devaient se marier dans les deux ans, avaient l'obligation de grimper sur cette montagne toutes nues. Elles y allaient en dansant et en chantant et offraient une branche dont les feuilles ressemblent beaucoup aux neems (arbre). Elles n'offraient pas de sacrifice, mais seul un vieux offrait un poulet blanc et les jeunes filles redescendaient et dansaient dans le village, entourées de la population. Je n'ai jamais entendu une remarque grivoise ni vu un geste. Tout le monde était serein. Je le dis maintenant, tout le monde était pur. Pourquoi montaient-elles ainsi nues ? Pour montrer qu'elles étaient vierges. Il était entendu que si dans l'année, par hasard, une fille était enceinte ou était montée sur la montagne sacrée enceinte, sa famille devait payer deux bœufs adultes pour réparer la faute. C'était le bon vieux temps, et une des particularité de Goersa.

Peu à peu, les rassemblements furent nombreux à Sourou. Nous avions la chance de pouvoir fréquenter les gens que nous appelions les gens du fleuve et qui vivaient de la pêche. Le marka vit surtout de chasse et de culture, mais ceux du fleuve Sourou pêchent de gros poissons et en font commerce. Deux ou trois fois dans l'année seulement, les autres villages pouvaient aussi pêcher ces grands poissons : ces grands capitaines très beaux, bons, charnus.

Irikié était le chef des chrétiens de Sourou. Grande était son influence, grande sa personnalité aux yeux des autres. C'était un héros. Le chef de canton cherchait à l'humilier. Un jour, il le fit battre ainsi que Patoum et Biri (qui plus tard deviendra Michel), le cuisinier de la mission de Zaba. Ils furent appelés et comme les apôtres furent battus avec des manigolos faits de cette fameuse peau d'hippopotame tressée. Et honte, le chef de canton poussa l'audace

jusqu'à les faire déshabiller. Jamais, jamais un homme marka ne se présente nu. Il porte au moins toujours un caleçon ou un slip et là, les trois hommes : Patoum, Biri et Irikié furent exposés au soleil brûlant. C'est une torture : le soleil en avril-mai vous cuit vraiment . Il poussa le cynisme jusqu'à faire défiler ses quatre épouses devant la nudité de ces apôtres. Irikié eut le courage, ce fut rapporté par des témoins, de dire au chef de canton : « tu as voulu me ridiculiser et faire défiler tes quatre épouses devant ma nudité, le Christ auquel je crois ne permet pas cela. Je te le déclare, tes femmes n'auront plus jamais d'enfants, elles deviendront toutes aveugles ». Il fut un peu impressionné par cette malédiction et chose historique, jamais plus ses femmes n'eurent d'enfants et toutes les quatre sont mortes relativement jeunes et aveugles. Voilà qui était Irikié. C'était un confesseur, un témoin de la foi. Baptisé, il prendra le prénom de Basile.

Depuis deux mois, j'avais donc commence a rayonner en partant de Sourou. Tous les mois, aidé par les catéchistes samos, nous avons pu donner quelques passages d'évangile traduits par le Père Sainsaulieu. Il avait composé aussi un catéchisme assez sommaire avec des questions et des réponses : Qui est Dieu ? Qu'est venu faire Jésus Christ ? Qui Jésus Christ a-t-il choisi pour porter son message ? C'était un catéchisme questions-réponses, le catéchisme des campagnes d'autrefois. Mais ce catéchisme, malgré les fautes qui furent corrigées par la suite, nous rendit bien service. Le Père Sainsaulieu avec les Pères Léger et Guillauma eut la chance et l'honneur de fonder la mission de Sourou qui plus tard se transporta à Zaba.

PRÉPARATION AU BAPTÊME ET PREMIÈRE PROMOTION

En Février 1947, à Sourou, j'eus la joie pour la première fois de « remettre les médailles ». C'était tout un cérémonial. Cela supposait que depuis un an et demi, les candidats avaient été sérieux, avaient suivi le catéchuménat et connaissaient des bribes de prières, orales bien sûr, ainsi que les passages les plus importants de ce « caté » marka. Comprenaient-ils ? Connaissions nous d'une façon assez nuancée et précise les comparaisons et les fables qu'il fallait pour expliquer tout cela ? Comme dans beaucoup de pays, les choses s'expliquent par des fables et des comparaisons. Des années après, nous ne connaissons pas encore toutes les finesses de la langue. Pour poser nos questions, trouvions nous les nuances voulues ? Comment savoir s'ils avaient saisi ces dogmes de la Rédemption, de la Résurrection ? Ce qu'ils comparent le plus vite fut l'intervention de Marie et quelle joie d'entendre ce chant qui dit : « Dieu, quand la nuit sera profonde, protège nous, protège nos familles et fait que le matin nous nous réveillions dans la joie ». Pendant des années, dans les différents quartiers j'ai écouté avec une joie très grande cette invocation au Sauveur. « Que les villages dorment en paix ». La nuit est une épreuve pour les gens.

Comme je l'ai dit, je dépendais toujours de la mission de Toma, et. en bon Père Blanc, tous les vingt jours j'allais passer tantôt quarante huit heures, quelquefois trois jours à la mission. Célébrer la messe ensemble, réciter l'office ensemble, me confesser aussi. Je n'étais qu'un homme, la récitation de l'office ensemble en communauté me plaisait particulièrement.

Je pouvais échanger avec le Père Decaestecker, car si toute la région de Sourou et du fleuve marchait, pouvait écouter les grandes vérités de l'Evangile, je le devais à son dévouement et surtout à ses catéchistes missionnaires, on dirait aujourd'hui des catéchistes « fidei donum ». Je ne veux pas les détailler, mais parmi eux, trois étaient particulièrement remarquables. Un ancien catéchiste resté fidèle à la mission de Kouy : Jean Paul, c'est lui qui a animé toute la région de Niassan. il y avait le Pierre de Niémé ancien militaire qui était responsable lui de Kamina. Kamina devint le centre vital des villages du fleuve. Et à Yé dans le sud, nous avons

un catéchiste volontaire pas très instruit hélas Sébastien. Il en imposait, il était le propre fils du chef de Bounou. Il parlait très bien le marka. Nous ne le savions pas ou ne le réalisions pas alors, mais combien ces gens là firent avancer l'Evangile, nous ne le répéterons jamais assez.

Déjà à cette époque, 1945-1946, nous avions à cœur de mettre les catéchumènes dans le coup, c'est à dire que peu à peu ils comprenaient bien que la mission était leur chose. C'est eux qui, sans notre intervention, s'occupaient de l'installation des catéchistes sauf pour les toits : les « argamas » en terre battue, où officiaient alors des maçons envoyés par Toma. C'étaient les catéchumènes qui dans les premiers temps au moins nourrissaient le catéchiste, l'aidaient à cultiver son champ et si plus tard l'attribution d'un bon terrain de culture au catéchiste du village fut un problème, dans un premier élan, une première générosité, ces catéchistes, bien qu'étrangers, purent vivre honnêtement. Plus tard, la question deviendra plus ardue et il faudra faire bien des démarches pour que les catéchistes obtiennent des terrains faciles à cultiver et surtout d'un rendement convenable et honnête.

Un peu partout vers la fin 46, les catéchumènes avaient installé des paillottes convenables, bien attachées, que les tempêtes et le vent ne soulevaient pas et sous lesquelles on pouvait se réunir, parler et ne pas être gênés. Bien sûr à Sourou, j'avais une petite chapelle avec la présence du Saint Sacrement et chaque fois que je le pouvais, je célébrais la messe. Mais pour eux c'était une prière comme une autre, ils ne comprenaient pas.

LA MISSION PROTESTANTE

Nous étions installés à Sourou, c'était pour nous la base de la mission pour nous déplacer vers le fleuve et jusqu'aux limites du Mali actuel. L'administration française ne sachant que faire, eu la malignité d'installer à peine à huit cent mètres de chez nous, les bases d'une mission protestante. Elle fit appel à des protestants qui venaient de Bobo Dioulasso. C'était un ménage. Elle était diaconesse et était très zélée. Le pasteur était placé là, comme concurrent, pour nous barrer la route. Il recruta ses premiers catéchumènes dans la famille du chef de canton. C'est ainsi que de notre petite installation, tous les soirs, nous pouvions voir, surtout le dimanche les enfants du chef de canton aller à la mission protestante.

Il avait confié son dispensaire à un volontaire que sa femme avait un peu formé. Il attirait quelque monde. Que cherchait donc notre monsieur de Maubeuge, administrateur en chef de Tougan ? Les fidèles ne furent qu'une vingtaine (de la famille du chef de canton) mais cela troubla les esprits car le pasteur parlait bien le bambara et nos gens furent troublés d'entendre lire en bambara des passages de l'évangile dans le temple qu'ils avaient érigés, aidés par l'administration.

1945-1956 - RÉFLEXIONS SUPPLÉMENTAIRES SUR LE « MOUVEMENT DE NOUNA »

La révolte des markas du Sourou fut un mouvement de libération. C'était vraiment une révolution qui disloquait tout un système de commandement appris à l'école coloniale. Ce mouvement vers la mission apparut et fut comme une révolte et les chefs de canton reçurent des consignes : il fallait arrêter cela à tout prix et il fallait essayer de parler avec les Pères pour que les Pères conseillent ces révolutionnaires. Ils avaient été décrits comme des gens ayant mauvais esprit, n'écoutant personne, voulant semer la pagaille. Pour l'administration, les termes étaient justes mais notre langage et celui de l'administration n'était pas le même.

Ce fameux mouvement de Nouna étaient né et fut entretenu les premières années par le

désir de se libérer, de rejeter les injustices de l'administration française dans ses excès commis par les chefs de canton, les chefs de village et les fameux « kané » qui étaient des « messagers ». Ils étaient redoutés, certains plus tard moururent empoisonnés tant ils avaient exagéré. Ils étaient porteurs des messages et on les redoutait. Ils transmettaient les volontés des chefs de canton, il fallait les subir lâchement avec leurs mensonges et leurs calomnies. C'est comme cela que tout commence.

Contrairement à ce que l'on a dit, la première révolte des markas du Sourou ne partit pas de Sourou. Un homme, Youssouf Traoré, ne croyant en rien mais ayant du caractère, avait entraîné tout un groupe de jeunes avec lui. Parmi ces jeunes, nous en choisîmes deux assez intelligents pour apprendre le « Notre Père », le « Je vous salue Marie » et le « Gloria » et chose importante, faire le signe de la croix, le signe du chrétien. Avec ce petit bagage qu'Eloi leur avait appris, ils avaient répercuté de village en village ces signes du chrétien et ces quelques prières fondamentales.

L'administration se vengea à sa façon. Le chef de canton de Lanfiera : forteresse de l'islam, voulut être « bien noté » chez le commandant. Les chefs de canton, en plus des richesses qu'ils ramassaient auprès des pauvres paysans, faisaient cultiver les terres les meilleures de tous les villages des environs. Les jeunes du village de Yaran, qui marchaient derrière Youssouf, avaient été invités à cultiver un de ces champs du chef de canton. Ils y travaillèrent convenablement. Le soir, ils rentrèrent chez eux, ayant arraché les herbes et n'ayant marqué aucune vengeance.

A cette époque, les inspecteurs agriculteurs étaient tout à la dévotion des commandants de cercles et des chefs de canton et de village. Ils étaient (avec un A majuscule) les membres Actifs de l'administration. Dès le lendemain, le chef de canton fit passer le moniteur d'agriculture dans les champs. Il trouva que les tiges de mil, une grande herbe haute à cette époque de cinquante centimètres, étaient arrachées sur une grande surface et le moniteur d'agriculture dit que les priants ou « enfants des Pères » avaient coupé le mil avec l'herbe : ils avaient arraché le mil du chef de canton ! Calomnie. Il appela des témoins. Ils furent faciles à avoir, et ils constatèrent les faits, alors que cela avait été fait délibérément par derrière.

Ces jeunes gens de Yaran furent emprisonnés. Ils subirent des brimades lourdes, les gardes s'acharnèrent sur eux. Par la suite de peur qu'ils ne s'évadent, ils furent transférés à pied à Nouna et Youssouf leur chef fut lui aussi amené là-bas. J'ai eu l'occasion de visiter la cellule où il resta enfermé plus de deux ans : cellule assez étroite bien sûr, d'environ deux mètres sur deux où bat-flanc et lit n'existaient pas, une sorte de terrine en terre servait pour l'eau et une seconde terrine pour les besoins.

Douloureusement, monseigneur Lesourd, qui essaya de leur rendre visite, se rendit compte qu'en fait ils avaient « décroché ». La souffrance et les brimades avaient eu raison de leur courage, et je crois que les gardes leur faisaient des fausses promesses disant : « si vous acceptez de devenir musulman, de faire semblant au moins de devenir musulman, si vous ne chantez plus dans les prisons les chants chrétiens, si vous ne priez plus, vous serez mieux traités ». En fait, comme ils étaient épuisés par la fatigue et les mauvais traitements, tous, je dis bien tous, je ne dis pas qu'ils renièrent car ils n'avaient pas adhéré, mais se révoltèrent pour être libres. Ils n'avaient pas compris le sens du « Notre Père » ni du « Je crois en Dieu ». Ils passèrent à l'islam. Quatre périrent en prison.

Première victoire de l'administration : faire reculer, enfin, faire renoncer à l'écoute de l'évangile. Plus tard, Youssouf libéré, dont la tâche était de surveiller de petits troupeaux de l'administration, resta un peu indifférent. Etant à Nouna, j'essayai de l'aborder. Il savait qu'il avait mal fait, qu'il avait opté pour l'islam.

Toute cette région du Sourou avait été touchée par l'islam. Lanfiera était un noyau de musulmans et alors qu'ils venaient à la mission, aspirant à être protégés, leurs croyances et leurs coutumes étaient restées musulmanes, inspirées du moins par l'islam. Ce fut le drame du Sourou. Tous les villages dits : villages du fleuve, décrochèrent. Quelques uns s'expatrièrent... et miracle de Dieu, le vieux Youssouf revint à la foi et fut baptisé.

DÉLOYAUTÉ DE L'ADMINISTRATION COLONIALE

A propos du Sourou, je tiens à citer un fait pour dénoncer la déloyauté, la fourberie de l'administration des chefs-lieux jusqu'au gouverneur qui était à Bamako à l'époque.

Le Père Sainsaulieu était un chasseur d'exception. Il ne manquait jamais sa cible. Il abattait des kobas, des grandes antilopes, il y en avait à l'époque. Il chassait près du fleuve Sourou. Il avait un esprit très ouvert et il remarqua que ce qu'on appelait le Sourou n'était ni plus moins que le déversoir de la grande courbe que fait à cet endroit la Volta Noire. Aussi au moment des crues, la Volta Noire se vide dans cette vallée du Sourou, longue de soixante à quatre vingt kilomètres et dont l'extrémité touche le Mali. Le fleuve Sourou coule alors vers le Mali. A la saison sèche il se déverse alors à nouveau dans la Volta, mais nous laissant de grosses mares remplies de poissons et aussi d'hippopotames. Tout le petit bétail, et jusqu'aux antilopes et buffles, venait des forêts boire là. C'était un lieu de chasse rêvé.

Il fit un travail scientifique, piquant des repères, des petits niveaux bien numérotés pour calculer à quel moment l'eau montait, descendait, et qu'elle était la différence de niveau. Dans sa tête, il réalisa parfaitement que l'eau du fleuve Sourou pouvait devenir un terrain idéal pour la culture du riz et pourquoi pas plus tard un barrage puisque l'eau entraînait et sortait régulièrement. Il suivit ses expériences et études de terrain pendant trois ans.

Il fit un rapport, conçu de façon scientifique. Il ne soignait ni son écriture ni son orthographe, pour lui, c'était accessoire. Il envoya donc, avec les graphiques et les mesures voulus, son rapport à l'administration. Ce n'était pas alors monsieur de Maubeuge qui venait d'être remplacé pour six mois par un ancien pilote de chasse : le capitaine Angelier. L'administrateur communiqua ce rapport au gouverneur. Ce fut l'étonnement. Jamais l'administration française n'avait remarqué ni étudié ce fait. Ce fut « la découverte ».

Et voici ce qu'ils en firent. Ils le recopièrent en corrigeant les fautes, peut être firent-ils des graphiques un peu plus nets, Ils avaient les moyens voulus qu'on ne peut avoir dans une mission, et, lâchement, renvoyèrent ce travail du Père Sainsaulieu disant « Père, peut être que vos constatations, votre rapport sont intéressants, mais nous ne pouvons rien en tirer ». Par la suite, tous les terrains rizicoles de la région de Sourou apparurent. Jamais le nom du Père Sainsaulieu, ni celui de la mission, ne seront cités.

Monseigneur remarqua le travail qui avait été fait et vit que les gens étaient favorables à l'installation d'une mission à Sourou. Le Père Decaestecker compléta un peu l'installation et c'est alors que vinrent s'installer à Sourou les Pères Sainsaulieu, Léger et plus tard le Père Guillauma. Quant à moi qui avait contacté des groupes importants de markas à Yé, Dama, Goersa, Bouna, j'étais muté à la mission marka de Nouna. Ce départ vers Nouna me coûta beaucoup.

CHAPITRE V

1947 LES MARKAS ET LE VILLAGE DE KOUSSIRI

J'étais muté à la mission marka de Nouna. Le Père Sainsaulieu avait beaucoup travaillé, il me laissa ses archives, les listes et me présenta à la population, et je m'installai dans la grande paillotte de Monseigneur. Je n'avais jamais fait très attention à tout ce fourmillement autour de la mission. Monseigneur m'avait dit : « il nous faut des catéchistes ». Les premiers temps il faisait venir des villages les deux ou trois jeunes gens les plus intéressants qui restaient un ou deux mois et suivaient une formation intensive. Puis, ce qu'ils avaient appris ou recueilli, ils allaient le redire, le faire passer aux autres. Pendant presque deux ans, les va-et-vient de ces catéchistes volontaires furent les seuls éléments, l'aliment religieux de la jeune foi de nos catéchumènes.

Monseigneur voulait faire du « définitif et pour cela établir un centre de formation des catéchistes, auxiliaires indispensables, qui seraient imprégnés pendant quatre ans d'Évangile, de liturgie et d'Écriture Sainte, et aussi de formation humaine. Il fit construire par les gens un grand campement pour loger les familles des catéchistes. Il fut admis, et les événements donnèrent raison, que pour s'imposer, il fallait que le catéchiste soit honnête, bon père de famille, ne soit pas buveur, qu'il connaisse bien l'Évangile et s'exprime correctement, avec une instruction en français pour rédiger des billets qu'ils nous envoyaient. Ils savaient lire et écrire. Tout cela était en chantier, c'était vivant, c'était une joie !

Nous-mêmes n'avions pas de chapelle. Revenir sur l'histoire des chapelles sur ce plateau de Nouna n'a aucun intérêt, mais, après la première prise de contact grâce au Père Sainsaulieu, je me dis devant Dieu : « Marcel, à toi maintenant : tu as compris un peu, avance, essaie de comprendre ».

Je ne parlais pas encore assez bien le marka. J'avais une très bonne oreille, je connaissais une quantité de phrases, je savais déjà quelques fables et des comparaisons, mais je parlais assez mal les phrases avec le futur conditionnel, je butais sur les phrases du passé et surtout les relatifs. Je m'étais fait décortiquer des phrases que je savais par cœur, mais le grand problème était de connaître les réactions intimes des markas, leur mentalité. Je voulais savoir ce qu'ils pensaient, comment ils recevaient nos messages et comment ils se comportaient entre eux, quelle était leur vie de famille, la vie intime des familles ?

Comme pratiquement Koussiri et Nouna ne faisaient qu'un seul village et que la communauté marka de Nouna n'était pas très brillante, elle était restée très pauvre comme anémiée, et que celle de Koussiri représentait des grandes familles, je décidais d'être le plus souvent à Koussiri avant de me lancer ailleurs.

Il faut dire que dans un premier temps déjà, certains jeunes de Koussin travaillaient avec les Frères Pères Blancs et c'est là, par exemple, à Koussin, que le Frère Servace, qui savait deviner la valeur morale d'un homme, avait choisi celui qui fut longtemps l'homme de

confiance de la procure : Raphaël Traoré. Il est le papa de Maurice Traoré, l'actuel économiste diocésain, que le Frère Emmanuel apprécia, forma et envoya en France pour l'initier à la gestion. C'était un homme d'un grande honnêteté. Je reviendrai plus tard sur Thérèse Marie son épouse et donc la maman de Maurice et de Pierre, de tous ceux qui ont pris une telle place dans la gestion actuelle du diocèse de Nouna.

Les moyens de locomotion avaient fait des progrès. A l'époque j'avais une moto DKV que j'avais ramenée d'Allemagne et remise en état. Puis Je l'ai changée pour une Terrot, moyen de locomotion normal pour les Pères. Ca nous changeait. Je gardais mon goût pour le cheval. Je n'avais jamais fait beaucoup de bicyclette, mais ces voyages en moto me facilitèrent les contacts, les visites dans les villages. Mais alors mon premier but était Koussiri, connaître Koussiri.

Le dimanche, c'était comme une procession sur les trois ou quatre kilomètres de Nouna à Koussiri. Tous les jeunes et les moins jeunes venaient aux offices à Nouna. Nous n'avions qu'une petite chapelle provisoire, ils la remplissaient. Quant aux bobos, ils étaient à part : c'est là une autre question sur laquelle je reviendrai. Ces deux ethnies ne pouvaient pas se voir, ne pouvaient pas se rapprocher : les uns étaient plutôt de goût et de civilisation mandingue, les autres étaient d'une autre ethnie.

Les markas étaient circoncis et les jeunes filles légèrement excisées. Chez les bobos, la circoncision n'existait pas. Il n'y avait donc aucun mariage entre bobo et marka et ils étaient très différents de caractère. Je le remarquai plus tard et pour moi ces deux communautés présentes à Nouna, présentes à nos réunions et qui ne pouvaient pas se voir, fut une croix.

VIVRE À KOUSSIRI

J'avertis monseigneur de mon projet de partager pendant un mois, deux ou trois mois s'il le fallait, la vie des jeunes de Koussiri. Il m'approuva. Je me fis très vite des amitiés, ils étaient très ouverts. Je les voyais le dimanche dans les premiers temps, puis ils m'invitèrent même à aller chez eux. La nourriture me plaisait, aussi frugale qu'elle était, et j'arrivai à me faire bien comprendre.

J'avais remarqué que les jeunes garçons, jusqu'à leur mariage, couchaient dans des dortoirs et que les filles de douze à seize dix sept ans se regroupaient sous la protection d'une grand mère. Elles filaient le coton, ce qui était tout un art. Il y avait des dortoirs par quartiers. Le chef chrétien : Jean Martin, parla aux jeunes gens et ils admirèrent que je dorme avec eux. Il fut entendu que je passerais trois jours dans un quartier, trois jours dans l'autre et trois jours encore dans un autre. Ca faisait trois quartiers différents.

C'était très sommaire. Ils fabriquaient des espèces de sommier en bois les taras, sur lesquels ils posaient une natte et c'était tout. Je ne dis pas que les premiers temps je fus complètement à l'aise, ils parlaient beaucoup, riaient beaucoup, étaient heureux de ma présence et moi « étais heureux au milieu d'eux. Si on leur posait des questions en marka, ils répondaient. Leur vie me paraissait quand même mystérieuse. Ils faisaient souvent allusion à leurs futures fiancées, aux sacrifices, aux départs des vieux. Les vieux mouraient, mais dans leur esprit, c'étaient les vieux qui les commandaient et les surveillaient.

Je fus étonné de leur tenue. Ils prenaient tous des douches et ils m'offraient de l'eau chaude. J'amenai une couverture et je dormais au milieu d'eux. Mes blessures de guerre me gênaient un peu, surtout à l'épaule et au genou, mais j'étais dans la joie et je me disais que je les connaissais.

En fait, je me fis un peu d'illusion. Toute langue, tout pays a son langage caché. Toute

langue a son argot et dans cet argot on peut dire tout ce qu'on veut, surtout ce qu'on veut que l'étranger ne comprenne pas. Je me rendais bien compte qu'ils disaient quelquefois des phrases dont le mot clé m'échappait, mais ils expliquaient. Leurs conversations portaient sur la culture, le dolo, la recherche du bois, les rapports entre eux et entre les quartiers assez distants entre eux. On était de Konakin, de Damakin... « kin » veut dire quartier pour les markas. Pour les bwabas se sera « kuy ».

Le matin, je me refusais à prendre du café que j'aimais pourtant, ni quelque chose de sucré. Je faisais comme eux. Ils réchauffaient un peu le, restant de nourriture de la veille avec un peu de sauce et on mangeait très frugalement.

Ils restaient pour moi très désœuvrés selon ma vision d'occidental. Après la saison des cultures, les travaux consistaient surtout à réparer les cases faites de briques séchées au soleil, mélange d'argile, de crottin d'âne et d'herbes hachées. Il fallait recrépir les toitures et boucher les, gouttières.

La vie politique ne les intéressait pas. Ils racontaient les grands coups de chasse : un tel avait tiré un daguet ou museau blanc que nous nous appelons Koba, ou plus scientifiquement hypodrague, maque bête ! Je me souviens d'avoir vu rentrer au village le cadavre d'un hypodrague qui avait été blessé et avait crevé en brousse. Ils allaient dépecer cette viande. On la sentait à dix mètres déjà. Je vois encore ces morceaux et ces viscères verts de pourriture qu'ils portaient sur leurs épaules dans une espèce de panier et qu'ils ramenaient chez eux. Mais, ils furent chics et me dirent : « ce n'est pas bon pour toi, on t'offrira quelque chose d'autre ce soir ». J'étais un peu rassuré.

Dans la journée, j'étais avec les enfants entre huit et quatorze ans. Avec de vieux chiffons, ils faisaient des ballons et ils se passaient ces ballons de l'un à l'autre : c'était leur jeu. Ils fabriquaient aussi comme dans les Landes, des échasses et c'était à qui aurait les échasses les plus grandes. C'était ni plus ni moins des bois dont ils avaient laissé la branche pour poser leur pied. Nous sautions. J'avais fait pas mal d'exercices pour préparer mon brevet de parachutiste et surtout sauter des toits en bas. Le jeu fut prisé et c'est à qui monterait sur la case la plus élevée pour faire le saut le plus grand. J'étais champion, j'avais une préparation, j'étais assez souple et ça allait.

Je rentrais dans les familles et peu à peu les garçons en me parlant me dirent -. « tu vois, c'est telle fille que je voudrais comme fiancée, mais elle est promise ». Que de fois j'ai entendu cette même phrase à Koussiri ! Il y avait donc un problème : on ne se mariait pas avec qui on désirait. Les fiançailles étaient arrangées par les vieux, par les familles. Les filles étaient-elles interrogées ? Demandait-on leur avis ? Les jeunes gens disaient : « a sô na » ce qui veut dire : « elle a acceptée, elle est d'accord ». Mais il n'y avait aucun rapport, aucune intimité entre eux. Je participais à leurs sorties : ils allaient en groupes, jamais isolés, voir les dortoirs des filles. C'était sympa. Ces jeunes filles étaient là, sommairement installées, toujours correctes, la poitrine découverte. Quelles étaient leurs occupations ? Filer du coton, soit prendre le coton, le carder à la main et en faire du fil. Le concours était d'en faire des rouleaux de plus en plus lourds. C'était un plaisir de voir ces filles filer à une telle vitesse ! Il y avait vraiment un matériel très simple pour cela.

J'ai aimé les jeunes gens markas à cause de cela et les jeunes filles aussi. Y avait-il des amourettes cachées ? Je ne le crois pas. A cette époque, 1947/1949, une jeune fille qui tombait enceinte, je crois, disparaissait dans un autre village et l'enfant à la naissance pouvait même être étranglé. Aussi se préservaient elles beaucoup.

Certes les garçons étaient circoncis, cela les mettaient à part des bobos. Les filles, je le

savais par les détails que les jeunes gens m'avaient donné, étaient légèrement excisées. Mais nous sommes loin des mutilations du Soudan et des filles bambaras. C'était une légère excision pour garder les coutumes markas prises au contact des bambaras lors de leur passage historique dans la région de Nioro vers le Macina et dans la région de Darsalam. Actuellement, il n'y a que des vestiges de village, mais il y a cent cinquante ans Darsalam était un village construit pas nos markas qui avaient traversé tout le Macina avec leurs chèvres et leurs coutumes et initiation très simples. Ils étaient d'une grande moralité, d'une grande propreté.

J'appris d'eux des proverbes. Ils expliquaient avec de grands éclats de voix, des énigmes. N'étant pas assez initié, je n'en devinais pas tous les sens. Ils racontaient des fables le soir tard, nous n'étions pas pressés.

Chez le catéchiste, j'avais une salle où je pouvais célébrer la messe et prier autant que je le voulais. J'emmenais toujours mon bréviaire. Mais étais-je un peu plus avancé sur leur mentalité ? Ils redoutaient la « nafgui ya », c'est à dire les délations. Ils parlaient rarement les uns des autres. Ils se moquaient des petits travers les uns des autres mais ils ne les racontaient pas entre eux. J'ai deviné qu'ils avaient des mots particuliers pour leurs pulsions. C'étaient des garçons en plein âge. La sexualité est humaine, ils avaient la leur. Mais ils avaient des mots très discrets pour raconter cela et je sais qu'il n'était jamais permis d'aller rendre visite à une fille en particulier, c'était très mal vu et ça ne se faisait pas.

J'ai parlé de leurs travaux. Après l'hivernage, il fallait reconstruire et pour cela on mélangeait dans des espèces de vasques de l'eau, de l'argile, du crottin et du haché de paille. Avec ce mortier, on réparait les fentes, les dégâts produits par la pluie. Cela prenait un grand moment. Jamais ils ne permirent que je mette la main à la pâte. Ils disaient : « regarde, écoute nous pour que tu comprennes bien le marka, essaie de nous comprendre mais ne travaille pas, c'est trop sale pour toi ». Ils ne voulaient pas.

Autre distraction, à la grande chaleur, c'est connu, les bêtes, le gibier, les pintades, petites antilopes, petites biches se protégeaient sous les arbres. Vers les mois d'avril-mai, avant qu'ils aillent préparer les champs, ils partaient à la chasse. Je les accompagnai. Ils avaient des flèches et à la main plusieurs « dakou » ou casse-têtes. En riant, ils me passèrent leur dakou et avec les plus indulgents parmi eux je partis faire ces chasses. Ils contournaient de grands espaces d'un rayon de neuf à dix kilomètres et par des cris regroupaient les bêtes dans un cercle de plus en plus rapproché et c'est alors là qu'il fallait être adroit. Peu à peu les biches qui s'étaient échappées de l'endroit se heurtaient au barrage. Elles étaient abattues à coup de dakou ou de flèches.

C'étaient de grandes joies que ces retours de chasse ! Je ne l'ai fait que là. C'était assez pénible, mais assez beau, et assez aussi primitif. Je ne dis pas que j'ai compris la vie secrète des jeunes markas. Ils m'emmenaient souvent voir leurs parents, ils m'invitaient à manger chez eux et les parents appréciaient que je vive au milieu d'eux.

A la procure, le Père Dubois Matra avait lancé des chantiers. Le Frère Servace, le Frère Houdemont et monseigneur Lesourd lui-même recevaient chez eux les jeunes gens. Il faut dire qu'à Nouna où ils venaient faire leur marché, ils avaient des haltes toutes faites à la mission où Monseigneur, qui était très aimable et accueillant et qui s'était déjà mis au marka et au dioùla aimait s'entretenir avec eux. Il avait le coup pour se faire comprendre d'eux, se faire aimer d'eux. Il leur offrait facilement des ballons qu'il recevait lui-même. Ce fut de la folie ces ballons ! Du coup, nos gambades sur les toits, nos chasses, perdirent de leur intérêt devant l'arrivée de ces ballons.

L'INITIATION

Je faisais une expérience bien utile. J'avais remarqué que l'immense majorité de la population de Koussin était composée de fétichistes. Ils ne m'invitèrent jamais à leur initiation. Ils appelaient cela le « niako » : c'est à dire être initié, avoir les yeux ouverts et comprendre le langage des vieux qui parlent aux vieux, aux fétiches.

Qu'est-ce qu'un fétiche ?

Dans les quartiers, il y avait des espèces de tourelles en terre sur lesquelles les vieux sacrifiaient des poulets, quelquefois des chiens. Je compris plus tard la différence. Les chiens étaient sacrifiés pour des vengeances ou quand les pluies manquaient. Les poulets, les chèvres étaient des sacrifices pour obtenir des bénédictions. Tous les vieux n'étaient pas admis à faire le sacrifice sur le « passi », ce petit monticule en terre plus ou moins important qui représentait les ancêtres. La valeur du fétiche est qu'il représente les ancêtres et c'est sur les ancêtres qu'on offrait le sacrifice et couramment dans le langage courant on dit : « tiens, les ancêtres sont en colère ! » « Ah, les ancêtres n'ont pas permis cela ! » Leurs références aux ancêtres étaient constantes, et j'appris ce langage.

Le langage de l'initiation était particulier. Les jeunes gens étaient groupés et les vieux leur apprenaient à parler aux fétiches. Je ne fus jamais admis, je ne le cherchais pas d'ailleurs, il fallait être discret. J'ai assisté ailleurs à d'autres initiations beaucoup plus violentes, celles-là étaient pacifiques. Ils creusaient des sortes de galeries sous terre et les jeunes gens non initiés, ceux qui n'avaient pas eu les yeux lavés, qui ne pouvaient pas parler le langage des fétiches prenaient ce tunnel.

Au milieu de ce tunnel, dans l'obscurité, ils rencontraient un vieux qui leur présentait un objet couvert de plumes et le vieux leur disait dans son langage de fétichiste : « tu vois, ça c'est un tel, c'est l'ancêtre qui est caché là », et il ressortait en poussant des cris terribles. L'initiation était faite, désormais, on n'était plus un gamin, on ne pouvait pas encore figurer dans le conseil des vieux, mais c'était une promotion. On avait eu les yeux lavés, on comprenait le langage des fétiches, on était un homme. Mais disons-le bien, chez les markas, on ne devient vraiment un homme que lorsque l'on est marié.

LES FIANÇAILLES

Les markas ne choisissent pas leur fiancée. Je crois que certains exprimaient à leur parents, au chef de famille, qu'ils aimeraient une telle ou une telle... J'ai appris au cours de mes conversations franches avec les jeunes gens de Koussiri et plus tard quand j'allais vers Dembo, Goni, Simbadougou et la région de Yasso, que les filles en fait n'étaient pas consultées. Pour conclure un mariage, la préparation était longue. Tout d'abord il faut se mettre en tête qu'aucune intimité n'était permise, aucune prise de contact n'était permise. C'étaient deux êtres, peut-être amoureux l'un de l'autre, qui se connaissaient, mais de loin. Curieuse fréquentation.

Les jeunes gens se disaient : « je voudrais une telle », et les filles se taquinaient entre elles, se disant : « regarde ton jeune, ton tanklé, celui que tu aimes ». Il y avait donc des relations sentimentales mais qui ne pouvaient se manifester.

Ils se faisaient des cadeaux en cachette, mais pas en argent. Trois ans avant le mariage, il fallait que le fiancé aille chez les parents de la fiancée aider aux travaux des champs. Il était au service du beau père. Il allait aux champs, et à cette occasion il pouvait regarder sa fiancée, mais ils ne se parlaient pas.

Régulièrement à certaines époques, il devait faire des cadeaux en argent aux parents ou vieux. Les fiançailles duraient pratiquement trois ans, entrecoupées de travaux et cadeaux. Plus une famille avait de filles, plus elle avait de chances d'être aidée par les futurs fiancés.

LA SOCIÉTÉ MARKA

La société marka était très cloisonnée : les « horons » étaient les hommes libres ; ensuite venaient les « djons » ou les descendants des esclaves de guerre ; ensuite les « worso » ou esclaves de case, enfin les forgerons et les griots.

Les esclaves de guerre ou djons étaient considérés et avaient leurs fêtes particulières. Le worso était le descendant d'un homme qui avait été donné à un homme libre pour payer des dettes et pour toujours il restait esclave de case. C'était son propriétaire qui était autorisé à lui trouver une fiancée parmi les descendants d'esclaves de case et les enfants revenaient au propriétaire. Dans les villages vivaient des campements de forgerons qui eux se mariaient comme ils l'entendaient entre eux dans leur groupe tout comme les griots.

Ces groupes étaient très distincts et les mariages entre eux étaient impossibles. Il n'était pas question qu'un worso marie une fille d'esclave de guerre et surtout pas un horon. Les forgerons se mariaient entre eux et jamais un marka ne pouvait marier une fille de forgeron ou une fille de griot.

Je sus très vite parmi eux, qui était worso ou descendant d'esclave de guerre. La religion fit un peu avancer les choses, mais je remarquai vite que tous les chefs, les chefs chrétiens de communauté, de nos futures communautés chrétiennes, étaient issus de horons : hommes libres. Parmi eux, je n'ai jamais trouvé de forgerons ni de griots et je crois que je n'ai jamais trouvé de descendants de worso ou d'esclave de case ni d'esclave de guerre. Aujourd'hui que je vous parle, cette différence a certes bien disparue ou au moins se trouve fortement amoindrie mais la réticence vis à vis des griots et des forgerons semble bien demeurer.

L'ENLÈVEMENT

Mais revenons aux fiançailles et au moment du mariage. Le terme mariage existe chez les samos, mais chez les markas le véritable nom est : « enlever ». Le fiancé ou plus souvent, un groupe d'amis du fiancé, enlève ou fait enlever celle qui lui est promise, on ne peut pas dire choisie, mais pour laquelle depuis trois ans il a peiné et payé. C'est son droit, ça lui revient. Les sommes étaient assez importantes : de vingt à trente mille francs CFA de cette époque et sans compter un cadeau pour le futur beau père. Ces enlèvements étaient certainement faits sous la contrainte et si certaines jeunes filles ou fiancées acceptaient tel ou tel mariage, il n'y avait souvent pas d'amitié, c'était comme cela. Et comme le disait plus tard le Père Decaestecker : « l'amitié ou l'amour venait à l'usage ». Monseigneur Lesourd se rendit compte qu'il nous était impossible de créer des foyers chrétiens tant qu'on ne pourrait pas lutter contre cette forme de mariage, de mariages forcés. Cela amena bien des drames.

Cet « enlèvement » avait lieu toujours à peu près à la même heure, entre huit heures du soir et minuit. Les mamans, toujours au courant, envoyaient leur fille faire telle commission, offrir tel plat à une tante ou bien à un descendant de la famille, et tout était combiné. C'est au cours de ce déplacement, qu'elle se faisait enlever., Elle poussait des hurlements de bête prise au piège et cherchait à fuir. Certaines ont fui qu'on n'a jamais retrouvées. Parfois, grâce à des intermédiaires, petites sœurs ou parents, un garçon et une fille qui s'aimaient bien, se mettaient d'accord pour fuir ensemble en Côte d'Ivoire. Mais, dans la coutume, plusieurs

jeunes gens, quatre ou cinq, tenaient la fille par force et l'emmenaient chez le futur marié. Là, comme elle poussait des hurlements épouvantables et cherchait à fuir, elle était enfermée dans une case réservée à cela « la case du baguie ». La jeune fille, enlevée et remise comme épouse légitime à un homme légitime qui acceptait plus ou moins les relations, pouvait rester enfermée là six mois, jusqu'à huit et neuf mois même ou jusqu'à l'accouchement.

Le « baguienage » était une épreuve conçue dans la société marka pour couper la vie de la jeune fille à la sortie elle était maintenant parmi les femmes mariées. C'était une coupure de vie. Drôle de noviciat.

Je savais toutes ces confidences par des jeunes gens et aussi des jeunes filles que j'abordais tranquillement. Ils étaient assez ouverts. Elles me disaient : « un tel est mon fiancé, mais je ne l'aime pas ». Il y avait toujours un « mais » qu'il fallait traduire par « je serai bel et bien enlevée un jour et je serai mariée même sans amour et contre mon gré ».

Des drames, il y en avait. Nous n'en avons pas été les témoins directs. Il y avait des mauvais traitements. Des « baguiens » qui résistaient, avaient été battues, enchaînées même, et mortes, avaient été jetées la nuit dans le fleuve. Trois cas étaient connus.

Et Monseigneur revenait souvent sur cette question il faudrait lutter contre cette coutume qui ne permet pas d'avoir des mariages chrétiens. Une fille enlevée de force, mariée de force ne peut pas être une épouse légitime, une épouse libre comme le demande le foyer chrétien.

Nous étions toujours rattachés à Gao. Mais le 12 juin 1947, la Préfecture Apostolique de Nouna fut créée. Monseigneur Lesourd en resta le préfet apostolique et confirma son choix de Nouna comme siège de, l'évêché. Il avait d'ailleurs déjà fait des travaux pour que ce soit le terrain définitif

Ce soir là, il me répéta : « il n'y a rien à faire, il faut que nous prenions des moyens énergiques pour essayer de créer des foyers chrétiens et lutter pour modifier cette coutume. Je ne vois pas comment. Je vous confie la chose me répéta-t-il, je vous soutiendrai, vous aurez mon aide, je serai derrière vous. Il faut prendre des précautions et des moyens pour lutter contre cette coutume des mariages forcés ».

La Providence elle-même, qui mène le monde et l'Eglise et qui ne fait rien au hasard, nous prouva qu'il fallait vraiment le faire. Voici les circonstances.

KONATÉ DANSO 16 JUIN 1947

Nous étions en juin 1947. De Nouna où je résidais, je rayonnais dans les villages markas. J'avais beaucoup d'amis à Koussiri, mais j'avais fréquenté aussi un village bien sympathique Simbadougou. Le village était scindé en deux : d'un côté, les animistes, de l'autre, les musulmans. Ce phénomène de village partagé en deux quartiers opposés, très souvent parce que les mariages ne pouvaient se faire ou se faisaient de force, se présentait un peu partout. Je ne crois pas qu'un seul village marka puisse dire : « il n'y a pas de musulman, tout le village est ou bien animiste ou bien chrétien ou sympathisant pour la religion chrétienne ». Simbadougou est à une douzaine de kilomètres au nord de Nouna et les gens nous connaissaient bien car ils passaient sur le terrain de la mission pour aller au marché et en revenir, un peu comme Koussiri.

Parmi les fidèles de la mission qui nous fréquentaient, une jeune fille : Dansso, seize dix sept ans. Elle savait parfaitement que son sort était décidé d'avance. Elle était promise, donnée à un homme qui s'appelait Kalfara, un nom courant là bas, et qu'elle n'aimait pas.

Cette fille était catéchumène depuis quatre ans et avait des notions sûres sur la religion et sous des apparences frêles, elle cachait une âme courageuse. A la date prévue, elle fut enlevée et enfermée chez la mère de Kalfara. Parmi les chrétiens et les catéchumènes de Simbadougou, un homme : Léo, vint me dire : « tu sais, Père, Dansso a été enlevée et depuis trois jours nous entendons ses cris. Elle refuse son mari et elle est battue, elle refuse la nourriture et nous craignons pour elle ».

Immédiatement, en moto, je partis pour Simbadougou. Le Léo en question me désigna la case. « Tu vois, elle est enfermée là ». J'y allais. Des jeunes gens gardaient la porte avec des gourdins dont on frappait la fille qui refusait. Je me présentai. J'étais connu, ils savaient qui j'étais, j'avais une réputation « d'ancien », de quelqu'un qui a fait la guerre, ça se disait et des soldats, surtout ceux ramenés de Tel Aviv, et il y en avait à Nouna, racontaient qu'ils m'avaient vu quand j'étais officier et ça impressionne beaucoup plus que cela n'a de mérite.

Je leur dis : « bonjour. Par la coutume vous êtes là, mais vous savez que cette fille est catéchumène, elle veut prier et à ce titre là je veux la voir ». Ils se consultèrent à demi mots. Je rentrai un peu par force en les écartant peut-être d'un coup de pied un peu méchant. Triste tableau. Une odeur infecte. Cette pauvre fille battue, qui refusait la nourriture et la boisson, était là sur une natte. Elle ne s'était pas lavée, et comme les bêtes, elle avait fait ses besoins là à même le sol. Elle me reçut avec beaucoup d'émotion. C'était la première fois en fait que je voyais une telle chose, que j'étais témoin de cette brutalité. J'avais amené avec moi un kilo de sucre, puisque le sucre et un peu d'eau donne des forces.

Je lui dis « Dansso, soit courageuse, je ne vois pas comment on peut te libérer de là. Je ne vois pas comment Dieu te libérera, mais j'ai l'impression que tu seras libérée ». Nous ne nous étions pas encore réunis pour dire ce que nous ferions, nous n'avions pas encore de moyens, nous n'avions pas encore d'expérience. Je lui serrai la main, nous récitâmes ensemble un Je vous salue Marie et je demandai à Marie de la bénir. Je partis, et c'est le lendemain qu'elle essaya de fuir. A midi, en juin, il fait très lourd, chaud, et, et bêtes et gens se regroupent à l'ombre. Elle avait je crois, repris un peu de forces en prenant des morceaux de sucre. Elle se rendit compte qu'autour d'elle tout le monde s'était assoupi. Elle se hasarda. Les jeunes gens eux aussi pensaient qu'elle avait renoncé à fuir car elle avait été battue la veille et ils s'étaient donc assoupis. Avec cette souplesse de félin qu'ont les africains, elle franchit la porte. D'un coup d'œil, elle se rendit compte que la route était libre. Objectif : fuir à la mission, arriver à la mission. Elle en était loin, au moins à douze kilomètres et elle n'était pas en forme physique parfaite pour faire ce parcours.

Personne ne s'aperçut de son départ, personne, sauf son chien. La fidélité du chien ! Tout à coup, alors que les gens sommeillaient, le chien partit comme une flèche vers Nouna, par le même sentier qu'avait pris Dansso. On avertit Kalfara son fiancé qui se prétendait être l'époux légitime bien sûr. Il prit un dakou, cet espèce de casse-tête, partit et rattrapa à la course sa soi-disant femme, notre pauvre Dansso. Il y a là, maintenant, une croix en ciment, vous verrez pourquoi.

Il reprit la fille, la frappa et lui dit : « tu es ma femme, tu ne peux pas t'échapper à la mission », et elle répondait toujours comme elle l'avait dit quand on la frappait pour qu'elle se donne à son mari : « je ne puis pas me donner à toi, je ne puis pas te donner mon corps parce que dans mon corps il y a Jésus Christ » et elle exprimait sa conviction de catéchumène. On leur avait tellement dit qu'être catéchumène, en quatrième année, c'était être l'ami du Christ et que la vie du Christ était déjà en eux... « et toi, tu n'as rien ». Elle ne le disait pas sur un ton méprisant, mais elle pensait ce qu'elle croyait. Ce n'était pas de la haute philosophie, c'était

ses convictions et elle lui disait encore : « je ne peux pas te donner mon corps, tu n'as rien ».

Il y avait là, ramassant du karité, une femme de Simbadougou qui fut témoin de ce qui arriva et entendit les paroles de Dansso. C'était la maman de Maton, une grande fille qui devint chrétienne par la suite. C'était une brave païenne plutôt sympathique envers nous. Elle se cacha pour ne pas assister au crime. Kalfara prit la fille par la main, lui tordit la main de façon à ce qu'elle présente sa tête courbée et lui dit : « puisque tu ne veux pas te donner à moi, je vais t'apprendre ». Il lui donna trois coups de son dakou. Les coups, les blessures, nous les avons vues par la suite. Il frappa un peu à la hauteur du bulbe rachidien, puis sur la face gauche, défonça le crâne et d'un coup de pied dans le ventre la poussa et la laissa là. Il n'avait sans doute pas la conscience tranquille, car inanimée et perdant son sang, il la traîna un peu plus loin pour la camoufler dans un buisson. Il y a bien des années que cela s'est passé, mais jamais nous n'avons pu retrouver cet homme. Pendant ce temps au village, ceux qui l'avaient vu partir s'inquiétaient. Je ne crois pas que la maman de Maton qui nous rapporta plusieurs fois les faits fit une déclaration quelconque. Elle était effrayée et c'est plus tard, quand les choses s'arrangèrent que nous sûmes tous les détails. En tout cas, les vieux et la famille surtout, suivirent le sentier et c'est le chien qui les dirigea vers le buisson où était camouflé le corps de notre jeune fille.

Ils allèrent chercher un hamac et la portèrent sans précaution, puisqu'elle avait refusé la coutume, c'est à dire refusé d'être l'épouse de Kalfara. On la déposa sur la place à la vue de tout le monde, le crâne fracassé. Les saletés ! Les mouches Malgré son apparence délicate, il fallait qu'elle ait une santé de fer. La nuit elle resta là. Sa mère elle-même ne vint pas la voir. Elle avait refusé la coutume, elle ne méritait que cela être jetée comme un chien sur la place.

Les gens pensaient bien qu'elle mourrait et que le lendemain on ne la retrouverait plus. Mais elle respirait, elle était dans le coma, en vie ! Ils se communiquèrent la nouvelle, eurent peur. Presque sans la couvrir, ils la remirent dans un hamac et la portèrent vers la mission. Elle qui fuyait vers la mission, c'étaient eux qui l'y amenaient maintenant.

Il était midi, nous mangions, quand l'un d'eux, que je ne connaissais pas, vint dire : « nous cherchons le Père Larregain » et de me dire : « viens voir ». Mon bureau était un peu plus loin. L'un des porteurs me dit : « regarde ce que nous avons fait de ton enfant ». Le crâne était ouvert, elle saignait encore, elle était couverte de mouches. Immédiatement, je fis avvertir le docteur, un dahoméen, ou un béninois aujourd'hui, Jonas Koudjo. Il vint et dit : « ne la laissez pas là, les mouches vont l'infecter, il faut la porter au dispensaire ». Monseigneur Lesourd vint, la baptisa et l'appela « Marie ». On l'amena au dispensaire, j'allais la voir. Personne de sa famille ne se présenta. Le surlendemain cependant, deux catéchumènes vinrent la voir. Elle était toujours dans le coma. Elle est restée cinq jours dans le coma, mais grâce aux soins du docteur, elle en revint. Certes, ce fut long car elle était très faible et il n'était pas questions de faire des perfusions, cela n'existait pas, à la rigueur des piqûres antitétaniques. Quand on me signala qu'elle avait repris connaissance, allais la voir. Au dessus de l'oreille gauche, il y avait un trou. Le docteur avait nettoyé tout cela et fait un pansement. Ainsi lavée et revêtue de nouveaux habits, elle faisait moins peur que quand on nous l'avait amenée. Je lui dis : « sais-tu que tu as été baptisée ? » Elle ne réagit pas, elle était encore sous le choc.

Elle fit un geste et voulait boire. Chose incroyable, doucement, doucement, bien soignée, nourrie légèrement et régulièrement, elle repris des forces et un jour pu revenir à la mission en marchant, en titubant. Chose extraordinaire, ses plaies se refermèrent et cette grosse plaie qu'elle avait sur la tempe gauche se cicatrisa. Quel était l'état de ses plaies à l'intérieur, je ne le sais pas. Le docteur venait la voir régulièrement, elle n'avait pas de fièvre,

elle était joyeuse et mangeait tranquillement. Elle ne se doutait pas de l'admiration que nous lui portions, elle qui avait résisté et qui pour nous était une leçon. Nous avions là, la réalité de ce que pouvait être la brutalité de ces enlèvements de mariage et monseigneur Lesourd me dit : « Père Larregain, voyez jusqu'où cela peut aller. Je crois que c'est un signe de Dieu et désormais si nous apprenons qu'une fille est enlevée, nous ne la laisserons pas entre leurs mains. Débrouillez vous ». Et il me répéta : « je vous couvrirai ». Il le fit en fait dans deux ou trois cas.

LE DÉCRET MANDEL

Monsieur le gouverneur général Mandel, entre autres initiatives bienfaisantes, aida les missions et les administrateurs à lutter contre les abus hérités de coutumes très anciennes et inhumaines. Monsieur Mandel était un homme très humain. Il avait reçu des rapports sur toutes les brutalités qui se passaient à l'occasion des mariages forcés, et il fit une loi qui eut des effets très heureux.

Ce « décret Mandel » fut publié en 1939 : « toute fille forcée de se marier et qui refusant le mariage de coutume, fuit et arrive pour se mettre sous la protection de la mission devra être libérée. Il faudra la considérer libre avec un procès régulier ». Nous connaissions ce décret.

SODI

Le second cas qui se présenta fut justement celui de la maman de Maurice Traoré, l'actuel économiste diocésain. Elle s'appelait Sodi et habitait Bankoumani. C'était bien à vingt kilomètres de Nouna. Le catéchiste Michel Dama vint me dire « Sodi a été enlevée et elle est remise à un musulman ». C'était l'époque des cultures, des semailles, les villages sont à peu près vides, et avec Michel nous avions convenu que vers midi, au moment où le village serait, d'après nous, vide, nous essaierions d'enlever Sodi. Il avait repéré parfaitement la maison.

J'avais placé ma moto contre l'arrière de la mosquée de Bankoumani. Le réservoir était rempli, et, un coup de kick, elle devait partir. Nous parcourûmes la ruelle qui menait à la case de la « baguie » où était retenue notre Sodi. A hauteur de la porte, pas d'hommes. Nous étions sauvés. Nous appelâmes : « Sodi, sors de là, c'est le Père qui est venu te chercher ». Elle réagit très vite, sortit couverte de poussière, et Michel devant et moi derrière nous l'encadrâmes pour prendre la direction de la moto. Après cinquante mètres, nous n'étions pas très loin de la moto, un groupe de jeunes hommes dont son mari apparurent. Son « fiancé » m'attrapa par l'épaule et me fit faire un demi tour. Je me trouvais en face de lui et il me dit : « Où est-ce que tu emmènes ma femme ? » Je lui dis : « ce n'est pas ta femme, parce qu'elle n'a pas consenti. Nous savons qu'elle ne te veut pas, elle t'a été donnée par force. C'est une catéchumène, nous sommes venus la reprendre ». Et comme il fit un geste agressif, moi-même, j'étais lourdement chaussé, je lui fis face. Je me rappelle lui avoir donné un coup violent là où il ne fallait pas. Je l'étendis. Il poussa un hurlement, il avait très mal. Ses camarades l'entourèrent et nous avec Michel nous allâmes rejoindre la moto.

Je dis à Sodi : « tiens-toi comme tu peux, accroche-toi comme tu peux à mes épaules ». Effectivement, au premier coup de kick la moto partit. Je ne voulais pas rentrer à Nouna avec elle et j'allais la déposer dans un village chrétien à Pa, la confiais au catéchiste à qui je demandais d'avoir la gentillesse de l'accompagner à la mission dans la soirée. Mais voici la suite. Dès le lendemain, l'administrateur, monsieur Touzé, qui cependant nous était favorable, vint trouver monseigneur et dit : « dites donc, il faudrait dire au Père Larregain qu'il aille un peu plus doucement Il est allé libérer une jeune fille et a frappé brutalement le prétendant ».

Il décrivit le geste que vous devinez. « Ils ont porté plainte contre le Père Larregain et je suis très gêné ». Monseigneur, qui m'avait promis qu'il me soutiendrait et serait derrière moi dans toutes ces affaires répondit « je connais le Père Larregain, il aime trop les markas, je ne crois pas qu'il ait brutalisé à ce point ce jeune homme », lequel bien sûr ait mal et était parti au dispensaire. Il voulait dédramatiser. Quand monsieur Touzé fut parti, monseigneur me rappela et me dit : « pour la première fois de ma vie j'ai menti pour vous sauver » Je lui en fut très reconnaissant.

Bien sûr, la famille du jeune homme que « avais vraiment brutalisé vint et me dit : « nous venons chercher notre femme ». L'affaire fut portée à l'administration. A cette époque les petits jugements étaient réglés sur place, nous avions donc à faire avec un ami.

Comme pour prétendre « enlever » une fille, il y avait des travaux à accomplir et des cadeaux en argent à offrir à la famille, vers les vingt cinq à trente mille francs CFA, somme assez considérable à l'époque, nous pensâmes qu'il fallait dédommager la famille des cadeaux en argent sans compter les travaux assez difficiles à évaluer. Il était en plus évident que le jeune homme, dont la fiancée était enlevée, était frustré. Et c'est ainsi que pour la première fois, nous versâmes une somme de trente mille francs pour compenser ou dédommager la frustration ou l'enlèvement d'une jeune fille marka.

Cette fille Sodi, c'est maintenant une grand mère. Un autre homme. venait de Koussin, : Raphaël Traoré. Il était devenu légendaire, c'était le chauffeur de la procure. C'est lui qui transportait tout le matériel, allait dans toutes les missions, était connu pour son dévouement et son honnêteté. Tout le courrier de la mission lui était confié, les petits paquets, les marchandises, tout. Pour lui, il n'y avait ni midi ni minuit, il y avait la mission qu'on lui avait confié et tant qu'il ne l'avait pas accomplie, il ne se reposait pas.

C'était un homme d'une grande bonté, d'une grande droiture et d'un dévouement sans faille. C'est le Frère Servace, très fin psychologue qui avait repéré cet homme. Il avait remarqué son dévouement et son intelligence et lui fit passer, bien qu'il ne. sut ni lire ni écrire, son permis de conduire ajoutant « Poids lourd pouvant transporter des passagers ».

L'enlèvement de Sodi avait fait du bruit. Il jeta son dévolu sur Sodi. Il n'était pas marié, c'était un « horon », donc de famille libre. Sodi était libre elle aussi, il la demanda en mariage. Sodi fut admise au baptême et prit le prénom de Thérèse Marie. Le mariage, fut célébré à Koussiri et cela mit la puce à l'oreille à de quantité de jeunes gens et jeunes filles qui étaient liés par la coutume et n'acceptaient pas ce que leurs parents avaient décidé pour eux.

Beaucoup de ménages qui sont restés fidèles et exemplaires à Koussiri sont nés de ce jour du mariage du Raphaël. A partir de ce jour là, quantité de jeunes gens et jeunes filles osèrent se passer « des mots » si elles étaient enlevées. A Koussiri, vingt six à vingt sept femmes profitèrent de cette libération.

KODON ET KARIDIA

Cependant des drames subsistèrent encore. Je me rappellerai toujours ce fameux Kodon qu'on nous avait présenté à notre arrivée à Koussin'. Il était assidu et poursuivait de ses cadeaux une certaine Karidia. Elle lui était promise, mais, elle, ne voulait pas de Kodon.

Il avait trouvé un stratagème. L'été, les filles comme les garçons-,dorment dehors en rang sur des nattes car dans les cases il fait trop chaud. L'astuce était d'approcher les filles pendant leur sommeil, de repérer celle qu'on aime et de lui couper une touffe de cheveux. Comme en général elle dormait comme une souche, notre Karidia eut une touffe de cheveux coupée.

Elle ne s'en rendit pas compte, mais les autres lui firent remarquer : « regarde une de tes tresses a été coupée ». Kodon l'avait coupée et l'avait emmenée sur un fétiche et sans doute fait, je pense, la visite de « iora et kara ioro » pour que, enfin, elle puisse consentir à le prendre comme futur fiancé. Mais la manœuvre ne réussit pas.

Elle aimait un autre jeune homme Joseph, et c'est la première qui s'échappa vers Nouna, aidée par quelques jeunes hommes. Là aussi, il y eu un procès et il y eu dédommagement. Je ne dis pas que l'affaire devint coutumière, mais nous avions trouvé la filière. Mais tout ne se passait pas si bien que cela.

La plupart des filles venaient à la mission et les sœurs avaient construit une petite école : une grande salle avec tout ce qu'il fallait pour filer le coton, instruire, recevoir des leçons d'hygiène. Je me rappelle qu'à une certaine époque, les jeunes filles qui s'étaient évadées et profitaient du décret Mendel, étaient de plus de vingt cinq. Les garçons venaient les voir, ils me rembouraient ce que j'avais du verser à l'administration et tout se passait bien. J'ai encore la liste des sommes payées et remboursées par les fiancés pour 1. 108 jeunes filles !

J'en parle une fois pour toutes, pour que l'on sache comment une coutume a été cassée. Bien sûr nous essayâmes de la remplacer par une formation sérieuse au mariage. Nous fîmes venir des infirmiers, des gynécologues et ces stages qui pouvaient durer de six mois à un an furent très positifs pour la formation au mariage. Dans les villages environnants, il fut admis que la mission remboursait les dédommagements et donc ce n'était pas une perte absolue. L'habitude fut brisée et je me rappelle les catéchistes qui me dirent sérieusement : tu vois, c'est à cause de cela que nos filles sont libres, mais il y a encore des abus ».

TÉMOIGNAGE DE DELPHINE KONATÉ

Un des plus beaux remerciements que j'ai reçu vient d'une jeune fille de Dira, devenue religieuse, dont j'avais libéré la maman : Blandine. Voici la lettre, elle vaut la peine.

Delphine Konaté, étudiante en fac de lettre à Ouaga, le 26 Juin 1993.

Cher Père.

Recevez mon bonjour filial. Vraiment, comme on dit et comme on chante : « mon âme exalte le Seigneur », et je fais miennes les paroles de la Sainte Vierge. Je remercie surtout le Seigneur de vous avoir choisi Père Larregain Marcel, comme serviteur missionnaire en pays marka. Par vous, mes parents, mon papa Marcel et ma maman Blandine que vous avez libérée du mariage forcé ont connu le Christ et l'ont suivi vraiment, et du même coup, j'ai profité de la grâce du Seigneur. Ce que je suis aujourd'hui, je le dois en partie à vous Père. Le jour de mon engagement définitif dans la vie religieuse, le 1er janvier à Dédougou, vous n'étiez pas là corporellement, mais dans la prière, nous étions en communion de foi. Dans mon mot de remerciements, je n'ai pas manqué de dire ceci en pensant évidemment à vous : « une fille marka qui choisit librement l'orientation de sa vie, n'est-ce pas là l'un des fruits des cinquante ans de cheminement de Dieu avec son peuple à Nouna-Dédougou. La libération de la femme, la lutte contre le mariage forcé, voilà un des fruits de la bataille menée par les premiers missionnaires et pour nous en pays marka par le Père Larregain ».

Père, vous avez été l'un des combattants pour la libération de la femme marka des poids sociaux qui l'aliénaient. Je reconnais être l'un des fruits de cette lutte que vous avez menée, aussi, je remercie infiniment le Seigneur de vous avoir choisi et d'avoir conduit vos pas vers nous, les markas. Puisse le Seigneur retrouver en abondance des grâces pour ces sacrifices consentis pour nous tous et surtout pour Dieu. Vous n'avez pas toujours été compris, certains vous ont calomnié. Il est délicat de s'occuper de la libération des jeunes filles. Mais, comme

vous étiez droit, nous jeunes filles markas, nous avions une confiance totale en vous, en votre honnêteté et en l'amour que vous nous portiez au nom de Dieu.

Votre fille Delphine Konaté, chez les sœurs de l'Annonciation de Bobo Dioulasso.

Personnellement, j'ajouterai que si j'ai mené cette lutte, ce combat, beaucoup de catéchistes, beaucoup de jeunes gens coopérèrent avec moi. Les premières libérations furent un peu orageuses, je faillis être assommé et je l'aurai été si Dieu ne m'avait pas aidé. J'aurais certainement eu le crâne fendu en libérant une certaine Maton car celui qui me poursuivait avec un gourdin démolit presque le garde boue arrière de ma grosse moto. Il y a eu des mauvais coups, mais aussi des calomnies. Ceci vous étonnera, j'ai pardonné, mais je n'ai pas oublié.

LA CALOMNIE

Au village de Dembo, j'avais pris la défense d'une fille Fatoumata, baptisée sous le nom de Claudine. Elle était worso et le catéchiste de Sokoro : Konaté, un horon, homme libre, fier de lui, avait cru aider un de ses amis Frédéric Konaté lui aussi de Dembo à enlever et prendre cette fille. Lui, catéchiste avait oublié que si elle était une esclave de case, elle était chrétienne, elle était libre, c'était une jeune fille. Je pris sa défense ouvertement ; elle vint habiter chez les sœurs. Par la suite, elle se montra une femme remarquable, industrielle et courageuse.

Un jour, monseigneur m'appela et me dit : « Père Larregain, vous savez, certains vous en veulent, lisez cette lettre. C'était une lettre écrite à la machine par quelqu'un de très habitué à la dactylographie. J'étais accusé d'entretenir une fille native de Sokoro à qui je payais des habits convenables bien que toute worso qu'elle était, et elle était là maintenant comme une femme de fonctionnaire. Je lus la lettre qui ne me fit aucune impression. Je me dis que les gens étaient mécontents et je les comprenais. L'histoire de Fatouma ou Claudine était assez connue et beaucoup de chrétiens m'avaient soutenu, me disant : « tu as raison, nous sommes tous baptisés, il n'y a plus de filles d'esclave de guerre ni de worso, nous sommes tous chrétiens, on nous le répète assez, nous sommes tous égaux ». Et l'affaire passa.

Quinze jours plus tard, Monseigneur me rappela gentiment. Nous avions des rapports de confiance totale entre nous. Il me lut une autre lettre également tapée sur du papier fin et impeccablement dactylographiée qui commençait ainsi « Monseigneur, nous vous avons averti du cas de Fatourna Claudine que le Père soutient et nous voyons que vous n'êtes pas intervenu, car cette fille est toujours dans le campement des Sœurs et le Père n'a pas l'air du tout inquieté »...

Monseigneur me dit : « Père Larregain, les attaques se précisent, vous ne pouvez pas vous taire, il faut chercher d'où cela vient ». J'avais à l'époque comme confrère, le Père Temon, homme très doué et la Sœur Henriette Eppinck avait totalement confiance en lui pour l'apostolat auprès des jeunes filles, et je lui laissais bien volontiers la place. Je lui dis : « tiens regarde cette lettre, qu'en penses-tu ? » Il avait dans la ville de Nouna, des amis samos, en particulier Gabriel Zerbo, chef de la communauté des samos du nord, région de Tougan et de l'ancienne mission de Kouy. Il l'appela et celui ci, très franc, très chic, lui dit : « tu sais, dans un cabaret de dolo, j'ai entendu dire que des catéchistes avaient attaqué le Père Larregain. C'est un tel et un tel ». Je lui dis : « Temon, tu me connais, je ne me confesse pas à toi, mais tu connais, mes mouvements, tu me connais, je laisse mon affaire entre tes mains ».

Nous eûmes la certitude que l'attaque venait de Joseph Konaté et d'un autre Marc de Dembo. En effet quelques mois avant, cette jeune fille était venue dans mon bureau en pleurant me dire : « tu sais, Joseph Konaté, le catéchiste, dit partout que je suis enceinte ».

Effectivement, à quinze seize ans, les filles poussent comme des champignons et elle était devenue assez avantageuse. « Joseph dit et fait dire que je suis enceinte du Père et qu'il m'a aidé à avorter ». C'était un peu gros.

Je lui dis : « ma pauvre fille, que veux tu que je te dise ? Il n'y a que toi qui peut savoir si tu t'es donnée à un garçon ». Elle me dit : « jamais ». A l'époque, nous avions une sage femme remarquable, une chrétienne mossi. Je lui écris un petit mot et elle alla la trouver. Elle revint avec un billet rédigé proprement à l'en tête de la maternité : « mon Père, cette fille est à peine pubère, il est évident qu'elle n'a jamais eu de relation avec qui que ce soit ». signé : la matrone Marie Ouédraogo. Je lui dis : « tu vois, les accusations sont fausses, reste tranquille ». Je jetai au fond de mon tiroir ce billet. Plus tard je le confiai au Père Temon. Il avait une preuve de plus.

Quand le Père Temon eut tous les éléments voulus, il partit chez monseigneur avec les Joseph et Marc Konaté. C'est lui qui voulait donner cette fille comme seconde épouse à son frère musulman. Le jugement chez monseigneur Lesourd se passa de façon très claire. La jeune fille expliqua que le Père l'avait envoyé à la maternité et qu'à la maternité on lui avait dit qu'elle n'avait pas connu de garçon. Les deux catéchistes reconnurent qu'ils avaient attaqué le Père par jalousie. Monseigneur me les envoya : « Je vous les envoie, parlez ». Je les regardais avec tristesse. C'est dur d'être accusé d'avoir abusé d'une jeune fille et surtout de l'avoir fait avorter. C'était trop. Je leur dis : « vous vous êtes trompés, partez, moi je ne peux pas vous en vouloir, le Christ a dit de - pardonner, il faut pardonner ». En fait, j'avais été profondément blessé. Je ne veux pas m'éterniser sur cette question, mais pendant trois ans cette espèce de rancune me remontait régulièrement. Quand la colère ou l'envie de me venger étaient trop grandes, je me disais que je devais pardonner et que si on ne pardonne pas, on ne peut pas célébrer la messe.

Bien plus tard, de passage à Lourdes, je restais là à cet endroit de la grotte où l'on s'assied. Je suis resté là, à prier, sans boire ni manger et suppliant Marie de me donner la grâce de pardonner, et d'écouter ma prière fervente. Je sortis de là vraiment l'esprit et le cœur libérés, pardonnant sincèrement et pour toujours à mes accusateurs. J'avais soif, j'allais boire à la source, c'était le moment ou jamais !

LES TENTATIONS

Vous dire que ce contact continu avec des jeunes filles me laissait indifférent, serait mentir. J'ai été tenté, j'ai été sur le point de tomber. Des jeunes filles, j'en voyais jusqu'à quinze et vingt en même temps. J'allais les voir de temps en temps, et, sans le manifester, j'étais vraiment épris d'une jeune fille très jolie, vraiment jolie. Je sentais en moi que je l'aimais et je n'étais pas loin de succomber.

Je pris une résolution. Dans ces cas là, il faut prendre une résolution énergique. Sans n'en dire à mes confrères, disant que je n'étais pas tout à fait à mon aise, je me privai de souper et je passai la nuit, la nuit entière à genoux devant le Saint Sacrement. Je pense aux longues nuits passées par le Père de Foucault tombant de fatigue. Moi aussi je m'endormis vers deux heures. Je tombais de fatigue, je me réveillais et je priais. Le lendemain, je ne pris pas de repas disant que ça n'allait pas encore. Je préférais rester à jeun et la nuit venant, j'allais de nouveau devant le Christ et je lui demandais ceci : « Seigneur, je suis sur le point d'aimer une fille. Aie pitié de moi, mais je te demande une chose : que tu choisisses parmi elles deux ou trois qui continueront l'œuvre que j'ai commencé, la libération de la jeune fille marka ».

LA MAGIE NOIRE

Certains des fiancés lésés allèrent très loin. Ils mirent carrément le démon dans le coup. Je vous cite un exemple. Si vous avez eu dans les mains un ouvrage : « Magie noire, magie blanche », on cite mon nom et on cite ce fait.

Dans la région des panas, juste à la frontière du Mali et du Burkina, un jeune homme qui s'appelait Panguin, musulman, ayant déjà deux épouses, avait enlevé une courageuse jeune fille qui s'appelait Mousopin, littéralement « figure noire » ou « femme noire ». Elle avait été enlevée et enfermée. Partant depuis la frontière du Mali, elle vint se réfugier à la mission. Cela ne faisait pas de problème, je vous ai cité le cas du décret Mendel, nous étions à l'abri. Mais le mari ne vint pas à sa recherche.

Dieu m'a écouté, je suis resté debout. Mais c'est plusieurs fois que j'ai du lutter, parce que je me sentais humainement et sentimentalement poussé à faire des faveurs, des cadeaux à l'une ou l'autre de ces filles dont la libération m'avait coûté peut être un peu plus d'efforts.

Dieu répondit. La première jeune fille qui se déclara vouloir être religieuse fut justement la fille de Raphaël et de son épouse Marie Thérèse dont l'enlèvement avait été un peu tumultueux. Par la suite, trois autres devinrent religieuses, et puis d'autres, et les bonnes habitudes rentrèrent, dans le pays, sauf dans les contrées islamisées. Dans ces pays à l'est de Nouna, nous ne pûmes pas agir. Là les enlèvements et les mariages forcés n'ont pas cessés.

C'était une petite jeune fille de dix sept dix huit ans qui n'avait pas froid aux yeux. Un jour elle me dit : « tu vois, mon prétendant n'est pas venu me chercher, il a peut-être renoncé ». Elle repartit alors pour le village à bien deux jours de marche. Bien entendu elle fut enlevée et de nouveau enfermée. Mais elle s'échappa à nouveau, bien décidée, et revint. Elle n'était pas baptisée, c'était une catéchumène.

Son prétendant eu recours à la force du diable. Il emmena sa propre fille de neuf ou dix ans au Mali et la confia à quelqu'un qui pouvait la diaboliser c'est à dire, lui insuffler une force diabolique pour devenir l'intermédiaire entre l'homme et le démon. On appelle cela un « din ». Cet homme était connu. Il faisait raser la tête de l'enfant, imposait des talismans et vraiment la fille devenait, cela avait un nom dans le langage des exorcistes « un médium ». D'elle-même, elle n'avait aucune autorité, mais vouée au démon, vouée au din, elle devenait l'instrument de son père.

En avril 1948, un matin, j'entendis dire que dans ce village de Donon, il se passait des choses curieuses, ce qui fut confirmé l'après midi. Le catéchiste Benoît, un brave homme avait couru, couru et haletant me dit : « les vieux te réclament, ils ont absolument besoin de toi ». « Mais, Pourquoi ? » « Tu verras quand tu seras sur place, tu verras, mais ils ont besoin de toi ».

Le soir tombait, la distance à parcourir était longue, je lui dis : « attendons le petit jour, nous partirons tous les deux ». Je mis ma moto en état, fis le plein, gonflais les pneus et ayant pris le nécessaire pour célébrer la messe, nous partîmes tous les deux. Il devait être à peu près dix heures du matin quand nous arrivâmes au village de Poro. Là je passai sur une souche que je n'avais pas vu et la souche creva et le pneu avant et le pneu arrière : j'étais par terre !

Nous n'étions plus très loin de Donon, vers les sept ou huit kilomètres. J'allais trouver Léopold, le chef de la communauté chrétienne de Poro., un homme dévoué. Je lui dis : « Léopold, voilà ce qui se passe, il faut que j'aille à Donon parce que les vieux m'appellent ». Lui aussi était au courant, mais il ne dit rien. Il me procura un cheval avec une selle arabe, il marchait à l'amble et je dis à Benoît : « il n'est pas question que tu montes en croupe, nous

ferons comme à la Légion Etrangère ». Il ne comprit sûrement pas ma comparaison. Dans la « Légion Montée », un des légionnaires monte sur le mulet, et le suivant pendant une heure s'accroche à la queue, et court au petit trot, puis au bout d'une heure, au coup de sifflet, le cavalier descend, et celui qui traînait derrière et qui était fatigué prenait sa place. Nous fîmes cela.

Il faut savoir que dans les villages markas, les maisons forment des carrés compacts entourés d'une muraille. On entre par un endroit et on en ressort par un autre. C'était ainsi pour se défendre des panthères et des lions. Soit donc, une entrée et une sortie. Nous nous approchâmes. Nous étions encore à cent cinquante ou deux cent mètres, lorsque sortant de l'entrée principale, je vis une troupe, dans un nuage de poussière, hurlant. J'entendais très bien des cris, plus que des paroles : « soubaga, soubaga », ce qui veut dire : « mangeur d'âmes, mangeur d'âmes ». Je m'arrêtai et demandai à Benoît : « mais qu'est ce que cela ? » Et c'est alors qu'il me dit : « c'est pour cela que les vieux t'appellent, ça dure depuis trois jours, le village est terrorisé. c'est le mari de Mousopin qui fait cela. Il a voué sa fille aux « dins » et quand il veut, par ce médium, il rentre en transe et pratiquement s'empare aussi sous le pouvoir du démon, de toutes les filles de quatorze à dix sept ans ».

J'étais transi, j'avais vraiment peur. J'ai été cité pour mon sang froid et le reste pendant la guerre. En fait Je ne connaissais pas le danger ni la peur, mais là, j'ai eu peur.

A peine entré dans le village, je vis cette bande de jeunes filles. Il me semblait qu'elles ne marchaient pas, mais qu'elles frôlaient la terre soulevant de la poussière et hurlant « souba, souba ».

La petite communauté des catéchumènes, où très peu étaient déjà baptisés, était absolument bouleversée. Il y avait là comme partout une paillotte avec le nécessaire pour célébrer. Je leur dis d'une voix assurée mais qui intérieurement ne l'était pas nous allons célébrer la messe ». Je commençai l'office tranquillement. Vous rappelez-vous le temps où, à la fin de la messe, on récitait la prière à Saint Michel et trois fois le Je vous salue Marie ? On célébrait alors encore la messe le dos au peuple. Je commençais le troisième Je vous salue Marie, quand une des jeunes filles qui assistait, une catéchumène, poussa un hurlement, sautant en l'air, je pense qu'elle heurta de sa tête le plafond de paille qui nous abritait du soleil, et partit comme une flèche.

Je fus saisi, j'interrogeai les chrétiens. Ils me dirent : « oui, c'est comme cela, les filles sont possédées ». Pour eux, il n'y avait pas de doute, elles étaient possédées. Malgré moi, j'étais donc obligé de me mettre dans le coup, pourtant je ne m'en sentais pas le courage. Je fis une ardente prière.

A peine arrivé au petit marché du soir, comme il y en a dans tous les villages, je fus épouvanté, je le dis franchement. Une quinzaine de jeunes filles toutes nues, couvertes de poussière et de sueur, bavant et hurlant « soubaga, soubaga ». Elles étaient courbées en deux et je l'ai affirmé plus tard, elles ne marchaient pas, on aurait dit qu'elles rasaient la terre sans mouvement. Je retournai à la chapelle bouleversé.

Les chrétiens me suivirent et je leur dis : « que voulez vous que l'on fasse ? Prier ? On va le faire ». J'avais une confiance totale en la Sainte Vierge et « avais toujours en poche, peut-être rirez vous de ma naïveté, des médailles miraculeuses que j'avais bénies. Je leur dis : « pensez-vous que si j'appelle cette jeune fille Mousopin, qui a déjà reçu le chapelet, qui est en deuxième année de catéchuménat, elle viendra ? » « Bien sûr, qu'elle viendra », me dit-on, et effectivement elle vint. Elle était habillée, s'était lavée, était calme et je lui dis : « tout à l'heure tu m'as fait de la peine, tu étais avec les autres qui dansaient comme des démons ».

Elle me répondit simplement : « oui, ma mère aussi me dit cela ». « Est-ce que tu veux te mettre sous la protection de la sainte Vierge ? » Et je retiendrai toujours cette réponse : « mais est-ce qu'elle n'est pas toujours notre maman ? » Et je me disposai à lui donner la médaille miraculeuse.

C'est toujours pareil, dans ces pays là, pour trouver quoique ce soit, c'est toute une histoire. Alors trouver une ficelle ? Je me rappelle avoir coupé une des lanières de la selle de mon cheval pour lui attacher la médaille, et je récitai sur elle ce qu'on appelle l'exorcisme de Saint Michel.

De nouveaux hurlements se firent dans le village, et même spectacle. Était-ce du à ma présence ? Je ne sais pas. En tout cas, ce groupe de jeunes filles, diaboliquement entraînées, arriva. A un moment donné, deux d'entre elles se détachèrent et avec une souplesse d'oiseau sautèrent sur un des toits, mais d'une souplesse non naturelle. Ces toitures ont au moins quatre mètres de haut. Là, chose que je n'avais jamais vue, elles dansèrent la danse du ventre. Je voyais les femmes subjuguées et les hommes se retourner, ils avaient honte. Quand leur danse se termina, avec la même légèreté, elles sautèrent à terre avec la souplesse d'un oiseau qui descend d'une branche d'arbre, et roulèrent sur elles-mêmes comme un pneu. J'étais stupéfait. Que faire ?

Je me dis, on ne peut pas se dégonfler. Nous allâmes de nouveau à la chapelle, et chose curieuse, la jeune fille à qui j'avais imposé la médaille miraculeuse était là, calme. Le temps de nous mettre en prières, les hurlements se soulevèrent de nouveau, et de nouveau, le spectacle. Et pendant que nous allions essayer de voir un peu ce qui se passait, je sentis une main se glisser dans ma poche. Je regardais, je pris la main, c'était Mousopin. Je lui dis : « mais le din ne t'a pas prise ? » « Non, depuis que tu m'as donné la médaille, le din ne m'a pas prise ».

Je rien revenais pas de voir cette danse. Même spectacle. Et j'avais remarqué une grande fille maigre parmi les trois qui sautaient. Je la vois encore, on l'appelait Wœré : « le vent ». Elle était catéchumène.

Quand le groupe se disloqua, je dis à Benoît : « il faut que nous allions chercher l'auteur de tout cela ». Nous le trouvâmes en train de bâtir un silo. Il était perché à un mètre cinquante du sol sur une espèce d'échafaudage. Je lui dis, c'était bien naïf de ma part : « je sais que c'est toi qui fais cela. Si tu n'arrêtes pas, c'était encore l'époque du colonialisme, je te dénoncerai aux gendarmes ». Il me regarda avec un sourire méchant et avec mépris. Sa fille, qui était en fait son médium, était assise, prostrée, appuyée contre un grenier. De là où il était, sans descendre et sans vergogne, parlant ou faisant signe à sa petite fille, il poussa un cri « k k k » et au même moment, la fille répondit d'un petit cri, comme un chiot ou un petit chat.

A peine avait-elle terminé son petit cri, que dans le village tout entier de nouveau les hurlements se soulevèrent, mais à la seconde, sans commandement. Vous devinez que je restai là planté. Je pensais à notre Mousopin, qui me suivait de près, et qui s'était retrouvée protégée par la Vierge Miraculeuse, plus forte que le démon. Dans la soirée, la chose se reproduit quatre ou cinq fois. Le village ne mangeait plus, on n'entendait plus les femmes piler le mil, c'était la terreur et la tristesse.

Fatigué, j'allai me coucher tel quel. J'avais gardé mes bottes, car je ne sais pas, j'avais une appréhension. J'étais fatigué, l'esprit agité, mais je m'endormis.

Vers minuit, Benoît vint me réveiller et me dit : « Père, lève toi, le mari ou le prétendant de Mousopin la cherche partout pour la tuer, parce que son fétiche a été plus fort que celui du din ». Je lui demandai : « où est-elle ? » Il me dit : « chez moi ». Il fallait l'emmener à la

mission. Immédiatement, je fis seller le cheval. C'était l'époque où beaucoup de lions et de panthères circulaient. Le cheval exhale une odeur et aucun cavalier prudent, à moins d'être en groupe et armé, n'osait prendre les sentiers la nuit. Je rassurai Benoît en lui disant que je prierais Dieu et qu'il ne lui arriverait rien. Il prit Mousopin en croupe et partit. Je les bénis. Il revint le lendemain de bonne heure. Ce n'était pas très loin, à cinq heures, il était là. J'avais tenu ma promesse, je n'avais pas lâché mon chapelet.

Le récit de cette possession, je la racontai à monseigneur. Il vint sur place, il prit des photos. Je les ai cherchées. Qu'en a-t-il fait ? Je ne sais. Il me demanda d'écrire un article que monseigneur Durieux lut et il me dit ceci : « à votre retour en France, vous serez sûrement interrogé ». J'ai bonne mémoire, « ai le sens du détail. Une année après, effectivement, étant retourné en France, on me fit appeler.

Un homme vint me chercher très aimablement et me dit « Mon Père, je vous invite à manger, j'ai besoin de vous ». C'était un ami du Père de Tonkedec, jésuite, l'exorciste officiel de l'archevêché de Paris. C'était le docteur Sally, qui lui aussi était toujours consulté, en tant que spécialiste des possessions et des choses étranges qui se passent dans les cloîtres, lévitations et autres. Il ne faut pas rire de cela.

Je sais que nous mangeâmes dans un restaurant chic de l'avenue de l'Opéra. Comme ils servaient largement à boire et que je voulais garder la tête froide, je fus prudent. Il me conduisit ensuite chez lui. Il me posa beaucoup de questions de vingt heures à deux heures du matin, passant d'un point à l'autre, pour me faire préciser ce dont j'avais été le témoin. C'est vers deux heures, comme j'étais sûr de moi, de tous les détails, de tous les gestes et des paroles, que je vis sortir de la chambre d'à côté, le Père de Tonkedec. Il me dit : « Mon Père, j'ai tout écouté, vous avez été témoin et acteur de ce que l'on appelle la vraie possession diabolique et la possession collective ».

Je l'ai raconté plusieurs fois parce qu'on me l'a demandé et que monseigneur m'avait passé ses photos. Aujourd'hui tout cela est perdu mais le récit est resté dans ce livre : « Magie blanche et Magie noire ». L'homme en question devint fou. Mousopin elle, devint une excellente chrétienne. Elle s'appelle aujourd'hui simplement Marie comme beaucoup de jeunes filles. La petite médium » mourut malheureusement cinq jours après. J'ai tenu à vous dire cette longue histoire vraie car parmi beaucoup d'autres, elle est un fait de la lutte de la libération de la jeune fille marka.

NOUVELLES LITURGIES

J'ai parlé assez longuement de mes efforts pour libérer les filles ou plutôt, selon l'expression employé par monseigneur Lesourd : casser les mariages forcés. Mais que devenaient ces filles libérées du mariage coutumier ?

J'ai toujours gardé des chiffres, car il fallait régler avec la famille du prétendant et avec leur famille les problèmes de finances, de dédommagements, en plus il fallait parfois avancer un peu d'argent lorsqu'elles rentraient chez elles. Toutes ont fait un ménage selon la coutume mais librement. Certes, certaines se sont mariées avec des musulmans. Je ne dis pas que je connais tous les cas, mais sur 1.108 filles libérées, 589 ont contracté un mariage chrétien.

Nos cérémonies, nos liturgies de mariage n'avaient pas grand sens pour les markas. Chez eux, après l'enlèvement et toutes les brutalités que ces mariages forcés entraînaient, quand tout était calme, le ménage était béni par le papa du marié et par la maman de la mariée et réciproquement. C'était là la marque du vrai mariage marka d'après la coutume.

Avec mes confrères et des catéchistes, nous nous sommes longuement expliqué, car

rien ne se fait vite. Comme notre langage se perfectionnait jusque dans les petits détails, nous en concluâmes ceci : si on veut que les familles considèrent notre mariage célébré à l'église comme un vrai mariage, il est indispensable d'inviter les parents à bénir le jeune couple en public et qu'ils acceptent de les bénir dans l'église, qu'ils soient musulmans ou fétichistes.

Bien sur, Koussiri était toujours le terrain des expériences. Les jeunes marchaient toujours, les anciens également. Nous étions compris, nous étions chez nous. Leur intelligence et leur vision du futur leur fit comprendre que cette bénédiction des parents au cours de la cérémonie du mariage chrétien était indispensable. c'est ainsi que nous fîmes une série de mariages bien préparés. C'était une grande fête à Koussiri. Les parents vinrent : papa, maman et quand le papa n'était pas là, venait un frère aîné ou quelqu'un qui remplaçait le père dans la coutume, celui qui devant la loi avait l'autorité du père de famille.

La chose fut très bien vu et se répandit plus tard du côté de Yasso, Dira, Dembo, Mani. D'eux-mêmes, les jeunes demandèrent que leurs parents acceptent de les bénir. C'était devenu une coutume et c'était un grand pas.

LES FLA-SIRI

Fla veut dire feuilles vertes et siri revêtir. Joseph Tensa Konaté, chef de la communauté chrétienne de Koussiri et qui s'installa plus tard à Nouna comme tailleur, vint me trouver en délégation au temps de la coutume des fla-siri qui est la fête du début du printemps. On va en brousse en sifflant comme sifflent les génies, on revient habillé de feuilles vertes et propres avec des masques pour ne pas être reconnu. On sort de la forêt et on rentre dans le village. c'est le symbole du retour de la vie. Ce n'était pas le fameux culte du « do » qui fut si discuté à la mission de Tansilla et bien avant à la mission de Tounouna à côté de Bobo Dioulasso. Ce n'était pas cela, ça ne pouvait pas se comparer.

Les chrétiens de Koussiri désiraient fêter le printemps et nous dirent : « nous savons que c'est païen, que cela doit être accompagné de sacrifices, mais cette coutume est quand même très intéressante ». Je discutai avec eux et dis : « eh bien, nous allons mettre cela au point ».

Nous venions deux ans auparavant, par l'intransigeance des catéchistes et du chef chrétien, de perdre tout un quartier d'un gros village : Goni, parce que nous avions refusé que les chrétiens et les catéchumènes participent à cette coutume des fla-siri.

Tensa parla avec les jeunes et les vieux, puis il se fit le porte parole et dit : « nous sifflerons comme si le do sortait, mais nous ne croyons pas au « do », nous croyons au printemps, à la vie qui va renaître, à la puissance de Dieu sur les cultures et les forêts ». Et la chose fut admise.

Le temps des fla-siri était l'occasion de jeux. Il était interdit aux femmes et surtout aux jeunes filles de regarder et de dire même si on les reconnaissait par leurs jambes ou leurs allures le nom de celui dont la figure et le corps était caché par les feuilles et les masques. Et à ce moment là, bien sûr, les fla-siri avaient le droit de fouetter et ils ne s'en privaient pas. C'était devenu un jeu.

Cette compréhension chrétienne de cette coutume des fla-siri plut beaucoup aux jeunes comme aux vieux. Nous ne mîmes personnes contre nous.

LA CULTURE EXTENSIVE

Au moment des grandes chaleurs, les jeunes partent débroussailler, eux disent plutôt déblayer le terrain. Malheureusement, c'était l'époque où ils brûlaient la brousse et toute la

végétation au lieu d'en faire un compost ou d'en faire de l'engrais.

La population de Koussiri avait augmenté et les terrains de culture manquaient. Un immense espace vierge avec quelques arbres, surtout des karités se trouvait à l'est de Koussiri. Il appartenait en principe au vieux chef de canton de Diokongo. C'était le champ de l'esclave. Nous allâmes voir ce chef de canton qui fut flatté de notre démarche. Le chef de terre est celui qui par tradition peut remonter et remonter dans le temps et dire limes ancêtres sont venus ici, se sont installés là, et la terre, cette terre leur appartient ». Son pouvoir est très grand, plus grand que celui du chef de village, surtout si celui-ci est nommé par l'administration.

Ils obtinrent donc du chef de canton Youssouf un immense terrain qui touchait presque la région de Koro.

Mais Youssouf, ce chef de canton de Diokongo, était un sadique. Comme beaucoup de markas, il méprisait profondément les bobos. Or le village bobo de Bourasso était sur son territoire. Il faisait venir de Bourasso quelques bobos costauds. L'un restait debout, l'autre s'agrippait à ses épaules et ce Youssouf le sellait comme un cheval, pour dire, faire sentir et montrer qu'il était au pouvoir, que c'était lui le chef. Il montait sur cette selle et se rendait à Bourasso ainsi, à près de dix sept kilomètres. Bien sur tout cela est resté dans la tradition et cela n'était pas fait pour rapprocher les deux ethnies bobos et markas. Nous en avons bien souffert plus tard pour la mission.

Bien entendu les chefs de terre de Bourasso et de Lekuy vinrent protester, car ces terrains étaient vraiment des terrains vierges, de la bonne terre noire. Pendant trois ans j'avais eu le souci permanent de ces gens qui mangeaient mal, qui n'avaient pas assez de nourriture et pour qui il fallait chercher des terrains ailleurs. Ils en furent reconnaissants. Nous célébrâmes une messe d'action de grâce et pour la première fois, ils acceptèrent très bien que pour un terrain qu'ils avaient obtenu grâce à la mission, monte une action de grâce. Pour la première fois, nous bénîmes les semences. Ce fut une très belle fête.

INTRODUCTION DE LA CHARRETTE TRACTÉE PAR DES ÂNES

Le village de Koussiri avait son industrie. c'est eux qui pratiquement fournissaient le bois pour la cuisine et pour la cuisson du fameux dolo : bonne bière indigène mais qui parfois vous « prend à la tête ». Le travail du bois était réservé aux jeunes gens et aux femmes, et je sais qu'en débroussaillant ce fameux terrain, ils se posèrent la question du transport du bois de la brousse au village.

Dans le quartier même du chef chrétien vivait un homme ingénieux : Daouda Konaté. En voyageant dans la région de Bouaké il avait remarqué que les gens utilisaient de petites charrettes tractées par des ânes. Sur ces charrettes on pouvait y transporter le bois ou une charge importante. Un ou deux bourricots étaient solidement harnachés. Il fallait voir cela, nous qui prenions tant de soin pour harnacher nos chevaux. Mais ils tiraient et c'était un très grand avantage.

Cet homme vint nous entretenir de tout cela, et le Père Dubois Matra, l'économiste d'alors, eut l'idée de commander en France des trains de roues de voiture, et de fixer ou souder sur ces trains supports, plateaux et brancards. Certes les premières charrettes furent un peu grossières, mais peu à peu le système s'améliora. C'étaient les charrettes de la mission, une réalisation initiée par Daouda Konaté, et qui allait révolutionner le portage traditionnel sur la tête, car dans l'avenir devant le succès de ces charrettes, le Frère Emmanuel développa ces fabrications, aujourd'hui réalisées dans de multiples endroits du pays.

Les premiers qui en profitèrent furent les gens de Koussiri. Il y avait quantité d'ânes et je me permis de donner des conseils pour bien les dresser. Dès cette année là, les charrettes purent circuler, pour de grands charrois éloignés de quinze, vingt, trente kilomètres de Koussiri. C'était une grande joie, au moment des moissons, octobre novembre, que de voir ces charrettes remplies de tiges de mil revenir au village. Il fallait entendre les « you, you » des femmes, avec une bénédiction à chaque charrette remplie de tiges de mil : « que Dieu t'en donne d'autres, que Dieu t'en rajoute ».

L'introduction de la charrette dans ces pays là fut un immense progrès surtout quand les champs étaient éloignés comme je viens de l'expliquer. c'est peut-être beau de voir une file de femmes allant ou revenant avec d'immenses paniers lourdement remplis et bien souvent avec un bébé dans le dos. Mais quelle fatigue ! Ces charrettes furent vraiment une révolution. Très vite pour aller aux champs, les femmes s'habituaient à mettre leurs bébés, leurs marmites et toutes leurs affaires et elles mêmes sur les charrettes comme dans de jolies calèches. Elles se rendaient aux champs et amenaient de quoi cuisiner et les hommes mangeaient chaud. Un peu plus tard ils édifièrent de plus en plus des cabanes afin de rester trois ou quatre jours d'affilée aux champs.

En Basse Côte d'Ivoire, lorsque je voyais les femmes baoulés porter des régimes de bananes, le bois, la sauce, les bébés en plus, je pensais à ces charrettes. Mais là-bas, dans la forêt, l'âne ne peut pas vivre à cause de la mouche tsé-tsé. Elle tue les chevaux, les ânes ; il n'était donc pas question d'y amener ce progrès.

LES CATÉCHISTES

La formation des catéchistes tenait beaucoup à cœur à monseigneur Lesourd. C'était un éducateur né. Il avait exigé que tout élève catéchiste soit marié. Il n'admettait pas de célibataire, car tant qu'un homme n'était pas marié, il n'était pas stable. Ils vivaient très pauvrement, c'étaient des ménages solides, même si parfois il pouvait y avoir des petites disputes entre eux, surtout les femmes. Monseigneur était exigeant, il allait les voir souvent, leur parlait.

Ils apprenaient la lecture dans la langue vernaculaire donc, le marka, puis l'écriture, le calcul, les choses de base. Le Père Canet, responsable de leur formation, fit imprimer un livre de cantiques en marka. C'était du marka assez simple, mais ce livre rendit beaucoup de services.

Pierre Ky s'occupait du campement des catéchistes. C'était un homme de grand cœur. Il était en contact continu avec eux. Sa femme, Marie, était une maîtresse un peu virago quelquefois, se faisant servir comme une grande dame, n'allant pas souvent chercher le bois. Mais c'était un ménage exemplaire. Ils avaient à l'époque quatre enfants qu'ils élevaient bien. L'esprit était très bon. Il était aidé par Alexandre Bonané, un fonctionnaire sérieux qui avait été rayé de ses fonctions. Les administrateurs faisaient alors ce qu'ils voulaient, les lois sur l'embauche n'ayant pas encore été votées. Alexandre était un ancien séminariste d'origine gourounsi, l'esprit très ouvert, marié à une samote

La vie des élèves catéchistes était exigeante. Ils étaient astreints à un travail manuel. Le camp devait être entretenu, c'était un camp avec des cases en terre ou banco. Pour faire évoluer les esprits, on leur conseillait, on les obligeait presque à aller dans la brousse chercher du bois qu'ils rapportaient à leur femme. C'était révolutionnaire, car normalement la corvée du bois était réservée à la femme. Monseigneur avait demandé cela comme une épreuve, qu'ils acceptèrent sans difficultés.

Ils se préparaient au baptême, assistaient à la messe quotidienne, récitaient le chapelet. Certains d'entre eux allaient dans les quartiers pour le chapelet du soir, ils enseignaient aussi ce qu'eux même savaient. Avouons-le, ils étaient un peu gavés.

Ceux qui étaient là depuis deux ans étaient bien avancés, connaissant par cœur des passages d'évangile qu'ils savaient exposer. C'était l'application pratique de ce qu'ils auraient à faire dans leurs fonctions futures. On les habitua aussi à tenir des listes, cocher des présences et les exercices les plus durs consistaient à leur faire rédiger en marka de petits billets où ils présentaient aux Pères des cas d'exactions, des cas de mariage, leurs propre cas. On les habitua à une petite correspondance. C'était bien mené et au bout de trois ans, le centre fournit douze catéchistes confirmés. Ceux, dont les ménages marchaient bien, furent baptisés.

Pour vivre, une famille recevait sa ration de mil et un peu d'argent remis au mari. Plus tard nous remîmes directement aux femmes l'argent de la sauce ou des condiments. Les femmes suivaient des cours chez les sœurs et elles passaient beaucoup de temps à filer à la main ce fil très apprécié pour tisser ce que l'on appellera plus tard le « fasofani », c'est à dire l'habit du pays. Ce fil était roulé et pesé, les femmes pouvaient le garder ou le vendre. Cela leur faisait de l'argent et elles pouvaient ainsi s'habiller elles-mêmes. Les maris pouvaient vendre du bois et se faire ainsi également un peu d'argent.

Avec du bois et du banco, nous avions fabriqué des bancs de classe très rustiques mais suffisants pour qu'ils puissent s'asseoir et écrire. Mais le problème était la question d'éclairage. L'un d'entre eux était chargé de la distribution du pétrole pour les lanternes ou les lampes tempêtes. La nuit, je me souviens, sur tout le terrain du camp, régnait cette odeur de pétrole plus ou moins Nauséabonde.

Je ne pouvais pas supporter que les enfants fassent leurs besoins partout. Nous les habituâmes donc à aller au loin, dans la brousse, et en éducateur, j'essayais de faire creuser des feuillées abritées de paillasses, entourées de sékos. Ils acceptèrent la chose et je crois que ce fut un progrès. Les puits étaient bien gardés. Y avait-il des ruissellements d'eau ? Les microbes ? Nous ne nous posions pas beaucoup ces questions à cette époque. Tout le monde était bien nourri, tout ce monde pratiquait le sport, faisait des parties de ballon échevelées, travaillait manuellement. Les conditions d'une bonne santé et d'une morale parfaite étaient maintenues.

Je me disposais avec l'autorisation de Monseigneur à faire les premiers baptêmes. Ceux donc des douze premiers catéchistes, mais aussi, celui d'un groupe qui venait des villages. Cette préparation au baptême était une tâche tuante. Nous n'avions pas de micros et nous parlions sous la chaleur, dans la poussière, sous de grands abris. Les séances duraient un mois, puis encore un mois, puis encore un troisième mois et cela pendant. trois ans au début, dans la suite ce sera porté à quatre ans. Nous regardions toutes leurs réactions, nous faisons des enquêtes, il y avait un examen avec des questions assez fouillées, ce n'était pas de l'amusement. Était baptisé celui qui vraiment était prêt et en toute connaissance.

Quand le Père Sainsaulieu apprit que ceux qu'il avait lui même recrutés allaient être baptisés, il se demanda si je les avais bien instruits. Il était l'aîné, il était avant moi, il avait touché la mission marka avant moi, il avait donc un droit d'aînesse et je ne l'avais même pas invité pour les examens. La veille des examens, il arriva et dit à Monseigneur : je viens voir et me rendre compte si vraiment ces gens là ont été bien instruits sur les questions fondamentales, car je ne suis pas sûr du marka du Père Larregain ». Il n'avait pas de délégation pour cela, mais il faut tout accepter.

Pendant deux jours il assista, sans indulgence aucune, à toutes les interrogations. J'étais

un peu tendu, et au bout du second jour il dit à monseigneur Lesourd : « je ne comprends pas, il a une prononciation comme eux, il parle comme eux, il m'a battu et je pars convaincu que ces gens sont absolument prêts pour le baptême ». Hélas, il ne savait pas qu'un orage se préparait.

Monseigneur Lesourd et le Père Sainsaulieu avaient chacun une forte personnalité. Ils s'estimaient, mais le Père Sainsaulieu était connu pour ses réactions brutales. Il en était parfois presque impoli avec monseigneur. J'en souffrais. Il y eut une histoire assez pénible.

Un des futurs catéchiste avait choisi librement une fiancée. Elle s'appelait Séri, lui s'appelait Pierre. Il était de la région de Koumbara. Un musulman prétendit qu'il était vraiment le fiancé admis et que les démarches avaient été mal faites. D'habitude on donnait des compensations à la famille, mais là, tout n'avait pas été bien fait.

Le pauvre Père Sainsaulieu fut violent. Il injuria, frappa la famille du prétendant, un chef de quartier. Ça ne se fait pas. Moi-même lors de la libération de celle qui devint la femme de Raphaël, j'avais eu un geste violent, je n'étais pas fier, ce n'était pas missionnaire, mais avec lui, il y avait eu une série de brutalités. Il y eut plainte. Monseigneur l'appela et lui donna des conseils de modération. Il n'accepta pas et répondit assez violemment : « Monseigneur, il n'est pas possible que nous travaillions ensemble, je pars pour Bobo Dioulasso ».

Bobo était la résidence du Père Régional, le représentant du Supérieur Général de notre congrégation des Pères Blancs. Du coup, je fus nommé au poste du Père Sainsaulieu : Sourou. Je devais quitter Nouna où je venais de tisser de si nombreux liens et où je me sentais déjà attaché, et je revins sur Sourou.

CHAPITRE VI

1950 - 1951 SOUROU ZABA

Le Père Sainsaulieu était encore sous le coup de la révolte. Il me passa à peine les consignes et partit très triste. c'est un homme que j'estimais beaucoup. Et me voila donc à Sourou. J'y avais des amis puisque pendant plus de deux ans, « avais parcouru cette région que j'avais évangélisé de tout mon cœur. Toute cette population allait de Sourou sur le fleuve jusqu'à la région de Sono. Nous nous arrêtons là.

Le Père, qui était doué pour les constructions, avait fait construire deux écoles solides et un peu plus loin des greniers pour les réserves de mil, un camp pour les catéchistes, et ce que l'on appelait le camp des fiancés. Devant la maison, très sommairement, deux bâtiments servaient de bureau.

Je travaillais là avec un Père très doux et timide, le Père Bertsch et un autre Père très chic, le Père de la Croix. Nous fîmes une équipe soudée et je me rappelle que le supérieur général, monseigneur Durieux, étant venu nous voir, nous dit : « vraiment, la pauvreté, vous la pratiquez au delà de ce qu'il faut. Il vous faut construire quelque chose, vous ne pouvez pas continuer à vivre dans cette taupinière ».

Juste en face de nous, à deux cent mètres, il y avait toujours la mission protestante. Nous n'étions pas très portés vers l'œcuménisme. C'était un vieil américain. Pieux, l'était-il ? Je rien sais rien, mais c'était un homme qui parlait bien le bambara, pas le marka. Il était très habile de ses mains. Il était marié. Ce n'est pas très chic, dans la mentalité actuelle c'est même blâmable, mais je ne leur ai jamais rendu visite. C'était l'ennemi, il avait été installé en face par l'administration coloniale pour mettre la zizanie et nous faire la pige, disons-le grossièrement.

IL FAUT QUITTER SOUROU

Nous en étions là quand, un jour, le brigadier des gardes de Tougan M'apporta une lettre recommandée avec convocation, m'invitant à rejoindre le plus vite possible le chef-lieu de l'administration de Tougan pour voir le fameux monsieur de Maubeuge pour « affaire personnelle ».

Que s'était-il passé ? Qu'allait-il me reprocher ? J'avais la conscience tranquille, mais ce qu'il me montra me fut bien pénible. C'était contresigné du gouverneur de Bamako. Il était remonté loin. Nous avions l'ordre de quitter le terrain où nous étions établis dans les trois mois, de démolir toutes les constructions faites par le Père Sainsaulieu et d'aller nous établir à deux kilomètres de là. Dans les trois mois, le gouverneur enverrait certainement quelqu'un pour contrôler. Je ne sais plus ce que je lui ai dit. Certainement, que c'était malhonnête, que j'avais une autre idée de la France qu'il représentait. Ca oui, j'avais vraiment une autre idée peut être trop grande trop belle, mais enfin...

Je revins, je revins annoncer la chose à mes confrères, et ayant tenu conseil entre nous, loyalement, nous cherchâmes des points d'eau. Il y avait un point d'eau en bas de la colline, mais la coutume n'était pas d'installer une mission dans un bas fond. L'autre point d'eau était tout près de Gassan, un carrefour assez important, un lieu de marché, et cette ambiance de marché qui revenait tous les cinq jours, ces grands rassemblements ne convenaient pas non plus à la tranquillité d'une mission.

Nous étions donc acculés à des difficultés insolubles sur place. Je mis Monseigneur au courant. Lui aussi n'était pas homme à baisser la garde rapidement, c'était un homme digne. Il me dit alors, cherchez tout autour un endroit propice pour installer une nouvelle mission ».

Chacun a ses penchants : certains aiment tel coin du pays. Le Père Decastecker, vieux missionnaire et connaisseur, qui avait aidé à fonder la mission de Kouy, homme d'expérience vint nous voir. Lui aussi fit un tour. Il faut prier l'esprit Saint dans ces cas là et j'en parlais aux catéchumènes et aux premiers chrétiens. Je crois qu'ils étaient sept. Nous leur demandâmes de prier pour que l'esprit Saint et la Vierge nous éclairent, parce qu'il y avait des choses graves.

Le Père Decastecker porta son choix sur Zaba, c'est à dire à peine à sept kilomètres de Sourou. C'était un gros village où vivaient des markas, des nounoumas et des samos. Nous étions en terrain connu. Le Père Guillaume, lui, penchait pour un autre endroit sympathique et qui s'appelait Kamena dont le chef chrétien Vincent Ouani était aimé et respecté de tous. Le Père Guillaume aurait voulu que la mission s'installa là, mais, avec l'hivernage, les pistes sont des bourbiers et tout le monde n'est pas fait pour les grands déplacements à cheval.

Monseigneur vint. Nous tîmes conseil, et je me souviens avoir célébré ensemble une messe au Saint Esprit. Le choix se porta sur Zaba.

Mais comment annoncer aux gens de Sourou que nous allions partir, quitter leur village ? Ils avaient été très hospitaliers. Au moment des stages des catéchumènes, tout le monde logeait et était nourri chez l'habitant. Il y avait Basile Irikié, celui là même qui avait défié le chef de canton lui disant que ses femmes deviendraient aveugles et qu'elles n'auraient plus d'enfants et dont la prophétie s'était réalisé. C'était un homme très digne, respecté dès qu'on le voyait. Nous l'avertîmes à part, nous lui dûmes ce qui se passait. C'est rare de voir un africain pleurer, mais je sais qu'en sortant Basile écrasa quelques larmes. Nous-mêmes étions bien tristes parce qu'à Sourou nous avions un groupe d'hommes sûrs, des ménages excellents. Il y avait toujours le fameux Patoum et d'autres. Il fallut donc préparer le départ.

Sur ces entrefaits cinq ou six jeunes gens vinrent de Koussiri à pied me rendre visite tout simplement. Ils me dirent : « tu sais, nos yeux sont voilés, ils sont tout noirs depuis que tu es parti ». Notre devoir est de rester détaché ou au moins de faire semblant, il ne faut pas montrer de préférences, mais il est des villages comme Koussiri, Dembo, Yasso qui sont restés dans mon cœur, et à ce jour, et je parle après bien des années, il y a toujours des familles amies, on peut y frapper à la porte, à midi comme à minuit, ils trouvent toujours quelque chose pour vous recevoir, de l'eau pour vous laver et un tara, c'est à dire un sommier de bois, pour vous reposer.

Nous parlâmes. Les nouvelles étaient bonnes. Mon remplaçant était bien accepté, j'étais content. Peut être et sûrement eut-il des relations plus suivies et plus aimables avec les sœurs blanches. Avec moi, il y avait eu des tensions de jalousie. Les jeunes filles bobos allaient chez les sœurs et j'avais fait aménager pour les markas une jolie cour avec tout le nécessaire. Elles allaient suivre le catéchisme, la couture et apprendre de petites choses tout à fait simples surtout comme la propreté chez les sœurs, mais elles vivaient à part et étaient nombreuses.

L'idée du départ fit son chemin. Pour les gens de Sourou, c'était la tristesse et cette

installation entraîna quelques changements dans l'équipe : les Père Léger et Bertsch furent envoyés au pays dogon dans la région de Bandiagara. En effet, avec un certain Pierre, les dogons, venant de Ségué et traversant la région des peuhls, étaient venus demander que les Pères s'installent chez eux. Monseigneur y était allé et avait conservé une bonne impression, d'où cette nouvelle fondation.

Le Père Léger était un homme increvable. Il faisait tous ses déplacements à cheval. Je ne dis pas qu'il était admis de la population, mais il avait son côté original. Quand il arrivait dans une mission, la première chose qu'il demandait était : « est-ce qu'il y a du dolo au village ? » Si on lui répondait : « non, il n'y a rien », alors il disait à peine bonjour et piquait son cheval et « en avant » il allait là où il y avait du dolo. Je regrettais par contre beaucoup le départ du Père Bertsch.

Monseigneur renforça l'équipe de Zaba en nous envoyant le Père Canet, celui là même qui plus tard devait fonder et mettre sur pied ce qui resta le modèle des écoles de catéchistes à Tionkuy. Le Père Canet ne savait pas encore le marka. Monseigneur Durieux l'avait envoyé à Nouna comme économe, et lui même en arrivant s'était rendu compte qu'il n'était pas fait pour ce travail.

L'INSTALLATION À ZABA

Le Père Canet et moi-même, nous célébrâmes la messe du départ. Ce fut pénible. Toute la chrétienté était là, certains venant de Lesseré, d'autres de Kamena. Ils comprirent très bien les raisons de notre départ. Nous n'eûmes pas de paroles dures pour les protestants, mais nous en eûmes pour l'administration.

il fut décidé que le transfert du groupe missionnaire se ferait le jour de Noël : Noël 1951. C'était bien d'avoir des projets, mais il fallait avoir un terrain, il fallait savoir où nous installerions. Zaba, avec une population variée et accueillante, était enchantée d'avoir la mission et de devenir, si vous voulez, le chef-lieu de la mission.

On nous offrit un immense terrain à l'est du village, un beau « campement ». Les campements étaient des gîtes d'étape qui existaient dans les principaux villages. Ils étaient construits par l'administration, étaient sous la surveillance des gardes et se composaient d'une grande salle couverte de chaume et d'un endroit pour le personnel qui suivait toujours le dignitaire quelqu'il soit, commandant ou commis de l'administration. Tout le monde pouvait y accéder avec l'autorisation du chef de village.

Plus personne n'occupait ce campement qui comportait une vaste salle, un petit coin pour les toilettes et quatre belles cabanes couvertes de paille, en bon état, bien faites, bien crépies et entourées d'un mur. Après consultation, le chef du village n'avait pas été tout à fait d'accord pour notre installation, mais l'administration, après son mauvais coup, fit un geste. Par une note officielle, elle autorisa la mission à s'installer provisoirement dans le campement administratif

Quand nous arrivâmes sur place, nous trouvâmes beaucoup de catéchumènes, mais pas de chrétiens. La chefferie du village appartenait à la famille Sama. Le chef était Nounkié Sama, appelé aussi Emile, polygame, ancien des troupes méharistes de Nema en Mauritanie. Il avait reçu une bonne formation. C'était un grand gaillard très ouvert et courageux.

Je me souviens qu'ayant été pour la énième fois convoqué par l'administration comme responsable de la communauté chrétienne, monsieur de Maubeuge qui croyait l'humilier lui dit devant moi : « comment, toi, un méhariste de Mauritanie, un des groupes nomades, tu t'amuses avec les Pères comme un enfant ? » Mais il répondit « je ne suis pas un enfant, je

suis un ancien soldat, je suis un homme libre, je suis un Sama, je suis d'une grande famille et quand tu dis que je m'emploie à des enfantillages, je ne l'accepte pas ». Moi même qui assistait à cette conversation, je me permis d'ajouter mon grain de sel et de répondre à ce méprisant monsieur de Maubeuge : « je n'accepte pas que vous disiez à un de nos catéchumènes que la religion est un enfantillage. Vous représentez la France, je faillis dire : soi disant, une grande famille, je n'accepte pas que vous disiez à cet homme, respecté dans toute la région, qu'il agit comme un enfant. La religion est une chose sérieuse, elle fera son chemin parce qu'elle est au Christ ». Il ne dit mot, il s'excusa et Nounkié Saina sortit avec dignité. Je me souviens de sa tenue de méhariste : la veste blanche, le grand saroual noir attaché avec cette ceinture pendante propre aux méharistes et qui servait à fouetter un peu les méharées dans leur marche. Oui, un beau tableau.

Un grand terrain d'environ cinq hectares entourait la mission coté est. Il était inoccupé et appartenait à cette famille Sama. La Providence fait bien les choses. Tout le village se réunit et donna son accord pour qu'il puisse nous être accordé. Un rapport fut aussitôt fait que le chef de village remis au chef de canton. Et c'est ainsi qu'il nous fut cédé pour des années et des années et qu'il devint l'actuelle terrain de la mission catholique de Zaba.

LES DÉBUTS À ZABA

Noël approchait. Avant Noël, on célébrait une coutume qui se répétait tous les trois ans. C'était une coutume propre à Zaba : le « moussobâ dolo ». Cela signifie : le dolo des femmes qui avaient au moins un, enfant dans le mariage, dans une famille. Les chrétiens, les catéchumènes vinrent nous consulter : « tu sais, dans ce moussobâ dolo, nous faisons le tour du village en dansant, les femmes portant sur leur dos leur enfant unique, accompagnées de tous les griots, et font ainsi le tour de tous les protecteurs du village, c'est à dire les fétiches ». Le fétiche peut avoir des formes très différentes, je ne veux pas faire un cours sur le fétiche, mais le fétiche n'a aucune force par lui même si ce n'est celle qu'on lui attribue. Je dis bien qu'on lui attribue, et chacun d'entre eux a un endroit fixe. Et &ajouter : « pouvons nous continuer cette coutume, la coutume de nos ancêtres ? » La leçon du premier dimanche était bien restée gravée. Je leur dis « puisque c'est pour fêter vos ancêtres, faites le ».

Ce fut un soulagement. Ils se disaient que bien sûr, il y avait un côté païen, notamment vis à vis de l'endroit qu'on appelait le koro où les vieux sacrifiaient sur une espèce de grande cruche renversée. de nombreux poulets, mais c'était surtout un amusement pour les jeunes et pendant trois jours les invités venaient nombreux. Le moussobâ dolo fut fêté, et cette compréhension qui n'était pas, je le répète, une compromission avec les païens mais une solidarité avec le respect dû aux ancêtres, fut reçu favorablement.

Sur cette joie, il fallut bien préparer quelque chose de correct pour recevoir nos gens pour Noël. Nous avions conservé la petite chapelle de Sourou, mais il fut décidé, avec les principaux responsables de la communauté et les trois Pères Canet, de la Croix et moi-même, que nous célébrerions Noël sur place à Zaba et que nous inviterions fraternellement tous les villages des environs à venir bénir la fondation de Zaba.

Comme tous les jeunes gens des familles nous étaient favorables, en cinq jours nous construisîmes un immense abri, monté sur des fourches de bois et couvert de tiges de mil, avec des poutres par dessus pour que le vent n'emporte pas les tiges. On l'entoura de sékos ou nattes tissées avec de l'herbe à éléphant. Avec deux épaisseurs, c'est très opaque et cela rend l'enclos discret. Nous n'étions pas loin de la route Bobo - Ouahigouya, les camions passaient de temps en temps, c'était bien.

NOËL 1951

Nous avons donc fait quelque chose de correct pour réaliser le rassemblement de Noël, et nous-mêmes, la veille de Noël, aidés par les gens, nous n'avions alors pas de véhicules, aucun camion, nous descendîmes nos affaires depuis Sourou. Je vois encore en moi-même la tristesse des gens de Sourou. Cette tristesse, je la comprenais. Nous leur serrâmes la main, les remerciâmes sincèrement de leur amitié, de leur hospitalité. Que de fois n'étaient-ils pas venus nous porter de la nourriture, de la boisson, du dolo, des poulets, des chèvres. Nous étions devenus « leurs gens », des membres de leur famille. Il fallut bien nous quitter.

Nous fîmes une dernière prière, et ce fut comme une prière du soir, le fameux chant du soir : les complies : « Dieu, le soir arrive, bénis nous, bénis tous les habitants de ce village »... Et, le soir tombé, comme le veut la coutume, nous partîmes pour Zaba.

Birri, notre cuisinier nous avait précédé. Lui aussi avait transporté un peu de vaisselle, une table faite de bouts de bois qui nous servit pendant longtemps pour les repas.

Nous avons hérité d'une grande paillote, mais une partie était défoncée : le vent sûrement, le pillage peut-être aussi. Nous nous installâmes en tout cas. Nous n'avions pas de lits de camp, mais ces fameux taras sur lesquels nous posions nos nattes. Ce fut une très belle nuit.

Le lendemain nous nous retrouvâmes dans cette paillote pour y prier pour la première fois. Après avoir chanté ensemble l'office du matin, nous célébrâmes chacun dans l'intimité la sainte messe. A l'époque, on célébrait encore chacun de son côté. Nous nous sommes succédés à l'autel. Il avait été entendu que pour chacun ce serait une messe d'action de grâces pour remercier les gens de Sourou pour qu'ils puissent accepter cette épreuve de la séparation, et pour que Dieu bénisse la nouvelle mission de Zaba et les villages autour : « les villages du sud ».

Monseigneur a consacré toutes ses missions à la sainte Vierge sous des appellations différentes. Il baptisa Zaba : paroisse de l'Annonciation. Le Père de la Croix avait reçu de sa famille une statue représentant la Vierge de la rue du Bac. Nous l'appelâmes la vierge de l'Annonciation et nous lui fîmes une jolie stèle et une grande croix rustique en bois fat dressée devant elle. Le jour de Noël, une foule nombreuse vint et notamment toute la communauté de Sourou. J'en fus intérieurement très reconnaissant. J'allais les saluer un à un, je leur disais : « que Dieu vous bénisse, vous n'avez gardé dans vos cœurs aucune jalousie ni rancœur. Que Dieu et la Mère du Christ vous bénissent ».

Il nous a fallu quand même aménager un tant soit peu notre installation. Traditionnellement une paillote n'a qu'une simple ouverture comme porte. Nous fîmes quelques ouvertures à titre de fenêtres pour l'aération. Il n'était pas question bien entendu d'électricité, nous avions nos lampes tempêtes à pétrole. Ah, ce relent de pétrole ! Des jeunes gens plantèrent des piquets en terre et nous fabriquèrent de petites tables qui sont restées là au moins quatre ans. C'était le seul luxe. Pas de vraies chaises, nos caisses ou cantines les remplaçaient, des seaux pour l'eau, de grandes cuvettes, c'est tout. Mais belle époque, époque de la simplicité, époque de la joie aussi.

Constamment les gens passaient et repassaient pour nous dire bonjour, pour nous souhaiter la bienvenue. Ils disaient en riant : « é sera Zaba » : « tu es arrivé à Zaba », comme si tu étais à la capitale, comme à quelqu'un qui est enfin arrivé chez lui. Ils nous le répétaient, ils nous le répétaient de bon cœur, nous apportant des œufs, des poulets et tout ce qu'ils pouvaient trouver pour nous témoigner leur joie et leur reconnaissance.

LES VILLAGES

Nous décidâmes ensemble vers quels villages nous irions d'abord. Le Père de la Croix irait sur Yé et moi même sur Kamena et la région du fleuve Sourou. Le Père Canet devait d'abord se perfectionner en marka. Il avait de l'oreille et était aidé par un homme admirable Michel Darna, l'un des douze catéchistes baptisés à Nouna. Il était devenu instructeur au camp des catéchistes de Nouna, mais nous avions pu obtenir de Monseigneur qu'il soit affecté à Zaba. C'était un homme peu instruit mais remarquable. Il avait le sens des mots. Le Père Canet, travailleur acharné, fit des progrès considérables. C'était plus un intellectuel qu'un homme de la foule et de contacts directs. Il pouvait écrire des phrases, recopier des phrases, mais de là à les employer devant les gens, c'était autre chose... la panique le prenait.

Sur le fleuve, les habitants que je visitais en moto nous reçurent toujours bien. C'était comme un retour pour eux, mais je sentis que les huit villages qui bordaient le fleuve Sourou et vivaient de la pêche, étaient fortement teintés d'islam. Je vois spécialement Yayo, Gouran, Niassan, et Yaran de l'autre côté du fleuve. Je sentais cette influence.

Les jeunes hommes qui cherchaient une seconde épouse et qui, par la coutume, l'avaient déjà réservée, nous quittèrent et effectivement ce que le Père Sainsaulieu avait remarqué et noté se réalisait. Il m'avait dit : « méfiez vous du fleuve, le fleuve a l'air de décrocher ». C'est un fait que peu à peu plusieurs villages près du fleuve Sourou nous abandonnèrent. Ils abandonnèrent l'évangile. Pourtant quelques uns à Gouran restèrent longtemps fidèles. Je vois aussi le village de Yayo, un gros bourg très riche où on faisait le commerce rémunérateur du poisson fumé. Mais l'influence de Lanfiéra, gros centre islamisé, et une espèce de dégoût se faisaient sentir.

Plus tard je fis une étude approfondie de la pénétration de l'islam en pays marka et je découvris en consultant les vieux, en faisant parler, que presque tous, y compris le grand village de Koumbara, avaient été touchés par l'islam. On y rencontrait des noyaux de musulmans fervents. Je sais que par la suite on ne put arrêter cette influence et pénétration. Non, doucement, doucement, ils décrochèrent. Des individus restèrent toutefois fidèles, mais quelques individus seulement.

Je pense spécialement au chef de la petite communauté des catéchumènes de Yayo. Cet homme avait été fouetté comme une bête. Il avait du caractère. Amené à pied, portant une poutre sur ses épaules, les gardes le frappèrent à tel point que toutes les jeunes filles et les femmes de ce coin chantaient son courage. Lui aussi décrocha. Il nous reçut toujours bien. La plupart, bien que s'étant éloignés de nous, restèrent des amis. Ils nous recevaient, mais il n'était pas question d'accepter la présence d'un catéchiste dans leurs villages.

LES CHANTS

Je voudrais vous parler de chant.

Un jour ou un soir, à Kamena, il faisait tellement chaud dans les cases, que je demandai à Vincent de porter ma natte sur une toiture. Un vent brûlant soufflait, il faisait facilement trente huit, trente neuf degrés. C'était un peu avant Pâques. La nuit, je fus réveillé par un chant extrêmement triste. Je l'écoutai, l'écoutai, jusqu'à ce que le rythme pénétrât bien dans ma tête. J'aimais ce chant. Ce chant était très triste, une espèce de mélodie byzantine.

Je demandai le lendemain pourquoi ce chant si triste avait résonné toute la nuit près de nous. Ils me dirent simplement : « tu vois, Père, chez nous, quand une jeune femme meurt alors qu'elle est enceinte, c'est un malheur ». Dans le voisinage, une jeune femme

mariée depuis à peine cinq mois et enceinte était décédée. Les gens étaient inconsolables. Le malheur ! Cette mélodie que j'avais retenue, je me permis de la chanter au Père de la Croix. Je l'ai dit plus haut, c'était un artiste, et il mis en note cette mélodie qui est encore chantée aujourd'hui à la mission en l'honneur de l'eucharistie.

Au jour où nous parlons si souvent du synode africain, il ne faut pas croire que nous étions tout à fait insensibles à tout cela. Tout ce qui était original, tout ce qui nous paraissait possible d'imiter dans nos liturgies était reconnu, accepté et surtout exécuté. Je me souviens, bien avant qu'il fut question de Vatican II, Monseigneur nous poussait à prendre leurs mélodies pour y transcrire des paroles chrétiennes ou d'évangile, des chants à la Vierge. Il est bon d'affirmer aujourd'hui que déjà à cette époque nous avions un souci d'assimiler ce qui pouvait être assimilé et en faire des paroles pour Dieu, ça oui.

Dans notre campement de Zaba, nous reçûmes Monseigneur deux jours durant. Avec nous, il parcourut quelques villages. Partout l'accueil fut chaleureux, notamment dans la région sud, tout ce qui tournait autour du gros village de Yé. Ces gens étaient particuliers attachants. Au contraire vers l'ouest, quelques villages près de Zaba nous échappèrent immédiatement. Un village, lui à l'est de Zaba, nous fut spécialement hostile - Toumani, une étape du passage des esclaves conduits vers le Ghana.

LE MÂT DE TOUMANI

Du haut de la région de Bandiagara, dans le pays dogon du Mali, les esclaves étaient poussés, entraînés vers le Ghana par le chemin des esclaves. Toumani, avec son correspondant dans la région de Safané, était considéré comme une de ces étapes. La population n'était pas marka, et parlait plutôt le bambara, et personne des autres villages n'y prenait une épouse. Ils étaient à part.

Les habitants de ce village nous attirèrent très vite des ennuis. Quand on venait de Lesséré et Gobi, on devait traverser obligatoirement leur village pour arriver à Zaba. Ils imposaient des brimades aux gens qui passaient. C'est tout juste s'il ne fallait pas qu'ils paient leur passage. Je me rappelle une expédition bien amusante,. Il fallait se divertir mais surtout leur faire peur, leur dire qu'il fallait que ça s'arrête. Certes ce sont des méthodes que nous n'emploierions plus maintenant.

Leur fierté, leur orgueil était un mâât très droit, magnifique. A ce mâât, bien sûr, ils hissaient le drapeau français. Ils imitaient si vous voulez un camp militaire. Le dimanche matin quand les gens de Gobi, de Lesséré passaient là, il fallait qu'ils saluent le drapeau et fassent un petit cadeau : un poulet, du poisson pour payer le passage. Un jour, ils les frappèrent. C'était trop.

En accord avec les gens de Zaba, voici ce que nous avons organisé. Le dit village était entouré de broussailles, de véritables petites touffes d'arbres qui pouvaient servir parfaitement à monter, je ne dis pas un guet-apens de voleurs, mais presque. Nous tîmes conseil, le Père de la Croix était d'accord, le Père Canet un peu moins, mais moi, j'étais responsable.

Nous avons convenu et fait ceci : avec les responsables de la communauté et les jeunes hommes, on s'est approché doucement à pied, le village était distant d'environ huit kilomètres, et nous nous étions caché dans les bosquets et broussailles. Je vois encore le chef chrétien Emile, blessé au pied, et qui suivait sur un âne. Puis, accompagné de l'un d'entre eux, Jacques Paré, je suis allé voir le responsable de ce village musulman, pour lui dire que s'ils n'arrêtaient pas leurs brimades, il allait leur en coûter cher et qu'ils auront honte.

Les musulmans naturellement n'acceptèrent pas. Je remontai donc vers la lisière du

village de Toumani et je poussai un cri, le cri de guerre. C'était à rire, rien de très missionnaire dans tout cela, mais c'était le début... A ce cri là, une bonne cinquantaine de jeunes gens, hurlant tout ce qu'ils pouvaient hurler, se précipitèrent sur le village. Les gens eurent peur et se retirèrent. Et comme je remarquais que quelques uns prenaient des coupe-coupes, pas nos gars, à eux j'avais interdit les coupe-coupes et autorisé seulement des bouts de bois, des matraques, je me dis que si j'insistais, il y aurait des bagarres. Alors, je dis aux jeunes gens : « arrachez ce fameux mât dont ils sont si fiers et emportons-le avec nous ». Les gens de Toumani n'eurent pas le temps de réagir et se trouvèrent là devant le fait accompli.

Le mât dont ils étaient si fiers, ce drapeau français qu'ils honoraient à leur façon, mais mal, nous le portâmes à Zaba. Ce fut un véritable triomphe. C'était bien après notre Noël 1951.

Le surlendemain, j'étais encore à Zaba, que voyons-nous ? Un garde. Les gardes étaient les policiers de l'époque, des gardes civils. Ils n'étaient pas très malins. Celui-là venait nous porter une lettre signée d'un administrateur avec tous les tampons voulus et il me dit : « le Commandant t'envoie cela ». Je la parcourus. Dans ce billet, avec en-tête et tout ce qu'il fallait d'impressionnant, l'administrateur de Tougan me demandait simplement, pour que la paix existe et qu'il n'y ait pas de brimades, que le chef chrétien et les principaux jeunes gens rapportent et déposent à cent mètres du village de Townani ce mât qui avait été pris illégalement aux gens de Toumani, les propriétaires.

Je dis au garde : « d'accord, j'ai compris. Va chez le chef du village, tu es certainement fatigué, va boire et manger et on va voir ce que l'on peut faire ». Tout cela est enfantin, il faut le dire, c'était les débuts de la mission. Ce mât, nous le découpâmes en plusieurs morceaux, avec regret d'ailleurs. Puis nous cachâmes les éclats et avec de la terre et de la boue, nous avons noirci les extrémités pour que l'on ne voie pas que cela venait d'être fait. Le garde se représenta, et je lui dis : « tu vois, j'ai transmis les ordres, les désirs du commandant, j'ai transmis vraiment ce que le commandant avait dit, mais c'est trop tard, ils ont déjà coupé le mât, ils veulent en faire du bois pour le dolo. D'ailleurs viens le voir ». Il vint, constata que le mât avait été coupé en quatre ou cinq morceaux et que ça ne venait pas d'être fait, puisque ajoutai-je : « tu vois, ils ont fait cela depuis plusieurs jours, dès l'arrivée, ils l'ont traîné par terre ».

Il constata, il n'était pas très malin. Il ne fit aucune enquête et s'en alla. Il était venu en vélo et repartit vers Tougan rapporter les faits à l'administration. Il ne nous avait pas eu. Petite victoire, mais ceux de Toumani nous cherchaient de tels ennuis, ils menaient les gens par le mensonge.

LES INTERPRÈTES

Les administrateurs ne connaissaient pas les langues et entre la population et eux, il y avait les interprètes qui traduisaient pour les commandants ou les juges français. Ce n'était pas pour améliorer les choses. Ces interprètes, selon les cadeaux qu'on leur octroyait, selon ce que les chefs de canton leur avaient dit, les avaient sollicités ou les avaient tout simplement achetés, traduisaient les choses à leur façon et les jugements étaient rendus d'après l'interprétation dictée par la sympathie ou l'antipathie ou par le cadeau qu'ils avaient reçu. Cette année là, il avait été interdit, soi-disant pour lutter contre la famine, de fabriquer du dolo dans les villages. Le dolo, ça peut saouler, bien sur, mais ça met aussi la joie au cœur. Ils voulurent ennuyer sept ou huit chrétiens qui furent dénoncés par le fils du chef de canton pour avoir fait cuire et vendu le dolo dans leur cour et pour avoir invité des gens à le boire ensemble.

Ils étaient donc détenus. Ils n'étaient pas emprisonnés, mais tous les matins ils devaient se présenter chez le commandant qui les employait à faire des travaux dans les champs et des corvées, car tout marchait par corvées. Je le sus, et je montai chez lui. Je m'étais bien renseigné car nous aussi nous ne devons pas nous laisser faire, mais il fallait être sûr de ce que nous faisons, du cas que nous défendions. Il fallait bien se renseigner et plusieurs fois poser des questions, car eux aussi nous faisaient marcher, nous disant qu'ils avaient subi des brimades et des mauvais traitements alors que ça n'était pas vrai.

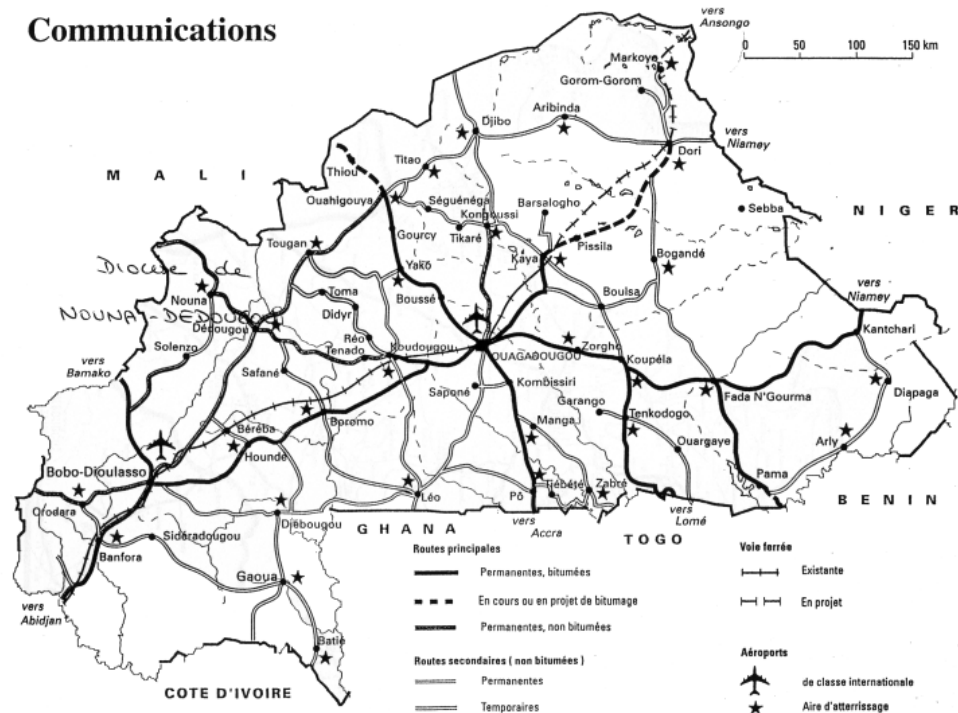
Or, voici la vérité. L'un de ceux qui avaient été dénoncé Pangoulé, avait effectivement invité tous ses voisins à un dolo, mais un dolo pour des danses funèbres. Son grand père étant décédé, il avait organisé ce dolo. Chez eux, il faut honorer le vieux ou « koro » qui s'en va, car c'est lui qui protège désormais, et au contraire, si on ne l'honore pas assez, si on ne lui fait pas des funérailles considérables, c'est lui qui se vengera plus tard. Donc, Pangoulé seul, avait fait cuire du dolo.

J'allai chez le commandant qui me reçut assez froidement et je lui dis : « voila, j'ai appris qu'un groupe de jeunes gens de Yé a été accusé à faux d'avoir enfreint aux défenses, aux ordres interdisant de faire du dolo. Or seul parmi eux, Pangoulé, qui est là, a préparé le dolo des funérailles en l'honneur de son grand père ». Il l'interrogea. L'interprète était là : Goulé, originaire de Koungny, un parent je crois du chef de canton de Koungny. Le commandant demanda : « est-ce vrai Pangoulé que tu as fait du dolo pour honorer ton grand, père ? » Il répondit en marka : « oui j'ai fait du dolo et j'ai invité des amis pour honorer mon grand père ». L'interprète traduisit : « il dit qu'il a fait du dolo et que tous ses camarades ont fait du dolo et ils l'ont vendu ».

Mensonge ! Moi, qui comprenait parfaitement la langue, je ne pouvais admettre qu'il put mentir ainsi, et je dis : « pardon, monsieur- l'administrateur, ce n'est pas ce que Pangoulé a dit. Votre interprète et j'insistai sur le « vôtre » est en train de mentir, voilà ce que Pangoulé a dit »... Il me répondit : « mais, Père, l'interprète est assermenté ! Rendez-vous compte : assermenté, il ne peut pas mentir ». « En tout cas, je peux vous assurer qu'il a menti », et le regardant dans les yeux : « qu'est-ce qu'ils t'ont dit ? Est-ce qu'ils ne t'ont pas dit ça et ça ? Pourquoi as-tu traduit le contraire devant le commandant ? » Il fut assez mortifié, mais il avait tant d'occasions de se venger, et à ce moment là, l'administrateur s'étant rendu compte qu'il y avait eu simple dénonciation leur dit « Allez chez vous mais rappelez-vous quand même ma défense ».

Ils saluèrent poliment l'administrateur à leur façon, mais voulant partir, notre Goulé leur dit encore ceci, dans leur langue naturellement : « le commandant dit de revenir dans quatre jours avec cinq cent francs chacun ». Bien sûr c'est lui qui les empocherait. Je m'adressai à lui en marka et lui dit : « Goulé pourquoi tu mens ? Le commandant n'a jamais dit &apporter cinq cent francs, il a dit qu'ils partent et observent ses ordres », et j'ajoutais pour l'administrateur : « Monsieur l'administrateur, une fois de plus votre interprète trahit votre pensée et voilà ce qu'il vient de dire » et le montrant du doigt je lui dis : « pourquoi dis-tu cela ? C'est pour ramasser de l'argent, te mettre de l'argent dans la poche ? Tu n'en as donc pas encore assez ? » Et je dis aux jeunes gens : « ce que vous a dit Goulé est faux, le commandant ne l'a jamais dit ». Je le disais et en français et en marka. L'administrateur fut mortifié lui-même et tout en me manifestant son découragement, il m'invita à manger.

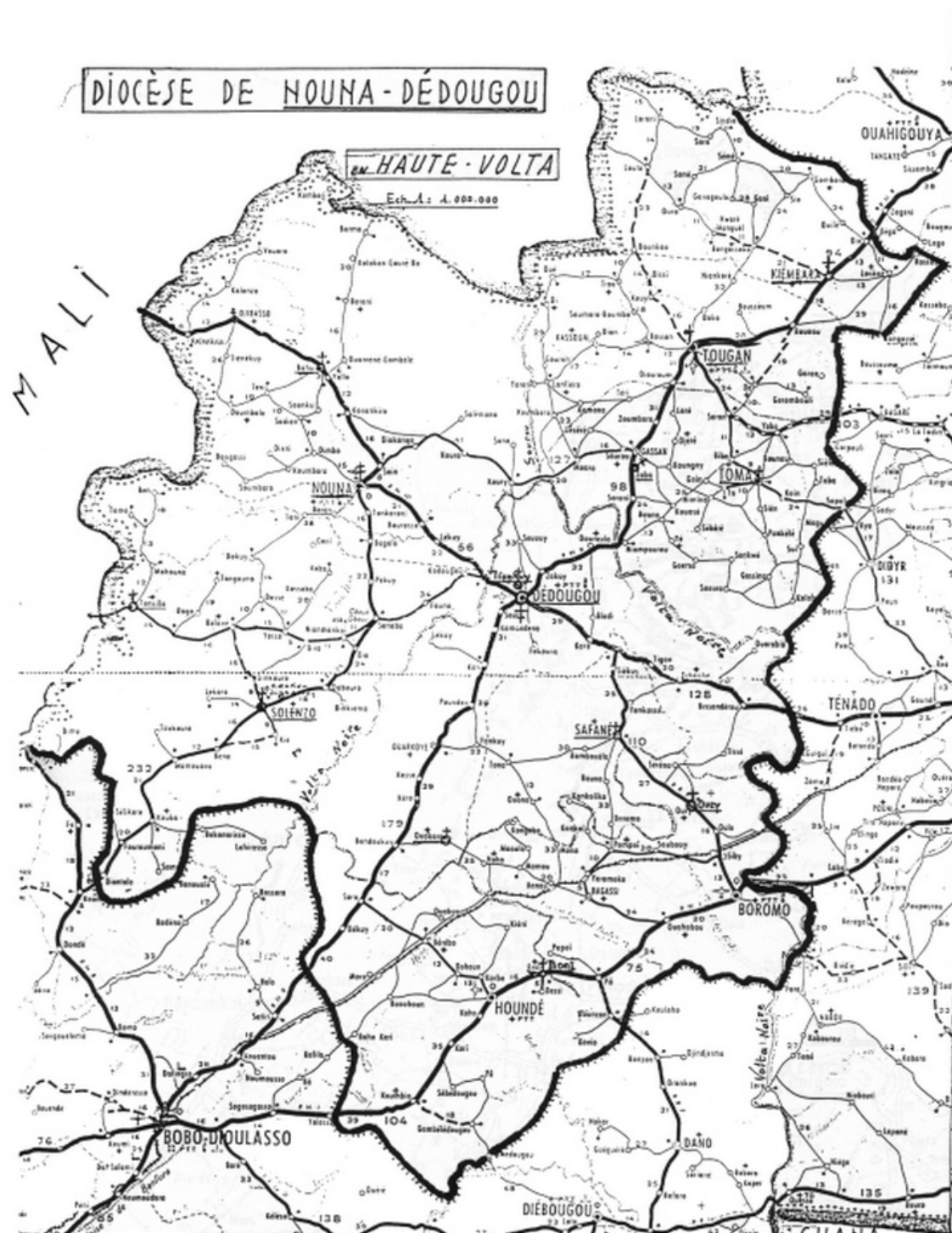
Communications



En Lieutenant



En Capitaine





avec Monseigneur Jean Lesourd



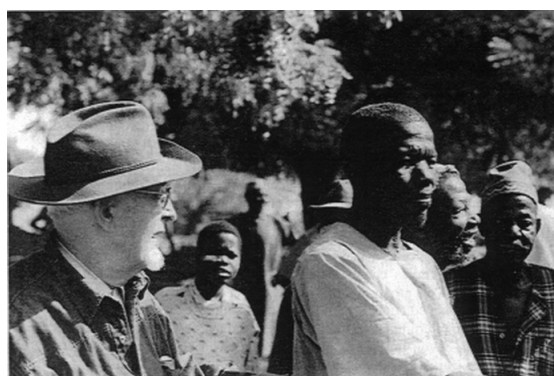
avec Monseigneur Zéphirin Zoé



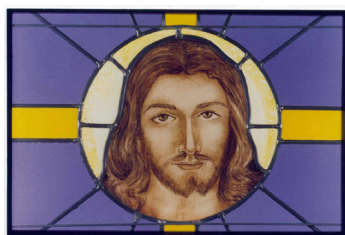
avec Jean Lalanne à Nouna



avec le Père Ricardo Mirelles à Safane

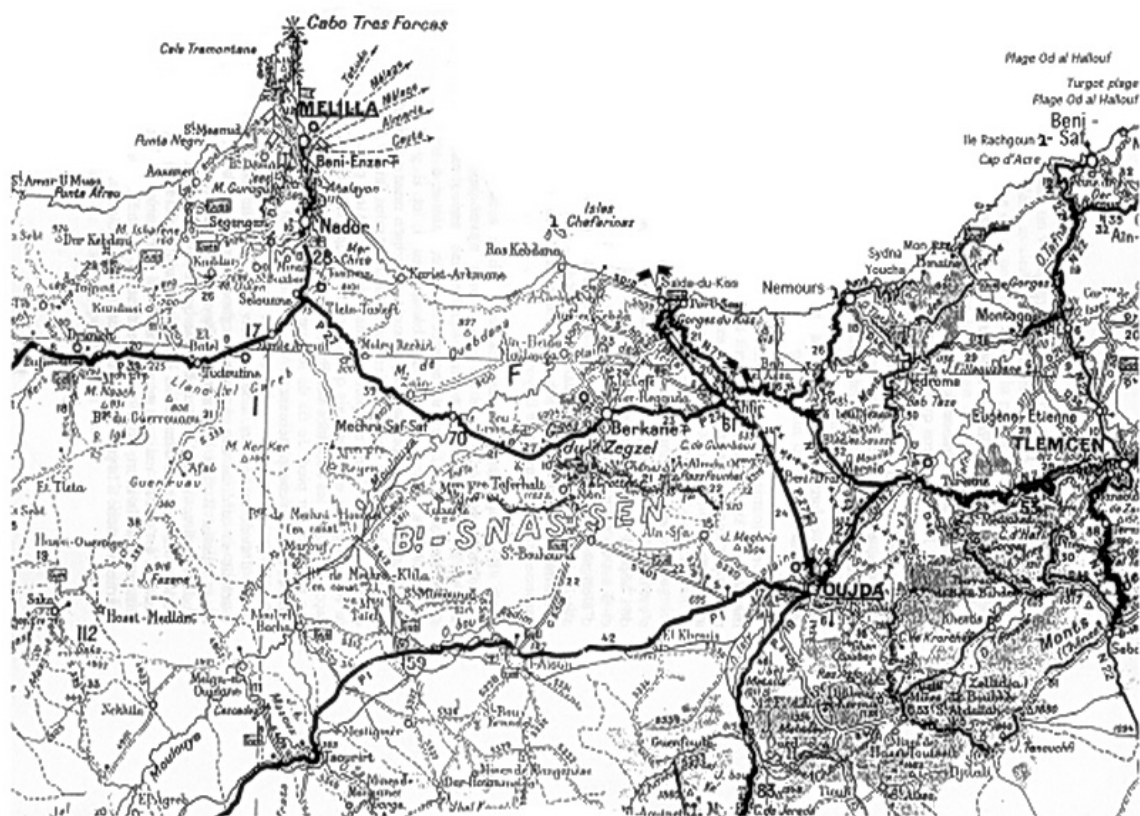


2 janvier 1992 à Koussiri



*15 janvier 1992 - Réception à Pau
"Journée du Cardinal Lavigerie"*





Oubangui-Chari : Domété (à 60 km. de Bangui)

Féticheur préparant une macération de plantes dans de l'eau chaude dont il se servira pour asperger une malade

Je ne sais pas de quoi nous parlâmes mais je sais que je lui dis : « vraiment vous avez la tâche difficile ». Cet écran de mensonges, de calomnies, de vénalité que représentait le corps des interprètes était nuisible. C'était un corps, ils paraissaient dans les journaux -officiels, leurs noms étaient connus, ils avaient une belle situation. Oui, le corps des interprètes a trahi l'administration. Et combien de chercheurs, combien de savants ont raconté, je ne dis pas des âneries, mais des choses fausses parce qu'ils avaient été trompés par les interprètes.

LE SACRE DE MONSEIGNEUR LESOURD

Monseigneur était revenu nous voir, et il nous annonça une grande joie. Il avait été nommé d'abord Préfet Apostolique de Gao, puis Préfet Apostolique de Nouna, puis Vicaire Apostolique de Nouna, mais n'était toujours pas ordonné évêque. Monseigneur Durieux, alors Supérieur Général des Pères Blancs était très heureux de ce qui se passait dans ce coin que l'on appelait la Haute Volta. Le réveil des villages endormis et l'élan de l'évangélisation qu'il avait connu lui même dans le pays mossi de Ouagadougou et de Koudougou. Aussi faisait-il tout son possible pour donner à monseigneur Lesourd tout le personnel dont il avait besoin. Il nous annonça alors que monseigneur Durieux en personne viendrait le sacrer évêque le 2 février 1952.

Or, à Nouna, il n'y avait pas encore d'église. Il fallut monter de grands abris. Des poutrelles en bois, il en fut amené des vingtaines et des vingtaines, et des grands « sékos » pour faire de l'ombrage. Heureusement les ateliers du diocèse avaient recruté pas mal de monde, et ça marchait. Le personnel s'attela pour la préparation matérielle du sacre.

Beaucoup d'invités : monseigneur Socquet qui avait remplacé monseigneur Durieux à Ouaga, Pierre Lesourd, le frère de notre évêque, l'administrateur monsieur Touzé qui avait remplacé l'infect administrateur monsieur Bianchi, un corse qui avait fait les pires misères aux chrétiens. Monsieur Touzé était lieutenant de réserve de cavalerie et une réelle amitié était née entre nous. Il eut à cœur de mettre tout le prestige que nous pouvions montrer. Il aimait et connaissait bien les peuhls, ces très beaux cavaliers. Il les convoqua. Je n'en avais jamais vu une telle rangée. Si ma mémoire est bonne je pense qu'ils devaient être dans les cent dix. C'était très beau que tous ces cavaliers peuhls « autant que tous les markas et les bobos qui avaient des chevaux étaient là. Des chevaux harnachés bien sûr comme on dit « à l'indigène », montés avec la selle arabe. Ils avaient mis toute leur bonne volonté pour couvrir leurs chevaux de belles couvertures, les cuirs étaient neufs. Ah quel spectacle ! Vous me direz que je m'attache trop à l'extérieur, mais quand on aime quelque chose, on en garde le souvenir, et j'ai toujours tellement aimé les chevaux.

La cérémonie fut très belle, le soleil nous ménagea et je me souviens du discours de monseigneur Durieux s'adressant à monseigneur Lesourd et lui disant simplement et sans exagération en venant ici, Dieu vous a accompagné du Saint Esprit. Oui, vous avez attiré sur ce pays le souffle du Saint Esprit. Comme Supérieur Général, je ferai mon possible pour vous envoyer tout le personnel missionnaire dont vous aurez besoin ». Après suivirent encore beaucoup d'autres discours.

Le Père Dubois avait fait les choses en grand. Un commerçant libanais : monsieur Gorban, et toute la population avaient fourni du matériel. Les apéritifs furent discrets mais pour la première fois depuis longtemps il y eut des pommes au dessert. Des pommes encore emballées dans leur papier telles qu'elles viennent d'Espagne. La joie !

J'avais été précédé par un groupe important des jeunes de Zaba. Ils savaient que le transfert de la mission de Sourou à Zaba était un geste de bienveillance qu'ils devaient à l'évêque. Nous avions désormais un évêque. J'avais sa confiance, je le savais. Il était artilleur,

il était officier d'artillerie de réserve et je me permis de dire au cours d'un toast, je l'estimais beaucoup mais je le redoutais par certains côtés « certes sous l'habit de Père Blanc, on croit entendre encore la cliquetis du sabre de l'officier d'artillerie ». Cette comparaison, pas très forte, eut l'heure de lui plaire. Tout le monde en rit de bon cœur car tout le monde savait que s'il n'avait pas un sabre, il avait de la poigne et une forte poigne. Monseigneur Lesourd, ce grand évêque lucide, était un homme pieux mais quand il donnait une directive, il fallait suivre, et rarement 1 il se trompait.

Nous dormîmes à droite et à gauche et le lendemain de bonne heure, ceux qui étaient venus de la région du Sourou et surtout de Zaba, mais il en était venu de Karnina, il en était venu de Yé et de partout, prirent le chemin du retour. Bien sûr aucun d'entre eux n'avait de bicyclette, aucun d'eux n'avait un cheval, il fallait rentrer à pied. Je pense qu'il y a près de quatre vingt dix kilomètres entre Nouna et Zaba.

Nous fîmes halte la nuit dans un ancien poste militaire Kouri. Il y avait eu là des fusiliers marins et des tombes militaires y sont toujours érigées. Les noms ne nous disaient plus rien mais chaque aimée, au moment de la Toussaint, l'administration faisait nettoyer les tombes.

Premier cadeau de l'évêque, il nous envoya le Père Vallet, un normand courageux, très adroit de ses mains, une vocation tardive, il avait été plombier serrurier. C'était l'homme qu'il nous fallait. Avec le Père de la Croix, ils commencèrent une petite bâtisse en banco dans laquelle il y avait bien sûr une sacristie et un grand auvent qui était prolongé par une couverture en sékos. L'auvent abritait l'autel de la tempête et aussi de la chaleur. Le Père Canet faisait des pas de géant dans la langue grâce à sa mémoire auditive très forte. Il composa un catéchisme et un recueil de cantiques. C'était la musique des cantiques français sur laquelle on avait transcrit des mots en markas et cette mélodie de tristesse entendue à Kamina que le Père de la Croix avait bien notée.

RENCONTRE AVEC LE ZÉBU

Je n'ai pas dit que j'avais eu un accident à Yasso en revenant d'un village bobo qui réclamait le passage du Père sur la route de Tansilla. J'étais en moto et j'avais en croupe un catéchiste. La route fut traversé par un troupeau de zébus. Je le vis de loin. En général, ils sont pacifiques tout en étant sauvages et agressifs puisque l'homme ne les touche jamais. Les deux derniers se présentèrent sur la route, un zébu taureau, belle bête faisait la cour à une vache. L'arrivée de cette moto irrita le zébu qui se mit en position de défense. Je n'allais pas tellement vite, mais voyant ce taureau se retourner vers moi, au lieu de freiner, j'accélérai. Il faut se rappeler que ces motos portaient des numéros minéralogiques sur un morceau de fer juste devant le garde boue avant. C morceau de fer déchira le cou du taureau. Moi même je perdis connaissance.

Le taureau blessé perdait son sang, beuglait. Personne n'osait approcher, personne. Son sang coulait et se sentant déséquilibré, non pour se venger, ce taureau posa une de ses pattes avant sur mon dos et ma colonne vertébrale fut bien éprouvées

Depuis, peu à peu dans mes déplacements, une sorte de paralysie me prenait, descendant dans les jambes. Cette paralysie progressive des muscles des jambes me faisait souffrir de plus en plus, d'autant que je ne pouvais plus non plus rester assis. Nous n'avions aucun fauteuil confortable, nous étions toujours assis sur du bois ou sur des chaises faites de façon artisanale. Il fallut me résigner. Le Père de la Croix me conduisit en jeep à Nouna et Monseigneur vit bien à ma façon de marcher que c'était sérieux. Je dus rentrer en France. Une nouvelle fois il me fallait quitter tout cela, et je ne savais pas que c'était au moins pour trois à quatre ans.

CHAPITRE VII

LA GUERRE D'ALGERIE

RETOUR À LA MAISON

Je rentrai en France par Bobo, Dakar et le bateau jusque Bordeaux. Je me souviens qu'étant arrivé à Pau où les Pères Blancs ont une maison de repos, le supérieur me conduisit chez un ostéopathe. Il croyait que je n'entendais pas, mais j'ai des oreilles très fines, et aujourd'hui encore à quatre vingt ans, j'entends le moindre bruit. Je l'entendis qui soufflait à l'oreille du supérieur mais, vous m'envoyez un ... il hésita, « vous m'envoyez un vieillard, sa colonne vertébrale a reçu un tel choc que deux disques sont écrasés ». Bon !...

Je retournai chez moi dans ma famille à Laressore. Ma maman, une sainte, m'accompagnait à pied célébrer la messe. Ce n'était pas loin. Je la verrai toujours assister et participer à la messe avec moi.

Et, c'est là qu'un camarade militaire me dit « tu sais, il s'est installé à Bayonne, sur la route de Biarritz, l'ancien directeur de l'hôpital maritime de Bizerte, le commandant médecin Gachez, et il est en train de mettre au point un système de déblocage et d'élongation des vertèbres abîmées ». C'était un landais et il avait avec lui un homme que je connaissais et qui était enthousiasmé par cette méthode : le docteur Pinsol, un ami. Je l'avais connu à la paroisse François Xavier de Bayonne.

Il ne regarda même pas mes radios, il passa son doigt sur ma colonne vertébrale et me dit : « là, si vous n'avez pas peur de souffrir, il y a du bon travail à faire ». Pendant une année presque, je suivis ses conseils. C'était un homme brusque, habitué à soigner des militaires, des marins et des blessés aussi, et il y allait hardiment. Il nous suspendait par le menton ou bien nous couchait sur des tables dont la partie arrière était mobile et nous faisait faire des mouvements. Je ne me permis jamais de faire « Aie », parce que je voulais guérir et je pensais que sa méthode était efficace. Cette façon de guérir les colonnes vertébrales n'était pas connue. Mais ils me remirent sur pied. Je fis de longues marches, la paralysie des jambes disparut complètement.

J'avais un respect, une religion presque, pour tout ce qui touchait au cardinal Lavigerie notre fondateur, le fondateur des Pères Blancs. Il était originaire, de Bayonne, j'avais longuement étudié ses directives, c'était un homme qui m'enthousiasmait. Lors d'une promenade, je demandais où était sa tombe. On me dit : « sa tombe n'est pas là, mais sa maman, dont on va bientôt célébrer le centenaire de la mort, en 1953, est enterrée à Saint Etienne, petit quartier rattaché à la paroisse Saint Esprit de Bayonne.

C'était un vieux caveau comme on en trouvait autrefois. Les grilles rouillées avaient été « mâchées » par des camions, il était à l'entrée même du cimetière, et pire, la plaque tombale était fendue en trois. Comment s'y était-on pris pour faire cela ? Je ne sais. J'eus de la peine en pensant que la maman de notre fondateur était là, qu'un de ses frères était là, que ses deux tantes étaient là, tous à l'abandon.

J'alertai le supérieur général : monseigneur Durieux. Il m'écrivit immédiatement, il tutoyait tout le monde : « je suis étonné de ce que tu me dis, mais je te confie la réfection et le regroupement des ossements de toute la famille du cardinal, et je te promets que guéri ou pas, je te renomme immédiatement au diocèse de Nouna ». Je n'avais pas besoin qu'on me montre une carotte.

J'avais l'autorisation. J'avais fait des causeries avec la conviction que vous connaissez. J'étais un peu connu des journalistes et de certaines familles de Bayonne. Immédiatement, je pris contact avec un journal, fondé en fait par l'oncle du cardinal : « le Courrier de Bayonne », et son directeur me dit : « la compagnie des Pères Blancs a été fondée par la famille du Cardinal. Si vous décidez de faire les démarches voulues pour retrouver où sont les tombes et pour les regrouper, j'ouvre une souscription pour que nous élevions ensemble un beau monument funéraire à la mémoire de la maman du Cardinal. Dans les démarches, le tout est de présenter une chose concrète et valable. Le monument fut érigé et inauguré.

Un Père belge me présenta comme propagandiste. Je n'étais pas propagandiste, je donnais des conférences un peu partout pour remercier les gens et surtout pour attirer de nouvelles vocations. De mon passage au pays basque à cette époque, il y a eu quand même cinq jeunes qui ont opté pour les Pères Blancs et ont bien travaillé. Je me permets d'ajouter cela, non pas pour ma gloriole, mais parce que la vérité, c'est la vérité.

RAPPELÉ LE 3 MAI 1956

Hélas, le sang coulait en Algérie. Il y avait à ce moment là le rappel de soldats pour renforcer les unités qui essayaient de contenir les fellagas. Je m'y attendais un peu. Les renforts pour le midi de la France étaient organisés par le général Nfiguel qui avait été mon colonel. J'étais toujours titulaire d'un brevet militaire de contre espionnage. Je parlais arabe ou plutôt, je massacrais la langue arabe. Dans chaque unité, il fallait un officier connaissant la mentalité arabe, dans la mesure où on peut la connaître à fond, et aussi quelqu'un qui puisse deviner ce qu'ils pouvaient entreprendre le lendemain. Et c'est ainsi que dès le début de l'année, je fus rappelé dans les « services spéciaux de l'armée ».

LE CONTRE ESPIONNAGE

Je fus rattaché à Oujda à la frontière marocaine, à l'Etat-Major du 2^{ème} régiment étranger de cavalerie. Dans ce métier là, tout se fait sous des nominations étrangères. Nom, date de naissance, tout est faux. L'unité à laquelle vous êtes rattaché n'est jamais inscrite sur vos pièces d'identité et votre propre nom ne signifie rien. J'étais inscrit sous le nom de Jimonez Ramon, espagnol né à Oujda.

En débarquant à Oran, sur ma demande, je demandai à rencontrer celui qui dirigeait tout le service de contre espionnage. le colonel Ducoumeau. C'était un tarbais, il connaissait bien la région de Pau. C'était un homme juste. Je lui dis simplement ceci : mon colonel, je suis rappelé. Le Père provincial à qui j'ai demandé d'intervenir n'est pas intervenu, mais je suis Père Blanc, et il m'en coûte beaucoup de faire couler le sang des africains fussent-ils arabes ». Il me dit : « je comprends ». J'avais le grade de capitaine, j'étais proposé pour le grade de commandant, mais cela m'était égal.

Je fus rattaché à un régiment de surveillance des frontières, le 88^{ème}. Je m'appelais donc Manolo Ramon Jimonez né à Oujda. Je dis au colonel Ducoumeau : « ne me forcez jamais à obtenir un renseignement sous la torture. Je suis missionnaire même si je suis rappelé. Je ne

veux servir que dans un réseau classique de contre espionnage ». Ces réseaux sont formés de sept membres qui s'ignorent entre eux. Le chef de réseau doit recouper leurs dires. Ils ne se connaissent pas et ne peuvent donc pas communiquer les uns avec les autres. Il ne sont connus que de l'Etat Major. Chaque renseignement pour être sûr doit être recoupé trois fois.

Je fus donc envoyé et je me rappelle avoir ajouté : « et je ne veux pas dans mon réseau de présence de femmes, et si jamais je suis pris vivant, ne me rachetez pas ». Les fellagas arabes connaissaient nos noms de contre espionnage et nous connaissaient presque physiquement. Ils avaient nos photos et si nous étions pris vivants, ils nous revendaient aux français pour un million de francs. J'ajoutai : « je suis au courant, si jamais je suis pris, ne me rachetez pas. Le plus petit enfant et même un fœtus vaut plus qu'un million car c'est une créature de Dieu qui a une âme et qui est le résultat d'un acte d'amour ». Il me comprit. Effectivement, je fus pris vivant, mais Dieu m'aida d'une autre façon.

Je n'ai pas l'esprit d'analyse. Je ne sais pas dire en quelques mots l'essentiel. Le colonel Ducoumeau me dit : « choisissez parmi vos camarades quelqu'un qui a le sens mathématique des mots, en qui vous avez totalement confiance ». C'est ainsi que je choisis comme secrétaire le lieutenant Jean Pierre Fourcade qui fut plus tard ministre des finances. C'était un homme droit, un homme de devoir et on l'aurait coupé en morceaux avant de lui tirer un secret. Nous nous entendions très très bien, et je sais que ses rapports passaient en priorité à l'Etat Major des opérations du Maroc oriental dont le commandement était à Oujda, et ils étaient appréciés.

J'avais également un radio : l'abbé Etchebarne, à ce jour curé à Auterive. Il écoutait les messages. C'était un prêtre solide comme un bœuf et dans les montagnes il transportait allègrement l'appareil de transmission. Lui aussi était un tombeau de silence et de devoir. Je le retrouvai souvent par la suite et nous parlions de ces fatigues dans les montagnes.

Quel était exactement notre rôle ? Avant tout surveiller les passages d'armes. La plus grande partie de l'armement des fellagas venait à dos de mulet de la région de Berkane. Cet armement était déposé dans de petits villages, près de l'oued Kiss, que nous occupions.

J'avais créé un réseau sur place et le quatrième du réseau, qui était un ancien espagnol de l'armée rouge, me fit appeler. Je vis ce spectacle des muletiers venus de la frontière, réglé comme une horloge. Toutes les dix minutes, ils déposaient un obus de mortier de 81 puis dix minutes après les plaques, puis dix minutes après les explosifs. Bien sûr, ce matériel était entouré de sacs, mais on le devinait aux formes. Ils le faisaient froidement, et mon devoir était de signaler et de préciser à quelques mètres près, l'endroit où étaient déposées ces armes. Je signalais toujours le voisinage habité ou non habité pour que, si l'artillerie de la frontière en Algérie tirait, il n'y ait pas de massacre inutile.

Ces obus transportés, il fallait savoir si les fellagas savaient s'en servir, s'ils savaient tirer ou s'ils s'y préparaient. Tirer au mortier est assez délicat, il faut prendre des mesures... Pour le savoir, il fallait aller à Bem'-en-Zar à quelques kilomètres de Melilla où était l'Etat Major des fellagas. Il était près des anciens quartiers des tirailleurs espagnols, les regulares. Il fallait y aller.

Nous descendîmes à Melilla où nous cherchâmes des renseignements et le surlendemain, sous le prétexte d'acheter des samaras, nous nous approchâmes de Selouane où la « Bandera », les Regulares et les Fellagas s'exerçaient. Il y a toujours un alibi et ils faisaient très bien les samaras, en fait nous voulions écouter les déflagrations du champ de tir. Il n'y avait pas de doute, ils s'exerçaient au tir de mortier. C'était donc vrai. Ma mission était accomplie.

SURVEILLÉS DANS UN RESTAURANT (3 OCTOBRE 1956)

Je vais vous raconter deux ou trois petits faits vécus en Algérie.

Lors de la prise des grands chefs fellagas de la rébellion algérienne : Ben Bella, Kouder, Boudiaf et les autres, le général Ducoumeau, il était passé général, me demanda par téléx de me rendre immédiatement au Maroc espagnol pour essayer de palper, de sentir quelles étaient les réactions à cette capture par les français. C'était lui qui avait monté l'opération de la capture de ces chefs de la rébellion algérienne.

Je partis donc, accompagné de mon second : un algérien, il avait le grade de sergent chef. Il savait lui, que j'étais commandant. Nous nous entendions parfaitement, c'était presque ma doublure. Cette fois là, je me fis accompagner aussi de Lopez, cet ancien de l'année rouge espagnole qui parlait parfaitement bien sûr et l'arabe et l'espagnol. Nous avons éprouvé là une des plus grandes peurs de nos vies.

Melilla est un comptoir autonome resté espagnol. Nous mangions près de Melilla et près du camp de Nador, dans un restaurant chic, monté sur pilotis : le Capo del Agua. Deux espagnols vinrent nous trouver, et en relevant le revers de leur veste, ils nous signalèrent qu'ils étaient de la police secrète, envoyés par des chefs fellagas de Katiba de la région. Nous étions avertis et effectivement à peine dix minutes après, s'installèrent de l'autre côté de nous et nous faisant face le chef de la willaya entouré de deux hommes en armes. Ils savaient que leurs chefs avaient été capturés et recherchaient des français par vengeance.

Nous sommes restés là, face à face, nous, faisant semblant de ne pas les voir et eux, surveillant nos paroles et nos réactions. Nous avons amené un autre camarade que nous avions pris à Melilla, il était de la famille de Lopez. Pendant trois heures, alors que nous avions la peur au ventre, nous nous racontâmes des histoires sales en « sabir » espagnol, éclatant de rire pour dire que nous étions loin des soucis de ceux qui nous surveillaient.

Effectivement, nous n'entendions pas ce qu'ils disaient entre eux, mais eux nous entendaient. Il faut dire que dans le contre espionnage, il y a des thèmes tout trouvés pour ces circonstances, il n'a qu'à les suivre, et celui qui m'accompagnait connaissait un de ces thèmes. C'était des histoires grasses, de lit et de ce que vous devinez. Nos éclats de rire étaient faux mais sans doute suffirent-ils à convaincre ceux qui étaient venus certainement nous enlever et m'enlever en particulier. Ils avaient su par la police secrète que nous étions venus à Oujda pour acheter des lunettes fumées. C'était ce qu'on appelle un alibi valable et j'avais l'ordonnance en main pour l'achat de ces lunettes spéciales.

Quand ils partirent, Lopez poussa un soupir, son copain et moi même étions trempés de sueur. J'ai remercié Dieu profondément. J'ai connu des dangers, des dangers graves, mais là, supporter la surveillance de quelqu'un qui attend votre défaillance pour vous enlever, c'est une épreuve terrible. Je le répète, si jamais ils nous avaient enlevés, nous étions soumis à des mois, des années de tortures et bien sûr, la mort.

Permettez-moi de préciser que la police espagnole était en collaboration avec les autorités marocaines. Melilla était espagnole, mais Bem-en-Zar et Nador étaient partie intégrale du Maroc indépendant, et le Maroc demandait à la police espagnole ses services en jouant souvent sur les deux parties.

J'ÉVITE UNE ATTAQUE ET UN MASSACRE

Une autre fois, le 28 mars 1957, j'appris de source sûre que l'on appelle « A 1 » que des unités de la Katiba 12 (une katiba est une unité de fellaga) attendaient le renfort d'une

autre katiba bien armée pour essayer de mettre le feu et détruire le terrain d'aviation d'Oujda, donc au Maroc. C'est de là que partaient de petits avions de reconnaissance que moi-même j'ai souvent utilisés. C'étaient en fait des avions à double commande avec des appareils de photos et on repérait parfaitement ce qui se passait au sol. Ils le savaient et ils avaient décidé de détruire le camp et bien sûr tout le personnel et le matériel.

Sûr de cela, sûr de ce qui allait se passer, je me dis : « là, il y a un massacre à éviter ». Je savais donc qu'il y avait, de l'autre côté de l'Algérie, deux katiba : 240 hommes, qui allaient se faire briser à Bab-el-Assa car je l'avais signalé, par message au général Beme qui commandait l'opération. Je le vois encore disant aux officiers d'Etat-Major : « nous avons un rapport très précis du commandant Larregain, il est certain que le camp d'aviation va être attaqué et brûlé. A nous de prendre nos dispositions ».

Deux jours après, ayant contacté un ouvrier espagnol bien rémunéré et parlant arabe, et recueilli dans un camp trois mulets, avec la complicité des gardes-frontière, je passai du côté de l'Algérie. Je savais exactement où se trouvait le commandant de la katiba. Je me réfugiai dans un hammam de Bad-el-Youd et je lui proposais des mulets. Ils en recherchaient constamment. Il me dit « attend ». Il me le dit en arabe, mais il me semblait, et je le savais, qu'il était kabyle. Je le savais de source regroupée.

Je surveillais les va et vient de cet hammam. J'étais habillé comme un misérable qui cherche à vendre ses mulets pour avoir de l'argent. J'observais de très près les mouvements des fellagas : une très grande discipline. Ils se coulaient dans la nature comme de véritables panthères. Et j'étais là à me dire vas-tu dire ton identité ?

Au bout de deux jours, le chef de la katiba revint d'opération ou de reconnaissance et je lui dis : « Chef, Raïs, est-ce que tu sais que tu as là chez toi un officier français qui est venu te parler ? » U sursauta vraiment et me dit : « non ». Je me présentai et lui dis : « tu vois, l'indépendance vous y avez droit, ce que vous faites est admirable, mais je vous aime trop et je ne puis supporter que vous soyez écrasés. De l'autre côté, ils savent que vous allez venir, ils vous attendent, vous allez être brisés » et j'ajoutai, c'était le temps vous savez, « de toute façon, l'indépendance vous l'aurez, mais ce n'est pas la peine d'aller vous faire massacrer ». J'observai ses réactions. J'avais parlé dans un arabe approximatif, il savait que j'étais français puisque je le lui avais dit. Il revint vers moi. Je me dis : « c'est maintenant ». Non, il désigna trois fellagas pour me raccompagner jusqu'à la frontière marocaine et je l'entendrai toujours dire en français « que la bénédiction de Dieu soit sur toi ». Je lui laissai les mulets.

J'avais certainement risqué ma vie, mais l'attaque n'eut pas lieu, le sang ne coula pas. Et si j'ai obtenu quelques félicitations et si j'ai été cité et proposé pour être officier de la Légion d'Honneur trois fois, les trois fois ça été pour sauver des vies des deux côtés. J'ai fait ma guerre à moi, la guerre d'Algérie à la façon Père Blanc. Je tiens à le dire ici.

LE PORT DE MELILLA

Je revins quelques jours après. Le général Decourneau me demanda d'aller vérifier le trafic du port de Melilla et surtout de situer où se trouvait géographiquement la réserve d'armes que tenait, tout près de la frontière espagnol, un traître, disons le bien, un traître. Il avait été adjudant dans la légion espagnole et il profitait de ses connaissances pour accumuler de l'armement et le vendre aux fellagas.

Je reçus la mission avec une petite photographie de l'endroit où il était à Ras Kebdana. C'était à la sortie même du rio Moulouya qui sépare l'ancien Maroc espagnol de l'ancien Maroc français. L'endroit était bien précis, mais il manquait tout l'environnement immédiat.

Nous devions savoir aussi ce qui se passait au port de Melilla. Nous nous doutions bien que ce port était un centre de débarquement de l'armement et de matériel pour les fellagas.

Il faut dire que pour toutes nos tractations nous avions autant d'argent que nous voulions. Nous avions des paquets, c'est honteux de le dire, des paquets de billets neufs de pesetas de vingt, cinquante, cent. Je m'en souviens encore, parce qu'avec de l'argent, en ai eu trop la preuve, on achète tout.

Je ne connais plus le nom du bateau, mais un bateau déchargeait de la marchandise et Lopez, l'espagnol qui était avec moi, alla trouver le chef des dockers qui déchargeaient, et, lui glissant une importante somme, obtint de lui qu'il tranche ou du moins « fatigue » les filins qui descendaient les charges. Je ne m'inquiétai pas de la somme. En distribua-t-il aux dockers espagnols ? Je n'en sais rien, mais mis au courant, tout en faisant négligemment les cent pas, ayant l'air de ne m'intéresser à rien, je vis l'un des dockers avec un couteau amincir un peu le gros filin.

Le service de renseignements nous donnait de petits appareils très perfectionnés. Je suis piètre photographe, mais il suffisait de les braquer sur l'objectif, ces appareils bien conçus qui possédaient une petite boussole et un niveau d'eau, et on était sûr d'avoir une photo parfaitement claire. Pas de mise au point à faire. Ces appareils étaient français, pas japonais.

Distribua-t-il aussi de l'argent au grutier ? Sans doute, car celui qui était aux leviers donnait des coups secs, la charge ne descendait pas doucement, il donnait des coups secs et ce qui devait arriver arriva, le filin « fatigué » craqua. La charge tomba à terre et le contenu s'évala par terre. Trois fois, la chose se produisit. C'est là que j'ai vu un étalage de pataugas qui venaient de Mauléon. Chacun son commerce ! Une autre charge était des revolvers de poing qui eux venaient de mon pays, Bayonne.

Cela fit beaucoup de bruit en France. Je ne sus jamais la vérité. Que fallait-il faire ? Nous savions que tout cela était destiné aux fellagas, était donc destiné à la mort. Je fis mon devoir. Je ne sais pas si les photos furent exploitées, mais oralement je puis dire ce que j'ai vu.

Nous revenions donc. Nous nous étions rendu compte qu'au port il y avait des officiers de la « Bandera » espagnole. Nous nous doutions que les renforts pour la bandera venaient de Grenade. En fait ce devait être des arabes recrutés en France qui passaient en Espagne, portés sous le titre « renforts » pour la légion étrangère espagnole : la bandera. Mais en fait, c'était des renforts pour les fellagas.

Le lendemain donc, nous avions le temps de flâner et surveiller et je me souviens d'un petit fait. Il n'était pas question de s'asseoir dans un restaurant ou de boire une bière, pourtant il faisait chaud. Dès que nous nous installions, venait s'asseoir à portée de voix un européen des services secrets. Chacun faisait la chasse aux renseignements, alors nous parlions tout doucement, nous massacrons quelques phrases d'espagnol et c'est tout.

Je signale cela, bien que tout le monde ne soit pas intéressé par le contre espionnage, mais j'y avais été formé et j'étais pris au jeu sans grande passion, mais quand même. J'assurai mes responsabilités et je le fis avec conscience.

Ayant noté les faits et assez sûr de nos renseignements, nous nous préparions à partir. Un des arabes qui était avec nous parlait aussi l'espagnol et le français. Le soir nous avions dormi à Telata. Telata était un grand camp de détenus de l'armée rouge espagnole. 1939 était loin mais ils étaient toujours là à faire des pistes pour les espagnols. Il y avait peut être des basques parmi eux, je n'en sais rien, il n'était pas question de les aborder. La nuit du 5 janvier, alors que nous dormions avec tous nos renseignements dans la tête et dans les mains, cet arabe

me dit « moi, j'ai faim, je vais aller chercher quelques zitouns des olives ». Je lui dis « vas-y ». Il ne revint pas.

VENDUS ET TORTURES

Le lendemain, vers 5 heures j'interrogeais Saïd « qu'est-ce que tu en penses ? » Il me répondit comme le font tous les arabes quand ils ne sont pas sûrs, quand ils doutent, ils s'en réfèrent à Dieu. « Que faire ? » Nous avions une seconde mission à faire, puis une troisième, il fallait localiser l'endroit précis des dépôts d'armes détenues et ramassées par cet adjudant traître. Je dis à Saïd, nous irons par là : vers Ras Kebdana.

Nous n'allâmes pas très loin. Je pense qu'il était sept heures quand nous butâmes sur un barrage. Quatre fellagas en armes nous arrêtrèrent et nous dirent : « nous savons où vous allez ». Je n'ai jamais été prisonnier qu'à ce moment là. Je me baissai un peu pour glisser mes mains dans le sac que je portais parce que je ne voulais pas qu'ils reconnaissent que j'étais Père Blanc et surtout je voulais détruire ce petit document photographique qui était en cellulose. Je ne vous ai pas dit : j'avais emporté mon chapelet et aussi mon bréviaire, mais là aussi, tout était faux. Le tampon portait aumônier et mon nom était Jimonez Manolo. Tout était là, mais, dans mon bréviaire, il y avait l'autorisation de célébrer la messe qui portait mon vrai nom et de plus le tampon des Pères Blancs. j'avais aussi une photo de l'ordination d'un certain Père Taris Mathieu, un landais. Je me disais : rien à faire. Tout en faisant semblant de me gratter, je fouillais dans mon sac, c'était une espèce de musette.

Je pus mettre la main sur mon « celebret » et l'avalier. Je laissai le tampon du bréviaire, il ne pouvait servir qu'à cacher ma véritable identité. Quand je voulus avaler cette petite photo, comme une diapositive, ça ne passait pas. Ils s'en rendirent compte et je reçus des coups de pieds, de tels coups de pieds que j'ai senti à ce moment là le sens humiliant de se faire botter ce que je pense.

Ils me mirent les doigts clans la bouche, à en avoir les lèvres fendues jusqu'aux oreilles, mais la photo était passée. Ils n'insistèrent pas alors que je sais ce que nous nous aurions fait nous aurions mis le gars dans un coin et aurions attendu qu'il fasse ses besoins, parce qu'une photo comme cela, ça ne se digère pas. Ils n'insistèrent pas, Ils n'avaient pas de formation de contre espionnage.

Où allions nous ? Nous approchâmes très vite de Beni-en-Zar et c'était là qu'était l'Etat-Major des fellagas. Etat-Major porté sur le Maroc, puisque le Maroc était indépendant, sauf le comptoir de Melilla.

Ils s'attaquèrent immédiatement à Saïd, le sergent chef. Ils le pendirent et l'ayant mis nu, l'un des fellagas, le plus jeune je crois, pris une tenaille à castrer les taureaux et saisissant toutes les parties génitales, sous les hurlements, il leur faisait faire un tour complet. Serrait-il plus ou moins ? Je le sais parce que j'y suis passé à mon tour. Il y avait une grande pendule et tous les quarts d'heure, la même insupportable séance recommençait

J'étais assis dans le coin d'une grande salle qui pouvait faire au moins quinze mètres. Ils m'avaient attaché les pouces avec une ficelle très fine, une cordelette, et, toutes les heures, ils n'oubliaient pas d'arroser cette cordelette qui me serrait à me faire pleurer.

Voyant mon correspondant, mon guide et ami, moi même j'en bavais de peur. Le supplice ! Le Christ a souffert le supplice de la croix ! On fait « campagne contre la torture ». De trois heures de l'après-midi à deux heures du matin, mon pauvre ami subit le martyre. A force de faire un tour avec cette pince ils avaient détaché toutes les parties génitales et le sang coulait. Il n'avait plus la force d'hurler. Il dit cette phrase qui me servit dans ma vie plus que

toutes les retraites que font les prêtres et les religieux : « vous me dites . dis la vérité, la vérité la voilà : le commandant qui est là, il ne connaissait pas mon vrai nom heureusement, est prêtre et parce qu'il est prêtre, jamais il n'a fait de mal aux arabes ». M'a-t-il sauvé la vie ? Non, mais il a témoigné.

Vers deux heures du matin, vidé de son sang, il avait perdu connaissance. Ils lui firent deux ou trois piqûres devant moi pour qu'il revienne à lui, puis ils le détachèrent et l'emmenèrent je ne sais où. C'était mon tour.

Je tremblais. Je ne vous décrirai pas mes souffrances. Ce que je peux vous dire, c'est que, pendu, les orteils touchant à peine le sol, on a les épaules qui se déchirent, on souffre tout le long de la colonne vertébrale. Et cette pince à castrer ! N'insistons pas.

Je pus supporter jusqu'à trois heures. Trois heures et demi s'approchait et je me dis : tu ne tiendras pas ! Je savais trop de choses, j'avais recueilli trop de secrets, je n'en pouvais plus. On a écrit des livres sur les héros qui ont été torturés et n'ont pas parlé. Je les admirais plus que jamais.

Je faisais une intense prière pour me rappeler une phrase que je cherchais. Je ne la trouvais pas. Ayant une énième fois prié l'Esprit Saint, elle me vint. C'était une sourate du Coran qui dit ceci : « si un musulman regarde les parties sexuelles d'un marabout, il deviendra aveugle et il mourra ». Et à trois heures et demi précises, au moment où il venait avec sa pince, je lui dis : « arrête, tu sais qu'il est écrit dans le Coran »... et je répétais avec force : « tu deviendras aveugle et tu mourras ».

Quelqu'un lui aurait donné un coup de couteau dans le dos, l'effet n'aurait pas été plus fort. Il jeta immédiatement la pince à castrer qui avait servi à tuer mon ami Saïd et qui m'avait fait déjà tant souffrir, et sortit. J'étais toujours pendu. Il y a un moment où la douleur vous pince tout le corps, on est comme fou. J'étais donc sur le point de lâcher quand je l'ai vu partir, je me dis « c'est bien, il va me tuer ».

Il revint, non pas avec une arme pour m'exécuter, mais avec une barre en V assez lourde et de toute la puissance de ses mains, il m'assomma. C'était une délivrance. Je porte encore cette marque au front. Il m'entama le front, je perdis connaissance et je revins à moi trois jours après dans une soupenette d'escalier. Je réalisais mal. Ils m'avaient enlevé également ces cordelettes, une torture ! Mes mains étaient enflées, le reste, vous devinez, était insupportable car je n'arrivais plus à uriner. Mais Dieu merci, je n'ai pas eu à souffrir longtemps d'une rétention d'urine.

Ils me surveillaient sans doute, car sitôt que je manifestais un peu de vie, ils venaient me porter des loubias, c'est à dire des fèves noyées dans de la graisse de queue de mouton. En Afrique du Nord, les moutons ont une espèce de réserve de graisse à la queue.

J'implorai : « donnez-moi plutôt à boire ! » Ils m'apportèrent à boire et ayant pu boire, ma vessie se dégagea malgré le massacre. Le chirurgien d'Oran en sera plus tard très surpris : « c'est un miracle que vous ayez pu évacuer sans intervention ». Je réfléchissais. Les idées me revinrent lentement, j'avais trop mal mais quand on a mal, l'esprit est vif Je perçus un bruit de cloche, pas de cathédrale, mais un son léger. Sur le coup je ne réalisais pas ce que c'était, mais dans l'après-midi, je me dis : « là, il doit y avoir une maison religieuse car elle sonne régulièrement onze heures trente, trois heures et demi, le soir six heures et comme je m'y attendais neuf heures. Donc avant le coucher, elle sonnait pour les complies,

Ils me firent sortir de la soupenette cellule. J'avais très mal, mais je tenais debout. La garde se relevait toutes les deux heures, ils étaient trois, très jeunes. Ils avaient des T magnifiques, des armes américaines toutes neuves. Le troisième était un peu plus âgé, trente cinq ans peut-

être et chose curieuse mais vraie, dans le même local ils avaient rangé ma musette où étaient mon bréviaire, mon faux bréviaire, mon chapelet et cette masse d'argent en pesetas.

Les deux jeunes avaient l'air mauvais, le troisième, L'aîné était plus compréhensif Je l'appelai, j'étais assis par terre, j'aurais voulu un bon lit pour me reposer un peu et je lui dis : « tu as une mère ? » Il me dit : « c'est la vérité, j'ai une mère », et je lui dis : « moi aussi j'ai une mère » et je continuai : « vous allez me tuer ? » Il me répondit : « ça n'a pas d'importance ». « Alors, regarde ce sac, lui dis-je, prends, il y a autant d'argent que tu veux, prends tout ce que tu veux, mais je te supplie, apporte moi une enveloppe, un crayon, un timbre, je veux écrire à ma mère et je veux aussi écrire à mon chef de travail, je faillis dire Père Blanc ». Mais j'avais tout mon esprit. Et chose extraordinaire, à la troisième relève, il me rapporta ce que je lui avais demandé.

Je n'ai jamais retrouvé le sac, je n'ai jamais retrouvé le bréviaire, mais l'argent sérieusement entamé pour acheter le docker me servit à ce moment là.

J'écrivis simplement, car mes doigts étaient encore enflés, à ma mère, au Père Polit et au Père Becquart ce petit mot disant : « Beni-en-Zar 7 Janvier : je suis dans leurs mains, si je ne rentre pas vous savez pourquoi. Priez pour moi », et je signai.

Ma pauvre maman reçut cette carte. Je ne lui avais pas dit le métier que je faisais depuis que j'étais rappelé, mais elle se douta bien que j'étais prisonnier des arabes. Que de fois elle me l'a raconté.

Le Père Polit la reçut aussi et également le Provincial, le Père Becquart, un ancien missionnaire du Sahara. J'ai été étonné de la fidélité de ce fellaga. Je ne saurais jamais son nom, mais cet homme, pour qui j'étais un ennemi dangereux puisque j'avais été torturé, avait eu l'honnêteté de poster ces lettres, et de les poster pas à Nador, mais à Melilla. Que de fois, j'ai revu cette lettre chez maman, elle était postée de Melilla du 13 Janvier 1957.

A la relève, quand revint, celui qui me semblait le plus sympathique, et, persuadé que nous n'étions pas loin d'un monastère, je lui dis : « Mohammed vous a dit de prier trois fois et Ben Saïd qui est mort vous a dit que j'étais prêtre et que jamais je n'avais fait de mal parce que j'étais prêtre. Je te demande moi aussi de pouvoir faire ma prière ».

Ils ne réagirent que le mercredi. Je dormais mal, je souffrais, leur nourriture n'était pas bonne ah, ces fèves dans la graisse ! et je buvais. J'avais de l'eau et quand je demandais à m'écarter un peu car c'était une douleur d'avoir la vessie remplie, vous devinez dans quel état était mon bas-ventre, ils s'écartaient et comme eux je me mettais à genoux pour me soulager.

Je le suppliai, je le priai à nouveau : « laisse-moi aller prier comme vous priez. » Le mercredi à trois heures, les trois gardes vinrent me trouver avec un passe montagne pour me bander les yeux. Ca me fit très mal. J'avais été très malmené au début car ils m'avaient cassé la moitié des dents à coup de crosse de revolver. « Dis la vérité », mais je n'avais pas parlé.

Nous ne partîmes pas très loin. Je marchais assez mal. Arrivés devant un grand portail, d'un coup de crosse ils le firent ouvrir. Après m'avoir ôté le passe montagne, une religieuse espagnole se présenta et me dit en espagnol : « qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? ou bien voulez-vous quelqu'un qui parle anglais ou français ? » Je lui dis : « Por favor, envoyez-moi quelqu'un qui parle bien le français ». Une religieuse française vint, je la revis plus tard à Madrid, je lui dis : « voyez mon état, je suis prêtre et je suis entre leurs mains, je n'ai jamais dis mes ennemis, je suis entre leurs mains et je voudrais dire la messe ». Elle alla sans doute consulter sa supérieure que je n'ai pas vue, que je n'ai jamais vue. Elle revint et me dit : « suivez-moi » et eux aussi me suivirent, mais jusqu'à la porte de la chapelle.

J'avais pris la précaution, dès ma remobilisation, d'apprendre par cœur la messe votive de la Sainte Vierge et avec mes doigts gourds et enflés, je célébrai avec ferveur. La sœur ne dit rien, mais le lendemain, jeudi, à quinze heures, à la même heure, ils me raccompagnèrent et c'est là que la sœur me dit maintenant j'ai la certitude que vous êtes prêtre parce qu'hier j'en doutais. Je me suis demandé si ce n'était pas une histoire pour nous attirer des ennuis ».

Elle m'expliqua que la congrégation était celle de l'Enfant Jésus de Prague et qu'elles s'occupaient des filles arabes. Aucun homme n'entrait dans leur couvent. Je la remerciais de ces renseignements et je rejoignis ma cellule. Non, je ne peux pas dire « cellule » parce qu'ils ne m'enfermaient pratiquement plus.

Le vendredi, jour de la grande prière pour eux, je pus bien observer qu'en fait ces jeunes ne pratiquaient pas. C'est une question -qu'on m'avait demandé : est-ce qu'ils se réunissent nombreux dans les mosquées ? Et la seule façon de le savoir était de compter le nombre de chaussures qu'il y avait à la porte des mosquées. Jamais, ça ne dépassait huit, neuf, dix, et c'étaient des vieux. Je me rappelle qu'en comptant ainsi, je passai devant une buvette, l'endroit où on sirote le café, et que l'un d'eux avait soufflé à ses camarades : « c'est lui le patron ». Ça vous fait peur intérieurement ; on ne le manifeste pas, mais je ne suis plus jamais passé par cette ruelle. Ils avaient reconnu sans doute que j'avais un certain rôle, mais je n'avais jamais fait de brutalités, jamais je ne les avais trompés. « Rais », le patron. Que Dieu me garde.

Ce vendredi là, la sœur de l'enfant Jésus de Prague me garda un peu plus longtemps et me dit : « nous avons décidé entre nous de vous aider à fuir. Vous voyez, jamais les hommes n'entreront chez nous. De l'autre côté, il y a une rue. De là, notre aumônier entre dans la sacristie, dit la messe, prend quelque chose à la sacristie et ressort dans la rue. Il ne voit jamais les filles. Donc, nous pouvons faire venir ici une voiture et vous faire fuir ».

Je dis : « ma sœur, ils vous abattront. Je ne puis pas porter sur ma conscience de vous faire abattre ». Courageuses religieuses ! Elle me dit : « jamais, jamais, ils nous estiment beaucoup pour l'éducation que nous portons à leurs filles. Les filles qui sortent de chez nous sont celles qui sont mariées aux grandes personnalités arabes de la région, et c'est nous qui les formons ».

Le lendemain, comme un rituel, à quinze heures et demi, j'étais là et la sœur m'expliqua tout en m'aidant à revêtir les ornements : « nous avons dit à un taxi de venir vous attendre de l'autre côté de la rue. Nous avons payé ce qu'il faut, il vous emmènera, c'est un arabe ». Je célébrai la messe avec beaucoup de distractions mais aussi avec plus de ferveur que jamais. Je me confiai à Marie, j'ai une grande confiance en Marie. Étant retourné à la sacristie et voulant mettre à l'épreuve mes gardiens, je ramenai le couvre autel et j'attendais. Ils ne bougèrent pas. Je me dis : « c'est bon ». Il y a des moments où on dit avec ferveur : « Souvenez-vous Vierge Marie »... Je rentrai dans le taxi. Il était bien combiné, tout le siège arrière était creux et je m'y cachai, bien inconfortablement, recouvert d'une couverture. C'était un vieux taxi. J'entendis la sœur dire : « Anda, vas-t-en ». Il partit.

Mais, il fallait passer devant la caserne de la légion espagnole, c'étaient eux qui gardaient la route. La sentinelle était là. L'arabe lui dit : « je dois aller à Telata pour faire un marché ». J'entendis le légionnaire de garde appeler le sergent. J'étais pris par la peur, une vraie peur, mais il ne contrôla pas du tout l'intérieur, j'étais là caché dans le fond. Et j'entendis le sous-officier de la légion espagnole dire, comme la sœur, « Anda » !

En fait, le taximan qui avait été bien payé, était le protégé des sœurs, mais pas très franc. Je me rendis compte que nous traversions Telata et que nous approchions du poste de police qui séparait le Maroc espagnol du Maroc français. Il me déposa à la nuit tombante dans un

endroit inconnu, mais peu à peu je reconnus le terrain que nous avions étudié comme on étudie une carte, car nous l'utilisions pour nos va-et-vient du contre espionnage. Il me dit : « ce n'est pas loin ». A un kilomètre de là, il y avait effectivement un gué où tous les muletiers passaient, et où toute la contrebande d'armes passait aussi. J'allais vers ce gué. La Moulouya est un rio assez large qui me faisait un peu peur. Je mis en pratique ce que nous avions toujours appris : crever nos poches, essayer de faire un rouleau de nos documents et traverser.

Je me jetai à l'eau. Elle n'était pas froide, elle n'était pas tiède non plus. Je ne pouvais nager que d'une main et je sentais que le courant m'emportait. Je me ressaisis et me mis sur le dos, ça me reposait un peu et je me retrouvai du côté du Maroc français.

Là, je chantai le cantique : Pour l'éternité et dans l'éternité, je chanterai les miséricordes de Dieu. J'étais libre, presque libre, La Sainte Vierge m'avait sauvé. Des quelques documents que j'avais emportés, « avais fait un paquet que j'avais pris entre mes dents. L'essentiel était là.

Je reconnus bien l'endroit malgré l'obscurité. Je reconnus la route de Berkame qui descendait. Avant l'indépendance du Maroc, les français avaient construit un hôpital dont la masse ressortait dans le clair de lune. Je me dirigeai prudemment car les lieux n'étaient pas réservés aux français, ils étaient très fréquentés par les fellagas. Je n'avais plus mes lunettes pour me diriger. J'évitai la grande ville et allai vers Saint Martin du Kiss, le bled que nous occupions. Il n'y avait pas de problème, mais « avais oublié le mot de passe. Le mot de passe, celui que l'on dit pour dire que l'on est vraiment un ami. Tout autour du fort que nous occupions, il y avait des sentinelles françaises qui gardaient. Ils étaient au courant pour moi, il y avait presque onze jours que j'étais parti et j'étais porté disparu.

Le mot de passe, je ne pouvais le dire, j'étais fatigué. Le soldat de garde me vit et cria « halte là où je tire ». Je criai mon nom, je dis « Commandant Larregain », mon vrai nom. C'était fini le contre espionnage dans ce coin là. Je pus avancer. On me félicita, mais j'avais plutôt envie de me reposer. On m'évacua vers hôpital d'Oujda, mais j'étais trop gravement atteint et on me transporta dans un premier temps sur hôpital de Kasba-Tadla.

Si cette expédition fut pénible, le compte rendu que je dus fournir par la suite, les dents cassées et le bas ventre qui me faisait mal et tous les questionnaires me fatiguèrent encore plus. Je fus évacué finalement en avion sur hôpital d'Oran. Je n'avais fait là que mon devoir. Plus tard quand on parla de la coopération entre algériens et français, j'ai été cité et félicité pour avoir évité, au risque de ma vie, des massacres inutiles. On m'a cité pour ce que j'ai fait. J'ai agi en missionnaire, j'ai évité des massacres, c'est tout.

LALA MARIA - COL DE GUERBOUS 18 DÉC. 1956

J'ai été témoin aussi d'un exemple de courage des fellagas. Tous les soirs, à la cadence que je me fixais moi même, je montai sur une colline que l'on appelait Lala Maria, passage connu des muletiers. qui passaient du Maroc à l'Algérie avec des armes et qui en revenaient. Or, un soir, ayant choisi parmi les arabes un homme très chic, franc et loyal, nous étions là cachés bien sûr. Cette piste était connue. Nous remarquâmes qu'à la cadence d'à peu près sept à huit minutes, j'observais ma montre, il passait un muletier avec une bête bien chargée. Nous savions à la marche du mulet qu'il était chargé et chaque fois, ils passaient, sans le savoir, tout près de leur ennemi, de quelqu'un qui les guettait. C'est l'avantage de la nuit, ils passaient à peine à trente mètres de nous, tout en suivant leur piste habituelle.

A leur passage, il nous arrivait une odeur de chevaux blessés, mal harnachés. C'est une espèce d'odeur bien spécifique, cette odeur du cheval blessé et je fis la réflexion : ces pauvres

mulets doivent être dans un bien mauvais état. Mais la régularité de la cadence nous étonna. Il en était passé au moins quatorze à quinze.

Nous avions avec nous un pétard de signalisation qui avait un défaut : de l'endroit où vous le faisiez partir, vous étiez repéré et donc vous pouviez être attaqué. Je posai la question, car si ma vie était en danger, celle de mon compagnon l'était aussi, et je dis : « à la volonté de Dieu ». Je lançai le pétard au moment où un des muletiers passait. C'est un vrai coup de phare qui ne dure que quelques secondes. Le mulet aveuglé, effrayé vint vers nous et nous allâmes vers lui. Et voici le spectacle que je vis : ce n'était pas un fellaga armé, c'était un serviteur et à droite et à gauche du mulet, dans des nattes, il portait un cadavre de fellaga, un cadavre qui sentait déjà mauvais.

Parmi les fellagas, il faut bien distinguer. Il y avait le Moudjahidin qui était un vrai soldat. Les Moudjahidins étaient regroupés en Katibas ou compagnies, et il y avait plusieurs Katibas dans une Willaya. A côté, une espèce d'intendance composée de « Rames » ou serviteurs, des soldats de seconde zone mais dévoués à la cause. Celui que nous avions devant nous était un rames. Il n'avait pas d'arme, mais avec ses compagnons, il portait hors de la zone de combat considérée comme zone à conquérir et occupée par des païens parce que français, ces cadavres tués lors des combats avec les fusiliers marins des commandos Pontchadiers.

Je fus étonné, surpris et je dirai bien admiratif. On m'avait demandé de chercher ce renseignement à la suite d'un accrochage des fusiliers marins des commandos Pontchadiers avec un groupe de fellagas qui avait fait de nombreux morts. Je crois que ce jour là, une cinquantaine de fusiliers marins furent surpris. Les fellagas avaient vidé les magasins de la région de Nemours et revêtus de leurs habits, ils vinrent attaquer les fusiliers malins qui crurent en les voyant que c'étaient les renforts qu'ils attendaient. Le combat fut très dur, les soldats furent surpris et humiliés. Je passai moi-même le Kiss pour avoir des renseignements.

Ils organisèrent la contre attaque. Ils demandèrent des renforts de Nemours. Le combat fut violent. Dès le lendemain, le commandant du détachement des trois compagnies me demanda de voir combien il y avait eu de morts. Voudaient-ils savourer leur vengeance, ou bien cherchaient-ils autre chose ? Personnellement j'étais à la recherche de ce renseignement et il se présentait puisque les combattants algériens tués au cours de ce combat de Bab el Youd passaient d'Algérie au Maroc. Le rames m'expliqua « ça fait trois jours que nous voyageons, les cadavres ne doivent pas être enterrés en Algérie car elle est française. Nous portons ces cadavres pour les enterrer en pays musulman, en pays pur, et le Maroc est indépendant ».

En fait, il me dit simplement qu'il y avait eu soixante douze fellagas tués, les blessés n'étant pas là. Il y en avaient eu beaucoup, ils avaient été évacués dans des villages d'Algérie pour se faire soigner. Étonné, surpris, je demandai à ce rames de s'écarter un peu et je le saluai militairement et avec respect.

J'avais une certaine hâte de partir. Nous subîmes une attaque sur place à Martinprey même. Un sergent qui commandait avec autorité et conscience tout notre service matériel auto fut tué, deux autres furent massacrés. Il y eut un moment de panique. A Martinprey, nous vivions au milieu des fellagas. D'Algérie, ils se repliaient sur le Maroc et nous ne pouvions pas savoir qui était un habitant ordinaire, qui était un fellaga.

Quelque temps avant, je me rappelle que des gardes marocains de la « Moraznie » qui remplaçaient les douaniers, avaient fait attendre, attendre, avant de les laisser traverser l'oued Kiss, des camions chargés d'alfa. Les chauffeurs étaient des européens. Ils ne voulaient pas que ces camions d'alfa pénètrent en Algérie. Terroriser un peuple, c'est arrêter le commerce ! Ils les firent languir et quand les préparatifs pour les recevoir en face furent au point, c'est à dire

l'attaque, ils leur donnèrent le droit de passage.

A peine l'oued Kiss passé, ils leur tirèrent dessus. Je ne veux pas décrire le spectacle. Ils étaient quatre, ils avaient eu la gorge tranchée, des hommes encore tout chauds, la gorge tranchée et le sang qui coule ! Je leur donnais une bénédiction, et eux, ceux qui avaient fait le coup, se défilaient, déjà loin de la portée de nos armes.

Les soldats étaient tous des rappelés, à part quelques sous-officiers, et nous évitâmes un massacre car ils étaient prêts à tout, à tirer sur n'importe qui. Je passais rapidement des ordres car ils me respectaient : « Ne tirez pas ». Ils avaient déjà ramassé quelques arabes dont un Fikiker, c'était un instituteur algérien. Nous savions très bien que c'était lui qui menait la bataille et rackettait la région. Les colons et les petits commerçants n'avaient de repos et de vie que dans la mesure où ils donnaient de l'argent à la révolte. Je me rappelle avoir vu un versement d'un million sept cent mille francs sur un bon signé par les fellagas. C'est lui qui rackettait au nom de l'Algérie et il avait pourtant le rang de sous-préfet de Martinprey du Kiss.

Nous l'avions arrêté et deux soldats le maintenait, prêts à le tuer. Je me dis à quoi cela servira ? Nous avions des consignes de ne pas tuer les gens et le général Beme lui même nous avait dit n'ouvrons pas un second front ». Calmer des soldats, leur dire de rentrer chez eux est une tâche difficile. Et je vois encore le lieutenant Fourcade passer de sections en sections pour dire : « ne massacrez pas, ne tirez pas

Nous prîmes cependant avec nous ce fameux Fikiker. Je ne raconte pas les détails de ce que l'on fait quand on a un prisonnier important : on lui met des tampons d'ouate qu'on arrose d'éther et il reste inconscient. C'est ce que nous fîmes. Le soir même nous le transportâmes à Oujda et tout haut, parce qu'il comprenait très bien le français, il avait les yeux bandés, et il ne pouvait voir en aucune façon, nous mimâmes une scène. « Puisque c'est cela, nous allons le renvoyer sur l'Algérie, nous allons le confier à des parachutistes, on verra ça . Et comme nous étions sur le terrain d'aviation d'Oujda, on fit semblant de le mettre dans un avion, de faire quelques tours et de le recevoir à nouveau sur terre. Il ne pouvait se rendre compte, ceux qui l'interrogeaient étaient autres. Mais cet homme était un brave. Il fut impossible de lui faire sortir un mot. Bref, l'ayant confié au quartier de la Légion du 2^{ème} étranger d'Oujda, nous rentrâmes chez nous ayant cru avoir fait un exploit. En fait, rien.

Après cette échauffourée, l'unité était mouillée, c'est à dire mal vue de la population. Nous reçûmes l'ordre de nous porter sur la place de Ben el Ouidam pour surveiller les passages d'armes. Il y avait là un magnifique barrage financé avec des fonds suisses. Les Suisses n'ayant pas été indemnisés, avaient exigé que ce barrage soit gardé par l'armée française, excellent prétexte pour être là et surveiller les passages d'armes. Je suis resté là à contempler ce barrage. C'était un travail de titan. L'eau venait par deux oueds elle faisait marcher des turbines, traversait le djebel et allait arroser asbah les magnifiques terrains d'orangers et de fruitiers de Kasbah Tadlan.

Je ne restai pas longtemps. j'avais l'appel de Zaba. Je voulais rentrer à la mission. J'avais accompli largement mon travail et je demandai la permission de rentrer. Cela me fut accordé pratiquement dans les quinze jours. J'initiai un jeune homme, un artilleur sortant de Polytechnique. Mais connaissait-il suffisamment le pays pour faire du contre espionnage ou du simple renseignement ? Je n'avais pas à juger. Je lui passais toutes les consignes et devant moi, il eut l'occasion de voir combien il était délicat de faire ce service.

Un peu plus tard, un avion américain de reconnaissance s'écrasa dans l'Atlas. On nous demanda d'aller le chercher parce qu'il y avait des pièces, des affaires secrètes, mais l'Etat-

Major aurait du savoir que tous nos messages étaient pris, tout ce que nous pensions être secret était en fait intercepté par l'armée marocaine. Nous partîmes avec la bonne volonté et tout le nécessaire. Nous eûmes la surprise de rencontrer un détachement de ce que nous appelions l'armée royale marocaine avec un lieutenant que je connaissais. Ils avaient la carcasse de l'avion dans des camions, les appareils de photos et sans doute la boîte noire. Tout était certainement là. Nous fûmes frustrés, nous avions été eus. Je rendis compte. C'était la dernière mission qui m'était confiée. Je le pensais du moins. Hélas, un autre message nous arriva.

Voici ce détachement de l'année royale campait pas très loin de nous. Nous surveillaient-ils ? Nous surveillions-nous l'un l'autre ? Un jour, une quarantaine de ces hommes, par sympathie pour la révolte algérienne quittèrent les anciennes casernes de la Légion pour essayer par Midelt et Colomb Béchar de rejoindre les fellagas d'Algérie.

Ils étaient partis avec armes et bagages. Repris, ils devaient être fusillés bien entendu. Ils passèrent dans la région de Midelt et là, le froid, la famine les bloquèrent. Ayant fini de voler les moutons qui étaient tout autour, ayant terminé leurs vivres et étant encore loin de Colomb Béchar, l'adjudant qui commandait ce détachement de déserteurs envoya un billet nous disant : « Armée française, venez nous prendre, nous ignorons de faim, mais pouvez vous nous promettre que l'un de vous ne nous remettra pas à l'année marocaine ; que l'armée marocaine ne nous jugera pas, ne nous fera pas fusiller. Nous désirons nous rendre à vous ».

Le commandant Kechon qui commandait à ce moment l'Etat-Major de Ben en Ouidan me convoqua et me dit : « qu'en pensez vous ? » « Il faudrait entrer en relation avec le colonel Oufkir ». Le fameux colonel, il n'était pas encore général et je l'avais rencontré quand il n'était encore que capitaine de spahis à Marrakech. Nous l'eûmes par radio et il nous promit, parole d'Oufkir, qu'ils seraient seulement dispersés, s'ils revenaient avec leur armement et leurs bagages.

Il certifica la chose, et nous expliquâmes au messager que nous irions les chercher en détachement léger, c'est à dire un officier, un sous-officier, deux gendarmes éclaireurs devant, deux gendarmes de défense derrière. Il partit un jour avant nous et tout confiants, ne nous rendant pas compte de ce qui pouvait arriver, nous partîmes aussi.

C'était en février, le soleil réchauffait un peu les flancs de l'Atlas et je sommeillais tranquillement, quand j'entendis une détonation. La jeep qui était devant nous était déjà en feu et avait été frappée par deux bouteilles Molotov. Un gendarme partit sur la gauche, l'autre, le chauffeur, criblé de petits éclats de verre et couvert d'essence allait brûler vif. Je ne pensais qu'à cela.

Comme tous les véhicules étaient munis d'extincteurs, je pris mon extincteur et arrivai à éteindre le feu du pauvre gendarme. Mais la jeep était en train de brûler. Le capot s'ouvre par devant et vous fait écran. Je me mis derrière cet écran pour éteindre le feu. Au moment où je m'appliquais à ce travail, le sergent chef hurla : « Mon commandant, vous en avez un derrière ». Le temps de me retourner, un fellaga me jeta par terre, me piétina avec une de ces forces ! Il me frappa à la poitrine avec ses chaussons et chercha à m'émasculer. Heureusement le pantalon de combat a une triple épaisseur mais il m'enfonça quand même son poignard dans le ventre.

Ah, cette vision de ce poignard qui se levait et qui descendait et qui me frappait les tripes ! Il cherchait nettement à déchirer mon pantalon. Il ne m'émascula pas mais coupa au moins mon prépuce. Au moment où il allait refaire son travail et l'achever sans doute, le gendarme qui était par derrière et nous avait rejoint, l'abattit de son fusil mitrailleur. J'eus l'impression qu'un poids lourd s'écrasait sur moi.

Je me dégageai et je compris ce qui s'était passé. Le gendarme qui avait fui était revenu

et avait mis la main sur l'un d'entre eux. J'étais blessé, j'avais l'impression que toutes mes entrailles étaient dehors. Les gendarmes envoyèrent immédiatement un message vers Meknes puisque l'ordre venait de Meknes. Ils vinrent très tard. J'avais tiré, je me souviens, sur l'un d'entre eux. Je voulais simplement lui casser les jambes avec des balles, j'avais tiré très mal et je lui avais cassé les reins. Je l'avais vu rouler, la pente et je demandai aux gendarmes : « est-ce que le « fel » que j'ai blessé tout à l'heure est vivant ? » Ils allèrent regarder et me dirent : « oui, il remue les bras ». Je dis : « ramenez le ».

Je le fis allonger à côté de moi. Il souffrait. Effectivement, ses jambes ne réagissaient plus. Je l'avais mal blessé, j'avais dû toucher la colonne vertébrale et peut-être davantage. On voyait nettement qu'il se vidait de son sang, il avait une couleur terreuse et me regardait avec des yeux haineux. Je le suppliai, j'avais la certitude que j'allais mourir, et je lui dis dans mon arabe pas très pur : « Frère je te supplie, pardonne-moi, tu as fait ton devoir et moi aussi, tu as voulu me tuer et moi je t'ai tué. Pardonne-moi, dans peu de temps nous serons devant Dieu, le même Dieu ». Il me regardait les yeux plein de haine. Parler pour moi était pénible, la moindre parole retentissait dans le ventre et le bas ventre. Je repris ma phrase et de ma vie je me souviendrai de sa phrase : « jamais, jamais, je te pardonnerai, tu m'as tué ». Effectivement, alors que moi, j'ai survécu, lui est mort à côté de moi. Un aspect de la guerre, ce souvenir douloureux ! Je l'ai raconté pour dire ma haine de la guerre. La guerre est une saleté, la guerre est affreuse et elle continue cependant.

Je me suis permis de vous apporter ce témoignage vécu parce que j'en porte toujours les traces sur moi. Je plaisantais en disant que le jour où je serai un peu vieux, à une visite médicale, on me prendra pour un juif circoncis. Je fus quand même bien soigné. Je me souviens de la remarque du chirurgien : « Commandant, votre graisse vous a sauvé. Tout ce qui ressort est de la graisse, vos intestins ne sont pas atteints ». Il me remit cela comme il put. Quant à la cicatrice ou la blessure de ma verge, ils l'ont également réparée.

L'ALGÉRIE : GUERRE OU PACIFICATION ?

La France refusait de reconnaître ces combats d'Algérie ou ne voulait pas parler de guerre d'Algérie. Les blessés n'avaient pas droit à une pension et je reçus ce qu'on appelait « les récompenses des souffrances » et un million de francs.

Déjà ils donnaient un million pour racheter les officiers de renseignements capturés ! Je l'avais refusé d'avance, mais là, je l'avoue, je l'ai accepté et voici ce que j'en fis : la moitié au diocèse de Nouna, un quart je le donnai à ma mère, et avec le dernier quart je me payai un caprice. Je désirai depuis longtemps un calice que ma famille n'avait pas pu m'offrir lors de mon ordination. Je voulais un calice. A Bayonne, chez Arpagon, j'achetai donc un calice très simple sur lequel je fis graver ce chant que j'avais chanté sur les bords de la Moulouya quand je m'échappai des mains des fellagas. « Misericordias Domini in aeternum cantabo »... « Je chanterai les miséricordes du Seigneur pour l'éternité.

Les autorités françaises donc, se gardaient bien de dire le mot « guerre » en parlant de l'Algérie. Ils parlaient de « pacification ». C'est pour cela que dans certains rapports ils citèrent ce qu'un obscur officier français avait fait. Je suis sûr pourtant qu'à une époque, il y avait une telle haine entre les deux camps que j'aurais pu être jugé. Mais, j'avais toujours averti mes chefs et ils m'ont soutenu. Je n'ai jamais rien fait en cachette.

Trois fois, au péril de ma vie, j'ai contacté les deux chefs de katiba : Ketab et Amrouche du djebel El Youd pour les dissuader d'attaquer le camp d'aviation d'Oujda comme je l'ai raconté plus haut.

Une autre action aussi nous avions appris qu'un commando de fellagas cantonné à mechta Saf Saf devait détruire le centre d'alimentation d'eau potable et d'irrigation. Le chef de ce commando s'abritait sous la tenue de la police des frontières justement à mechta Saf Saf. Nous nous rencontrâmes à Berkane tout près de la pharmacie qui ravitaillait les factions ennemies. Il fit mine de me retenir prisonnier. L'ayant assuré que nous ne détruirions pas cette source de remèdes, il me promit que le départ de la grande conduite d'eau de toute la plaine ne serait pas détruit.

Il n'y eut donc pas destruction du camp d'aviation et plusieurs centaines de vies furent épargnées, et l'eau alimenta tranquillement toutes les mechtas entre Berkane et le Kiss.

Guéri, je n'avais qu'une hâte, voir ma mère, revoir ma mère. Elle m'avait cru à tout jamais perdu et massacré par les fellagas, j'étais un peu touché, mais j'étais vivant. Des retrouvailles comme cela, on ne peut les décrire, cela ne s'écrit pas. On les ressent, on les garde et c'est tout. Puis, je retrouvai ici même à Billière, le Père Polit qui avait fait circuler la nouvelle : « le Père Larregain a été pris par les fellagas et sans doute est-il entre leurs mains ». Dieu merci, je ne suis pas resté entre leurs mains mais je les remercierai malgré eux de m'avoir laissé en vie. Encore une fois, c'était contre leur volonté, car je m'étais évadé.

D'autres combats plus fructueux m'attendaient. Je m'étais bien remis de tout cela et j'avais hâte d'aller rejoindre Zaba et monseigneur Lesourd, mais il me restait encore un travail à faire.

LA GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE

Pendant le stage comme officier des services secrets, j'avais pris beaucoup de notes que j'avais envoyées à la rue saint Dominique à Paris. Je signalai mon départ. Le colonel qui commandait les services secrets me demanda de l'aider à rédiger ce qui longtemps a été considéré comme un bréviaire pour certains officiers.

Cela s'appelle : la guerre révolutionnaire. Tout ce que j'avais constaté, toutes les photos, que j'avais pu prendre étaient l'illustration de la guerre du Vietnam.

Les fellagas avaient donc copié dans leurs combats contre nous ce que les chinois avaient réalisé et point par point. Je restai là quelques jours pour rédiger le manuscrit. J'écrivais mieux que maintenant. Nous rédigeâmes ce petit opuscule auquel j'ai pu joindre des photographies des vengeances et des atrocités faites par les arabes sur les arabes ou par les arabes sur les français. C'était un contre témoignage pour fustiger, je ne dis pas la torture, mais pour expliquer la révolte de certains.

Quand on a vu les soldats massacrés, émasculés, quand on a vu des jeunes filles, arabes empalées, portant des traces d'étranglement parce qu'elles étaient accusées d'avoir eu des relations avec des soldats français et d'autres...

J'ai fait cet ouvrage et avec tout ce que j'avais comme documents. Ce document existe dans l'armée. La guerre révolutionnaire, épouvantable guerre ! Est-ce qu'une guerre révolutionnaire ne continue pas ?

Je crois qu'elle continue.

Zone de la Frontière H.B.
Algéro-Marocaine C.S.I.T.F.M. - Z.O.M.O.
Frontière Algéro-Marocaine
Subdivision Autonome d'Oudja.

Etat-Major - Chancellerie

Oudja - le 10 Octobre 1956

N° 4.835 / CH/P0.

Le Général BERNE Commandant la Zone Opérationnelle du Maroc Oriental et la Subdivision Autonome d'Oudja, adresse ses félicitations au Capitaine de réserve Larregain Marcel du 1/8° R.I. pour les motifs suivants :

« Rappelé et affecté dans les Services Spéciaux de la Frontière algéro-marocaine a su fournir à diverse reprise des renseignements très utiles au commandement. Officier de renseignement de valeur. A très rapidement assimilé la technique du renseignement en Afrique du Nord. A su mettre sa grande connaissance des hommes et son esprit missionnaire au service de la Pacification. N'a pas hésité à séjourner plusieurs jours déguisé en arabe dans les agglomérations de Bab-el-Assa, bab-al-Youdy, Bled-en-Sous pour ramener au travail et à la confiance toute la population saine de ces régions, évitant ainsi des massacres certains tant chez les autochtones que chez les Français du Secteur. »

Général de Brigade BERNE
Commandant la Z.C.MO. et la Sub. Autonome d'Oudja

Signé : BERNE

Destinataires :

Mr le Lt-Colonel Cdt la
1/2 Brigade du 35° R.I.

Mr le Chef de Bataillon

Cdt le 1/88°R.I

(2ex. dont 1 au Capitaine Larregain)

Copie : à E.M. 2° Bureau

.....

COPIE CERTIFIEE CONFORME :

Sous/Secteur Frontalier de

Martimprey du Kiss. 1/88°R.I.

« Félicitations auxquelles se joignent celles de son chef de Bataillon et les sentiments les plus reconnaissants des membres de son unité »

P.C. du 1/88° R.I.
H.B.
Commandement Supérieur Interarmées
Des Troupes Françaises du Maroc

Rabat. 21 Décembre 1956 . Etat-Major

N° 8. 2746 . Chancellerie. P.C.

ORDRE PARTICULIER N° 164 .

Vue la proposition du Général de Brigade Berne Commandant la 30° D.I. à Oujda N° 983/CH/ du 25/11/56, le Général de Corps d'Armée Cogny, Commandant Supérieur Interarmées des Troupes Françaises du Maroc, cite à L'ORDRE DE LA DIVISION le Capitaine de Réserve Larregain Marcel Martin du 1/88° R.I. :

« Officier de renseignement d'un exceptionnel dévouement. A la demande du Commandement de la Zone Frontalière a accepté plusieurs fois des missions périlleuses pour dépister les embuscades ennemies. Le 17 octobre parti en mission dans le Secteur de Nodor - important camp de regroupement et d'entraînement des Rebelles au Maroc Espagnol - a été capturé par trahison. Est arrivé à déjouer la surveillance de ses gardiens et a rejoint son Poste avec des renseignements extrêmement importants. Lors de l'attaque Fellagah du 3 novembre à Martimprey du Kiss par son intervention rapide a su calmer les hommes de l'Unité et arrêté des massacres inutiles et des gestes regrettables. »

Cette citation comporte l'attribution de la CROIX DE LA VALEUR MILITAIRE AVEC ETOILE D'ARGENT.

Rabat - 21 décembre 1956
Le Général de Corps d'Armée Cogny
Signé : COGNY.

.....
COPIE CERTIFIEE CONFORME : 22° D.I. Casablanca
Groupement Principal de Casa
Sous/Secteur sud du Teddla

8 Janvier 1957 : Din al Ouidane
Chef d'Escadron Quechon Cdt le 1/88° R.I.

KOURRIGA - MAROC

Nous pensions que cette guerre pouvait arriver en Afrique, et plus tard de retour en Haute Volta je fis des conférences à Toma, au séminaire de Nasso, à Koudougou pour bien expliquer comment les idées pénètrent, comment elles sont colportées, comment elles sont exploitées. Un jour éclata la révolution et je leur citai toujours le fait de Kourriga au Maroc, dans la plaine des mines de phosphates. Kourriga était aussi la base de l'aéronavale.

Dans la guerre révolutionnaire, il faut faire des provocations pour attirer des vengeance. Partant de ces vengeance, c'est la révolution qui s'installe. A Kourriga, les arabes incendièrent la maternité et clouèrent au mur les mamans sans doute déjà tuées avec leurs bébés à côté. On voyait très bien sur les murs calcinés la trace des corps de ces pauvres mamans européennes. C'étaient toutes des femmes des cadres de l'exploitation des phosphates de Kourriga.

Immédiatement l'armée réagit. Un général d'origine corse vint. Il venait de Kourriga même, où avait eu lieu le massacre. On avait convaincu des révoltés arabes que les balles se retourneraient et qu'aucune ne les toucheraient. Il y eut un vrai massacre. Les chars tirèrent, les mitrailleuses tirèrent sur la masse des arabes qui allaient vers le camp d'aviation de Kourriga. Il y eut un tapis de cadavres sur lesquels passèrent les chars.

Voilà ce qu'est une provocation. Bien sûr l'armée française s'était vengée sur des arabes qui avaient massacrés des femmes françaises. C'est comme cela qu'est partie la guerre du Maroc. Elle ne fut pas aussi violente et étendue que la guerre d'Indépendance de l'Algérie, mais elle dura assez longtemps.

La déclaration d'indépendance du Maroc eu lieu le 12 Septembre 1956.

CHAPITRE VIII

EN MISSION

TROISIÈME RETOUR

J'avais hâte de retourner à la mission. Je voulais repartir et mon retour sur Zaba fut une surprise. Pendant mon absence, les Père Dubois et Hovelaque avaient construit un bâtiment en dur. La mission me parût plus belle et presque trop confortable. C'était bien fini la paillotte, la belle paillotte où nous avions vécu dans la joie, la chapelle n'était pas encore construite.

Déjà avant mon départ, j'avais désiré regrouper les mamans, celles qu'on appelait les vieilles mamans. Il est important de les former car comme en France, ce sont elles qui s'occupent des enfants, ce sont elles aussi qui, par des histoires de sorciers, des histoires d'apparitions des défunts, entretiennent certaines superstitions. Nous regroupâmes ainsi quelques vieilles mamans la maman d'Emile Nounki, celle de Cyprien Sama et d'Augustin Banworo. Un ancien militaire nous aidait. Le groupe augmenta rapidement. Ce mouvement fut lancé à Sourou et à Kamena.

LA TOUSSAINT ET LE CULTE DES ANCÊTRES

Nous étions en pays animiste. L'animisme est une très belle chose. C'est le respect de la vie transmise des vivants aux vivants mais qui est gardée, conservée par ceux qui sont déjà morts. Le culte des ancêtres est au cœur de l'animisme et monseigneur Lesourd pris une initiative à l'occasion de la Toussaint.

Bien sûr, nous fêtions la Toussaint, la fête de tous les Saints, et le lendemain, le 2 novembre, il y a la fête des morts. Monseigneur Lesourd traînait avec lui un regret au sujet de ce culte. Nous n'avions jamais fait de remarques sur les signes extérieurs de ce respect et à vrai dire, même les chrétiens avaient plus confiance aux âmes de leurs ancêtres qu'en l'eucharistie.

Monseigneur Lesourd et moi nous nous entendions très bien. Nous faisions partie tous deux de l'équipe de la Conférence Episcopale de Ouagadougou pour le renouvellement de la lie, et cela bien avant le synode des évêques africains. Et sur ce sujet, il me disait : « quand je pense que les dagaris ont, à côté ou en dessous de leur maison, l'appartement ou le siège des ancêtres ». Je vous ai déjà parlé des statuettes en argile que font les samos : les gniakas et qu'ils mettent sous les greniers à mil. Luxe ? Non. Monseigneur connaissait parfaitement la question puisqu'il avait été le fondateur de Dissin, il avait vu cet énorme mouvement des dagaris. Il me disait avec regret qu'on n'avait pas compris la mentalité africaine. Les statuettes et souvenirs que les dagaris gardaient comme des trésors dans cette chambre réservée, c'était ni plus ni moins que des petits bonshommes taillés dans le bois, ils les entassaient, ils n'y touchaient pas, c'étaient des autels sacrés, c'était pour eux un tabernacle. Les ancêtres les protégeaient et c'est une faute de la part des missionnaires d'avoir rompu cela. Monseigneur Lesourd pensait que les jeunes prêtres nous le reprocheraient.

Il me raconta donc qu'il avait demandé à des vieux dagan's de jeter ces fétiches, et que lui-même ne pouvait oublier les larmes d'un chef de famille dagari qui, pour être baptisé, fut obligé de détruire les fétiches de ses ancêtres. Pourtant ce n'étaient pas des fétiches, c'était aussi vénérable que nos photos de famille. Je le dis bien c'était une exposition, comme les photos de leurs ancêtres.

C'est ainsi qu'il fit ce fameux sermon un jour de Toussaint à Nouna. Il prit donc la parole et dit : « dans l'Eglise, nous fêtons ceux qui sont allés au ciel et demain nous irons au cimetière pour prier pour ceux qui sont morts. Et vos ancêtres, où pensez-vous qu'ils soient ? » Il exposa d'une façon beaucoup plus intelligente que je pourrais le faire aujourd'hui ce qu'on appelle le salut des infidèles. Les fétichistes ont beaucoup d'astreintes, il y a des règles très sévères et quantité d'interdits, beaucoup plus que dans la religion catholique.

Il dit simplement ceci : « vous trouverez certainement au ciel quantité d'âmes de vos ancêtres et les âmes des parents de vos parents car ils ont été honnêtes, ils ont sauvé la loi de l'animisme. Ils n'étaient pas païens, ils ont suivi la route qui les a amené au christianisme et demain je vous invite à venir tous au Cimetière pour prier pas seulement pour ceux qui sont morts chrétiens, mais pour prier en souvenir de vos ancêtres dont beaucoup certainement sont au ciel ».

Là, dans l'église même, il y eut un grand brouhaha de joie. Je vous ai déjà parlé d'Alexandre Bonané. Je le vois encore bondir à la sacristie et dire à monseigneur, il avait les larmes aux yeux « jamais, jamais, un missionnaire ne nous a parlé avec ce respect de nos ancêtres ! Nous vous remercions ». Beaucoup vinrent, des gens d'un certain âge, des fonctionnaires. « Quel courage monseigneur ! Mais ce que vous dites, nous l'avons toujours pensé ». Quelques aînés de Koussiri lui dirent : « monseigneur, il faut que tu dises cela à Koussiri ». Nous l'avons répété depuis.

Je verrai toujours les yeux humides de monseigneur Lesourd répétant « nous avons été trop sévères avec nos premiers catéchumènes. Nous leur avons cassé des coutumes que nous aurions dû étudier et conserver ».

En tout cas, sa déclaration de Toussaint porta. Dès quatre heures du matin déjà, le tambour des morts, ce tambour spécial, résonnait. Nous n'avions donné aucun ordre si ce n'est de dresser un petit autel au cimetière. De leur initiative, les chrétiens et je crois surtout les fonctionnaires avec Alexandre Bonané, amenèrent ces tambours. Leur résonance est très forte, le son qu'émet ces grands tambours vous prend aux tripes, c'est triste, c'est profond.

Lorsque nous arrivâmes à sept heures le matin au cimetière, qu'elle ne fut pas notre surprise, que de le voir rempli de gens qui ne pratiquaient pas, qui n'étaient pas inscrits sur nos listes. Ils avaient entendu le message sur les ancêtres et à leur façon, ils venaient honorer dans le cimetière chrétien leurs ancêtres païens qui vécurent presque intégralement leur ascèse d'animiste. Comme on l'a dit plusieurs fois, l'animisme a sa valeur et ce fut le chemin pour faire accepter la révélation.

CURÉ DE NOUNA

Monseigneur venait souvent nous rendre visite à Zaba, et nous savions qu'il était décidé à construire un sanctuaire convenable pour Nouna. Nous devions beaucoup de reconnaissance à cette région. Le mouvement chrétien de conversion était parti de là. Monseigneur y avait été sacré évêque, les premières écoles de catéchistes y avaient été organisées puis peu à peu perfectionnées. Il était décidé à construire une cathédrale. Il avait obtenu d'un bienfaiteur suisse ce qu'il fallait pour la construire. Hélas son projet me touchait car il voulait que j'en sois

le premier curé. J'avais été déjà le premier curé de la paroisse marka de Nouna, je devenais le premier curé de la cathédrale de Nouna. Je crois qu'il a eu trop confiance en moi.

Une fois de plus, et cette fois c'était définitif, je quittai ce cher Zaba. J'allai faire un tour à Kamina, à Sourou, à Yé. Il y avait déjà des chrétiens, le blé germait, et Gassan, ce carrefour où la route Nouna-Toma coupe la grande route coloniale Bobo-Ouahigouya. Là, un marché rassemble, tous les cinq jours, une population importante. Des camions venaient de Bobo Dioulasso comme de Ouahigouya pour acheter des produits, ils amenaient des étoffes et toutes les bricoles dont on peut avoir besoin : cuvettes, seaux, chaussures, tout ce qui fait un marché. Je passai là une dernière fois avant de partir sur Nouna.

LES CONSTRUCTIONS

Monseigneur n'avait pas mis la charrue avant les bœufs. Il avait construit à proximité de la future cathédrale un presbytère et un logement. C'était une mission en matériaux légers avec un grand bureau et une jolie petite chapelle derrière laquelle on pouvait mettre un second bureau. Les portes et les fenêtres venaient des ateliers, tout cela était solidement fait.

Il fallut donc que je m'habitue à nouveau à cette nouvelle vie de Nouna. Je vous avoue que le soir même, mon cafard, je l'ai noyé, je l'ai soulagé, j'ai aéré ma tristesse en allant à Koussiri. Ils me reçurent avec une très grande joie, c'étaient des retrouvailles. Alors que je me sentais perdu, ils m'appelaient et me disaient « Eh, toi le Samorokié, toi le Samo, qu'est-ce que tu deviens » ? C'était bon...

Pendant mon absence, monseigneur avait reçu un don pour l'année sainte et en attendant la cathédrale, il avait construit une petite chapelle en briques rouges base de la mission marka. Aujourd'hui cette chapelle sert de lieu de culte pour le collège Charles Lwanga et le centre de formation technique. C'est un Frère des Ecoles Chrétiennes, le Frère Paul, qui y a fait mettre de très beaux bancs.

Nouna, sur le plan marka, n'était pas bien brillant. Les gens étaient sincères et formaient un bon petit groupe mais qui n'avait tout de même pas l'envergure voulue pour rayonner dans ce pays assez islamisé. Si vous n'avez pas un certain bien-être, si vous n'êtes pas un paysan, je ne dis pas un paysan aisé mais qui a de l'allure, un bon terrain où les cultures réussissent et quelques chèvres, vous êtes considéré comme un petit. C'est ma foi un peu dans tous les pays pareils, même en France.

Là, dans le quartier chrétien de Nouna, qui faisait plutôt miséreux, l'installation de Joseph Tensa Konaté amena un peu de brillant ainsi que celle de toute la famille des Simboro dont plusieurs travailleront dans les ateliers.

Je vous rappelle que Nouna et Koussiri sont très proches et avais toujours en charge cette communauté marka. Monseigneur aimait bien ce village de Koussiri et il avait demandé au Père Guillauma d'y construire une belle chapelle convenable. Quand je revins, les choses avaient été menées discrètement. Certes la chapelle construite ne pouvait pas contenir toute la communauté chrétienne, mais c'était un abri. L'été, nous primes l'habitude d'y aller célébrer le dimanche. Un abri provisoire devant la porte facilitait les rassemblements et la petite cloche donnait un air de petite église de village, c'était très bien.

Les familles avaient grandi. Bien que j'eus traîné assez en France avec cette triste guerre d'Algérie, et à Zaba, j'étais resté attaché à ce village. Il fallait quand même refaire des relations avec d'autres, mais ce fut tout naturel.

Les africains comme tout le monde ont besoin d'un peu de bruit, de quelques festivités

pour confirmer leur foi. Toutes les missions étaient sous la protection de la Vierge avec des appellations différentes. Nouna était la paroisse de Notre Dame du Bon Secours. Nous organisâmes une procession de la statue de la Vierge en pensant à tout le bien qui était fait en France sur le parcours de la Vierge de Boulogne.

Cette tournée de la Vierge à travers nos villages fut un succès. Que de chants ! Que de fêtes ! Je ne dis pas qu'il n'y eut pas d'abus, à l'occasion de la fête de la Vierge, le dolo coulait, les gens venaient, les petites disputes aussi. Mais à côté de l'aspect festif, que de prédications, de lectures de l'écriture Sainte, de préparations à la confession individuelle, l'eucharisties portées aux malades. Partout le passage de la Vierge, fut l'occasion d'un vrai renouveau.

Et puis, il fallait faire attention car les gens faisaient des dons en argent, le mettant dans une écuelle et l'argent, c'est délicat. J'ai désigné moi-même un homme très honnête : Jean Marcel, dont la fille devint religieuse plus tard, qui fut chargé de recueillir les sommes et cela fit je crois plusieurs milliers de francs de l'époque. L'argent fut versé à la procure pour construire des chapelles de brousse.

Lors d'un voyage sur Bobo-Dioulasso, j'avais remarqué une bonne initiative. Sur la grande route menant à la frontière de la Côte d'Ivoire, les Pères avaient fait planter des croix. On savait que si l'on suivait le sentier qui passait par cette croix, il y avait une communauté chrétienne au bout. Cette idée me plut, et la campagne fut lancée de planter des croix à l'entrée des villages tout le long des pistes et des routes. Ce fut un succès aussi. Ces croix en ciment étaient faites par les élèves du centre de formation professionnelle que dirigeait le Frère Eugène Heule : un bon exercice pratique pour les élèves. Les villages y contribuaient en versant un peu d'argent.

Ainsi, nous plantâmes un certain nombre de croix, bien faites et solides. La première croix le fut à l'endroit où Danso de Simbadougou fut abattue par son fiancé. C'est là qu'elle avait versé son sang et avait témoigné. Cela méritait bien une croix. L'installation de toutes ces croix furent aussi l'occasion de catéchèses et de fêtes religieuses.

CULTURE PRÈS DU FLEUVE VOLTA

Une autre initiative qui me tint à cœur fut d'essayer de grouper quelques villages en amont du fleuve Volta autour de magnifiques terrains très fertiles. Régulièrement les services des grandes endémies (lèpre, maladie du sommeil, onchocercose) faisaient déboiser en amont et en aval du fleuve. Je m'étais rendu sur les lieux et je me disais : quel dommage que ces bords de la Volta si riches ne servent à rien. Je consultais les gros villages comme Dira, Dessé, Yasso, surtout Dira dont les terrains s'étaient très appauvris à force d'être cultivés. On n'y utilisait pas d'engrais et ils n'avaient aucune idée pour utiliser les engrais végétaux. Il n'y avait aucune formation pour cela. Il faudra plus tard la création de centres agricoles pour apprendre la façon de faire du compost, pour amener tous les détritiques des villages dans les champs pour enrichir les terres.

Une vingtaine de familles de Yasso et de Dira s'inscrivirent comme volontaires pour, aller s'installer dans les « Badara », bords du fleuve, dans ces régions entre Dira et Toroba.

Mais, il fallait mettre dans le coup le médecin des grandes endémies pour garantir la santé de ceux qui iraient sur les bords du fleuve. Je m'adressai à lui et il me dit : « je vous garantis la couverture ». On savait que la présence constante de l'eau et son peu d'écoulement favorisait le développement des maladies de l'onchocercose, ajoutées à la présence de la mouche tsé-tsé porteuse de la maladie du sommeil. Comme pour les moustiques et le paludisme, toutes ne sont pas infectées, mais on ne sait jamais.

Il me dit : « voilà, les précautions à prendre : ils vont emmener avec eux leurs chiens et sitôt qu'ils sentiront que le chien ne répond pas à leur appel ou se perd un peu, c'est qu'il a été piqué par la mouche qui donne l'onchocercose. Le microbe de l'onchocercose réagit beaucoup plus vite sur les bêtes, disons les chiens, que sur les hommes. Sitôt qu'un cas se présente, repliez vous et nous ferons désinfecter ». Forts de cette promesse, nous décidâmes que les femmes et les enfants resteraient loin de la forêt, ils resteraient tout autour de Ziga, un village très sympathique avec un certain Jean à la tête de sa communauté. Cet homme boitait depuis qu'il avait protégé une femme attaquée par un lion. Il était très populaire.

Je demandai donc que les femmes viennent loger dans le village avec leurs enfants pour ne pas s'exposer aux piqûres des mouches tsé-tsé. Les hommes pénétrèrent dans la forêt. Une légende courait, disant que les gens qui entraient dans cette forêt devenaient aveugles. Toujours la fameuse mouche. Ils attrapaient des nodules sur le dos et sur le corps qui étaient insupportables et, effectivement, les gens mouraient.

Un matin, ayant bien averti la population, j'allai seul avec Jean célébrer une messe dans cette forêt. C'était une messe en l'honneur de la Vierge. Plus tard, je dis une messe en l'honneur de saint Michel archange. Nous avions dégagé un lieu, coupé les herbes et les épines, et là, sur un autel rustique nous offrîmes le sacrifice en demandant à Dieu de bénir cette terre et Lui demandant que tous les gens qui y viendraient aient à manger à leur faim.

Le problème était là : ils étaient sous-alimentés, ils ne mangeaient pas à leur faim. Il fallait faire autre chose que des prières. Oui, je le dis bien, sans moqueries, ce ne sont pas de simples prières qui pouvaient nourrir et remplir le ventre.

Nous avons quand même prié, récité le chapelet et fait ce geste religieux de « l'asperges me » pour bénir les champs. Les hommes partirent avec leurs chiens. Ils abattaient beaucoup d'animaux, ils avaient de la viande et tous les cinq jours, cela avait été entendu comme cela, ils rentraient au village. Les bêtes de la forêt qu'ils abattaient étaient un peu « frottées » sur le feu et ils amenaient cela à leur femme et à leurs enfants. Puis, ayant fait un bon repas ou deux, ils repartaient en brousse.

Ils défrichèrent ainsi un grand, un immense terrain, bien plus de cent hectares. Le chef des agriculteurs de l'administration vint le mesurer. Ils eurent de quoi cultiver pour les vingt familles. Quand tout fut nettoyé et que les mouches eurent disparues, elles n'avaient plus l'ombre de la forêt pour vivre, les femmes et les enfants purent venir. Ce fut une fête, une grande fête. Ce fut merveilleux. Vous imaginez le mil semé, le maïs semé qui poussaient comme dans un jardin grâce à l'humidité ambiante. Il fallait faire distribuer de la quinine aux enfants, et nous avons amené des moustiquaires pour protéger femmes et enfants. Je sais qu'il y eut des protestations dans les familles, que le papa tirait le moustiquaire vers lui et femme et enfants se faisaient piquer.

D'autres gens de Yasso et Dessé vinrent aussi s'installer. Est-ce que ce fut un bien ? Est-ce que ce fut un mal ? Ce fut un bien. Beaucoup de jeunes ayant faim, n'ayant pas d'argent filaient, s'échappaient vers le Côte d'Ivoire où ils étaient pratiquement comme les esclaves des Ivoiriens. Je devais en être témoin plus tard. Ils cultivaient les champs pour des salaires de misère, des salaires de honte, exploités par les agnis, par les baoulés. Non, il ne le fallait pas.

Le docteur Bourreau, responsable du service des grandes endémies, était venu voir plusieurs fois si les chiens ne crevaient pas. En fait, nous dûmes nous replier au moins trois fois. Il fit désinfecter. Les avions passaient et versaient du D.D.T. Ils passaient et les mouches s'éloignaient et les cultivateurs pouvaient pénétrer à nouveau dans la forêt.

LES ZÉBUS

Je vous ai déjà parlé déjà du niveau social des catéchistes. J'obtins du diocèse de Vannes un don important pour acheter et former des zébus. Cela me travaillait depuis longtemps. Pourquoi ? Pour labourer de grands espaces. J'avais donc une paire de zébus à chaque catéchiste, du moins aux plus courageux. Ils devaient me rembourser petit à petit. Au départ, ils ne furent que douze. Douze, car certains villages ne furent pas assez généreux pour donner des terrains de culture suffisamment grands à leurs catéchistes pour être cultivé avec des zébus et la charrue.

Ces zébus avaient été castrés, bien soignés. On leur avait mis des anneaux. Vous me direz que tout cela n'est pas apparemment un travail missionnaire. Si, tout ce que l'on fait à l'homme, on le fait au Christ, et tout ce que l'on fait pour relever la condition humaine, on le fait pour rendre gloire à Dieu.

Moi-même, je suis allé dans ce grand enclos qui devint plus tard « une banque à bœufs » : on y gardait un certain nombre de bêtes déjà dressées en réserve en cas de maladie des bêtes & attelage. Ces gens étaient de bons cultivateurs, mais ils ne connaissaient à l'origine que la daba.

Monseigneur encouragea cette initiative. Il fallait donner un bon niveau social à nos catéchistes. Je vois encore Maurice, Sébastien et les autres s'habituer à caresser les bêtes, à leur parler. Avant de les frapper, je leur avais recommandé de leur donner un nom et de toujours les appeler par le même nom, avec douceur. C'était l'ancien officier de cavalerie qui refaisait surface.

Ils n'étaient pas tous faciles. Le zébu est une bête à demi sauvage, l'homme ne l'approche pas comme cela. Il faut voir toutes les précautions qu'il faut prendre pour en capturer un, le calmer, l'attacher à un arbre par le museau et les pattes arrières pour qu'il s'habitue à l'odeur de l'homme. Il faut qu'il accepte de lécher le sel gemme, qu'il assimile peu à peu au goût de l'homme.

Cela, je l'ai fait de tout mon cœur, ce fut un progrès. J'ai gardé quelques photos de ces premiers sillons qui n'étaient pas bien droits mais c'était une grande avance ou progrès sur la daba. Ils pouvaient cultiver de grands espaces, seuls avec un enfant ou leur épouse, ou quelqu'un de la famille qui venait les aider. Ce n'est que plus tard que ces zébus parfaitement dressés marcheront avec des commandes à la corde. Mais on en était encore loin. Il fallait donc toujours qu'avec une corde attachée à leur anneau on les mène, on les tire presque par devant pour les faire avancer. Oui, ce fut une grande avance, un grand progrès. Encore une fois, il ne faut pas oublier cette parole du Christ à ses apôtres : « faites les asseoir et nourrissez les vous-mêmes ». Le Christ l'a fait et cette parole a souvent été dans mon esprit : « vous-mêmes, nourrissez les et donnez leur à manger ».

Sur le plan social, il est évident que les missions firent beaucoup. Je parle autant de Toma que de Zaba et de Nouna, les missions que je connais. Je ne les connais pas toutes loin de là. Il y aura aussi plus tard celle de Bomborokuy fondée par Nouna, où au début le premier Père qui s'occupait de Bomborokuy logeait à Nouna. Bomborokuy était une mission bwaba ou bobo qui allait jusqu'à la frontière du Mali.

Mais des bruits précédant l'indépendance se faisaient entendre.

CHAPITRE IX

L'INDÉPENDANCE.

R.D.A. : MOUVEMENT DU RASSEMBLEMENT DÉMOCRATIQUE AFRICAIN

Quelques africains de l'Afrique occidentale, partageant les mêmes idées ou aspirations pour une indépendance rapide de leurs pays respectifs, s'étaient réunis à Bamako. Cette rencontre historique avait été animée par monsieur le docteur Félix Houphouët Boigny, médecin et chef de canton de Yamoussoukro en Côte d'Ivoire. Il était ardemment soutenu par monsieur Ouezzin Coulibaly, originaire de Haute Volta, mais à cette époque directeur de l'école de Korhogo en Côte d'Ivoire, Modibo Keita qui drainait les idées du Soudan, Hamani Diori, également instituteur à Niamey au Niger et bon ami de monsieur Ould Dada de Mauritanie. Seul Sékou Touré de Guinée était à part.

Ces représentants courageux n'avaient aucune hostilité ni contre la France, ni contre l'Eglise. Leur lutte était légitime. Ils revendiquaient avec force, ce que l'élite de ces différents territoires recherchait. A l'unanimité, ils choisirent comme président le docteur Houphouët Boigny, celui qui avait les idées les plus avancées, et ils baptisèrent leur congrès : Rassemblement Démocratique Africain. C'était en 1955.

Ces territoires de l'Afrique occidentale étaient devenus comme des territoires autonomes avec chambre de représentants qui siégeaient donc à l'Assemblée nationale des députés de France. Ces représentants avaient été choisis par leurs compatriotes en assemblée territoriale. Ce sont ces assemblées territoriales qui furent sollicitées pour voter l'union avec la France.

Nous-même avons été réquisitionné pour le déroulement correct de ces votes pour les députés de la future république de Haute Volta. Le jour de leur investiture officielle, chacun reçu du gouvernement français une Mercedes. Chez nous, furent élus le fils du chef de canton de Kouka : Siaka Sanogo et Bernard Boni originaire de la région de Dédougou.

Mais ce mouvement avait été noyauté dès le départ par le parti communiste, vers lequel Monsieur Houphouët Boigny s'était tourné, aussi rapidement devint-il anticlérical, d'où rapidement certains relents de mépris pour les missions. Nous vîmes alors les jeunes qui revenaient de Côte d'Ivoire qui lançaient des chants et danses nettement hostiles et ayant pour but de détourner les jeunes chrétiens de leur enthousiasme pour la Mission, considérée alors comme la championne de la liberté et de la lutte contre les abus de l'administration française. Ceci à un point tel que monseigneur Zoungrana dut publier une lettre de mise en garde à la population vis-à-vis du R.D.A.

A Korhogo en Côte d'Ivoire, il y a toujours la place appelée « Carré des Martyrs ». Ils le furent à l'occasion d'une importante manifestation pour réclamer le départ de la France. A la suite de cris hostiles poussés par un noyau dur et incités par des meneurs communistes français venus d'Abidjan, il y eut un mouvement vers le côté où était groupé les « blancs ». Le capitaine du détachement du 43^{ème} R.T.S. qui était venu assurer la sécurité paniqua et après une seule sommation, au lieu de faire tirer en l'air comme cela se fait dans ces cas, fit

tirer sur la foule qui se dispersa en désordre laissant neuf cadavres et des blessés dont certains moururent par la suite.

Dans l'immédiat, ils furent ensevelis sans &autres cérémonies, mais l'enquête menée par des experts venus de France, dévoila bien que les agitateurs avaient été formés par les communistes, et en sous-mains avec les encouragements du Gouverneur lui-même. Le fondateur du R.D.A. Houphouët Boigny comprit alors où le menait ses amitiés pour l'Est, et changea complètement d'attitude. Mais avant que la foule comprenne que le R.D.A. avait changé d'âme et d'esprit, il se passa des années, d'autant que dans bien des endroits, dont Nouna, on ignorait que la vraie base du R.D.A. était en Côte d'Ivoire.

Le R.D.A. pénétra donc dans tous nos villages et à plus forte raison à Nouna. On ne parlait pas d'Houphouët mais de « Phoué Phoué c'était le Dieu Sauveur. Dans les gros villages comme Goni et même Dembo, il se forma des groupes RDA qui voulurent s'opposer au groupe des catéchumènes. Certains chrétiens « lâchèrent » au bruit de la liberté. On disait que Phoué Phoué avait supprimé le travail forcé alors que c'était le général de Gaulle qui l'avait proclamé à Brazzaville pour remercier les troupes noires et surtout les notables noirs de l'avoir suivi. On disait aussi qu'avec Phoué Phoué viendrait la fortune et la liberté.

Pourtant l'église était consciente de l'imminence de cette indépendance, événement capital pour un pays. Si certaines premières manifestations nous étonnèrent, nous désirions la fin du colonialisme. Nous avons été les témoins attristés de l'arbitraire de l'administration et aussi ses victimes. L'église avait pris les devants en formant des prêtres et au concile Vatican II, en 1963, beaucoup furent surpris par le nombre d'évêques africains. L'indépendance était désirable.

LES PRÉMICES DE L'INDÉPENDANCE

Les gens sont versatiles, les gens se font facilement tromper. Nous en eûmes la preuve. Il y eut des moments très chauds. A Goni, tout un groupe de la bande RDA passait devant la chapelle au moment des offices en chantant et en agitant des drapeaux de la Côte d'Ivoire et disant que c'était le fin de ceux qui avaient cru en la mission.

Ils avaient fait de grands abris avec les tiges de mil dans les villages. Je suis peut être impulsif, mais il y a des gestes qu'il faut faire. Je me souviens que, les ayant vu passer et se moquer du catéchiste Jean Pierre, le chef des catéchumènes et des chrétiens, je pris une boîte d'allumettes, je n'avais pas de briquet à l'époque, j'allai vers le rassemblement qui se tenait sous un très bel abri dans le quartier du chef de village de Konaté. Je mis le feu à une touffe de tiges de mil et je dis : « ou bien vous arrêtez les provocations contre les enfants de l'évangile, on disait les enfants des Pères, hélas, ou je brûle votre abri ». Et je fis mine, je ne l'aurais jamais fait, de monter sur un tonneau pour faire brûler leur abri qui aurait flambé comme de la paille, c'était de la paille d'ailleurs. Ils m'implorèrent. Je leur dis : « c'est bien, gardez votre abri, chantez, mais ne venez pas nous provoquer à la chapelle ni à la maison du catéchiste ».

C'étaient des mouvements certes avant coureur, mais nous avons vu comme vous le devinez, certaines femmes, certains hommes surtout, rejoindre les groupes RDA, car le salut devait venir de là.

Chose remarquable, à Koussiri, il n'y eut aucune défection. Le mouvement RDA ne pénétra pas à Koussiri et dans la ville de Nouna, aucun groupe de chrétiens qu'ils soient samos, bobos ou markas ne suivit les danses RDA. Nous les entendîmes, certes, mais elles ne furent pas suivies.

A Goni, il y eut des défections, c'était un immense village, ils pouvaient se permettre

cela. Plus bas à Yasso, à Dessé, il y eut également quelques défections et les groupes RDA eurent un petit moment de prospérité, mais pas beaucoup. D'ailleurs nous sentions bien que c'était utile, il fallait que les nôtres soient mis à l'épreuve. « Tiendra, tiendra pas »... Je vous l'ai dit peu lâchérent, mais certains, oui. Il faut dire les choses comme elles sont.

Le président du RDA était le fameux Phoué Phoué en fait Félix Houphouët Boigny. Chez nous, le mouvement était en retard, mais nous savons par l'histoire qu'Houphouët Boigny fut entraîné dans la politique par un administrateur. Il était député et écoutait les communistes. Intelligent, bien conseillé, il se rendit compte que c'était une erreur. Il laissa tomber le communisme et fut plutôt favorable aux missions. Tout cela était répercuté chez nous avec du retard. C'étaient des braves gens, de braves garçons qui étaient allés travailler dans les plantations et ramenaient des danses nouvelles, des idées nouvelles. La nouveauté a toujours eu du succès en Afrique comme partout ailleurs.

Il régnait une certaine effervescence. On parlait de l'indépendance, et certains futurs députés, toujours les mêmes, semaient des idées fausses : qu'il n'y aurait plus d'impôts, qu'il n'y aurait plus de travaux forcés ou faits bénévolement après recrutement par la force. Pourtant le travail forcé était déjà bien supprimé, les ouvriers étaient payés, les manœuvres, qui allaient entretenir les bâtiments administratifs ou travailler sur les routes, étaient payés individuellement, c'était cela la grande différence.

Siaka Sanogo, fils du chef de canton de Kouka qui était d'ethnie bobo et directeur d'école, aidé d'un certain Bakari, passait dans les villages et organisait des danses et disait : « vous voyez, c'est nous qui allons vous sauver. Bientôt il y aura l'Indépendance, tout ira bien, car nous allons chasser les blancs ». Il le disait, n'oublions pas que nous n'étions qu'en 1958-1959. Tous ces bruits couraient et mettaient une certaine agitation.

Bernard Boni était pourtant un véritable « enfant de la Mission Catholique ». Il avait été formé par le Père Maurois qui, par amitié, avait largement parfait son instruction. Il s'exprimait parfaitement et avait le sens des phrases bien tournées. Beau parleur et bel homme, il en imposait. Il avait des amis parmi les fonctionnaires, car rentré dans ce sérail très réservé des privilèges, il en avait pris le style hautain. C'est lui qui prêchait partout qu'il fallait le nommer député. Déjà, juste avant les années de l'Indépendance, la France essaya la politique de l'union, et quelques - députés furent admis à siéger dans la chambre des Députés : Houphouët Boigny pour la Côte d'Ivoire et Henri Guissou pour la Haute Volta avaient été alors élus.

De 1950 à 1959, Nouna avait triplé de population. En ville, il y avait de l'argent, car les ateliers de la procure employaient une cinquantaine d'ouvriers. Ecoles et collèges avaient amenés un bon nombre d'enseignants : en plus des écoles primaires, la mission avait ouvert un collège « enseignement général à Nouna, identique à celui qu'elle avait déjà fait à San, aujourd'hui au Mali, et qui sera confié aux Frères des Ecoles Chrétiennes, et aussi un centre de formation artisanale rural, longtemps dirigé par le Frère Heule, Père Blanc. Les travaux de la cathédrale avaient commencé, et les maçons, nombreux, s'activaient. Les samedis et dimanches les nombreuses cases à dolo ou cabarets étaient fréquentés, tambours et joueurs de balafons entretenaient une joyeuse atmosphère. Mais messieurs les Députés souffraient de voir ce progrès attribué à la mission, représentée par la personnalité très populaire de monseigneur Lesourd.

Pourtant, pendant toute cette époque, monseigneur menait une politique de rigueur, de très grande prudence. Jamais il n'eut un mot contre l'administration. Jamais le gouverneur qui avait envoyé des inspecteurs fouiller dans les archives de l'administration ne put le prendre

en défaut. Il l'aurait voulu, mais monseigneur était prudent.

Peu à peu, les immenses groupes de catéchumènes furent passés au tamis des épreuves. On parcourait plusieurs étapes avant de devenir chrétien : recevoir un prénom, puis la médaille, le chapelet, puis l'insigne des vrais catéchumènes la médaille-croix et enfin le baptême.

5 AOÛT 1960 : L'INDÉPENDANCE

Inutile de rappeler les diverses étapes qui précédèrent l'Indépendance. Il y eut une campagne pour l'union de la Haute Volta et de la Côte d'Ivoire avec la France. On vota et ce fut : « *Non à l'union avec la France* » et « *Oui à l'Indépendance* ». Notre chef de subdivision de Nouna : monsieur Garat en fut malade. Il tomba réellement malade. Il nous demanda de venir l'aider. Il était rouge, nous craignions pour sa santé. Son apéritif était toujours le perrier-cognac, c'était très fort. Nous, nous arrêtions toujours au premier, lui, s'en servait deux ou trois pour se donner du courage. Il était inconsolable du fait que la foule ait pu voter « Non à l'union avec la France ». Effectivement, il dépérit et nous dûmes l'évacuer et il mourût de contrariété.

Les députés étirent comme premier Président de la République de la Haute Volta un bobo natif de la paroisse, mais qui était alors directeur d'école à Banfora : Ouezzin Coulibaly. C'est lui qui fut le premier élu, mais l'indépendance totale ne vint pas sous son autorité-.

Il fit une tournée, je me rappelle avoir été le saluer à Tougan. Il était très fatigué. C'était un ami intime d'Houphouët Boigny. Il était sincère je crois, mais buvait tellement pour se soutenir qu'il mourut. En fait, il mourut d'un cancer du foie.

Celui qui fit campagne pour être président, était secrétaire du service de santé de Dédougou Maurice Yaméogo. Ancien séminariste, il avait reçu une certaine éducation et avait des prétentions. Dans le service des grandes endémies, il était passé infirmier-major. Il fit campagne sans doute soutenu par le Président Houphouët Boigny. Lors de sa campagne, il vint à Nouna, où il se posa, s'il vous plaît, en hélicoptère, l'hélicoptère personnel d'Houphouët Boigny. La chose fit sensation. Il parla. Les gens comprenaient-ils quelque chose à cette présidence de la République ?

Ses intimes, ceux qui rodaient tout autour, comprirent sans doute qu'il y avait des privilèges et des places à gagner, mais les gens retinrent surtout que Maurice Yaméogo était venu du ciel dans son hélicoptère piloté par deux français. Cela fit du bruit. Son nom fut connu, et aux élections qui suivirent, il enleva facilement la place de Président de la République.

L'indépendance totale de la Haute Volta n'ayant été acquise qu'en 1960. Il est historiquement le premier Président de la République de la Haute Volta. Ouezzin Coulibaly n'avait fait que tracer la route. Je me souviendrai toujours de cette indépendance à Ouagadougou. Vraiment on flatta la population. Des délégations vinrent de France. Monsieur Cornu Gentil était alors gouverneur. A Ouagadougou, après que le nouveau drapeau de la Haute Volta fut hissé et notre drapeau descendu, le gouverneur invita tous les nouveaux députés à rejoindre leur Mercedes. Partout après, il fallait attendre l'arrivée de nos députés sur place pour participer aux festivités avec toute la population.

A Nouna, nous assistâmes aussi à la descente du drapeau français. Ça fait toujours de la peine. On avait fait un double mât pour la circonstance, on hissa le drapeau de la Haute Volta qui portait les couleurs des fleuves : Volta rouge, Volta blanche, Volta noire. La chose était bien pensée. Après tout, cette indépendance, il la fallait. Il y avait eu beaucoup d'abus de l'administration, il la fallait.

Bien sûr, tous les chefs de circonscription, les anciens commandants de cercle furent remplacés par des commandants africains. C'était normal. Nouna était réputé comme un fief difficile à commander. Il y avait beaucoup de chrétiens, beaucoup d'affaires et notre premier administrateur fut un certain Amadou Ouedraogo. En fait, nous le sûmes très vite, c'était un renégat. C'était un chrétien, son vrai prénom était Jean Baptiste mais pour épouser une deuxième femme, je ne crois pas que ce fut par conviction, il avait opté pour l'islam et depuis était opposé aux missions.

Son installation ne fut pas pompeuse, mais enfin. Il voulut garder les traditions des administrateurs français qui l'après-midi offraient une garden party où les tables étaient garnies de viandes, de boissons également, mais je ne veux pas faire de comparaisons.

Il nous reçut chez lui avec tous les notables. Il reçut particulièrement Monseigneur et moi-même ainsi que le Père Dubois. Il ne fut pas bavard, on le sentait méfiant, nettement méfiant. A la réception, les gardes empêchaient que ceux qui n'étaient pas invités ne pénètrent dans ce que l'on appelle l'enclos de la résidence, une belle résidence, avec un beau jardin et qui avait été entretenu par l'administrateur Garat.

Mais ce fut un pillage : viandes, boissons, pains disparurent en quelques minutes. Je dis bien un pillage. Des gamins franchirent les clôtures, envahirent les tables à tel point que les gardes durent les chasser à coup de nerf de bœuf. J'en ai gardé une triste impression car j'aurais préféré que cette réception fût digne, bien réussie pour faire honneur au nouveau responsable voltaïque. Hélas ce fut un fiasco.

LA MISSION CONTINUE

Nous étions tout à la mission. Nous entretenions loyalement de bonnes relations avec tous les membres de cette nouvelle administration. Enfin, nous étions à notre travail.

LE MINARET DE KOUSSIRI

Ayant été fait prisonnier et torturé par les fellagas à Melilla et Nador au Maroc espagnol et sauvé miraculeusement grâce à des religieuses. Je voulais marquer le souvenir des deux arabes torturés et morts pour me sauver la vie. Voici comment je le fis.

J'ai dit que Monseigneur avait fait construire une belle petite chapelle à Koussiri. Tous les chrétiens ne pouvaient y entrer. Il fallait donc agrandir. Des bienfaiteurs de France m'aidèrent, jamais nous ne les remercierons assez. Je demandai aux gens s'ils acceptaient que pour terminer le clocher, je mette un dôme en forme de minaret coiffé d'une grande croix. L'erreur ne serait pas possible. Ils acceptèrent, mais ne se fatiguèrent pas beaucoup pour les travaux. J'avais deux bons maçons. Le clocher fut donc rehaussé et tout le chœur arrière poussé au moins de trois à quatre mètres. La chapelle devint certainement plus vaste, les bouts de bois qui servaient de bancs furent remplacés par des briques bien polies au ciment.

Plusieurs fois, on m'a demandé pourquoi ce minaret ? Oui, c'est une promesse que j'ai faite, car vraiment, au Maroc, j'ai été sauvé par la sainte Vierge et le sacrifice héroïque des deux arabes, alors que j'aurai du disparaître.

LA FONDATION DE TIONKUY

Le concile Vatican II se préparait, et Monseigneur suivait son idée . d'étoffer son clergé. Nous n'avions que trois prêtres africains et beaucoup de vocations, c'est certain. Il demanda donc aux Frères Servace et Houdemont de rechercher un emplacement favorable, un vaste

terrain que nous pourrions avoir facilement et sur lequel serait construit un séminaire, un centre d'initiation à l'agriculture et un centre de formation de catéchistes.

Des démarches furent faites auprès du village de Tionkuy. C'était un tout petit village bobo, peu touché encore par l'évangélisation. Ce tout petit village n'aurait certainement pas eu le nom et le prestige qu'il a aujourd'hui sans toutes ces œuvres qui ont été construites sur ce terrain de Tionkuy. A cette époque c'était un terrain vierge ou inoccupé.

Ce qui comptait c'était l'eau. Les sourciers qualifiés trouvèrent plusieurs points d'eau. Dès que le premier puits put être creusé, immédiatement, le Frère Houdemont se mit à poser les bases des bureaux et logements des Pères professeurs pour le petit séminaire : deux premières classes. Les Pères Boinot, Nouaille de Gorce et. surtout Assumel furent chargés de cette fondation. L'affaire était lancée.

KIBA : LES SUITES DE L'INDÉPENDANCE

Nous ne nous doutions pas des difficultés qui allaient suivre. Monseigneur Lesourd avait lancé toute cette mission et ses activités. Des familles venaient de loin pour s'installer, notamment des samos et des bobos, plus tard des mossis, attirés par la richesse des terres de la région de Nouna et aussi le dynamisme de la mission. C'est à cette époque aussi que commença l'important et toujours renommé service ophtalmologique lancé par les Sœurs Blanches. Il est certain que Nouna, au départ, petit village de subdivision administrative, doubla de surface, grâce au développement de la mission.

Un ami musulman, Namory Keita, le seul au début à avoir une boutique convenable, eut vite des concurrents. Le village s'agrandissait, sa réputation aussi. Du nord de Tougan, les samos descendirent. Tout cela, encore une fois, grâce à la mission. Les ateliers construisaient des meubles en métal, ils étaient achetés. Il y avait un va-et-vient constant de camions amenant le matériel ou les matières premières et repartant chargés d'objets confectionnés.

Nous avions deux députés dont Bernard Boni dont « ai parlé plus haut, l'administrateur en place était Amadou Ouedraogo, et il y avait toujours le mouvement RDA qui fonctionnait suivant les méthodes communistes. L'animateur était un certain Kiba : homme peu instruit, mais homme audacieux, physiquement surtout. il faisait peur par sa force, et avait une âme d'intrigant.

Il accumula donc de nombreuses accusations contre monseigneur. Il inventa des calomnies, des mensonges, mais Kiba était Kiba, il était le secrétaire du mouvement RDA à qui personne n'osait s'opposer, pas même l'administrateur Amadou Ouedraogo.

Un jour, on nous annonça la visite du Chef de l'Etat Maurice Yameogo, 18 mars 1964. Nous ne savions pas ce qui se tramait. Les choses furent bien préparées. Le député Bernard Boni était là qui s'affairait et préparait lui aussi son mauvais coup. Monseigneur fut invité, nous aussi et nous ne fûmes pas peu étonnés des déclarations du Chef du Gouvernement. Il déclara en gros qu'il en était fini de l'influence de l'Eglise dans le pays, qu'il fallait absolument séparer l'Eglise de l'Etat, cela nous le savions et qu'il fallait que le gouvernement soit laïc.

Mais des accusations furent portées alors que monseigneur était à peine à cinq mètres de là, assis sur l'estrade. Nous pensâmes un moment qu'il se lèverait pour parler. Il ne dit rien. Il avala les accusations, oui, en silence. Le soir, lors de la réception chez l'administrateur, Maurice Yameogo recevant monseigneur Lesourd, lui tendit la main en disant : « la journée a été dure monseigneur ! » et monseigneur de répondre cette phrase historique : « n'oubliez

pas que si aujourd'hui a été le Vendredi Saint, le Vendredi Saint a été suivi de Pâques et d'une Résurrection ». Une terrible vérité qui se réalisa parfaitement. Nous fûmes certes tout &abord très peiné et cela fut surtout répercuté par les maîtres d'école.

Le lendemain de cette visite et des déclarations du Président Bernard Boni invita la population à se grouper sur une place vide et dit cette autre phrase que nous entendîmes jusqu'à la mission, les hauts parleurs ayant été sans doute orientés délibérément sur la mission : chassez donc, chassez les Pères de chez vous, ils sont comme des singes qui rentrent dans un champ de mil qui brisent tout et ne partent que si on les effraie, sans cela ils vous dépouilleront de tout ».

Est-ce qu'il fut applaudi ? Non. Nous étions un peu loin. Ce même Bernard Boni, monté par on ne sait qui, invita les gens à aller à Koro. C'était un gros village musulman. Peu y allèrent. J'encouragerai Marcel Dama, le chef chrétien de Tenou, un homme courageux à y aller. Il parcouru les trente cinq Kilomètres. A son retour il était effondré. Je n'ai pas su les détails mais cela se résumait à ceci : « il a vraiment sali la mission comme un enfant salit le pagne de sa mère dans lequel il fait ses besoins ». Il avait répété la même phrase : « chassez les, ne les laissez plus dans vos villages, ce sont des singes destructeurs ». Il en pleurait.

A ce moment là, je tenais le diaire de Nouna, c'est à dire le journal quotidien de la paroisse. J'enregistrai sa déposition. Tout le monde connaissait le sérieux de Marcel, et je lui dis : « ne t'inquiète pas, les prêtres juifs ont calomnié Jésus, ça ne l'a pas empêché de ressusciter à Pâques, ne t'inquiète pas ».

Le dimanche suivant, je me rendis à Tenou, puis à Koussiri. Partout où nous allions, moi-même et mes confrères, dans toutes nos tournées, nous leur portions aussi ce message : « n'ayez pas peur, après le Vendredi Saint, il y a Pâques ».

Comment fut compris ce message du Président sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat ? Nous ne le saurons pas. Ce qui est sûr, c'est que beaucoup crurent qu'ils pouvaient désormais jouer contre la mission. Cette mission dont ils étaient jaloux, cette mission qui faisait que Nouna était si prospère et rayonnait sur un plan chrétien et surtout sur un plan humain. La mission avait été un élément de prospérité et les Bernard Boni et autres auraient voulu entendre que c'était grâce à l'action du RDA que la prospérité était venue sur Nouna.

Pendant quelques mois, ils firent l'impossible répétant « chassez les, chassez les, ce sont des singes... » Kiba et sa brigade se crurent tout permis. Il y eu abus, des extorsions, vol d'argent, mariage des jeunes filles à leur façon... la population était outrée de ce qui se passait.

Un peu au sud-ouest, sur la route de Sanaba, peu avant Bagala, l'administrateur avait fait construire une petite retenue d'eau ou barrage pour retenir l'eau et cela constituait une mare assez considérable. Elle servait surtout à abreuver les bêtes, car son volume d'eau n'était pas suffisant pour arroser les cultures, d'autant que l'eau n'y durait pas longtemps. Seulement, c'était le barrage de l'administrateur Amadou Ouedraogo. Kiba y organisa une journée de fête de la jeunesse. Jeunes garçons et filles furent invités à danser sur ce barrage, à se baigner même. Mais l'affaire tourna mal, car une jeune fille, dira-t-on, tomba et se noya. Elle était originaire du canton de Doumbala. Le fait fit du bruit mais notre Kiba, notre commissaire politique, était tout puissant. Les témoignages furent bloqués et comme ils avaient mangé un peu avant la noyade, celle-ci fut attribuée à une congestion. Et tout se calma.

Notre administrateur n'avait certainement pas la conscience tranquille, et nous apprîmes que derrière le jardin de sa résidence, pas loin de la prison, il avait fait creuser un grand trou et avait enterré là des patates hachées et un bœuf noir, vivant. On ne l'abattait pas, on le couvrait

de terre, et bien sûr, il étouffait. C'était un sortilège. Les grands imâms de l'Islam faisaient ainsi hommage à la terre. La bête était offerte à la terre. Le but était d'écarter la vengeance et de rendre inefficace tout ce que pouvait faire le petit féticheur de village. Ce fait fut connu, on fit des commentaires, les brimades ne s'arrêtèrent pas pour autant.

Les uns après les autres tous les fonctionnaires chrétiens furent mutés, généralement tous des hommes courageux. Je vois l'infirmier d'Etat et son épouse qui aidaient bien les femmes au dispensaire, plusieurs gendarmes, le commis de l'agriculture, un bobo chrétien, les deux secrétaires chrétiens du service des eaux, tous furent mutés et envoyés dans des postes lointains.

Le docteur Godjo Jonas, béninois, luttait avec d'autres pour essayer d'abolir l'habitude barbare de l'excision des jeunes filles qui se pratiquait vers l'âge de huit neuf ans et entraînait bien des souffrances. Nous vîmes partir un à un tous les membres de ce groupe d'adultes d'action catholique que nous avions constitué qui se réunissait régulièrement et croyait en la mission. Ils fourniraient un groupe solide et portaient témoignage de foi.

L'acte le plus bas et le plus ignoble fut celui qu'il monta contre le receveur de la Poste : Louis Malgoubry. Il avait déjà un certain âge. C'était un fonctionnaire bien noté qui n'avait jamais eu d'histoires d'argent et qui en imposait quand il parlait. Comme on dit chez nous : « il a parlé, il a parlé ». Ca veut dire : il a dit quelque chose de très fort, il n'a pas dit des choses en l'air. Louis Malgoubry quand il avait parlé, avait parlé. C'était l'époque où tous les dimanches après-midi nous récitons le chapelet qui se terminait par le Salut au Saint Sacrement, auquel assistait toujours un bon groupe. Ils étaient là une bonne quarantaine.

Un dimanche après-midi, monseigneur présidait, on entendit pousser des cris : la poste flambait. Elle n'était pas spécialement protégée. On pouvait y pénétrer facilement en faisant sauter une fenêtre, c'est ce qui fut fait sans doute, puisque de l'essence et du pétrole avaient été renversés. La police n'a jamais fait d'enquête. Le feu avait été allumé et tous les grands registres furent brûlés ou du moins brûlés en partie. Malgoubry et ses amis coururent à la poste, le mal était fait.

Toutes les recettes en argent avaient été entamées, les registres qui font foi des entrées et sorties d'argent avaient été en partie détruits par le feu. On ne pouvait plus les utiliser pour faire des totaux ou un contrôle. Il fut évident que c'était de la malveillance. Un inspecteur vint de Dédougou, puis un autre. Malgoubry resta calme car il n'y était pour rien. Il ne toucha pas les débris qui restaient, on pouvait voir que ces registres n'étaient pas tombés par hasard des casiers, ils avaient été pris et jetés.

L'affaire tourna mal. Personne de l'Administration ne le soutint, mais ses amis, oui. Il fut accusé d'avoir volontairement détruit tous les grands registres des comptes pour détourner de l'argent. L'accusation était facile, en tout cas, elle réussit. Il fut condamné tout d'abord à être envoyé dans un petit bureau de poste du côté de Dori, et plus tard il fut simplement radié des cadres, lui enlevant même son droit à la retraite d'agent principal des P.T.T.

Lui parti, l'infirmier en chef parti, plusieurs agents d'agriculture furent chassés eux aussi. Ils recevaient un ordre et dès le lendemain il fallait qu'ils fassent leurs bagages, un camion de l'Administration les prenait et ils étaient tous affectés dans des centres très lointains où en général il n'y avait pas de mission. Quatorze d'entre eux, les meilleurs de ceux qui nous soutenaient et qui formaient ce petit groupe d'action catholique, sans doute trop actif pour les autres, partirent ainsi. Ce fut le vide.

Le dimanche suivant, dans l'homélie, je m'inspirais des travaux du printemps : quand les haies poussent très fort et qu'il faut les tailler si on veut les épaissir, les haies repoussent

alors bien plus belles, bien plus vertes qu'avant. Et j'utilisais cette comparaison : « voyez à la mission, cette clôture, nous l'avons taillée, on croirait qu'elle a baissé, vous allez voir et vous le savez aussi bien que moi, dans deux ou trois mois, elle sera bien plus belle encore ». Bien sûr, je faisais allusion aux fonctionnaires mutés arbitrairement.

Un soir, le boy qui était attaché à la résidence de l'administrateur vint nous voir. Il avait été nommé par l'Administration de Ouagadougou. C'était un Samo, assez âgé déjà, chrétien pratiquant. Nous l'aimions mais nous n'avions jamais incité cet homme à surveiller et à nous rapporter ce qui se passait dans l'intimité de la résidence. Nous ne voulions pas nous abaisser à cela.

Mais de lui-même, outré, il vint me dire : « tu vois hier soir, ton sermon, je l'ai entendu chez le commandant. Tout ce que tu as dit a été enregistré sur magnétophone. Il y avait Kiba, il y avait un certain Honoré, un garde apostat, et quatre ou cinq autres. Ils ont écouté plusieurs fois et ce Joseph Toé, le boy, me rapporta aussi qu'ils me reprochaient d'avoir convoqué du monde alors que eux seuls pouvaient convoquer du monde.

C'est bien. Nous le merciâmes, mais pas outre mesure, mais en pensant bien que de savoir ces choses faisait de la peine. Mais j'avais donc l'assurance que quelqu'un entrait dans l'église avec un magnétophone. Dès le surlendemain, je sus que c'était le chef du service des grandes endémies : Jean Baptiste Ouédraogo. C'était un homme apparemment pieux, mais il était les yeux et les oreilles de Kiba.

Je ne lui ai jamais rien dit. Des traîtres, il y en a toujours eu, des mouchards, il y en a toujours eu, des gens pour nuire, il y en a toujours eu. Je le laissai.

Le vendredi suivant, c'était, en avril, il faisait très chaud, je dormais sous la véranda de l'ancienne petite mission et je fus ébloui par une lumière. Les bruits ne m'avaient pas réveillé, mais tout à coup je fus ébloui. Le Père Canet qui dormait un peu plus loin, dit : « mais que se passe-t-il à cette heure ? » Je me levai, c'était Kiba avec le chauffeur du député. La Mercedes était là. « On vous appelle au bureau ». Je dis « ce n'est pas une heure pour aller au bureau à trois heures du matin », mais j'y allais. Il y avait là un tribunal. La première chose qu'ils me demandèrent fut ceci : « que veut dire ce que vous avez dit dans l'église dimanche dernier : que quand on coupe une haie elle repousse plus belle deux ou trois mois après ? » Je leur dis : « c'est une simple loi de la nature. » Je fis l'ignorant, mais la chose avait été bien entendue et le sens aussi.

Ils continuèrent, comme l'avait dit le boy : « comment se fait-il que vous convoquiez des gens ? Seule l'administration a le droit de convoquer des gens ». Je le fis répéter : « qu'est-ce que vous dites ? J'ai convoqué des gens ? Quel sens donnez-vous à convoquer ? Cela veut dire : appeler ensemble. Mais vous ne comprenez rien à la religion. Nous les avons appelés ensemble à préparer une cérémonie importante de l'Eglise que vous ne connaissez pas : la confirmation. On invite le chrétien à recevoir la Lumière du Saint Esprit pour être fort devant ceux qui l'attaquent et veulent lui brouiller l'esprit », et je répétais « ceux qui veulent lui brouiller l'esprit ».

Ils ne répondirent rien, si ce n'est Kiba, me demandant « que veut dire brouiller ? » « Brouiller veut dire mélanger, influencer dans un sens qu'il ne faut pas ». Haussant le ton, l'administrateur fit alors tout un sermon sur la « Prudence ». Au bout d'un long moment, lassé, je l'interrompis : « Monsieur l'administrateur, nous avons du travail, c'est bientôt le chant du coq, je veux aller me reposer ». « Comment, vous voulez aller vous reposer ? Je tiens à vous dire ceci : nous savons ce que vous faites. »

Ils avaient mis des surveillants. A chaque rue, à chaque ruelle, il y avait un délégué

de Kiba, et à partir de vingt deux heures, personne ne devait ni entrer ni sortir, comme cela ils étaient au courant de tout ce qui se passait. C'était des méthodes de surveillance des communistes, mais j'insistais : « oui, je vais me coucher, mais sachez messieurs que ce que vous faites là, je l'ai enseigné, cela s'appelle des méthodes d'intimidation de la population. Mais ces méthodes n'intimident personne. Je ne vous souhaite aucun malheur, mais un jour cela vous retombera dessus et vous serez écrasés ». Je tournai les talons et les laissai sur place.

La semaine qui suivit, ils utilisèrent la même procédure avec le chef catéchiste Pierre Ky. Un peu plus tôt, vers une heure du matin, ces fameux phares de leur mercédès vinrent le réveiller pendant la nuit. Il se rendit au siège de l'administration, et fut interrogé. Sa défense fut simple, il dit : « je ne suis au courant de rien, je ne sais pas cela, je n'ai rien entendu ». Il les dégoûta parce que chaque fois qu'ils posaient une question il répétait toujours « je ne suis au courant de rien ». Je crois bien qu'ils le traitèrent d'esclave des Pères, mais Pierre se retournant fièrement leur dit « et vous, messieurs, de qui êtes-vous les esclaves ? »

Oui, surveillés, nous l'étions dans tous nos déplacements même les plus courts. Un certain Gustave, après un accident, avait trouvé une petite place à la clinique ophtalmologique. Il se croyait quelqu'un. Il fut soudoyé par les gens de Kiba pour suivre les Pères. En tous cas, il ne put rapporter des paroles imprudentes ou des paroles attaquant l'administration. Nous nous savions surveillés, aussi prenions-nous toutes les précautions voulues pour ne pas être trahi.

LA CHUTE DE KIBA, LES FÉTICHES

La « royauté » de Kiba ne dura pas plus d'un an et demi. Il avait volé des fusils, de l'argent, mais il eut le malheur de toucher à la femme d'un garde. Les gardes étaient des gens que l'on ne touchait pas. Ce garde était certain que Kiba était venu plusieurs fois courtiser sa femme. C'était une jeune femme qui n'avait pas encore d'enfant. Il se plaignit à son brigadier et ils rédigèrent une lettre qui alla jusqu'à Ouagadougou au capitaine qui commandait le corps des gardes. C'est sa réaction qui mit fin à toutes ces brimades inventées par la bande à Kiba.

Il vint aussitôt, en voiture. Ce commandant de la garde républicaine, c'était quelqu'un. Il était originaire de la mission de Kouy. Le Père Nicolau en avait fait un homme instruit, il écrivait très bien. Il alerta l'opinion. Les gardes ne dépendaient pas de l'armée, mais du Ministère de l'intérieur. Il y eut une inspection. On passa du vol des fusils aux détournements d'argent et autres malversations. Kiba fut condamné immédiatement. Il fut emmené et gardé à vue à la gendarmerie de Dédougou. Ce fut la fin d'un règne. Ce que je lui avais dit c'était donc réalisé. Je sais qu'il fut condamné à cinq ans de prison pour vol et quand on fouilla chez lui, la chose vous étonnera, on découvrit sous son lit le plus grand fétiche que l'on puisse trouver : un corps humain momifié, durci, bien vidé, sauf le cœur et les parties sexuelles, mais tout le reste, à force d'être fumé, devient dur et ne pourrit pas.

C'était connu. On se servait souvent des corps d'enfants. Vous avez lu dans les journaux des articles sur des trafics de têtes, là, c'était le corps entier. Et on sut qui c'était : c'était un mendiant du village voisin de Dara, un village bobo. Il avait disparu de la circulation, on le savait, mais on ignorait qu'il était devenu le fétiche protecteur de Kiba. La chose fit grand bruit, on en parla beaucoup et comme le corps humain momifié par le feu était devenu fétiche, les fétichistes de Dara l'ensevelirent avec les honneurs.

Je ne l'ai pas dit, mais Dominique de Koussin, à une époque où la pluie tardait à venir, m'appela et me fit entrer dans une case vide qui appartenait à un païen et là, je ne fus pas peu

étonné et surpris de voir un cadavre tenu debout par des cordelettes attachées aux poutres. Vu le mouvement de la mâchoire et l'attitude de la figure, il avait été étranglé, et doucement, doucement il était en train de se dessécher, sous l'action de la fumée entretenue en dessous. C'était un Sacrifice humain, bien que les gens de Koussiri ne voulurent jamais l'admettre. Avaient-ils cru vraiment pouvoir faire venir la pluie ? Le mort était un berger peul, un esclave peul. Bien sûr, je ne dis rien. Je dis simplement d'enterrer ce mort car autrement tout le quartier serait accusé du meurtre. Un sacrifice humain, nous savions que cela existait, mais c'est la seule fois que je l'ai vu.

Nous savions que dans le village bobo de Bourasso, chaque année, il y avait l'un ou l'autre sacrifice humain. C'était toujours un étranger, jamais quelqu'un du village ou des environs du village. Ce village était au bord d'une grande route où passent des étrangers, des errants et si la sécheresse dure ou s'ils craignent une vengeance des ancêtres, ils tuent un humain en secret, mélangeant sa viande à de la viande de porc. Les vieux fétichistes dans le plus grand secret et loin du village formaient un cercle. Ils ne se regardaient pas face à face, mais se retournaient la face vers l'extérieur. J'ai entendu dire que deux hommes remettaient cette bouillie : mélange de porc et de corps humain dans leur main et ils l'avalent les yeux fermés. On a écrit bien des bêtises là dessus, mais encore une fois, je le dis bien, des sacrifices humains, il y en a eu.

Kiba, le commissaire politique de Nouna ne fut condamné qu'à cinq ans de prison. Certains le seront à dix années. Il fut transporté à Bobo. Quant à l'administrateur Mamadou Ouédraogo qui avait permis de telles exactions, il fut muté.

Entre temps beaucoup de chrétiens et de bons chrétiens étaient partis, bien que d'autres soient venus. L'Esprit Saint qui avait soufflé en rafale sur Nouna et sa région paraissait avoir laissé la place au démon. Oui, pendant trois à quatre ans, le démon fut lâché comme on lâche un mauvais taureau à travers un village pour effrayer le monde. Oui, j'emploie cette comparaison sciemment, un taureau furieux lâché, cela arrive, ou bien un cheval emballé, il fait du bruit, fait peur, on s'écarte, il y a des hurlements, des blessés, des morts, mais le passage fait, on se regarde, on regarde le mal accompli et tout rentre dans le calme. C'est ce qui arriva.

FIN DE MAURICE YAMEOGO LE COLONEL LAMIZANA

C'est en janvier 1966 que les étudiants et l'armée, après des émeutes et des manifestations arrêterent Maurice Yameogo. Il sera jugé plus tard. La première réaction des étudiants, vrais auteurs de la révolte contre le Président, fut de briser à coups de barres de fer les voitures mercédès qui avaient été remises aux dignitaires par le gouvernement français.

Quelque temps avant, monseigneur Lesourd avait été le trouver. Il l'avait reçu avec des paroles assez aimables. Il s'était fourré dans des problèmes d'argent inextricables. Il s'était embarqué aussi dans des affaires de femmes. Il avait divorcé, fait battre sa femme, une bonne chrétienne. Mais elle aussi avait eu la folie des grandeurs : voiture pour elle, chauffeur pour elle. Elle avait en main un carnet de chèque, vous vous rendez compte. On racontait des affaires croustillantes de relations douteuses entre elle et son chauffeur, et notre Maurice Yameogo, fou d'honneur, de plaisir et d'argent s'était remarié à une fille offerte par le président Houphouët Boigny.

Cette fois, il était par terre. Le premier Président de la République avait été un ancien séminariste, choyé par pas mal de Pères qui en furent d'autant plus peiné. Il s'était fait construire un très beau palais à Koudougou. C'est notre confrère, le Père Jamet qui avait béni

son premier mariage.

Cette révolte fut un triomphe pour les jeunes. Après de tels scandales, il fallait que cela cesse, il fallait nettoyer les écuries. Les militaires, venus après les étudiants, avaient forcé Maurice Yaméogo à démissionner et c'est un lieutenant : Sangoulé Lamizana du village de Daka près de Tougan qui fut nommé Président de la République. Pour des années, la Haute Volta serait entre les mains des militaires.

Le colonel Lamizana, je l'avais personnellement connu et vu. Je lui avais serré la main alors qu'il commandait une compagnie dans la région d'Oran. Je savais qu'il était samo. Il avait eu quelques velléités de se joindre aux révoltés de l'OAS, il était couvert de décorations et les galons qu'il portait sur les épaules, il les avait mérités. Il n'était pas ivre d'honneur, et de ce fait ne s'installa pas dans le palais de Maurice Yameogo à Koudougou. Même à Ouagadougou, il restera toujours dans la demeure du chef des forces armées, pas à la Présidence.

Maurice Yameogo disait qu'on pouvait lui demander des comptes, qu'il n'avait jamais puisé dans les caisses de l'Etat pour faire son palais, que tout venait de dons personnels. On ne sut jamais la vérité. L'enquête eut-elle lieu ? Je n'en sais rien. Il quitta son palais, fut jugé, mis en prison, au camp militaire de Ouagadougou, avec d'autres dont son premier ministre qui lui fut enfermé au camp militaire de Bobo Dioulasso. Il n'en sera libéré que bien plus tard. Au moins ne fut-il pas exécuté comme dans bien des pays. Je sais que plusieurs fois monseigneur Lesourd obtint le droit de lui rendre visite. De même plus tard il rendit souvent visite à Bernard Boni, qui avait pris sa retraite à Dédougou, et dont les sentiments avaient revirés depuis en faveur de la mission.

EXTENSION DE LA MISSION

Notre paroisse de Nouna avait pris une allure plus légère, car les Pères Segretain et Gommeaux s'étaient installés, d'une façon encore bien sommaire, à Bomborokuy, nouvelle et vaste paroisse qui allait de Zekuy jusqu'à Doumbala et aussi Djibasso et tout le pays peul de Barani. Certains de leurs villages voisinaient au sud avec les villages markas de Mani et au nord de Kournbara.

A Nouna cohabitaient différentes ethnies : marka, bobo, samo, mossi, peul. Ce n'était pas un groupe homogène ; la charité, hélas, ne brillait pas. Il était admis, depuis fort longtemps, qu'il n'y avait aucun mariage entre eux.

Le mossi est vraiment un mossi : homme fier, qui en général a digéré et pratique sa foi. Le bobo est sans préjugé sur la foi. il l'assimile, la pratique correctement mais a un profond mépris du marka. Le marka a hérité d'une civilisation musulmane et n'est pas aimé en général. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas d'hygiène, leurs villages sont sales et ils ne sont pas considérés comme gros travailleurs dans les champs. Mais quand un marka est touché par la grâce, c'est sérieux, et parmi eux il est des individus très fins et très ouverts. Pendant mon service d'église en Côte d'Ivoire, pendant huit ans, « j'aurai à apprécier leur fidélité et leur moralité. Mais à cause de ces différences et aussi des différentes langues, chaque ethnie avait son lieu de culte.

Pour les villages bobos de la région même de Nouna, un Père venait régulièrement, il passait tous les quinze jours, restait un ou deux jours, logeant à la mission de Nouna. Nos relations étaient bonnes. Sa chapelle était celle qui avait servi les premiers temps cette chapelle en banco couverte comme toujours en séko, puis plus tard refaite avec des briques cuites. Longtemps on l'appela la chapelle bobo.

Mais la construction de la cathédrale progressait, les murs avaient déjà cinq ou six

mètres de haut. Un vaillant contremaître suisse amené par le Frère Johann Frei et quelques ouvriers travaillèrent pendant deux ans et demi ne perdant pas leur temps. Monseigneur nous avait montré plusieurs fois les plans. Il n'était pas inquiet pour les fonds. Les travaux avançaient bon pas. Les ferraillages, les travaux délicats étaient exécutés par les ateliers. Les camions n'arrêtaient pas, avec ce va-et-vient continu, il y avait une grosse activité. Je pense encore aux discussions sans fin sur le choix de la forme des cloîtres.

C'était un plaisir de voir enfin s'élever cette cathédrale. Nous pensions que toute la population, toutes les ethnies ne feraient plus qu'une seule communauté. Je dis nous avions pensé et rêvé. La chose se réalisa un peu, mais il y avait une telle différence entre eux, les mentalités étaient si différentes. Chacun avait le droit de s'exprimer à sa façon, de chanter, de prier à sa façon. Mais peu à peu les différences s'aplanirent, il y eut une réelle entente et quand le Père Léger vint s'installer définitivement à la mission qu'on appelait la paroisse de Nouna, l'entente était très bonne. Les fêtes étaient préparées ensemble, certes les petites cérémonies, les petites réunions comme le chapelet et le salut se faisaient à part mais l'entente était parfaite et quand les Pères s'entendaient, les chrétiens aussi s'entendaient.

Tionkuy devenait important. Le séminaire amorçait sa troisième année avec en septième celle qui deviendra la légendaire Mademoiselle Philip Alphonsine. Le Père Boinot s'occupait de la sixième. Pendant longtemps les Pères logèrent dans un long bâtiment qui servait en même temps de bureaux et de chambres.

Le Père Canet y avait fondé aussi le centre de formation des catéchistes qui allait remplacer l'école des catéchistes de Nouna devenu trop petite, mais qui fonctionnait depuis 1945. Il organisa des cours d'Écriture Sainte, de liturgie, de dogme. Son équipe de moniteurs n'était pas celle d'aujourd'hui, peut-être moins formée, mais elle donnait de bons résultats. Par ailleurs une religieuse réunissait les femmes tous les après-midi. Le camp était parfaitement bien tenu. De grands greniers étaient construits pour les réserves de mil de toute une année. Pharmacie, magasin, c'était un village bien vivant qui comptait avec les catéchistes, leurs épouses et leurs enfants jusqu'à 217 personnes. J'inclus là les moniteurs eux aussi avec leur famille. C'était l'avenir de la mission, à peine à deux cent mètres du petit séminaire, acte de foi aussi. Inévitablement des années passeront avant que les premiers prêtres ne soient ordonnés.

Un peu au nord ouest, toujours de Tionkuy, s'organisa un centre agricole. Le Père Guillauma avait quitté Zaba. Il avait une âme de paysan et il lança des méthodes modernes d'agriculture comment préparer un terrain, comment mettre en valeur tous les débris, ne pas les brûler mais les enterrer pour en faire des engrais, labourer à la profondeur voulue, dresser des zébus avec les fameuses charrues « manga ». Comme je l'ai dit plus haut, le progrès intellectuel, le progrès matériel, le progrès de l'évangile et aussi le bonheur avançaient à Tionkuy qui devint un grand centre et il l'est encore plus aujourd'hui.

Dédougou était devenu un carrefour important et incontournable tandis que Nouna restait excentré, d'autant plus que le commerce de poisson qui se faisait du Mali vers le Ghana et la Côte d'Ivoire allait en s'étioyant. Avant les indépendances, le Mali et la Haute Volta formaient un tout qu'on appelait le Soudan français. Après la séparation, la frontière entre les deux pays fut gardée, côté Mali, par une armée populaire. On disait que tous les chômeurs des différents marchés étaient là. Ils étaient habillés comme des soldats, avaient des armes, avaient des droits que rien ne justifiait. Leurs exactions, leurs attitudes de fierté et de mépris vis-à-vis de la véritable armée républicaine du Mali entraîneront l'effondrement et l'emprisonnement de Modibo Keita. Ils exagéraient et je sais que personnellement, je suis resté des années et des années sans traverser cette frontière entre San, Mandiakuy et Bomborokuy. Nous étions tout

près les uns des autres par la grande route, mais elle était barrée par l'armée populaire des gardes de Modibo Keita.

En 1964 et 1965, il y eut un réveil de l'islam et des musulmans. Nous avions vu et cela était dû à notre intolérance, toute la zone de Goni passa à l'islam. A Kouss, le chef chrétien Kodon avait quitté ses fonctions et la population avait choisi Tensa Konaté pour le remplacer. Mais il se forma un petit noyau tout autour d'un certain Drarnane Traoré. Ils édifièrent une mosquée qui ne fut pas une réplique de la chapelle, mais enfin. Ils s'étaient réveillés et à leur tour firent comprendre qu'ils étaient là eux aussi. A Simbadougou, la moitié du village était musulman et resta musulman. Soin, un moment, s'était un peu christianisé : je me souviendrai toujours de ces jeunes filles puisant de l'eau, elles portaient au cou la médaille-croix et étaient donc à quatre ou cinq mois du baptême. Tout cela tomba.

Il était nécessaire que nos chrétiens soient contrariés, que Dieu leur donne le choix. Il fallait que nous les laissions libres de faire leur choix. Je crois que nous ne fîmes pas assez preuve de compréhension et de la largeur d'esprit nécessaire pour entretenir tranquillement des relations amicales avec les petites communautés musulmanes des villages.

Dans chaque village existait une petite ou une grande communauté musulmane parfois assez silencieuse, parfois bruyante et conquérante. Il y eut des heurts et des disputes, car les musulmans recherchaient les jeunes filles chrétiennes. Ils savaient que les jeunes filles chrétiennes avaient, je ne dis pas plus de valeur, mais avaient autre chose que les filles musulmanes. Elles étaient recherchées et nous en perdîmes un grand nombre. Certaines à Nouna avaient été libérées du mariage coutumier grâce à la mission. Une fois les démarches officielles faites, l'argent du au prétendant coutumier réglé, elles étaient libres, et comme nous ne faisons aucune pression, elles retournaient dans leur famille et certaines se mariaient à de jeunes musulmans et même à certains polygames. Durant tout le temps de ces démarches, elles étaient hébergées dans un centre juste à côté des sœurs, appelé « SDCA », où elles recevaient en même temps une formation ménagère, de puériculture et autres.

Pourquoi cacher la vérité ? Tout ne fut pas rose, tout ne fut pas droit, comme nos grandes pistes. Il y eut des passages difficiles, des trous, de la poussière, c'est cela la vérité.

LE CONCILE

En 1962, le concile était ouvert par un acte de foi de ce pape Jean XXIII. Au début, nous avions à vrai dire peu de précisions et nous comptions sur le retour de Monseigneur pour nous donner des nouvelles. Nous étions optimistes et souvent soit à Nouna, soit à Dédougou, soit dans les villages, nous priions pour cette immense assemblée des évêques du monde et nous étions heureux de montrer les magnifiques photos publiées dans la presse où nous pouvions reconnaître les évêques africains. Nous en étions fiers et heureux, nous les montrions aux chrétiens, mais ils avaient du mal à comprendre ce que cela voulait dire.

Tout au long du concile nous fîmes de grands efforts pour expliquer dans des réunions, en dehors de l'époque des cultures, dans les salles ou à l'église et pour différents groupes : hommes, femmes, jeunes enfants, ce que le concile Vatican II apportait à l'Eglise d'espoir et de clarté. Peu à peu les compréhensions s'améliorèrent. Il fallait assimiler nous-mêmes et vous savez combien il y eut de commentaires. A la fin de la troisième session, en 1965, ils avaient réalisé ce que pouvait être la force du pape entouré de tous les évêques, et c'est là, qu'ayant expliqué le rôle et les interventions des évêques africains, ils saisirent un peu je crois, la valeur de la présence de l'évangile en pays d'Afrique.

L'INSTRUCTION DES FILLES

Dans la région de Yasso, sur les conseils du Père Guillaume, la mission avait construit une école de trois classes. Cette école était animée par Philippe Dakouo, un bobo sans ambiguïté et son épouse Rose. Là, c'est lui qui assurait le catéchisme. Les gens trouvaient cela tout naturel étant donné sa pratique religieuse et ses excellentes relations avec la mission.

Je lui avais confié en particulier deux écolières. Jusqu'à ce jour, seuls quelques garçons avaient pu continuer jusqu'au brevet, car à la sortie du certificat, ils pouvaient obtenir une bourse. Ils passaient ainsi le brevet et préparaient en plus deux années de pédagogie pour devenir instituteur. Aucune fille n'avait pu y accéder. Elles arrivaient en général jusqu'en CM-1 CM-2, aucune ne franchissait le cap du certificat d'étude.

Je confiai donc deux écolières markas à ce monsieur Philippe Dakouo. Je payai leur nourriture, les livres et tout ce qu'il fallait. L'une était originaire du quartier marka de Nouna : Marie Ange Simboro, l'autre était la nièce du catéchiste Elie de Dira. Elle était originaire de Koumbara. Je ne dis pas que quelquefois, la femme du catéchiste ne l'utilisait pas comme domestique, mais j'intervins doucement, doucement, et elle put avoir un peu de temps pour revenir en classe le soir avec une lampe à pétrole faire des devoirs et ma foi elle passa brillamment son certificat d'étude et obtint une bourse. Elles furent admises toutes deux au collège des Sœurs de l'Annonciation à Tounouma, dans la banlieue de Bobo Dioulasso.

J'étais très content. Il était admis qu'un garçon avance, mais une fille, surtout une fille marka, jamais. Elles étaient souvent laissées pour compte, les parents ne participaient pas. Une fille if avec son certificat d'étude, et encore plus une fille institutrice, ne pourrait plus aider la maman. Là, était le problème. Beaucoup de garçons effectivement après leur certificat se croyaient licenciés, arrivés et ne voulaient plus travailler avec la daba, faire les travaux champêtres. Les mamans ne voulaient pas que cet esprit d'indépendance gagne leur fille.

La maman de Marie Ange, dolotière à Nouna avait un esprit plus large. Elle me fit confiance. La femme du catéchiste Elie de Dira consentit un peu plus difficilement à donner plus de liberté à sa nièce. Elles n'eurent pas de mal à faire leur trousseau, car avec l'aide du Père Henri Temon, nous avons pu trouver de quoi payer la scolarité du collège. La chose était un peu indifférente au Père Mérien, mais le Père Saint Jean était tout à fait d'accord : il faut les pousser, il faut donner un exemple. Le jour de leur succès, quand elles obtinrent leur brevet, ce fut une fête. Chose étonnante, les mamans chrétiennes organisèrent elles-mêmes une fête : leurs filles à elles seraient institutrices et enseigneraient leurs petits enfants. Pour qui a connu l'état d'esclavage des filles markas, c'était une victoire. Je la chantai à Dieu.

LES ÉCOLES, LES MAÎTRES ET L'ÉTAT

Monseigneur Lesourd avait fait des efforts considérables pour que dans toutes les missions soient construites de belles écoles. Elles étaient aussi belles si ce n'est plus belles que les écoles du gouvernement. Tous nos maîtres étaient bien logés. Mais nos relations avec les maîtres d'école étaient très dures. Pourquoi ? L'argent de leur salaire mensuel arrivait à la mission quelques jours avant la fin du mois et c'était chaque fois et partout des disputes, car ils assiégeaient littéralement le bureau du supérieur pour obtenir cet argent avant la date voulue. Or les directeurs d'enseignement, les procureurs, disaient partout : on paie les maîtres strictement le dernier jour du mois. Que de tristes histoires.

Tant que la Mission reçut des subsides de l'Etat et les partagea le plus strictement et le plus honnêtement possible, les choses allèrent bien. Mais les trois dernières années, je pense

en 1966, 1967 et 1968, le gouvernement ne donnait quasiment plus rien et les évêques, pour payer ces salaires, devaient puiser dans leurs réserves. L'administration disait : nous vous rembourserons, mais il arriva un moment où les évêques s'entendirent entre eux et dirent qu'ils ne pouvaient plus avancer l'argent. Nous ne demandions pas de comptes, c'était un secret entre les évêques et les procureurs, mais nous entendions dire que les diocèses avaient du avancer de grosses sommes pour payer les maîtres.

Ceux-ci devenaient insupportables. Quand je pense qu'à Nouna où de très belles écoles avaient été construites par la mission, le directeur, le propre frère de celui qui deviendrait le successeur de monseigneur Lesourd : monseigneur Zéphyrin Toé, nous interdisait d'y faire des réunions d'action catholique. On y enseignait le français et les mathématiques, mais on ne parlait plus de religion dans les écoles de la mission, sauf encore naturellement dans les écoles dirigées par les sœurs comme sœur Donatilla à Nouna et sœur Marguerite à Toma. Je pense bien que huit écoles sur dix n'avaient plus cette formation religieuse.

La situation devenait intolérable. C'est triste de parler de cela. Le Père Nouaille de Gorce était devenu secrétaire national de l'enseignement privé au niveau de la conférence épiscopale de la Haute Volta, sous la responsabilité dernière de monseigneur Bayala, l'évêque de Koudougou. Ils furent menacés, enfermés presque par des maîtres d'école persuadés que l'argent, leur argent était gardé par eux. Beaucoup de Pères étaient aussi insultés, menacés. Pouvaient-ils continuer ainsi ?

Oui, les choses se gâtèrent et vous savez sans doute qu'en octobre 1969, tous les évêques de la Haute Volta se mirent d'accord pour donner ou pour remettre les écoles entre les mains du gouvernement. Ce fut la surprise et nous vîmes une joie malsaine parmi les maîtres. Ils nous accusaient de profiter de leur argent alors que les évêques s'étaient appauvris de sommes considérables qui ne furent jamais remboursées. Des officiels passèrent, ils marquèrent le nombre de bancs, de bureaux, de chaises et dans certains endroits, ils exigèrent que les habitations des maîtres construites par la mission leur soient également remises. Ils parlaient de remboursement pour plus tard, mais n'en sera remboursé.

Il faut le dire aujourd'hui, cette remise de nos écoles de la mission à l'Etat fut peut-être finalement une bonne chose. Une chose qui engagea les chrétiens et nous engagea nous-même à être plus près des écoliers, plus près de toute cette jeunesse que nous ne touchions pas beaucoup. Nous disions toujours : les maîtres font le catéchisme, en fait nous nous trompions. Que d'enfants hélas sont passés au travers des mailles sans avoir rien appris de la religion. Nous porterons cette charge plus tard.

Il y eut du soulagement du côté des missionnaires et des religieuses. A partir du mois d'octobre 1969 nous demandâmes aux parents qui désiraient que leurs enfants soient catéchisés, de venir eux-même les inscrire à la paroisse. Cela engageait les parents et nous pouvions leur signaler éventuellement que l'enfant qu'ils avaient inscrit ne leur obéissait pas ou ne venait pas. Ce fut une bonne chose.

Peu à peu nos relations avec les maîtres évoluèrent. Les premiers temps, ils eurent l'air de nous éviter. Certains ne pratiquaient plus, ils n'avaient d'ailleurs pas attendu cela, d'autres prirent une concubine, mais très vite certains s'approchèrent, revinrent nous trouver, nous parler. Nous essayâmes de former une sorte de groupe d'enseignants catholiques engagés. Je n'étais pas formé pour ce travail : former un groupe de militants, les laisser absolument libres de leurs décisions et ne garder que discrètement une place d'aumônier, je n'étais pas formé à cela. Il me faudra des années pour cela, mais j'y vins. J'avais été habitué à diriger, à commander, je l'ai reconnu bien avant de revenir en France. J'étais comme on dit de l'ancienne école.

L'ÉGLISE FAMILLE

Les écoles primaires avaient été remises au gouvernement, et le concile était déjà terminé depuis trois ans, quand un certain Laurent Ghilat eut le courage de lancer un collège privé : le collège Laurent Ghilat allant jusqu'à la troisième dans une des rues principales de Ouaga. Il forma un petit groupe avec d'autres anciens grands séminaristes comme lui qui n'avaient pas été admis à la prêtrise. Ils étaient restés fidèles à Jésus Christ et à l'Eglise.

Ils réfléchirent et en vinrent à ces conclusions : s'il se produit une affaire importante qui de nouveau met l'un devant l'autre, l'Eglise et le gouvernement, qui va arbitrer ? Qui prendra la défense de l'Eglise ? L'Eglise elle-même ne peut se défendre. Il faut donc absolument former un groupe de chrétiens ayant de bonnes connaissances et assez ouverts sur les réalités du gouvernement. Ils doivent former un bloc et se porter partie civile de l'intérêt de l'Eglise : intérêts moraux, intérêts matériels, face aux injustices du gouvernement.

Cette décision courageuse et éclairée de monsieur Laurent Ghilat et de son groupe fit tilt. Les évêques l'approuveront totalement. On dit que le cardinal, ayant lu la lettre de monsieur Ghilat expliquant la décision qu'ils avaient prise, pleura. Nous fûmes nous mêmes enthousiasmés, même si lettres et explications ne vinrent qu'après mais c'est de ces décisions qu'est parti le mouvement : « Eglise famille ».

Les communautés chrétiennes devaient être conçues exactement sur le modèle et sur la mentalité d'une famille burkinabé. Un chef de famille prenant en main toute la responsabilité de la famille : éducation, nourriture bien sûr : faire vivre, éduquer. A la fois Eglise et Famille. La formule sera connue jusqu'en France. Elle fut conçue à la manière africaine et sera bien comprise ce qui ne veut pas dire appliquée et efficace immédiatement, car il y a peut être eu des erreurs de notre part.

Dans les villages, les communautés chrétiennes avaient bien souvent deux têtes pensantes. D'abord le chef de la communauté chrétienne qui bien souvent au départ avait eu l'audace, le courage de déclencher le mouvement chrétien, de prendre si vous voulez, le parti des Pères. Depuis, certains s'étaient effacés et doucement, ne pratiquaient plus. Mais il y avait toujours du respect et un réel attachement pour le chef de la communauté qu'on appelait Père Kontigui : Chef de ceux qui suivent les Pères.

L'autre tête venait de l'extérieur. C'était le catéchiste. Tout catéchiste ayant terminé le cours des quatre années de formation avec son épouse, c'était la conception merveilleuse du Père Canet, faisait promesse à Monseigneur de lui obéir et d'aller là où Monseigneur l'enverrai. C'est pourquoi certains furent envoyés pour accomplir leur ministère au dehors de leur paroisse d'origine, on les appelait les catéchistes missionnaires, ou plus tard les catéchistes fidel donum. Ils étaient « prêtés » à cause de leur valeur et de leurs connaissances dans des missions qui démarraient ou qui avaient sur leur territoire des groupes d'une certaine ethnie dont ils ne connaissaient pas la langue.

La mission de Sourou et de Zaba au début fut menée par des catéchistes missionnaires envoyés par Toma. On ne le dira jamais assez. Je regrette qu'à la fête des vingt cinq ans de la fondation de Zaba, ni le nom du Père Decastecker, ni le nom des douze catéchistes envoyés n'aient pas été cités. Mais cela restera dans les archives de Toma, cette solidarité, l'entraide entre les missions. Il n'y a pas que les Pères qui font les missions, il y a tous ceux qui sont avec les Pères.

Pour revenir à la question de la formation des groupes de famille chrétienne ou de la communauté chrétienne conçue à l'image et avec l'esprit de la famille naturelle, le travail fut

long car les deux têtes pensantes quelquefois s'accordaient, quelquefois s'opposaient. Je dirai même que si bien souvent chef chrétien et catéchiste s'opposaient, ils avaient finalement assez bon esprit pour taire leurs divergences et faire passer le bien de la religion avant leur division.

Les responsabilités étaient assez diverses. Quelqu'un s'occupait de l'entretien de la chapelle avec un groupe de femmes. Un autre collectait le mil pour les pauvres- il y avait celui qui était chargé du dernier du culte, celui qui devait regrouper les enfants baptisés ou les catéchumènes et leur faire suivre les réunions du soir au moins trois fois par semaine, celui qui le dimanche donnait des avis profonds à la communauté et rappelait les responsabilités de chacun. C'étaient autant de responsables différents qui devaient se regrouper et travailler ensemble.

Si dans certains groupes de villages l'idée de Famille et Eglise réussit parfaitement, dans certains autres, bien des années après, elle n'était pas encore mise en pratique. Il a fallu doucement, doucement, sans heurts, sans scandale changer les catéchistes, ces catéchistes qui avaient trop pris l'habitude d'être des chefs religieux.

Les femmes ont eu un grand rôle. De même quelles sont à la base de la famille, elles ont été aussi à la base de cet esprit d'Eglise-famille dans les communautés. Nous avons vu certains petits villages par suite de l'immigration ou des malheurs, notamment au cours des années de grande sécheresse, être presque détruits mais se remettre debout grâce à l'action de trois ou quatre femmes âgées. Elles, elles ne lâchaient pas. Peu à peu les gens reprenaient les terrains, cultivaient et c'est elles qui commandaient.

CEUX QUI DESCENDENT VERS LA CÔTE D'IVOIRE

Nous avons passé des jours et des nuits, des mois et des mois au service de ces pauvres gens qui, mourant de faim, venaient de la frontière du Niger, venaient du Nord de la Haute Volta et dont beaucoup étaient tombés en route. Mais ils arrivaient à notre poste de secours qui était Nouna. Je me souviens de l'un d'entre eux. C'était un bidan ou maure, blanc et maigre. Il n'en pouvait plus. Je lui criai en dioula, en arabe : « ne te couche pas », car dans cet état tout homme qui s'étend ne se relève plus. Je lui dis : « je reviens tout de suite ». Et étant revenu, l'ayant fait asseoir à côté de moi il sentait le pourri, je compris aussitôt pourquoi.

« Tu vois, Raïs », je n'aimais pas qu'on m'appelle Raïs, je voulais simplement être son frère, son ami, « je suis parti de là-bas, d'un petit village près de Dori, je suis parti avec ma femme, mon frère un peu demeuré, mes trois enfants et trois ânes. Ils sont tous morts sur la route, je suis seul, je suis seul ». Je le compris dans son arabe approximatif Quand son dernier bourricot était tombé à son tour, il en avait découpé une cuisse et l'avait mise dans le sac qu'il portait sur lui, et là, de temps en temps, en mangeant de cette viande verte de pourriture, il reprenait un peu de force. Cette odeur de pourri venait de là. Je fus tenté de jeter immédiatement son sac avec sa charogne, mais cela lui aurait fait de la peine. Il fallait d'abord qu'il se ressaisisse lui-même. Cet homme était admirable, mais si je vous ai parlé de cela, c'est pour ne pas oublier les leçons que j'ai apprises auprès de ces affamés.

Nous l'avions recueilli un lundi et le vendredi suivant déjà il se portait un peu mieux, je remarquai qu'il aimait fumer. Pas par vice, mais parce que je ne pouvais pas supporter les odeurs, je m'étais mis moi-même à fumer. Son arabe était pauvre, le mien plus encore mais j'ai compris le vendredi quand il me dit : « Raïs, je m'en vais ». « Où vas-tu ? » « Je vais plus loin là-bas vers la Côte d'Ivoire ». Pauvres gens, j'ai connu la Côte d'Ivoire, pour eux c'était le salut, c'était la verdure, les bananes, l'argent, ils se faisaient bien illusion. Je lui dis : « tu vas

mourir en route, tu n'as pas retrouvé tes forces. » Mais je ne pus le retenir et sa phrase m'est restée comme le témoignage d'un homme au grand cœur, il ne dit : « tu vois, là sur la route peut être que quelqu'un aura besoin de moi et à deux l'un contre l'autre nous parcourrons plus facilement le chemin qui nous sépare de la frontière de la Côte d'Ivoire ».

Je lui remis du thé, du sucre, pas d'argent mais aussi quelques paquets de cigarettes avec des allumettes et je l'ai vu partir. Plus tard quand par obéissance je dus aller au service des gens de la Haute Volta en Côte d'Ivoire, je l'ai cherché. Je ne l'ai jamais retrouvé. Comme d'autres était-il tombé sur le bord de la route ? Était-il resté près de celui dont il voulait être le « compagnon » Les deux étaient-ils morts là ? Je n'en sais rien. Jamais retrouvé. Mais la leçon m'est restée gravée dans le cœur.

Les malheureux affamés qui, pour essayer de survivre, ne pouvaient se diriger que sur la Côte d'Ivoire car la Guinée et le Ghana avaient fermé leurs frontières. Venant du nord, ils prenaient la piste le long de la Volta Noire et très souvent s'arrêtaient à Nouna ou à Dédougou. Que de tombes sommaires ont marquées cette piste de la Volta à la Côte d'Ivoire. Les vautours, les hyènes ont dévoré beaucoup de corps d'enfants et de vieillards. J'ai rencontré, entre Zaba et le fleuve une jeune maman de quinze ans, morte, avec son enfant encore vivant qui essayait de s'accrocher à cette poitrine inerte. J'ai attendu longtemps... Avais-je le droit de séparer l'enfant de sa maman ? Je l'ai pris dans ma voiture mais il est mort presque aussitôt. Je l'ai embrassé et enterré en lui disant petit frère, au revoir, nous nous retrouverons le jour de la résurrection des morts ». Depuis, toute image de famine me fait très mal.

DÉPLACEMENT DE L'ÉVÊCHÉ SUR DÉDOUGOU

Le départ de monseigneur se préparait. Nous ne le souhaitions pas, mais nous le savions nécessaire. Dédougou était un carrefour important, il fallait que l'évêque et l'Eglise soit à ce carrefour.

Des groupes de Koussiri, de Dembo, des gens de Bourasso vinrent groupes par groupes saluer Monseigneur, lui dire au revoir et lui dire aussi qu'ils iraient le rejoindre à Dédougou. Le départ ne fut pas joyeux, nous étions tellement habitués à voir son bureau entouré d'enfants, il aimait tant aller se promener en vélo dans la ville de Nouna, aller chez les musulmans, chez les pauvres, chez les maîtres et les fonctionnaires. Il les connaissait tous, il les aimait tous.

Il parlait français le plus souvent, il ne dominait pas assez le dioula et le bambara, mais partout à Nouna, des groupes connaissaient le français. Toujours entouré d'enfants, il disait qu'à cet âge leurs yeux et leurs oreilles se remplissaient de la présence des prêtres et des Pères et que cela leur resterait.

Bien plus âgé, l'ayant rejoint en Côte d'Ivoire, j'ai vu qu'il recevait toujours du courrier de tous ces jeunes de Nouna et des villages. Il avait beaucoup d'amis parmi la jeunesse, c'était un missionnaire des jeunes.

LES FRÈRES

Il y avait à Nouna pour le diocèse une équipe de frères très compétents.

Le Frère Houdemont Gabriel, un bourreau de travail, il houspillait les ouvriers, mais lui-même était increvable. Il donnait toute sa force physique au travail. Je sais qu'un jour à Safané ayant demandé à quelques ouvriers de déplacer un bloc de pierre, voyant quels s'y prenaient très mal, après les avoir traité de mots peu aimables, il les écarter, prit le bloc dans les mains et à leur étonnement alla le déposer à sa place. Mais, il resta quand même plusieurs

jours avec un tour de rein. Mais quel homme et quel dévouement !

Il avait commencé les travaux de Tionkuy, il avait construit en partie l'école des catéchistes, les bureaux et les chambres du séminaire. Bien des constructions sur le diocèse sont de lui, mais il est décédé brutalement en 1968, noyé dans la Volta Noire.

Le Frère Stanislas ou Stan est mort, nous pouvons le dire, à la tâche. Parti en France, mais ayant la nostalgie d'Alger, il s'y arrêta, rentra au sana pour quelques jours soi-disant et en fait il est mort là-bas. Frère Stanislas, il aurait bien mérité de mourir dans ce pays car au début de la mission que de voyages, de jour comme de nuit, n'a-t-il pas fait avec ses camions . Il était souvent de bonne humeur mais quand la fatigue le prenait, lui aussi était d'un abord difficile.

Dieu reprendra aussi le Frère Servace ou Nabuurs. Lui aussi avait des bras de fer : on ne pouvait dévisser qu'avec une clé, un écrou que lui avait serré de sa seule main. Il a travaillé au tout début des ateliers, puis longuement au centre agricole de Tionkuy et aussi sur Toma. Épuisé, il mourra en Hollande de crise cardiaque. Mais il était un connaisseur d'hommes. Il avait un flair particulier pour les choisir. C'est lui qui embauchera Raphaël Traoré de Koussiri. Il en fit un conducteur de poids lourd vigilant et consciencieux. Ce Raphaël ne connaissait pas d'heure. La mission à remplir jusqu'au petit détail était le guide de son activité. Trois de ses enfants ont aujourd'hui de lourdes responsabilités : Maurice Traoré formé par le Frère Emmanuel à la gestion de l'économat, Pierre qui s'occupe des ateliers et sa fille aînée Jeanne, religieuse et économe des Sœurs de l'Annonciation à Bobo Dioulasso.

En septembre 1966 nous arrivait un Frère apparemment très jeune : le Frère Duprez. Plus tard on l'appellera rarement Duprez, on parlera toujours du Frère Emmanuel. Quel homme lui aussi : 27 ans de présence dans notre diocèse. Il en a connu les hauts et les bas. Il a fait participer la France entière aux grandes réalisations du diocèse : le carmel, le centre de prières... Il avait été appelé au diaconat mais volontairement avait demandé à rester Frère pour faire un travail de Frère en toute humilité. Nous verrons plus tard toute son efficacité. Je ne le connus pas beaucoup, c'était en 1966, mais plus tard j'ai pu découvrir toutes ses œuvres.

A la demande de la Province de France, en 1969 Monseigneur l'envoya en Côte & Ivoire pour une formation de catéchèse. Il accepta la chose, je le vois encore, me disant puisqu'ils veulent que j'y aille, je ferai mon possible, mais ce n'est pas mon job ». Il voulait faire un travail de Frère missionnaire Père Blanc.

A Nouna se trouvait déjà au travail le Frère Heule qui était suisse. Il. avait pris en main le centre de formation artisanal dit aujourd'hui : C.F.P. : Centre de formation professionnel.

Il y avait aussi un autre suisse : le Frère Johann, un maçon architecte. Il était devenu le spécialiste des chapelles. Combien en a-t-il construit, tout en trouvant le financement ? Il faisait lui même les plans avec beaucoup de goût et toujours de façon différente.

Si je vous ai parlé de ces frères, c'est parce qu'en toute honnêteté, il m'était un devoir de vous les signaler, car bien souvent, hommes de l'ombre, c'est grâce à leur zèle et à leur dévouement que le diocèse de Nouna a pu ainsi se développer et nous, Pères, réaliser notre travail de, missionnaire, d'évangélisation.

LA MALADIE - DÉPART DE NOUNA

La paroisse de la cathédrale de Nouna était lourde à porter. Le Père Temon était chargé de la jeunesse, garçons comme jeunes filles. Le Père Saint Jean s'occupait des adultes et des anciens. Personnellement, je m'intéressais de très près et activement aux catéchistes. La mission

vit par la valeur de sa prière, de la ferveur et de l'exemple de ses prêtres, et aussi par la valeur de ses catéchistes. Je m'occupais aussi des stages des futurs baptisés et des stages de confirmation. Nous étions une équipe très soudée, il était agréable de travailler.

Pourtant, je sentais une fatigue anormale. Nous avions à Nouna un médecin autrichien sympathique que j'estimais et aimais, docteur Habitch. A cette époque, je souffrais du nez, d'une espèce de démangeaison perpétuelle et d'écoulement. Il me disait : « je crois bien que tu as un bouton d'Orient ». Il est causé par la piqure d'une mouche qui a été infectée par des plaies sur le dos des chameaux, les « rollas ». Les selles sont souvent mal placées, et blessent les chameaux et ces blessures sont souvent couvertes de mouches bien qu'on y étale du goudron. Il me soignait donc pour cela. Et je souffrais, jusqu'au jour où il s'aperçut que ce bouton d'Orient avait formé un cratère. « Tu vois, j'ai fait une erreur, ce n'était pas un bouton d'Orient, tu as un cancer, pas un cancer de la peau, un cancer qui risque de remonter vers les yeux ».

Je partis immédiatement avec son ordonnance pour Bobo Dioulasso. Je rencontrai là un chirurgien de l'armée : Dumas, qui me dit : « pauvre Père, vous avez là une saloperie car ça va se répandre, mais je vais essayer quelque chose ». Je subis deux ou trois opérations, il greffa de la peau une fois, deux fois, trois, je ne sais plus. Mais c'était devenu trop grave, je devais rentrer en France.

Je quittai donc Nouna. Pour combien de temps ? Je ne le savais pas encore. J'acceptais ma croix et, comme physiquement j'étais fatigué, je remerciais Dieu. Je pouvais le remercier pour tout ce que j'avais vécu et je pensais pouvoir profiter de ce temps là pour me replonger un peu dans la prière et le silence. J'en avais besoin. Je confiai la paroisse aux Pères Saint Jean et Lalanne, qui venait d'arriver. Je crois avoir quitté Nouna au moment où Nouna prospérait, tout nous souriait.

Ma dernière journée, je la passai naturellement à Koussiri. Koussiri bien difficile à animer, à garder uni, mais où j'avais fait toute mon expérience missionnaire. Ils m'avaient enseigné, ils m'avaient aidé à être le missionnaire d'une ethnie difficile. Constamment devant les difficultés, j'ai toujours pensé combien je fus choqué à Toma. Je crois que c'est là que j'ai fait mon vrai noviciat. Mener leurs coutumes à coups de pied, non, mais les christianiser.

Gens de Koussiri vous m'avez beaucoup appris, j'ai connu chacune de vos familles, j'ai connu beaucoup d'intrigues entre vous, quelquefois, vous m'avez déçu. Je sais que quand je revins de la campagne d'Algérie pour remercier Dieu, j'avais demandé d'agrandir la chapelle et de la terminer par un petit dôme qui rappellerait une mosquée d'Algérie. J'ai su par la suite que vous n'aviez pas apprécié. C'était une promesse faite à Dieu. J'ai tenu ma promesse, j'ai le sens de la promesse. Mais je reconnais que dans ce cas précis ma promesse ne fut pas très heureuse.

HÔPITAL À BORDEAUX

Je fus évacué sur l'hôpital des cancéreux de Bergonié à Bordeaux. Je fus traité comme il le fallait. On me fit suivre un traitement qui convenait tout en me disant : « vous risquez d'avoir une autre manifestation du cancer, car c'est intérieur ». Ils me dirent aussi que je resterais fragile et qu'il me faudrait me méfier du soleil.

Décrire les différentes phases du traitement du cancer, de la chimio à la radiothérapie n'a pas d'intérêt. De ces longs séjours à Bordeaux, l'hôpital du cancer, j'ai gardé de très bons souvenirs.

Je savais par les infirmières qui s'occupaient du moral des malades que tel ou tel

souffrait : des hommes d'affaires, des hommes de toutes classes, des mamans aussi, et j'avais obtenu de la direction du pavillon d'avoir une chambre ou espèce de cabine qui me servait de chambre où je pouvais dire la messe quand je me sentais bien et où je pouvais recevoir ceux qui voulaient avoir un entretien.

Une chose admirable dont j'ai été témoin : quand les mamans savaient qu'aux visites du dimanche elles recevraient de la famille, quels soins prenaient-elles pour ne pas paraître délabrées. Elles se faisaient coiffer, parfumer pour être agréables à voir. Aussi bien les hommes que les femmes ne voulaient pas que leurs enfants, leurs intimes les voient en mauvais état. Ils voulaient donner encore une image de santé de d'espoir.

J'ai admiré le courage de ces hommes et de ces femmes qui souffraient. Il faut avoir subi un traitement de chimio pour savoir combien c'est pénible, combien on a constamment envie de vomir, on est mal dans sa peau et quand on a subi une radiothérapie, les traces restent là pour la vie. Ces tâches plus ou moins grandes sont indélébiles. J'en porte sur la figure. Ce fut pour moi une grande leçon.

Ne pas s'attirer l'apitoiement de la famille mais donner au contraire à sa famille cette impression de joie, de courage. Belle leçon, grande leçon ! Je pourrais mieux comprendre plus tard ceux que je rencontrerai atteints d'un cancer. Il y a tellement de formes de cancer !

RETOUR EN AFRIQUE

J'obtins enfin de l'hôpital l'autorisation de retourner en Haute Volta. Je rentrai avec la consigne de revenir au moins une fois par an. En fait, plus tard, on ni envoya à l'hôpital universitaire d'Abidjan. J'y retrouvais le docteur Herouin, général médecin, directeur du service de dermato vénérologie de Treicheville à Abidjan. C'était un spécialiste du cancer et des maladies de la peau. Nous nous étions rencontrés pendant la guerre d'Algérie à la limite du Maroc et de l'Algérie. Il était favorable à l'indépendance et comme médecin, ayant la surveillance d'un camp militaire où étaient détenus les fellagas capturés en tenue militaire, chaque fois qu'il le pouvait, il faisait libérer ceux qui souffraient de maladie de peau ou de maladie vénérienne donc inaptes à la vie commune. Mais ils étaient généralement repris et ramenés au camp.

A cette époque, j'avais une couverture, car on donne toujours une couverture à un officier de contre espionnage. J'étais chargé du service social et de la sécurité à l'Etat-Major d'Oujda. Il vint me trouver et me demanda comment faire pour qu'on ne renvoie plus en prison ceux que j'ai libéré parce qu'ils sont inaptes à la vie commune ? » Je lui dis : « c'est simple, il n'y a qu'à leur donner un billet de levée d'écrou et je suis habilité pour le faire puisque je commande toute la sécurité du coin ». Il fut entendu ainsi.

A la fin de notre conversation il me regardait curieusement, et il me dit : « est ce vrai »... « oui, je vois ce que vous voulez dire, vous vous demandez peut-être si remobilisé, rappelé, je continue à célébrer ? La question peut se poser, mais vous docteur, le fait d'être remobilisé vous libère-t-il de votre serment d'Hippocrate ? Vous l'avez fait pour la vie et moi prêtre, rappelé contre ma volonté et tout ce que j'ai dans les tripes, je reste Père Blanc toute ma vie et j'ai l'amour des africains quelqu'ils soient. Je célèbre la messe. Vous savez dans le métier que je fais, il ne faut pas se fixer une heure. Je change à peu près d'endroit toutes les semaines, mais ce mois-ci je célèbre la messe, je lâchais le morceau, tous les soirs vers quatre heures. Il me répondit en souriant : « à partir d'aujourd'hui, vous aurez un enfant de chœur ». Nous devînmes plus qu'amis.

Tous les hommes qui revenaient accompagnés de gendarmes jusqu'à mon bureau, je

leur délivrais ce qu'on appelle le billet de levée d'écrou. J'avais ouvert un grand registre que j'avais montré au général Berne qui commandait à ce moment là le Maroc Oriental et tout était en règle et les hommes partaient libres. Ils m'ont fait quelques confidences, tous avaient été forcés de rentrer dans les rangs des katibas de fellagas. Ils disaient en avoir assez de cette vie de mulet. Il faut savoir que le fellaga porte sur lui des poids énormes, qu'il ne circule pas de jour mais de nuit chargé comme un mulet.

Le docteur Hérouin fut ensuite affecté en Côte d'Ivoire comme professeur de dermatologie et cancérologie. Il fit monter tout un pavillon à l'hôpital de Treicheville tout près du service de cardiologie du président Houphouët Boigny. Cet homme, je dis bien, m'a sauvé. C'est lui qui me confirma qu'il faudrait un jour m'amputer du bout du nez pour enlever le cartilage, car le cartilage était atteint. Le cancer était là. J'avais toujours l'impression de respirer du pourri et ce pourri venait de moi-même.

Plus tard, j'ai subi cette opération : enlever le cartilage du nez qui fut remplacé par de la matière plastique et recouvert de ma propre peau. Merveille d'opération qui me permet de rester debout et de pouvoir me présenter en société. Admirables médecins des cancéreux, que de gens vous avez sauvé !

Grâce à vous, j'ai continué encore la mission.

CHAPITRE X

MINISTÈRE À DEDOUGOU

A Nouna, nos bureaux, comme nos chambres, n'avaient pas un double plafond, et en avril, mal, juin, travailler dans ces bureaux couverts simplement de tôles était dur. Les rayons du soleil, le rayonnement me faisaient de plus en plus souffrir de ces atteintes du cancer de la peau et du nez. Retourner à Nouna n'était plus pensable.

Monseigneur le sachant, il fut décidé que je quitterais la cathédrale de Nouna, avec tout ce que cela comportait, pour Dédougou. Je laissais donc tous les villages, surtout les villages du sud de la région de Yasso, les villages du Kodoubé avec Goni, les villages du Sodoubé avec Dembo et tout ce que cela comportait, Koussiri et toute sa région, Simbadougou où notre Marie avait été abattue et bien d'autres.

Je partis discrètement après avoir dit "au revoir". J'avais beaucoup d'amis sincères à qui je pouvais demander beaucoup de choses et chose rare qui me disaient la vérité sur telle ou telle décision prise et appliquée. C'est rare. Jamais je ne dévoilais leurs secrets. Il fallait une certaine étanchéité. Dans ce sens, ce que j'ai appris au contre espionnage me servit. Nous sommes trop indiscrets, nous parlons trop si nous voulons avoir la confiance des africains. Il leur faut une discrétion totale. Qu'ils sachent : il ne répétera pas, il ne trahira pas, il "n'allumera pas le feu".

CONSIDÉRATIONS SUR LES MARKAS

Avant de partir, ayant recueilli certaines expériences, je voulais que cela serve à ceux qui me succéderaient en mission marka. J'avais été le premier à vivre longuement avec eux. Il me semblait que c'était mon devoir.

J'expliquais qu'il fallait d'abord parler leur langage d'homme avec beaucoup de comparaisons tirées de leur terroir, avec des énigmes, des fables. Qu'ils sentent qu'on parle leur langue avec leur âme, et surtout avec leur mentalité. Ça ne s'acquiert pas. Je dirai humblement que par orgueil on peut utiliser pour être mieux compris leurs comparaisons et leurs énigmes, mais né occidentaux, nous mourrons occidentaux et eux sont des mandingues. Ils sont markas nés markas, grandis dans leur mentalité marka et ils mourrons avec leur âme de marka.

Le marka demande des contacts particuliers, des relations d'amis. Tout le monde n'a pas ce don. J'avais la chance de retenir la photo des visages avec la mémoire des noms. Sans orgueil, je puis dire que je connaissais presque par cœur les filiations des familles en partant de Yasso, Goni, Dembo et aussi de toute la région de Koussiri. Même et surtout, les filiations de ceux qui n'étaient pas convertis et c'était la majorité.

Pouvoir dire à quelqu'un : « comment va ton père ? », en donnant le nom du papa, « comment va ta mère ? » en donnant le nom de la maman, puis les grands parents, les frères et sœurs... c'est être intégré chez eux, et là, ce n'est plus une mission globale.

De la même façon que dans bien des autres ethnies voltaïques, pour les markas aussi il

faut des relations personnelles, il faut des visites personnelles, il faut accepter la nourriture qu'on vous envoie et il faut passer pour remercier. Faut-il être sévère ou au contraire compréhensif, ce qui ne veut pas dire faible et laisser tout passer ? Comme pour tous les africains que j'ai connu, il ne faut jamais faire de reproche à quelqu'un qui le mérite en public : des remarques nominales, ça, ils ne le pardonnent pas. Cela demande une attention continuelle.

En Afrique, après avoir bu, s'être rincé la bouche avec de l'eau et rejeté cette eau on dit : « la parole est finie » ce qui veut dire « c'est fini dans ma bouche, c'est fini dans mon cœur ». J'ai connu plus tard des africains qui font cela : après une longue discussion ils font le geste de se rincer la bouche, de jeter l'eau de la dispute mais dans leur cœur, la rancœur et la dispute reste. Chez les markas, ce genre n'est pas possible.

C'est une population très délicate et qui aime qu'on lui marque de la reconnaissance. Je le faisais sincèrement car bien des années après, si je n'avais pas eu cette grâce de Dieu, ce passage plein de grâce et de miséricorde de Dieu à travers le peuple marka et samo, jamais il n'y aurait à ce jour de communautés chrétiennes markas.

De Nouna, Zaba, Safané, la plus forte communauté restera celle de Nouna puis celle de Zaba. Safané, où j'ai terminé mes cinq dernières années de mission parmi les markas, restera la plus pauvre. Je ne dis pas la plus fragile car là aussi comme dans toutes les communautés markas, il y a des piliers solides.

L'ÉCOLE DES CATÉCHISTES

Arrivé à Dédougou, monseigneur me confia une tâche auprès des catéchistes : la charge de l'animation spirituelle missionnaire des catéchistes dans tout le diocèse. C'est un ministère que j'aimais beaucoup. Je disais autour de moi, il faut donner à nos catéchistes qui sont maintenant si bien formés dans cette école de Tionkuy, un certain prestige social, & où l'importance de ne pas y admettre n'importe qui.

Le Père Canet était chargé du recrutement. Le Père Mérien avait mis en place à Zaba une école préparatoire où on pouvait tester un peu les candidats markas : avaient-ils des relations convenables ? se comportaient-ils de façon chrétienne avec leur épouse et vice versa ? Certains en étaient éliminés vu leur caractère, leur comportement, leur manque de foi, leur attitude d'époux ou d'épouse qui les rendaient incompatibles avec la mission et le ministère si important des catéchistes. A Bomborokuy une école préparatoire pour les bobos avait aussi été mise en place.

Je me disais : on emploie tant d'énergie, tant d'argent et ce qu'il y a de meilleur parmi les aînés, devenus les instructeurs catéchistes, n'a-t-on pas le droit et le devoir de faire un effort humain supplémentaire pour leur donner un plus et qu'ils puissent s'imposer aussi par leur situation sociale, donc qu'ils deviennent des cultivateurs modernes, avec des moyens modernes. Il n'était pas question de tracteur. Nous sommes sur la latérite et un peu partout sauf aux abords des marigots et dans les bas fonds, la terre arable ne dépasse pas vingt à trente centimètres. Alors si vous retournez cette terre arable jusqu'à gratter la latérite, vous semez la mort de la terre et la seule formule valable est de labourer avec de petites charrues ou la houe manga.

Or les catéchistes, grâce au Père Canet, en quatrième année, avaient une formation de jardinier. Ils cultivaient des jardins et leurs épouses vendaient les produits. Ils apprenaient aussi à labourer, c'était indispensable. On leur apprenait le choix du terrain, une meilleure façon de le cultiver, l'usage d'engrais naturels, l'utilisation des niamas niamas ou déchets des villages. Je ressens encore la joie que j'ai eu à Safané en voyant les cultivateurs markas ayant

fait un stage à Tionkuy, ramasser les niamas niamas du village et les porter dans des charrettes ou des paniers à leurs champs.

Oui, j'en ai souffert, toutes ces déjections humaines, ça a été mon sacrifice, ces attitudes d'enfants se libérant devant vous et aussi au petit jour tout ce monde quittant en catimini son logement pour aller faire ses besoins aux alentours du village qu'il fallait traverser. Ca a été le seul côté pénible de la mission : l'odeur et la saleté.

Si chez les mossis, chez les samos, chez les bobos, on vous présente la nourriture dans des ustensiles pauvres mais propres, autant chez nos markas, et j'ajoute tout de suite nos chers markas, les ustensiles étaient tout aussi pauvres mais bien souvent sales. Le pot qu'ils vous donnait avec l'eau pour vous laver les mains avant et après les repas était toujours douteux. Je suis comme cela, je suis délicat mais peu importe, il nous faut souffrir un peu, nous mortifier un peu. Mais jamais je n'ai voulu emporter un morceau de pain, ni la moindre boîte de sardines ou de pâté dans mes tournées, jamais. Les toutes dernières années seulement, pour bien me réveiller le matin, j'emmenais un peu de sucre et du nescafé. Ca vous donne un coup de fouet au réveil. Mais quand ils vous offrent de la nourriture, elle est offerte gentiment, vous la prenez. C'est une marque de respect. Le Christ a dit : « vous mangerez ce qu'ils vous offriront et vous vous en contenterez aussi ».

Très vite, je reçus à mon bureau des demandes des différentes missions qui me demandaient d'assurer la retraite annuelle des catéchistes. Je fis un calendrier, mais je ne puis, hélas que l'assurer pendant une seule année. Je dis hélas. Était-ce la tôle ou les rayons de soleil, mais le mal m'obligea à retourner à Bordeaux. D'avril à octobre le soleil m'était devenu insupportable, et je sentais qu'il me faudrait bien un jour quitter ces lieux. Cette nouvelle épreuve, je la pressentais.

Mais je pus faire quand même la tournée complète de toutes les missions. J'en avais pris le pouls. Je fis un rapport où je remarquais avec joie que, sauf peut-être à un endroit, les Pères et les catéchistes faisaient des équipes homogènes. Il y eut toujours des discussions sur leur retraite, la coopérative des catéchistes. Oui, leur situation matérielle n'était guère brillante. Ils enviaient certainement les ouvriers de la procure, où le Frère Emmanuel avaient inscrit régulièrement tous ceux qui, cuisiniers ou boys, travaillaient régulièrement dans les missions et tous ainsi étaient à l'abri de toute attaque ou accident, et surtout bénéficiaient des prestations familiales. Cela nous a obligé à nous mettre en règle et à nous éviter des difficultés plus tard. Je pense que cela a du continuer.

QUITTER NOUNA

Décrocher de Nouna m'avait coûté et je n'eus jamais le courage de couper complètement. De Nouna à Dédougou il y a que cinquante kilomètres et déjà les gens de Koussiri, comme ceux de la région de Yé, s'y rendaient facilement pour leur affaires, vu que Dédougou était devenu un centre plus important que Nouna. Et si moi j'eus du mal à couper le cordon, inversement aussi les gens de Nouna me restèrent très attachés. Constamment ils venaient me voir, me faire des petits cadeaux : mangues, œufs, viande boucanée, de multiples gestes &amis à tel point que ce fut un problème : où les loger ? Ne pouvant les imposer à ma communauté des Pères Blancs, ne pouvant les encombrer de leurs visites. Oui, je suis toujours rester attaché aux gens de Nouna et de Yasso et bien souvent mes confrères me le reprochèrent.

Le supérieur de la maison, le bon Père Duval, m'attribua un bureau dans l'ancienne

maison d'accueil qui donnait directement vers le quartier du marché, vers la nouvelle paroisse et la petite église qui devint cathédrale. J'avais été le premier curé de la cathédrale de Nouna, et là, je n'étais rien, mais j'étais responsable des catéchistes de tout le diocèse et j'avais accepté cette nomination de Monseigneur avec reconnaissance.

Pour en revenir à mes visites, nous avions cette vaste véranda de ce qui est devenu maintenant le centre « Benkadi », permettant à ceux qui venaient de Nouna de rester là assis à l'ombre, de s'allonger, de bavarder. Puis ils repartaient heureux on s'était vu, j'avais eu des nouvelles et eux aussi.

Quelquefois, ils m'envoyaient une petite lettre. Je ne dis pas que je n'ai pas eu quelquefois une faiblesse, ces billets étaient souvent des mains tendues, certes les satisfaire au point de vue financier n'était pas heureux car ils ont le sens de la mendicité et il ne faut pas trop se laisser faire. Je dis « pas trop », je sais ce que je dis, car je reconnais que quelquefois, J'ai cédé trop vite et pourquoi pas, trop abondamment à leur main tendue. Je l'ai rempli trop souvent et si j'ai un reproche à me faire, c'est bien cela : avoir été trop bon.

A Nouna, j'avais eu des relation amicales avec les samos du nord : les Mayas. A Toma nous avions les Makas et à Klembara les Mayas. Cela vient de façon de poser la question : « m'écoutes-tu ? » Un Samo de Toma avant de parler -dit : « Maka » soit : écoute bien. Celui de Tougan dit - « Maka di » et vers Ouahigouya, le samo dira « Maya ».

J'ai beaucoup aimé le genre, l'esprit, la mentalité du samo du nord c'est à dire de Tougan. Souvent intelligent, ayant longuement vécu dans la pauvreté, quantité d'entre eux étaient descendus sur Dédougou. Ils formaient presque l'ossature de la chrétienté de Dédougou en plus des fonctionnaires. Mais la présence de nombreux fonctionnaires à Dédougou en ce moment vient de ce que Dédougou était devenu le centre d'une province avec toute l'administration provinciale. Une province était ensuite subdivisée en départements.

L'ACTION DES FRÈRES

Je voudrai profiter pour revenir ici au rôle ou à l'action des frères, notamment l'action des Frères Emmanuel, Heule et Schwarz, qui par leur dynamisme, leur efficacité, leur dévouement silencieux ont permis le développement de toute la mission.

Le Frère Emmanuel a prolongé tout d'abord la santé physique et donc morale de monseigneur Lesourd. Lui qu'on voyait si souvent penché sur les grands livres de comptes avec les Pères Segrétain, Hovelaque, Dubois, Trancart, du jour en 1971 où il y eut le frère Emmanuel, on ne l'a plus vu ainsi. Il avait donné sa totale confiance, et il ne l'avait jamais donné en vain. Jamais je crois, la procure ou l'économe diocésain de Nouna n'a été si prospère ni si bien organisé.

Je ne parle pas égoïstement de nous les Pères, les Frères, les Sœurs, je pense à toutes les œuvres et à tous les Africains. C'est un bel apostolat du Frère Emmanuel qu'il a formé dans la confiance et l'amitié. Le choix d'abord. Si les premiers ouvriers furent choisis par le Frère Service, si les premières équipes de maçons le furent par le Père Dubois, ils ont été organisés efficacement grâce au Frère Emmanuel. Ils savaient qu'il ne leur manquerait rien, que oui était oui et non était non. Quand un projet était présenté au Frère Emmanuel, il était réalisé. Ce fut un repos de l'esprit et de tranquillité pour monseigneur Lesourd. J'en dirai autant pour monseigneur Toé. Lui aussi, il a vu toutes les constructions fleurir autour des missions.

Le Frère Emmanuel a habitué tout le monde à une comptabilité minutieuse. En ce moment, ce sont ceux qu'il a formé qui ont toute la gestion entre les mains. Il a vraiment mérité le titre d'économe diocésain ou de chancelier, celui qui gère les finances d'un diocèse

en France. Bien des choses réalisées restent secrètes entre l'évêque et son chancelier. Je sais que les relations du frère avec monseigneur Lesourd, puis encore plus tard avec monseigneur Toé étaient faites d'estime mutuelle et de confiance totale. Il n'y avait pas à s'inquiéter. Pour nous non plus, car quand un Père présentait un projet, il lui disait : cela vous reviendra à autant et autant. Si vous êtes prêt, allez-y. Il fournissait tout le matériel qu'il fallait et nous trouvait bienfaiteurs ou organismes pour le financer.

Quel avantage cherchait-il en offrant, car il l'a vraiment offert, cette église de Bankournani à une communauté plutôt ingrate et dont la moitié était faite de musulmans. Un nom, la gloire, la reconnaissance. Non, jamais, la reconnaissance il l'attendait de Dieu. Il savait que les gens de Bankoumani étaient pauvres. Eux aussi ont eu leur part à réaliser et il les a aidé à construire le complément.

Je pense encore à tout ce que le frère Emmanuel a fait pour l'installation des carmélites : plans, financements et réalisations, et puis ensuite ce centre spirituel ou de renouvellement de la spiritualité : centre Dii Alfred Diban. Dii Alfred, je l'ai connu quand j'étais jeune prêtre envoyé à Toma. Il était modeste et respecté. J'insiste sur la modestie et l'humilité car pour moi ce sont des conditions de base pour que Dieu bénisse ce que vous entreprenez, pas pour votre gloire, mais pour sa gloire. On a beaucoup écrit sur Dii Alfred, notamment son fils. Nous l'appelions « Ba », terme de respect pour un vieux, un sage. Il était un Ki. Le nom de Zerbo lui fut adjoint.

En entrant à Tionkuy, un peu avant le CAR, il y a un petit pavillon qui était habité entre autres par les Frères. Le Frère Heule y habita longtemps. Il avait une formation professionnelle très poussée. Il sortait de l'école polytechnique suisse. Il était très compétent en électricité, en radio, en construction. C'était un apôtre, il rendait de grands services pour éduquer les africains. Longtemps il travailla à Nouna comme directeur du centre de Formation Artisanale Rurale qui deviendra dans la suite le centre de Formation Professionnelle. On y forma des menuisiers, mais essentiellement des maçons, puis des électroniciens.

A Tionkuy il avait pris la direction du Centre Agricole Rural : CAR, là où avait travaillé dans le temps le Frère Servace. Sous sa direction ce centre retrouva une nouvelle ampleur, y ajoutant une section d'entretien et réparation du matériel agricole. Pour l'enseignement de la culture, il avait un adjoint voltaïque Michel Mossé, samo originaire du village de Sapala. Je l'avais connu tout jeune. Il avait le sens de la culture attelée, tant par les ânes que par les zébus. Je n'ai pas beaucoup développé la traction par les ânes, car la traction par des zébus dressés était certainement plus efficace. Au CAR, on apprenait à les élever, on les nourrissait avec du fourrage pour les tenir en forme physique parfaite. On apprenait aussi l'entretien des terres.

Le CAR, je n'y ai jamais eu de responsabilité, mais « y ai envoyé des volontaires qui ont fait progresser certainement la façon de cultiver de toute une population.

Dans ce même pavillon logeait aussi le Frère Schwarz, un allemand méticuleux. Il était mécanicien et forgeron. Discret, volontaire, efficace, comme tous les allemands. Comme officier de la Légion étrangère, je gardais le meilleur souvenir de ces allemands même à la guerre. Il complétait parfaitement le travail beaucoup plus général du Frère Heule qui pouvait contrôler jadis tout le circuit électrique de Nouna comme maintenant tout le circuit de Tionkuy, c'est à dire l'ensemble des bâtiments du petit séminaire, de l'école des catéchistes, car tout cela était électrifié et fonctionnait avec un groupe électrogène.

La dernière fois que j'ai vu le Frère Schwarz, il était dans l'atelier qu'il avait monté pour les élèves catéchistes de troisième et quatrième année. Il leur apprenait à réparer le matériel agricole et ce n'est pas une petite chose. Que de charrues ont été jetées parce que le soc était

tordu, parce que l'attache avait rompu. Il faut voir comme on les mène. Et là, on les réparait, et surtout il montrait comment réparer. Réparer un axe de voiture mal serré, un axe qui tourne mal, un boulon mal mis pour tenir une ossature de charrette, tout cela le Frère Schwarz leur a appris. C'est là qu'il m'annonça les larmes dans les yeux que son papa était mort fusillé et j'ai toujours gardé dans mon bréviaire l'image mortuaire de son papa.

Le Frère Schwarz avait lui aussi débuté à Nouna. C'est lui qui surtout, aidé du Frère Heule et du Frère Emmanuel, a lancé le Projet Puits qui depuis fonctionne toujours, soulageant, aidant de nombreux villages à résoudre leurs problèmes d'eau.

Oui, j'ai admiré ces frères, ces trois frères, les voyant par exemple à l'atelier de Nouna mettre au point des machines pour travailler le bois d'abord puis le fer. Tout ce qui était scolaire était à base de tubes métalliques. Les voir si précisément travailler là, penchés avec des instruments de mesure, des petits marteaux légers. Leurs savoir-faire, leurs soucis du matériel, et tout ce temps passe à ne chercher qu'à former des africains. Leurs souci d'élever le niveau matériel et social de ceux qui faisaient équipe avec eux

Souvent dans mes causeries avec les Africains dans les villages, je leur disais : « un jour on verra des africains piloter des avions, il en passait quelquefois, conduire de belles voitures, des camions » et ils me répondaient : « tu nous racontes des histoires, jamais nous ne pourrons arriver à faire ce que font les blancs ». J'étais fatigué d'entendre ce mot « blanc » et eux se diminuaient à leurs yeux. Ils répétaient toujours : « nous, les noirs, nous ne savons rien » mais je leur répétais : « vous saurez le faire, vous y arriverez et vos enfants y arriveront certainement ».

Et cela se fit effectivement. Rien qu'à voir Raphaël, l'incomparable chauffeur, dévoué, un saint à sa façon, qui a rendu tant de services à la mission et dont les fils Maurice d'un côté et Pierre Traoré de l'autre ont pris la succession de celui qui fut le Procureur avec un P majuscule de Nouna, personne ne me contredira.

Dans l'évangile on parle peu de Joseph. Il n'a jamais dit un mot, et cependant Joseph est cité souvent. Il fait l'objet de nombreuses méditations. Tous les religieux et religieuses qui se sont donné à fond dans une œuvre où on ne flambe pas, mais que l'on fait pour l'amour de Dieu et du Christ vivant se sont mis sous la protection de Saint-Joseph. C'est ainsi que j'ai gardé beaucoup d'admiration pour tous les frères. Ils n'ont pas laissés des traités de méditation ou des traités sur les mystères du chapelet, mais que de fois les africains leurs amis les ont regardés en se demandant « mais, ces hommes-là, que gagnent-ils ? Que cherchent-ils sur cette terre ? » Oui, je leur disais : « sur cette terre, ils cherchent votre bonheur ». Bien expliqué, ils le comprenaient. Ils n'ont jamais fait que cela : chercher le bonheur de leurs frères noirs.

Nous prêtres, nous nous sommes réunis bien souvent pour élaborer des schémas pour les dimanches sans prêtres, pour faire des réunions de jeunes, des réunions de communautés de chrétiens. Que de plans ! Que de plans ! n'avons-nous pas jeté sur du papier et que nous n'avons jamais réalisé. Ces frères missionnaires ont fait des plans de constructions ou d'infrastructures matérielles et les ont réalisés. Ils ont instruit, et leur science manuelle et intellectuelle, ils l'ont passé dans la pratique à ceux avec lesquels ils ont fait équipe, et dans ce sens là, ils ont été très missionnaires, ils ont été des formateurs. Ils ont respecté ceux qui travaillaient avec eux et ceux pour qui ils travaillaient.

LES PREMIÈRES SŒURS AFRICAINES MARKAS

Je ne vous ai pas parlé d'une joie immense. J'avais demandé lors de tentations très fortes vis à vis des filles, j'avais demandé à genoux et tout en jeûnant : « Seigneur, la seule

chose que je vous demande est de susciter des vocations religieuses parmi ces filles. Qu'elles me remplacent auprès des filles ». Car s'occuper trop intimement de filles, je l'ai dit par expérience, est délicat et est une occasion de tourment intérieur. Je peux en dire très long et avec beaucoup de miséricorde.

Oui, la première qui me dit en confiance qu'elle voulait être religieuse fut la fille de Raphaël Traoré, la sœur de Pierre et Maurice, c'est elle qui la première me déclara qu'elle voulait être religieuse. Je ne dis pas que je voulais la prendre dans mes bras et l'embrasser, ce geste aurait été mal compris, mais avec quel regard de reconnaissance je l'ai regardée.

Jeanne, tu as été la première réponse à ma demande quand j'étais tourmenté par l'amour secret que je portais à une fille. Je connais son nom : l'amour. J'ai été tourmenté à la limite. Comme je comprend les prêtres qui ont quelquefois chuté. J'ai été si près, si près à en avoir peur et pleuré.

Oui, ce fut elle, Jeanne Traoré, et avec quelle joie je suis allé à Nasso assister à ses premiers vœux temporaires. Ma joie aussi pour une autre : Delphine Konaté dont j'ai parlé plus haut et dont j'ai cité la lettre. J'ai assisté aussi à son premier engagement. Si je me laissais aller, je serais très démonstratif, affectueux, mais en Afrique, il ne faut pas l'être, c'est mal jugé et je sais par expérience que les démonstrations d'affection exprimées trop fortement peuvent vous conduire très loin et provoquer vis à vis de celui ou celle devant lesquels vous témoignez trop d'affection un danger qui vous poursuivra longtemps. Je le sais, Je le dis tout simplement.

ABBÉ ZÉPHYRIN TOÉ

Monseigneur Lesourd avait nommé d'une façon très intelligente l'abbé Zéphyrin Toé son vicaire général à Dédougou. Il s'occupait plus spécialement des vocations sacerdotales et religieuses, de toutes les relations avec les quelques prêtres africains qui n'étaient pas des plus commodes déjà à l'époque. J'avais bien connu son Père : Elie.

A la fin de la guerre, après mon expérience au Liban, émerveillé de ce que la grâce avait fait dans ce « mouvement de Nouna », j'allais souvent voir Elie. C'était un de nos voisins les plus proches de la mission de Toma. Il était catéchiste à Bounou. J'entends, aujourd'hui encore, son rire, je le vois avec sa pipe. Il m'offrait du dolo, et avec joie me montrait : « tu vois, là-bas, et là, et là, ces familles ont été catéchumènes du temps de tel Père.

L'abbé Toé, vicaire général, était un confrère charmant. Il avait fait un stage à Toma. Quand je pense que nous, blancs, nous n'avions pas même eu l'idée de lui faire porter un plat africain, du to et pendant des matinées et des matinées, des semaines et des semaines, lui qui aurait tant aimé cette bouillie sucrée que les africains prennent le matin, nous n'avons pas eu l'idée de lui en offrir. Quand nous écoutions notre petite radio, égoïstes que nous étions, nous n'écoutions que les nouvelles de France. Oui, je le dis avec regret, nous pensions être des missionnaires parfaits, mais nous en étions loin. On parle aujourd'hui d'inculturation, nous les missionnaires, nous n'étions pas totalement formés au détachement qu'il fallait pour s'adapter aux goûts et aux désirs intimes des africains.

Aujourd'hui, et les dernières années, nous avons largement réparé cela et les missionnaires plus jeunes arrivés après nous l'ont fait parfaitement. Sur les camions de transport, les noirs écrivent facilement : « Dieu ne dort pas la nuit » ou « Il n'est jamais trop tard pour bien faire ». Dieu, je le répète, dans notre nuit d'apprentissage, n'a pas dormi mais a formé notre âme et notre esprit de missionnaire. Je ne dis pas jusqu'à la perfection. C'est ici dans la prière et la vieillesse que nous devenons parfaits et peut-être beaucoup plus efficaces par notre prière

que si nous étions présents là-bas.

Là aussi je m'excuse de livrer un petit coin de mon âme. Que de fois je pense à nos missions. Depuis que je suis en France, jamais je ne rêve avec des scènes européennes tout ce que je rêve est toujours dans le cadre africain. Vraiment le noir est entré en moi, le noir que nous voudrions voir progresser.

Je faisais partie du conseil épiscopal, et monseigneur me confia, dans le plus grand secret, qu'il avait envoyé sa démission à Rome et il avait proposé pour le remplacer le nom de trois confrères africains. Il ne me dit pas les noms. Un était du diocèse, les deux autres ne l'étaient pas. Je savais qu'il avait beaucoup d'admiration pour un confrère mossi de Koudougou, et pour un Dagan'. Il connaissait bien cette ethnie car il avait été un temps à Dissin. Il avait donné les noms, il ne restait plus qu'à attendre.

BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DE DÉDOUGOU

Plus tard une nouvelle église allait être construite à Dédougou ; elle devait devenir la nouvelle cathédrale pour le diocèse. Monseigneur, en attendant, tenait à ce que la chapelle provisoire de Dédougou soit officiellement bénie, ne serait-ce que pour bien marquer le nouveau siège du diocèse.

Le Cardinal Zoungana, archevêque de Ouagadougou n'était pas venu à Nouna pour l'inauguration et la bénédiction de la cathédrale, absence que nous n'avions alors jamais compris. Là il vint en personne bénir cette église. Elle avait une forme originale. Il profita de l'occasion pour bénir aussi l'évêché. Désormais, nous étions le diocèse de Nouna-Dédougou. J'ai toujours remercié Rome qui n'a pas voulu couper et faire disparaître le nom de Nouna. Nouna, je l'aime, « en ai été le premier curé, malgré le peu de chose que je représente j'ai été curé pendant dix sept ans de la cathédrale de Nouna. D'autres m'ont remplacé, beaucoup plus dignes, beaucoup plus valables.

C'est moi qui avait organisé la réception du cardinal, réception que monseigneur Lesourd avait appréciée au point que quand l'ordination de son successeur approcha, il m'appela en privé et me dit : « Père Larregain, je vous ai observé quand vous avez organisé la réception pour monseigneur Zoungana, c'était parfait, c'est pour cela que je vous charge de l'organisation du sacre de celui qui me succédera. Il faudra que cela soit parfait, choisissez dès maintenant sans le proclamer tous les collaborateurs que vous voulez pour faire équipe avec vous. J'ai demandé au Frère Emmanuel de vous donner les moyens nécessaires pour que tout soit largement fait ».

Dernière le bâtiment de ce qui fut l'ancienne école primaire de Dédougou, on. avait construit déjà des salles de réunion pour les réunions d'action catholique. Cet ensemble était dénommé : le centre « Benkadi ». Cela facilitait toutes les réunions d'autant plus qu'il y avait aussi des dortoirs, réfectoires, salles de réception.

Monseigneur Lesourd était un homme d'ordre. Déjà à Nouna son bureau était toujours parfaitement ordonné et accueillant. Il avait tenu aussi qu'à Dédougou dans sa nouvelle résidence son bureau soit accueillant. Il y avait fait adjoindre un petit salon très discret et entre son bureau et ce petit salon de réception il avait installé le bureau de celui qui devait être son vicaire général et là, jusqu'à la nomination de l'abbé Toé, cette salle resta vide. On ne pouvait pas écouter et c'était parfait.

Dans les grandes affaires, il y a des secrets à garder. Son bureau était certes dans la clôture mais ce bureau était animé par un certain nombre de jeunes. Il répétait : « les jeunes sont l'avenir, il faut les marquer si vous voulez d'un certain respect de l'église que je représente ».

Esprit, respect et charité. C'était un éducateur, il ne leur laissait rien passer. Il avait toujours des ballons à leur disposition, mais ils étaient disciplinés. Il leur donnait des conseils de vrai Père de famille. Quand Monseigneur dut se résigner à se rendre à Tassy parce qu'il était trop âgé et avait besoin de trop de soins, ces jeunes gens, dont certains étaient musulmans, et dont il avait fait des amis vrais, lui écrivaient encore. Combien de jeunes prêtres il a suivi. Certains jeunes prêtres africains, qu'il a voulu conduire avec l'autorité et les exigences qu'on demande à un Père Blanc, lui en ont peut être voulu.

MONSEIGNEUR ZÉPHYRIN TOÉ

L'année 1973, une année après avoir donné sa démission, la réponse vint. L'abbé Toé était nommé évêque du diocèse de Nouna Dédougou. Il s'était attiré le respect et l'amitié de l'immense majorité des Pères Blancs. A cette époque là, les prêtres africains de notre diocèse n'étaient pas nombreux. Ils devaient être au nombre de sept.

Monseigneur Toé était presque un Père Blanc, tellement il avait adopté notre genre de vie et notre règlement. Ceux qui le suivirent immédiatement au moins, ne furent pas du même avis, ils trouvaient monseigneur Toé trop conditionné par le respect affectueux qu'il portait aux Pères Blancs ses formateurs. Mais en admirant certains, n'ayons pas l'air de faire le procès des autres.

Il accepta cette nomination comme il a toujours été, en prêtre animé par une foi profonde et un esprit missionnaire, car il ne fut pas un évêque résident tranquille. Il est resté un missionnaire parfait. Le diocèse allait donc être confié à monseigneur Toé. La joie fut grande et cette joie se répercuta visiblement et bruyamment dans tout le pays samo et marka. Toute cette région sur laquelle rayonne et rayonnera Nouna.

Au tout début du diocèse, les chrétiens n'étaient guère plus nombreux que deux mille. Je sais qu'aujourd'hui, en 1995, ils approchent des cent mille, et sans compter une vingtaine de mille de catéchumènes. Mais déjà en 1973 ils devaient être près des cinquante mille. Quel bond en avant. Et lorsque l'on voyait nos églises envahies par tous ces jeunes...

Concernant les markas, j'ai entendu dire ces derniers temps qu'en fait la population marka ne dépassait pas soixante quinze mille. J'avais cru qu'ils étaient plus nombreux, mais il est certain qu'il y a là plus de quinze mille baptisés.

RÉFLEXIONS SUR LA PASTORALE

J'y reviens constamment car c'est une immense grâce de Dieu que ce passage de Dieu sur ces pays de la boucle supérieure de la Volta. Ce passage est visible et restera. Monseigneur Lesourd disait que le samo avait peu de dispositions pour instruire, plus fort en paroles qu'en actes. Je ne suis pas là pour affirmer ou infirmer ce que monseigneur disait après des années de fréquentation assidue. Il aimait les samos comme il aimait tout le monde. Dire qu'il aimait un tel ou un tel plutôt que d'autres serait injuste. Il n'aimait pas à la verticale mais à l'horizontale comme on dit, c'est à dire sans différences. Mais il fréquentait les samos, il allait souvent à Toma et il les connaissait.

Des markas il a dit une chose : « Ils sont apparemment plus brillants que profonds dans leur foi ». Cela faisait sans doute allusion à une autre vérité qui n'est pas très charitable, mais le marka en général revêt de beaux habits extérieurs mais traîne des habits très sales cachés. Enfin laissons cela.

Monseigneur Lesourd avait une grande expérience acquise chez les bobos de Tounouma,

chez les dagaris de Dissin et chez les goins de Niangoloko. Il avait poussé la conférence épiscopale de la Haute Volta à se réunir pour essayer de voir comment présenter certains sacrements. Il y a une base théologique que l'on ne peut changer, mais il y a une façon de l'exprimer, ainsi pour le baptême, la liturgie des mourants, la liturgie d'une préparation à une confession personnelle comme à une absolution générale, les mariages surtout, la mise en valeur de la confirmation était nécessaire. Enfin une réflexion sur les sacrements.

Nous avons eu des réunions très intéressantes. Je savais vite rendre compte de ces réunions et en termes justes et sans exagération, aussi nous fûmes monseigneur Lesourd et moi chargés de la partie la plus difficile : la confession. Nous étions avec monseigneur Bayala, l'évêque de Koudougou et ces réunions duraient deux ou trois jours à Ouaga. Nous y apprîmes beaucoup de choses, de nuances. Il est certain que pour les confessions, les essais du Père Ranzini nous aidèrent. Il n'a pas voulu prendre pour base l'initiation des mossis, mais il s'inspira de certaines coutumes, de beaux gestes. On se plonge dans l'eau et on ressort vivant. Ainsi on rentre dans un marigot et en face lumineux, on va vers une croix. Ces choses sont réalisées chez les mossis et merci de vos audaces Père Ranzini.

Nous-même, après avoir étudié historiquement l'histoire de la confession avec monseigneur Lesourd et les principaux catéchistes, il nous était évident de la nécessité d'une préparation forte. Avec environ une confession par mois, nous avions des milliers de confessions et nous passions des heures et des heures au confessionnal. Je l'avoue nous ne prenions pas assez de temps à la préparation, à suggérer vraiment ce que l'on appelle le regret et le ferme propos, c'est à dire la décision de ne plus recommencer et d'ajouter avec humilité et confiance, de ne plus recommencer avec votre grâce.

Nous avions tous l'impression de tourner en rond et qu'il n'y avait pas de regret. Avec monseigneur Lesourd, qui connaissait bien l'âme africaine, les faiblesses des africains, nous fîmes je crois un travail instructif pour aboutir à un accord avec le cardinal Zoungana sur une préparation bien vécue avec des citations bien précises de l'évangile et de l'écriture sainte, et passer de longs moments avec les pénitents réunis pour la circonstance était bien plus nécessaire que de rester assis dans nos confessionnaux.

A force de travailler, à force d'expliquer le cardinal présenta ses projets d'absolution générale pour des circonstances bien précises. Chaque fois par exemple que le groupe de pénitents dépassait quatre cent. La chose fut présentée à Rome et il obtint de Rome une permission, un décret provisoire à revoir plus tard. Ce que nous, demandions était qu'au delà de quatre cent on puisse préparer surtout les pénitents à la contrition avant de leur donner une absolution générale, notamment à l'approche des fêtes comme Noël et Pâques. Réalisez le temps qu'il fallait, si lorsque seul, vous deviez recevoir individuellement plus de quatre cent confessions. Je sais qu'en pratique bien des Pères ont donné des absolutions générales pour des groupes encore moins important en nombre.

25 NOVEMBRE 1973 - SACRE DE MONSEIGNEUR TOÉ

Pendant trois mois, tous les quinze jours, le comité de préparation du sacre de Monseigneur Zéphyrin Toé travailla. L'animateur le plus judicieux fut le Frère Heule. Il voyait les difficultés et trouvait leurs solutions. Devant des projets concrets, le Frère Emmanuel ne lésinait pas. Il envoyait le matériel qu'il fallait.

La pro-cathédrale de Dédougou ne pouvait contenir une foule. Les équipes de chantier du Frère Emmanuel, aidées par bien des volontaires de la communauté chrétienne de Dédougou aménagèrent une grande surface couverte avec l'aide de poutres, de barres de fer et

des sékos ou nattes. Bien avant la date nous avions une grande surface ombragée. Pour le jour de la fête, tout ce que nous pûmes ramasser comme bancs, comme bois fut porté à l'avant. Une grande surface fut faite de belles planches et de madriers. C'était garni de tissus africains, c'était de goût africain, de style africain, ça sentait l'africain, c'était beau et authentique.

Le Président de la République : El Hadj Sangoulé Lamizana lui même vint, accompagné de personnalités. Naturellement le cardinal Zoungana était présent, ainsi que monseigneur Yougbaré, le plus ancien, évêque de Koupéla, monseigneur Bayala de Koudougou, Dupont de Bobo Dioulasso, Somé de Diébougou. Quelle belle cérémonie ! Les chants : toutes les différentes ethnies mossis, markas, bobos, samos du sud, samos du nord, chacun y alla de sa voix et de son plus beau morceau. Quelle belle cérémonie !

Chargé de l'organisation, je devais veiller à tout. Il y avait notamment le problème du service d'ordre. Les foules attirent les brigands, petits ou grands voleurs. Il fallait donc s'assurer une équipe de gardiens portant tenue et insigne et ayant autorité, et quelquefois, la matraque. Ils furent désignés parmi les élèves catéchistes et ils furent efficaces. Pas un vélo ne se perdit. On disposait les vélos dans un enclos avec un billet. Aucune contestation.

Il y avait les repas. Il fallait recevoir tous ceux qui avaient travaillé et tous les invités avaient droit à la boisson, à la nourriture et surtout à la viande. Les femmes des catéchistes du centre du Père Canet nous donnèrent un sérieux coup de main. Ce sont elles qui préparèrent et fournirent quantité de repas. Pas un plat ne disparut. Je le craignais tellement.

Il fallait surtout filtrer les invités. Une foule rodait autour prête à sauter sur les plats. Aussi les invités devaient passer dans un étroit couloir et devaient montrer patte blanche, c'est à dire présenter leur invitation.

J'entends encore le curé de la cathédrale de Ouaga. Il était très entouré. Dans toutes les religions les dignitaires ont leur petite cour et il voulait montrer qu'il pouvait entrer sans montrer patte blanche. Il fut refoulé par les gardes qui gardaient l'entrée. Je le vois encore indigné disant à son entourage : « mais enfin, quelle est cette organisation ? » J'étais à côté, j'avais de bonnes oreilles que j'ai encore aujourd'hui malgré mes quatre vingt ans. Je lui ai dit : « monsieur l'archiprêtre, je sais que vous êtes le curé de la cathédrale de Ouaga, mais ici, n'attaquez personne, c'est moi qui ai organisé cela et tout le monde doit s'y soumettre, même les évêques. Il ne dit n'en. Quand vous répondez, point par point, et au moment où il faut, on ne conteste pas votre autorité, le tout est de la garder.

Le dimanche suivant avait été réservé aux adieux de monseigneur Lesourd à la population. Cette fête devait se faire dans l'ancienne cathédrale. Par respect celle de Dédougou s'appelait encore pro-cathédrale. Là vraie était là haut à Nouna. Celle que nous avions laissé.

NOUVEAU DÉPART

Tout ceci m'avait plus que fatigué. L'épaule me faisait mal. Je traînais un mal que je connaissais. Une plaie cancéreuse se forma dans le dos. Nous avions un très bon médecin : le docteur Bourreau, C'était le responsable du service des grandes endémies, il s'était occupé du camp des lépreux et des sommeilleux, un homme bien consciencieux. J'allais le voir. Il me dit : « je vous interdis d'attendre dimanche prochain, il faut immédiatement partir pour Ouagadougou et Bergonié à Bordeaux. Si ça touche les os, ça sera irrémédiable.

Cela ne me rendit pas triste. Cette ordination épiscopale avait été magnifique. J'entends encore les samos de Toma chanter avec ces calebasses ornées de cauris une mélodie de leur pays dans laquelle était bien sûr chantée la maman de monseigneur, elle était une des filles d'Issa Paré, le chef de canton, qui avait chassé les envahisseurs de Toma. J'en ai parlé plus

haut. Un homme imita le geste que fit Issa Paré, grand chef de Ganadena : se faire ouvrir la plaie dans le dos pour que le sang coule, arracher la flèche, remonter sur son cheval et repartir au combat. Tout cela fut évoqué peut être avec une certaine fierté, c'était le temps de la chevalerie, mais monseigneur Toé n'était-il pas le petit fils du chef de canton Issa Paré. Grande figure, homme courageux qui fut humilié à la fin de sa vie, mais qui resta digne. C'est un de ses fils qui devint de nouveau chef de canton de toute la région de Toma.

Je quittai Dédougou, je quittais les amis que je m'étais fait à Dédougou. Je n'ai pratiquement pas d'ennemis. J'ai toujours pardonné et j'ai toujours prié pour avoir la force de pardonner. Je partis heureux.

Je restais longtemps à Bergonié. Monseigneur me remercia et c'est le Père Pichard qui pris les consignes avec les Père Saint Jean et Lalanne. Ce sont eux qui préparèrent la fête d'adieux de monseigneur Lesourd à son diocèse. Même si mon état de santé impérativement m'en avait écarté, ne pas assister à ce départ de monseigneur Lesourd me fit sans doute finalement moins mal que si j'y avais été. Nous étions tellement amis. « Au revoir monseigneur, au revoir au grand évêque que vous avez été et au Père que vous avez été pour moi ».

CHAPITRE XI

LA COTE D'IVOIRE

1975 fut l'année des changements. Du bonheur d'abord, car c'est pendant cet hivernage que tombèrent d'abondantes pluies. Les distributions de sacs de mil, de farine de maïs ne furent pas interrompues pour autant. La France et surtout les Etats Unis nous fournirent encore de la farine de maïs et surtout le gouvernement fut un geste tout à fait valable : il distribua gratuitement des semences de mil hâtif

Malheureusement certains, trop affamés encore et toujours démunis de tout, consommèrent ce mil distribué gratuitement pour les semences. C'était comme si on donnait du chocolat ou des confiseries à des enfants, en leur disant de les garder en attendant la fête qui doit bientôt arriver : c'est bien les tenter et c'est préjuger de leur prudence et de leur gourmandise.

En 1975, les évêques de Côte d'Ivoire adressèrent une demande à la conférence épiscopale de la Haute Volta, leur demandant si trois ou quatre Pères connaissant les langues les plus usuelles de la Haute Volta pouvaient leur être envoyés. Cela correspondait parfaitement au désir du Père Vasseur, notre Supérieur Général d'alors, qui se préoccupait de l'évangélisation des Voltaïques descendus en Côte d'Ivoire.

Il y avait déjà un noyau de Pères Blancs en Côte d'Ivoire. Il y avait le Père Jean Cauvin qui, à l'ICAO (Institut Catholique pour l'Afrique Occidentale), enseignait la théologie, les sciences humaines et la catéchèse à la faculté catholique d'Abidjan. Il y avait le Père Renault François, lui aussi professeur à la faculté. Il écrivit plus tard une vie du cardinal Lavigerie très détaillée. Il avait un logement de fonction très convenable. Et encore Père Hamman, un ancien de Guinée. Tous les Pères avaient été expulsés de Guinée, et lui était resté au Libéria puis en Côte d'Ivoire pour, entre autres, faire parvenir en Guinée les dons envoyés de Suisse par monseigneur Maillat. Il était à ce moment procureur de l'évêché de monseigneur Yago.

Il y avait aussi le Père Legrand Jean Marie venu du diocèse de Kaya. Il avait son caractère et s'était un peu heurté à la hiérarchie locale. Il demanda de lui-même à répondre à l'appel des évêques. Plus tard il fut affecté à la paroisse centrale de Bouaké. D'autres répondirent encore comme les Pères Chardin, Chauvineau.

Nous connaissions tous une langue locale. C'est ainsi que le Père Chauvineau parlait le moré et le léla, le Père Chardin, venant du Mali, parlait un très bon bambara, le Père Legrand était spécialiste du moré, et moi-même Père Larregain je parlais bien le samo de Toma et les deux variantes du marka.

Le Père Rambourg, ancien de Guinée aussi, aujourd'hui aumônier volontaire et officiel de la prison de femmes de Fleury-Merogis, un apôtre, nous rejoignit aussi. Il voulait à tout prix remettre sur pied un centre de la Vierge Fidèle de Marthe Robin. Ce centre : foyer de charité comme on le disait était, je le dis bien, le contraire de ce que l'on peut appeler un foyer de charité. Mais laissons.

Il fut entendu avec l'archevêque d'Abidjan que nous serions regroupés en communauté Père Blanc. C'est à dire, jamais seul, toujours au moins trois. C'est la règle sacrée des Pères Blancs.

Le Père Chardin, qui était très doué pour tout ce qui était construction et aménagement, un homme malin et qui par ses relations avec les dioulas et les bambaras obtenait très vite du bon matériel, installa à Bouaké une belle paroisse conçue à la manière Père Blanc : des bureaux, des chambres, une salle commune.

Il se heurta, je ne dis pas à la mauvaise volonté, mais je crois à la crainte des S.M.A ou Pères des Missions Africaines de Lyon. Leur méthode d'apostolat et celle des Pères Blancs n'étaient pas du tout les mêmes. Vraiment pas du tout du tout. Eux partaient des écoles, donc ils parlaient français. Très peu d'entre eux, c'était presque une coutume admise et un conseil donné, apprenaient la langue locale. Ils savaient que les Pères Blancs eux apprenaient une langue locale et parfois même une deuxième. Ils influencèrent les évêques, et nous, qui pensions nous retrouver à Bouaké et rayonner de là, nous fûmes dispersés. Le beau travail du Père Chardin à la paroisse de Bouaké fut donné à deux prêtres ivoiriens.

Le Père Chauvineau qui parlait le léla ou la langue des gourousins partit pour Korhogo. Il y fit du très bon travail. L'évêque l'avait reçu les bras ouverts et lui donna toutes les libertés et le rang de vicaire général. Il rayonnait à partir de Korhogo.

La Côte d'Ivoire. J'ignorais ce pays. C'était le pays de la verdure. Les missions étaient animées par les Pères des missions africaines de Lyon. Nous fûmes donc dispersés. Je voulais retrouver les Voltiques dans leur milieu, et j'allais voir monseigneur Kouakou, c'était un ami de monseigneur Lesourd. Il me reçut comme un frère, à la façon d'un évêque Père Blanc. Il m'indiqua que la concentration la plus forte des voltaïques se trouvait autour de Arrah. C »était un poste fondé depuis environ vingt cinq ans.

Là, les planteurs employaient des manœuvres « soudanais ». D'après eux, ils venaient tous du Soudan. Ils n'ont jamais compris la géographie. On était riche dans la mesure où on avait beaucoup de manœuvres qu'on exploitait. Les enfants se vantaient entre eux ou se méprisaient « mon papa, mon père, a douze manœuvres », « le mien en a dix ou neuf et celui qui n'en avait que deux ou trois ne disait rien.

La répartition de la récolte se faisait suivant une vieille méthode. Sur trois sacs de café ou de cacao, deux allaient au propriétaire du terrain donc au planteur, l'autre était partagé entre les manœuvres. L'un dans l'autre, ils vivaient ou plutôt, ils vivotaient. Ils n'habitaient pas en ville mais dans des campements en brousse. Ils se regroupaient. Presque tous étaient voltaïques. Ils travaillaient là, avaient droit à une certaine quantité de bananes. La base de la nourriture est le toutou à base de bananes. Ils avaient l'huile rouge de palme et de la verdure pour les sauces.

Les agnis, l'ethnie locale, eux étaient friands d'immenses escargots qui nous répugnaient. Ils les recueillaient le matin, les ouvraient tel quel, et les faisaient bouillir. Il était entendu que le voltaïque qui mangerait des escargots serait couvert de plaies et chose curieuse, j'en ai vu couverts de plaies et de démangeaisons après avoir consommé, avoir osé consommer ces immenses escargots.

Je désirais faire une tournée et j'exposais mon projet à mon nouvel évêque monseigneur Kouakou. Je désirais me rendre compte des localisations et des installations des groupes voltaïques tout autour du diocèse. Il me comprit parfaitement. C'est en faisant cette tournée que je compris combien nos gens étaient exploités et pire qu'ils n'avaient aucune défense devant l'administration. Par contre, ils étaient mieux nourris qu'en Haute Volta, c'était évident. Il y avait beaucoup de verdure, la banane était un aliment complet et les sauces qu'ils pouvaient faire avec les produits de la forêt étaient bonnes. Des installations sanitaires, je ne parle pas. Ils avaient de l'eau en abondance, mais ils n'avaient aucune pièce.

Ils avaient fui, fui, eux et leurs enfants. Une petite minorité été arrivée jusque là. Combien étaient-ils ? On a quand même dit qu'ils étaient presque huit cent à neuf cent mille dans les différents campements. Quelques guinéens, pratiquement pas de maliens, qui eux étaient davantage regroupés dans les villes. Les plus nombreux étaient les nôtres, cultivateurs par tradition, ils étaient connus pour leur courage et leur conscience au travail. Les planteurs les autorisaient à cultiver de petits champs, surtout du riz, dans les bas fonds. Les ivoiriens, qui avaient d'immenses concessions, d'immenses terrains donnés par les parents ou la tradition, ne s'intéressaient pas à ces bas fonds.

Nos frères voltaïques commencèrent donc peu à peu à cultiver des champs de riz. C'était un apport supplémentaire qu'ils consommaient eux mêmes et dont ils vendaient le surplus. J'avais vu comment ils vivaient, et je réfléchissais à la possibilité de regrouper les campements sur un point fixe pour qu'ils aient une impression de cohésion, de force et de sécurité dont tout homme a besoin.

Je demandai à voir l'ambassadeur de France, monsieur Puech, un basque de Biarritz. On ne le voyait pas facilement, il fallait une introduction. Quand il sut d'où je venais et qui j'étais, il me reçut. J'avais mis à ma boutonnière, excusez ma vanité, mon insigne d'officier de la Légion d'Honneur, et c'est curieux, c'est humain, ça ouvre des portes et ça ouvre des oreilles.

Il demanda quelques renseignements sur mon passé. Je ne racontai pas tout mais je disais que j'étais peut-être le seul officier à avoir été décoré quatre fois pour avoir évité des massacres. Il apprécia la chose et j'obtins de lui, par un décret qu'il fit signer à Paris au ministère des colonies de l'époque, le titre de conseiller d'ambassade, ce qui est déjà un degré élevé dans la hiérarchie des ambassades. Avec ce titre, vous êtes habilité à établir tous les papiers administratifs nécessaires à un individu. Votre signature et vos avis sont incontestés, votre témoignage est indiscutable.

J'avais le numéro 93. J'eus droit à un tampon, et à Arrah, j'établis un modeste bureau appelé : « Bureau Union des voltaïques ». Le numéro 93, c'était le mien.

Si vous saviez tous les abus faits par ceux qui représentaient l'autorité. Les gendarmes, les douaniers, tous ceux qui portaient une casquette. Ils pouvaient arrêter n'importe qui. J'ai de bonnes oreilles et l'habitude d'observer, j'écoutais et j'ai entendu dire à l'arrivée même de ceux qui avaient survécu à cette marche terrible de leur pays jusqu'à la frontière ivoirienne, j'ai entendu un chef de brigade téléphoner à Bouaké et dire : « c'est entendu, tu sais, les vingt soudanais, je les ai, je les garde pour toi ». Ca veut dire : je les garde et demain ou après demain, quand il y aura un camion vide, je te les enverrai. C'était du bétail. Pas de cartes d'identité. C'étaient des soudanais, des manœuvres gratuits. J'ai pu en témoigner. Je l'ai dit devant des gens qui ne voulaient pas l'accepter, mais les faits et les témoins étaient là.

J'obtins donc le droit d'établir des cartes d'identité. Il me fallait aussi des photos et je m'adjoins Cyprien. L'évêque ne vit pas d'inconvénient à ce que je fasse une tournée, et je pense avoir pu fournir à ce moment plus de sept cent cartes d'identité. Je restais en contact avec le Père Chauvineau et le Père Legrand.

J'obtins les subsides voulus, pour faire plastifier ces cartes d'identité, et grâce à ces cartes, les agents de l'autorité ne pouvaient plus les arrêter arbitrairement. Je sais que plus tard, on les ennuya pour les carnets de santé. Ils faisaient tout pour leur extorquer les quelques francs CFA quels avaient gagné péniblement en fournissant d'abondantes moissons de café, cacao, d'ananas à ces messieurs les ivoiriens, les planteurs ivoiriens.

Comme dans tous les pays africains, il y a des jours de marché, différents dans chaque

village. Ils marquent le temps et servent un peu de calendrier. Dans un périmètre de soixante à cent kilomètres, il faut apprendre par cœur les jours de marché, les mettre sur un calendrier et vous connaissaient ainsi les jours de regroupements des populations, car le jour du marché vous êtes sûr de retrouver toute la population, les planteurs autorisant les manœuvres à s'absenter ce jour là.

J'établis un calendrier des jours de marché, et je lançais l'idée de rassemblements. J'étais un peu aidé par les catéchistes, en rupture de ban avec leur pays, certes s'ils avaient fui en Côte d'Ivoire et donc abandonné leur poste de catéchiste, ce n'étaient donc pas les meilleurs, mais on utilise les instruments que Dieu vous envoie. Ainsi faute d'une belle camionnette, vous utilisez une camionnette usée mais qui marche, c'était le cas.

Je regroupais donc les voltaïques et j'eus pour animer environ quatorze lieux de rassemblements, l'aide des sœurs religieuses de la Pommeraye. Elles avaient un cuisinier : Paul Ouedraogo, un voltaïque mossi, il avait son certificat d'étude, et parlait surtout agni. Les sœurs ne parlaient pas cette langue. Quant à moi je m'étais mis à l'étude. Ce n'était pas une langue plus difficile que le samo, le marka, le basque ou le grec. C'était une langue à ton et on y arrivait assez facilement. Je me servais d'une petite grammaire avec un lexique qu'un confrère des missions africaines avait composé.

LES INTERPRÈTES

J'avais de bonnes relations avec les vieux, nous arrivions à nous comprendre un peu. Mais certains ne tenaient pas du tout à ce que nous comprenions l'agni pour que nous ne puissions pas suivre leurs conversations. En effet, je m'étais bien rendu compte que toute la prédication se faisait pas le truchement des interprètes, et on sait que ces interprètes sont bien souvent des traîtres.

Dès la seconde année, je compris que notre catéchiste interprète faisait son sermon, toujours le même d'ailleurs, parallèle à celui du Père et cela durait depuis des années, jusqu'au jour, c'était la troisième année, où ayant dit une phrase toute simple dont je connaissais la traduction, je réalisais que notre catéchiste suivait son chemin. Je l'arrêtais et lui dis « ce n'est pas ce que j'ai dit, dites cela ». Il fut saisi, bredouilla et le discours s'arrêta là. Quand je racontai cela au Père supérieur, je n'étais que vicaire et aumônier, des « soudanais », il me dit : « ce n'est pas possible ». « Si, demandez la chose à un tel et un tel et vous verrez ceux qui auront le courage de répondre, car le problème est là ».

Des hommes courageux, comme le cuisinier des sœurs qui comprenait et l'agni et le français, lui confirmèrent que le catéchiste le trahissait. J'ai su par exemple qu'il traduisait toujours l'année sainte par la venue de Monseigneur, car constamment les gens nous demandaient quand Monseigneur allait-il venir. C'est un exemple qui me vient immédiatement à l'esprit, mais vraiment il traduisait tout comme il le voulait, et toujours en fait la même histoire. Mon supérieur avait été je crois pendant vingt six ans propagandiste en France, vingt six ans, vous réalisez ! Il arrivait en mission à cet âge là et il pensait que les gens connaissaient le français. Que pouvait-il faire ?

Il réalisa son erreur, et j'obtins que le traducteur officiel les dimanches soit un certain Roger, qui avait le certificat supérieur, c'est à dire qu'il avait fait une année après le certificat. Il parlait bien, écrivait bien et comprenait toutes les nuances du français. Je n'avais pas à être félicité, mais beaucoup de gens me félicitèrent, ils étaient contents. C'était un point acquis.

Les missionnaires de ce style, qui n'apprenaient pas les langues locales, étaient des potentats. Voici d'ailleurs comment se tenaient les entretiens. Il y avait devant la mission

une plate forme. Quand un agni venait pour traiter une affaire le Père appelait le catéchiste qui habitait à peine à deux cent mètres de là, il venait au petit trot. Il lui demandait d'office : « qu'est-ce-que tu veux ? » L'agni disait ce qu'il voulait et le catéchiste répétait et traduisait à sa façon. Le Père répétait aussi et disait : « tu lui dis cela et cela », et sans même une poignée de main, il partait. Pour beaucoup les relations étaient cela.

Cette plate forme devant la maison me pesait. Le supérieur partit en congé et « en profitais pour l'entourer d'un mur de briques, y mettre des bancs et une petite table pour que les gens qui viennent s'entretenir ou demander un renseignement ne soient pas là dehors mais soient quand même comme dans une antichambre. Je le payais de mes propres deniers, je ne pris rien dans les caisses de la mission, mais je sais qu'à son retour je ne reçus pas que des compliments. Plus tard cette espèce d'antichambre, indispensable pour donner un air de famille à la mission, fut améliorée et servit même de salle de réunion.

Dans toute cette région, il y avait des jeunes, des enfants dont les parents avaient dû mourir pendant ce trajet épouvantable du haut Sahel jusque là. Ils avaient été adoptés. A mon étonnement, certains d'entre eux avaient fait le CM-1 et le CM-2 et j'ai même rencontré trois grands de dix sept dix huit ans qui avaient fait la sixième.

Voyant sous quelle férule, les ivoiriens, je n'ai pas de pardon pour eux, tenaient nos compatriotes, je me dis, il n'y a qu'une solution, il faut les instruire. Il n'y a que des gens instruits, ayant une base au moins jusqu'au brevet, il n'y a que ceux là qui pourront lutter contre l'exploitation arbitraire de ces « soudanais », ces « Tabagou », c'est à dire ceux qui travaillent la boue, car ils construisaient leurs maisons avec du torchis et de la boue et les recouvraient de paille.

Oui, il fallait le faire, et les circonstances m'aidèrent. Les ivoiriens aspiraient à l'instruction, et il fallait aller à soixante cinq kilomètres d'Arrah pour trouver un collège. Le problème des collégiens était de trouver une famille ou des amis qui puissent les loger.

LE COLLÈGE D'ARRAH.

A Arrah, le secours catholique français avait fait construire ce qu'on appelait le centre technique des jeunes filles. Ce n'était ni plus ni moins que ce que l'on appelait autrefois en Haute Volta un centre ménager. Toutes les filles recalées de cinquième et sixième s'agglutinaient là. Normalement on aurait dû leur apprendre à taper à la machine, à tenir une comptabilité ménagère, un peu de puériculture, les amener à un CAP d'enseignement ménager ou de secrétariat, nous en étions loin. Les religieuses qui en avaient la direction ne mirent pas le paquet n'étant pas en fait diplômées pour diriger un tel centre. Elles passaient un concours de couture, c'était tout.

Ce centre, n'ayant pas un rayonnement important, les sœurs durent le fermer. Les bâtiments étaient là, bien construits, de grandes salles de cours, un internat bien monté, des salles de jeux, des abris, mais abandonné depuis trois ans. Il faut connaître la Côte d'Ivoire. Quand vous abandonnez un logement, même le mieux fait, malgré le ciment, l'herbe envahit tout. Une espèce de plante grimpante mange le ciment et les murs, et ajouté à cela les voyous. Ils font sauter les portes et font de ces centres des lieux privilégiés de rendez vous.

J'avais déjà des idées, quand au cours des vacances, les anciens avec qui j'avais de bons rapports, auxquels je pouvais dire quelques mots d'agni, cela les mettait à l'aise, vent me voir et me dirent : « Père, nos enfants traînent en ville. Arrah a quand même aujourd'hui dans les douze mille habitants, c'est un centre, il faut que le collège des filles que l'herbe et les termites sont en train d'abîmer, tu en fasses un collège ».

J'en parlais à quelques personnes de bon conseil mais je ne reçus pas que des encouragements. J'en parlais à monseigneur qui me laissa le choix, j'écrivis à mon supérieur qui était en Bretagne, il en parlait aussi à des notables qui étaient dans le circuit de la direction de l'enseignement, qui me dirent : « si vous avez des diplômes et que vous prenez cela, cela marchera ». Encouragé j'en parlais à nouveau au supérieur qui me répondit d'une façon un peu sibylline : « alors, à Arrah, nous aurons deux collèges ». Effectivement, il y avait déjà un collège d'état qu'on appelait lycée. C'était en fait un CES ou collège court mais cela faisait mieux de dire lycée.

Je demandais à monseigneur l'autorisation d'utiliser et de réparer le centre technique des jeunes filles, et il me dit : « ce centre m'a été remis par les Sœurs de la Pommeraye, il m'appartient et si vous voulez faire une expérience, allez y ».

Je me lançais. Il fallait surtout recruter du personnel et ne sachant pas du tout comment fonctionnait un collège, les démarches à faire, je demandais, et là j'ai fait une erreur, je demandais aux anciens qui ils désiraient avoir comme directeur du collège. Ils me dirent : « mais, c'est toi, puisque tu veux l'ouvrir. » Je dis : « je ne veux pas, je ne peux pas ». Ils m'indiquèrent alors celui qu'ils considéraient comme une personnalité. Il se disait professeur, directeur alors qu'il n'était en fait qu'un simple surveillant au lycée du plateau de Cocody. Pour eux, c'était un grand professeur. Ils me le désignèrent, il s'appelait Paul Halou. J'ai pardonné depuis longtemps, mais que de temps et d'argent cet homme m'a fait perdre.

Il avait obtenu par je ne sais quelle manœuvre la direction du centre social universitaire. J'allais le trouver. C'était un monsieur, je le remarquais. Il avait un grand bureau, climatisé bien sûr, et du personnel qu'il avait l'air de mener assez durement. Il me dit : « mon Père, je suis d'accord ». Nous allâmes à la direction de l'enseignement des collèges privés. Le directeur était un ancien grand séminariste, un peu voyou sur les bords, et qui me dit ceci : « mon Père si un collège est coiffé par un missionnaire, vous aurez certainement l'autorisation de l'ouvrir au moins provisoirement pendant une année », et il téléphona sur place au secrétaire du ministre de l'enseignement. Nous avons attendu environ une heure dans son bureau et nous eûmes l'accord pour un an expérimental.

Il me fit un papier officiel et trois copies. Nous partîmes. Il nous fallait des professeurs, un directeur en titre, car j'obtins que le directeur du collège ne soit pas un blanc, missionnaire, venu de l'étranger. Le jour où je revins avec le papier disant que je n'avais été que l'initiateur de l'ouverture du collège et non le directeur, j'ai trouvé à la mission le vicaire général de monseigneur Kouakou. On m'avertit qu'il était là depuis midi et me cherchais. Il me dit très fraîchement : « paraît-il que vous êtes le directeur d'un collège ? » « Comment directeur ? Regardez les papiers, j'ai demandé l'ouverture d'un collège mais je n'ai pas le titre de directeur, le directeur est un ivoirien, c'est monsieur Paul Halou ».

Je sus tout de suite que c'était le curé africain de Bongouanou et un autre prêtre africain à qui j'avais rendu bien des services qui étaient allés me dénoncer, et dire que c'était grave qu'un prêtre étranger ouvre un collège. Qui dit ouvrir un collège en Côte d'Ivoire, dit ouvrir un coffre fort rempli d'argent. Ces collèges privés étaient exploités honteusement. Le Père Masacien très chic me dit : « Ah ! Une fois de plus j'ai été manipulé ». Alors j'en profitais, puisqu'il était vicaire général, pour lui demander de me confier l'éducation religieuse et sociale de ce collège. Il me l'accorda très volontiers. Plus tard on appellera ces cours : cours de civilisation politique.

J'avais de bonnes relations avec les Pères de Notre Daine d'Afrique de la zone 4 d'Abidjan. C'étaient des canadiens, Frères du Sacré Cœur. Certains étaient prêtres, certains étaient frères.

Ils tenaient le collège de Notre Dame d'Afrique, un collège prestigieux. Nous allâmes trouver le directeur de ce collège. Justement, me dit-il, j'ai là des demandes de professeurs que je n'ai pas pu accepter parce que nous avons notre quota, c'est très volontiers que je vous passe leurs adresses et leurs noms. Il n'y avait malheureusement pas de véritables ivoiriens, mais des Togolais, des Béninois, mais ils avaient des diplômes.

La maison était prête, nous pouvions tout de suite commencer avec une classe de chaque catégorie c'est à dire : sixième, cinquième, quatrième, troisième. Il y avait les salles et les professeurs voulus. Nous pouvions annoncer à la population d'Arrah qu'on ouvrait un collège.

Il fallait lui donner un nom. Je désirais le nom d'une célébrité locale. Les anciens choisirent le nom de Nana Koffi. Il avait été un grand chef agni de la région. D'une rare cruauté, il amputait les mains, il coupait les cous, il avait une quantité de crimes sur la conscience. Quand les français occupèrent Arrah, il y eut quantité de plaintes contre ce Nana Koffi et les autorités coloniales le firent enfermer à Portboué où il mourut. Sa prison avait été comme dorée. Il y partit avec deux de ses épouses, il y était bien nourri, et avait le titre de prisonnier de Portboué. Mais, le fait de mourir victime d'une sanction des blancs lui avait attiré un prestige énorme et il était resté légendaire, et c'est pour cela qu'ils voulaient appeler le collège Nana Koffi.

C'est à ce moment là que mourut le pape Paul VI. C'était le premier pape qui avait mis les pieds en Afrique et qui avait dit à Kampala :

*« Africains, prenez vous en main,
soyez vos propres éducateurs,
vos propres apôtres. »*

Oui, il avait parlé en prophète. Nous lui fîmes nous aussi des funérailles grandioses.

Chez les agnis, quand le corps n'est pas là, ils le remplacent par une photo. Nous avions une grande et belle photo du pape Paul VI. Les sœurs mirent cette photo en valeur par de belles fleurs sur un catafalque bien orné aux couleurs du pape bien sûr. Il y eut des chants et des danses pendant plusieurs jours. Ce fut très impressionnant. Les vieux furent frappés de toutes ces fêtes et demandèrent de laisser tomber le nom de Nana Koffi et de prendre le nom du pape. Le collège pris donc le nom de collège Paul VI. Cela parut tout naturel et le nom fut approuvé par le ministère de l'enseignement public.

Nous expliquâmes aux gens car il ne fallait « crisper » personne : il y avait des musulmans, il y avait aussi des gens venant de Bobo, d'Aribinda, des Touaregs, des Bellas qui étaient traditionnellement musulmans. L'appellation Paul VI fut expliquée et admise. Les professeurs furent déclarés à l'administration comme professeurs du collège Paul VI. Tout fut en route, et avec un peu de retard, le 7 octobre 1978, notre collège ouvrit ses portes.

Nous n'avions pas fait de battage mais les gens d'Arrah et de Kotobi furent si heureux d'avoir un collège à proximité qu'ils vinrent en masse. J'avais mis Georges Kamba, un homme de confiance, comme secrétaire et c'est lui qui enregistrait avec deux témoins les premiers versements et nous donnions des reçus imprimés au nom du collège Paul VI. Nous ouvrîmes un grand registre. Cela me servit plus tard je vous assure. Je n'étais pas averti, je ne connaissais pas le poids des titres. J'avais été l'initiateur, mais le vrai titre dans ce cas est celui de fondateur. Monsieur Paul Halou ne porta ce titre nulle part, or le fondateur est le vrai chef

Ce monsieur Paul Halou se disait porteur d'une licence alors qu'il n'était que surveillant. Par quelle manœuvre avait-il obtenu la direction du bureau du centre social des étudiants qui

s'occupe des bourses, du logement, de la nourriture des universitaires ? Je ne l'ai jamais su. Mais je sais que le mensonge, il savait le pratiquer, et il savait acheter les gens avec de l'argent pour avoir des témoignages. Il fut mis à la porte de ce centre pour détournement de fonds. Un inspecteur des finances découvrit qu'il y avait un trou considérable. Ils furent deux ou trois accusés et lui même fut le premier accusé. Ils furent renvoyés. Je n'ai jamais su le fond de l'affaire.

Il fallait recruter à nouveau de l'encadrement. Je découvris un jéciste. Il était de la région de Bondoukou. A l'époque il avait déjà une maîtrise d'anglais, il connaissait beaucoup de camarades dans l'enseignement et à l'aumônerie. Il avait été délégué pour la JEC à des réunions en Belgique. Il connaissait du monde, il connaissait le monde. Il avait bien fréquenté les blancs, c'était un homme à l'aise. Il ne faut pas toujours crier gloire à Dieu, mais Dieu me l'a envoyé.

Pendant que l'autre : monsieur Halou était en difficultés, il me dit : « je ne puis pas assumer le titre de directeur, alors, prenez officiellement la direction ». Je fus donc aidé par monsieur Hadou Kouamé, homme affable, gentil. Il était célibataire, poli, perspicace. Lui se rendit bien compte en fouillant le règlement que le titre de directeur se donnait au choix du fondateur or le titre de fondateur, comme je l'ai dit, ne figurait sur aucun papier. Pourtant c'était bien le Père Larregain qui avait fait les premières démarches. Je fis une demande, je racontais les faits et comme au ministère de l'enseignement le nom de Paul Halou était déjà sali, ils ne firent aucune difficulté, et dans les comptes rendus officiels, le fondateur fut le Père Larregain. Cela servit. Le clergé africain qui m'avait dénoncé ne le sut pas. Ils l'auraient su, le directeur était toujours monsieur Hadou Kouamé.

Le collège marcha bien, monsieur Hadou Kouamé qui en même temps était directeur des études avait de la poigne. Pour gérer les fonds nous avions Georges Kainba homme honnête. Pour lui un franc était un franc, cent francs étaient cent francs et nous gérions des sommes importantes.

Nous pûmes donc lancer de nouvelles constructions qui devenaient nécessaires c'est à dire des salles de classes pour doubler la quatrième et la troisième et je commençais à lancer, je ne pus en faire que la moitié, une salle pour les expériences de physique et de chimie. C'était une grosse dépense.

J'eus à ce moment là une proposition de France : un couple qui avait fait l'école supérieure de commerce : monsieur et madame Philippe Haffler, ayant aussi une maîtrise d'anglais, profondément chrétien et missionnaire, avaient demandé à la coopération s'ils pouvaient donner deux à quatre ans de leur vie à l'Afrique. Ce fut vraiment un gros souci en moins, presque le salut. Nous avions déjà des grands en quatrième et troisième et nous étions entre cinq cent et six cent élèves. J'imposais une discipline assez sévère, déformation peut être de mon séjour comme officier de la Légion. Je leur demandais de se mettre en rangs, de garder le silence, mais comme les études marchaient bien, ils acceptaient. il y avait surtout une grande moralité.

Madame Haffler enseigna et tint en même temps les comptes. Monsieur Haffler prit la direction des études, et monsieur Hadou Kouarné, la discipline générale. Il nous manquait un professeur d'éducation physique et surtout un sportif ayant le sens du ballon, notre idée étant d'avoir une bonne équipe de foot et de handball pour pouvoir faire des compétitions avec les autres collèges. Il en était ainsi : si vous n'aviez pas d'équipe qui puisse défier l'équipe d'un collège d'état, c'est comme si vous étiez peureux. Nous trouvâmes un anglais venant du Ghana. Il était protestant, mais un chic type et par là ce petit inconvénient fut comblé. Il y

avait donc tout ce qu'il fallait.

Pour ce qui est du côté missionnaire, ma formule de ne pas dire instruction religieuse mais éducation religieuse me permettait de parler de la religion chrétienne comme aussi de la religion musulmane. J'en connaissais la base, je savais lire et écrire et un peu parler l'arabe. Je pouvais dire quelques mots avec ces jeunes. Je me rappelle d'avoir fait un exposé sur l'origine des sunnites, la dispute qu'il y avait entre les sunnites et les vrais puritains de l'islam : tout le problème du Liban aujourd'hui. Tous ceux du lycée vinrent, les instituteurs de l'école publique vinrent aussi. Cela dura deux vendredis et ils furent très satisfaits.

Pour les protestants, je faisais venir un pasteur le jeudi et pour les questions générales et l'éducation civique je me basais sur la morale chrétienne. Je tenais à l'assurer moi-même. Je sais qu'à la direction de l'enseignement, ils furent enchantés.

La première épreuve qui nous attendait étaient les résultats du brevet. Pour vous français, le BEPC n'est rien, mais pour nous c'était beaucoup plus important aux yeux des gens et des parents que le bac, et même une licence. Je voulais surtout que le collège soit reconnu par l'Etat. Un collège reconnu par l'Etat, c'est le salaire complet des instituteurs et des enseignants ayant un CAP donc l'autorisation d'enseigner dans les lycées et collèges d'Etat. C'était cela et aussi environ trois cent bourses pour l'ensemble.

La première année où nous présentâmes des candidats au brevet, nous eûmes 6 % d'admis. Ce fut un triomphe, le collège fut bien noté et on nous fit miroiter que si l'année suivante nous nous maintenions à ce niveau nous arriverions à être reconnus par l'Etat et que nous aurions le quota de bourses qu'on appelle d'un collège bien. Ils étaient notés en très bien, bien, passable et à surveiller. Et en deuxième année nous eûmes 71 % d'admis, alors que le lycée d'Etat d'à côté ne faisait que 52 %. Le collège avait gagné sa réputation.

Je tenais surtout à la qualité de l'éducation civique et religieuse. Je voulais que ces garçons et filles soient bien disciplinés. Bien sûr, ils étaient assez âgés, un candidat au brevet pouvait avoir dix neuf vingt ans, mais sur les papiers ils avaient quinze, seize ans. On ne connaissait pas exactement les âges, l'état civil en brousse n'avait pas encore toute sa rigueur. D'ailleurs on ne connaissait même pas l'âge exact du Président : 88 ou 92 ans. On ne le savait pas.

Oui, ces garçons et filles étaient âgés et malgré ma sévérité, il se lia des amitiés et il y eut des filles enceintes. Dans les collèges et lycées public, une fille enceinte était renvoyée et n'était réadmise que deux ans après, quand elle avait fini d'allaiter son enfant.

LE MARIAGE CHRÉTIEN POUR LES VOLTAÏQUES

En plus de ce collège, je donnais un coup de main pour l'évangélisation du village que la mission avait en charge. J'avais bien mis au point des réunions pour les mossis et les gens de Haute Volta. Tous les dimanches, après la messe, nous pouvions occuper la chapelle et je leur donnais des nouvelles du pays. L'ambiance était bonne.

Chaque année, après quatre ans de catéchuménat, des jeunes arrivaient au baptême. Mais il y avait toujours la question du mariage. Il me fallait être au courant de façon exacte de leur situation matrimoniale, et j'ai été quelquefois trompé.

Le futur chrétien, le futur baptisé bien sûr déclarait qu'il n'était pas marié ou qu'il était marié et vivait avec sa femme légitime ou coutumière. Mais le problème était de savoir si c'était bien celle qui était portée sur ses papiers ou si c'était une concubine. Difficile de savoir. Aussi j'entretenais toute une correspondance avec les missions. J'avais des formules toutes faites,

c'était une entente avec les évêques de Haute Volta. Là où les prêtres responsables étaient Pères Blancs, dans les vingt jours, l'enquête revenait. Dans les paroisses où les responsables étaient des prêtres africains, la réponse venait très tard et quelquefois jamais. Les africains prennent leur temps et n'aiment pas les papiers. Alors on faisait une enquête par l'autre bout et généralement nous arrivions à savoir si sur le plan matrimonial ils étaient en règle.

Les cérémonies étaient très belles et c'étaient un objet d'édification pour les agnis, de voir ces grands jeunes gens mariés souvent avec un enfant ou deux se présenter au baptême. Le lendemain on célébrait le baptême des enfants et le surlendemain, le mariage. Je crois que ces communautés voltaïques implantées en Côte d'Ivoire apportèrent beaucoup à l'Eglise locale. Elles constituaient d'ailleurs la majeure partie des pratiquants.

LE DIOCÈSE, PROPRIÉTAIRE DU COLLÈGE PAUL VI

Je vous ai dit que la première année de l'ouverture du collège, n'étant pas du tout habitué au fonctionnement d'une telle institution, j'avais laissé le poste de directeur à monsieur Paul Halou. Je lui avais laissé le coffre ouvert. Dans le coffre, il y avait tous les documents. Ce collège qui s'appelait avant collège technique de jeunes filles avait été construit sans autorisation, et le nom des propriétaires du terrain n'y figurait pas. J'ai appris bien plus tard qu'il n'y avait pas eu de publication à l'administration. Le terrain avait été taillé dans la brousse, et on avait bâti comme cela, comme on construisait au temps de la colonisation. Halou se rendit parfaitement compte de cela.

Nous avions un papier de la supérieure des Sœurs de la Pommeraye nous faisant don du centre qui avait été construit avec des fonds du Secours Catholique français et construit honnêtement et solidement. On ne s'était pas inquiété de savoir à qui appartenait le terrain. L'administration n'avait pas donné son accord. Halou s'étant renseigné, vit qu'il y avait là un manque qu'il pouvait exploiter. Conseillé par des amis et à l'insu de monsieur Kamba l'économe, puisant dans la caisse, il graissa la main des directeurs des domaines et des finances et obtint un papier, sans numéro heureusement, disant qu'il était propriétaire d'un terrain immense qui lui avait été accordé par les domaines en vue de la construction d'un collège, nommé Paul VI et ouvert en octobre 1978.

Quand il fut en difficulté, il brandit ce papier, mais quand il se rendit compte que j'avais le titre de fondateur, qui est le vrai titre de propriété du bâtiment scolaire, il m'accusa de lui avoir pris son terrain et son collège. Le collège lui appartenait et moi, le fondateur frauduleux, je devais lui rembourser des sommes énormes. Il exhiba à ce moment le papier sans numéro mais je n'étais pas aveugle, je m'étais renseigné moi aussi.

Il s'attribuait les nouvelles constructions, les salles supplémentaires de quatrième et de troisième, les salles d'expériences qui commençaient à bien s'équiper, la bibliothèque à laquelle je tenais beaucoup, le bureau de la direction avec le secrétariat. Il s'attribuait tout ce qui était construit. Plus malin que moi, il avait mis à l'économe un de ses parents : son neveu. Je ne le su que deux ans après. Il ne s'en était pas vanté, il avait mis le ver dans le fruit, c'est lui qui le mettait au courant de tous les comptes à l'insu de Georges Kamba l'économe et sans que monsieur Hadou Kouamé ne s'en rende compte.

Oui, Paul Halou était un faussaire et j'ai perdu là des années. J'ai du lutter pendant deux ans et demi et à mon tour gaspiller, utiliser beaucoup d'argent pour payer les greffiers. Ce procès m'a appris beaucoup de choses : c'est une tranche de ma vie et je n'avais pas été formé pour la vivre. De correctionnelle, nous sommes passés en appel puis en cassation. A la fin j'avais toutes les preuves et les titres de propriété lui furent enfin enlevés.

Quand tout cela fut terminé, je fis mettre le titre de propriété du collège non sous le nom de monsieur Hadou Kouamé, mais sous le nom du diocèse. Cela par honnêteté, parce qu'il faut une continuité. A cet immense terrain on pourra adjoindre un lycée quand on ajoutera les classes de seconde, première et terminale. Monsieur Hadou Kouamé en sera le directeur, le délégué officiel de l'évêque.

J'avais obtenu que le collège soit reconnu par l'état. Que les professeurs ayant leur CAP soient payés par l'état et que trois cent élèves soient boursiers. Je pouvais envisager mon départ. Ce n'était pas l'avis des communautés voltaïques que j'avais organisées avec des réunions les jours de marché dans les différents endroits.

Quant à mon titre de conseiller d'ambassade, quand tout fut en règle, que tous ceux qui avaient fait une demande auprès de moi eurent leur carte d'identité et que le consulat de Bouaké accepta, je fus remplacé alors par un voltaïque bon chrétien, ami du Père Legrand. S'il y avait quelques difficultés pour les papiers, hop une enveloppe au Père Legrand et dans les quinze jours tout était en règle.

EVOLUTION DU CANCER

Dans les deux dernières tournées que je fis, je leur expliquais que j'étais venu pour lancer les aides, organiser, et qu'un autre pouvait très bien me remplacer et je les suppliais de me « laisser la route » pour retourner chez moi. Je leur parlais, je disais, ce qui était vrai pour moi, que la Côte d'Ivoire ne m'avait pas attaché.

Arrah n'était pas sur la route directe Abidjan, mais par deux fois j'eus la visite du Frère Emmanuel. Il venait, je crois, avec le responsable d'Etoile au port pour dédouaner du matériel et fraternellement, il venait passer un moment à Arrah. Quelles joies !

Le cancer était toujours là. A l'hôpital de Treicheville, je retrouvais le général Hérouin, il était devenu général, il me reçut à bras ouvert, lui qui avait été mon enfant de chœur à Oujda. « Comment, tu es toujours là, mais un jour tu vas te faire tuer ! Tu ne t'arrêteras donc jamais ? » Il me fit des remontrances amicales et me dit : « tu vois à Bergonié, ils savent travailler ». Il me soigna, mais comme j'avais un début de cancer de peau à l'épaule et sous le nez, il me fit même un papier qui allait me permettre de prendre à chaque fois l'avion gratuitement pour me faire soigner à Bergonié, ce que je ferais plusieurs fois. Je me faisais soigner et je revenais. Oui j'ai été favorisé. Ce n'était pas pour moi : j'avais été envoyé, j'avais travaillé auprès des voltaïques comme missionnaire, je crois n'avoir trompé personne.

ANIMISME ET FOI CHRÉTIENNE

Avant d'en venir à mon retour tant désiré au diocèse de Nouna, il faut que j'ajoute deux petits compléments. Je suis resté sept ou huit ans là-bas et si les rapports avec les Pères des missions africaines de Lyon ne furent pas très chaleureux au départ, ils s'améliorèrent par la suite. Peu à peu ils apprécièrent nos méthodes et spécialement les quatre années que nous imposions aux catéchumènes avant de les admettre au baptême.

Il fallait les former. Vous savez : inscrire le nom d'un catéchumène ou d'une postulante sur une feuille n'est rien, lui faire apprendre oralement les prières n'est rien, ni lui faire lire les passages de l'évangile : les paroles de l'évangile sont efficaces, mais pour qu'elles fassent tilt et changent une âme, il faut que cette âme reçoive les lumières du Saint Esprit, commence à regretter sa vie de païen et donc se rende compte où sont les normes du mal et du bien. Cela nécessite des mois et des mois.

Le jour où, après deux ans, un postulant qui va recevoir le chapelet prend goût à la prière, se rend compte que telle ou telle action ne correspond pas à ce qui lui est enseigné, ce jour là, la grâce peut travailler, mais, je le dis sincèrement, je crois que tous les africains restent animistes. Les chiffres peuvent-ils dire la vérité ? Je ne crois pas exagérer, tout en les respectant profondément. Les africains, je les aime, j'admire certains côtés humains, ils nous dépassent sur le sens de l'hospitalité, du respect de Dieu. Oui, ils restent à cinquante pour cent animistes. J'ai vu des prêtres ivoiriens porter des gris-gris pour le paludisme, pour la dysenterie, les porter au doigt. J'en ai vu qui prenaient, et ce n'était pas à titre de remède mais à titre de fétichisme, des lézards bouillis. Je ne veux pas donner de détails. On ne peut pas prétendre, ce serait de l'orgueil, arracher l'animisme de l'âme des africains. Je n'étais pas très ouvert sur la question, mais Je trouvais que certaines pratiques étaient belles, presque inspirées de la Bible.

A Arrah, en Côte d'Ivoire, où je résidais, il y avait chaque année la fête des morts. Nous étions chez les agnis. Tous ceux qui étaient originaires d'Arrah venaient : les ancêtres étaient là. Dans ce culte très beau des ancêtres, l'animisme en gros dit ceci : « la vie que j'ai, les ancêtres me l'ont donnée, et les ancêtres l'ont reçue de leurs ancêtres et moi je la passerai à mes enfants et mes enfants la passeront à d'autres ». Il y a des interdits, il y a des cérémonies à faire pour mettre en valeur, sans les détruire, et sans mettre trop en valeur l'efficacité du culte du fétiche. Le fétiche par lui même n'est rien. Il n'a que l'efficacité qu'on lui attribue.

Cette cérémonie des morts se passait à des dates déterminées par un calendrier lunaire, ils pouvaient l'annoncer deux ou trois ans à l'avance. Cette grande fête annuelle suivait en général la traite du cacao car il fallait pas mal d'argent pour ces fêtes. Nous pouvions y assister bien que les étrangers : voltaïques, guinéens, ne soient jamais admis à assister à ce sacrifice.

Il y a dans chaque village, le cimetière des chefs. C'est là que sont enterrés les chefs et c'est l'endroit où le sacrifice va avoir lieu. Un chemin, un sentier très propre est tracé du village à ce cimetière des ancêtres où doit avoir lieu le sacrifice. C'est un bœuf acheté en communauté et qui servira pour le sacrifice.

Dans le village, il y a des sièges de forme spéciale qu'on appelle trône royal suivant les familles et les quartiers. Si dans la lignée il y a eu un grand chef, les trônes sont exposés là. On commence à faire des sacrifices de réparation pour les familles. Lors de la confession familiale, si quelqu'un a reconnu avoir gravement manqué aux coutumes, là en public on tue des coqs, puis une chèvre, et son sang est jeté. Vraiment le sang coule. On dit qu'au temple de Jérusalem le sang coulait, ici c'était impressionnant. Cette quantité de poulets tués et jetés vers le sentier qui mène aux ancêtres, puis c'est le tour des chèvres. Avec le sang ils aspergent les sièges royaux pour les laver : le sang lave les manquements.

Puis, vient le sacrifice du taureau communautaire. Il y a tout un cérémonial. Le chef des prêtres, le sacrificateur- apporte deux couteaux. Il y a deux couteaux, car dès qu'un couteau est ébréché on ne peut plus l'utiliser. Il regarde bien si la lame est intacte puis d'un geste rapide il tranche le cou et de ce sang qui coule abondamment, il asperge ceux qui sont là, donc ceux qui ont quelque chose à se faire pardonner. Il asperge aussi largement les sièges de la famille du chef du canton qui est également le chef de tous les villages environnants.

Sacrificateur est un titre qui amène des privilèges, mais aussi des obligations. Celui, d'Arrah était un homme qui avait été écolier et baptisé, mais il portait le titre de Nana et il avait laissé son baptême de côté. Il était polygame, mais jamais, jamais une de ses femmes ne pouvait lui porter à manger. C'était sa propre sœur qui était sa cuisinière particulière. Il avait comme les africains la hantise de l'empoisonnement. Parmi les nombreux plats qu'on

lui apportait, sa sœur commençait par goûter. Si tout se passait bien, le chef aussi en prenait deux ou trois bouchées.

En Afrique, l'empoisonnement se manie facilement. Je me rappelle des cas précis à Zaba et chez les markas. Je peux dire que cela marche. Même encore en 1982 lorsque je dû rentrer. Etant à Yé, j'avais eu maille à partir avec le chef de canton peut-être sans ménagements. Je me rappelle qu'immédiatement, des amis me dirent : « ne prends aucun plat, aucune nourriture qui vient de ce quartier, ni une goutte de boisson, le poison t'attends ». Ce n'était pas de vains mots.

TÉMOIGNAGES

J'ai dit plus haut que malgré moi, j'avais fait partie des deux divisions des forces libres du général de Gaulle. Je n'en tire aucune gloire. Les anciens officiers de ces divisions avaient une grande influence au port d'Abidjan. Ils avaient organisés un comité d'officiers de réserve des anciens de la DFL et il leur manquait un aumônier. Dans toute société, disaient-ils, il y a un secrétaire, un comptable et un aumônier. J'étais aumônier et cela me valut de belles sorties.

Je n'aime pas manger ni boire, mais les sorties, j'aime cela, les participations au sport aussi et surtout les sorties en mer. Les professeurs qui enseignaient à l'école navale étaient tous des anciens de la DFL et quand je partis, ils me dirent : « tu vas remonter là-haut, il ne faut pas, c'est dur là-haut ». Oui, mais c'est bon là-haut. Là-haut, c'était la Haute Volta. A la fin du repas, ils m'offrirent un chèque pour m'acheter une 205 peugeot. Ils me dirent simplement : c'est notre geste pour ton départ, que cette voiture t'aide dans ton apostolat. Ainsi, pendant mes quatre ou cinq dernières années en Haute Volta, j'ai utilisé cette 205. Elle me fut bien utile. Je laissai le général Hérouin, l'amitié des anciens de la DFL, quelques familles ivoiriennes chrétiennes et aussi des amis SMA.

Parmi les Pères Blancs se trouvant en Côte d'Ivoire se trouvait le Père Renault. Il enseignait l'histoire à la faculté et spécialement l'histoire de l'esclavage qu'il avait étudiée de façon approfondie. Il l'enseignait avec beaucoup de références, ses ouvrages faisaient autorité. Il est certain que beaucoup d'africains ont été déportés comme esclave en Amérique, mais les africains exploitaient constamment cette histoire d'esclavage. Lors de mes cours de formation religieuse, je ne dis pas chrétienne, en quatrième et cinquième, je me servis beaucoup des ouvrages du Père Renault. Cela apaisa les esprits et me permis d'étudier un sujet sur lequel j'avais des idées bien fausses.

Le Père Cauvin enseignait lui les sciences humaines à la faculté catholique d'Abidjan, et les professeurs lui jetaient au nez souvent : « en théologie, tu n'y connais rien ». Il demanda un congé sabbatique, étudia deux ans et retourna là-bas avec une licence en Ecriture Sainte et un doctorat en théologie. Tel était le Père Cauvin. Je l'aimais, c'est à lui que je me confessais et cet homme eut un apostolat particulier. Il suivait en faculté les futures responsables religieuses africaines en Côte Ivoire, en pays mossi et dans tous les pays d'Afrique de l'Ouest.

Il les suivait avec une attention de prêtre, de missionnaire. Elles avaient une totale confiance en lui, les togolaises aussi bien que les bénédictines de Koubri au Burkina. Il y avait des problèmes. Au carmel de Moundasso, une pauvre novice découragée et n'ayant pas trouvé de confident ne put se dégager de ses doutes et se jeta dans un puits. Quelle leçon ! Ayant fait son enquête minutieusement et ayant été dans d'autres communautés de religieuses cloîtrées africaines, il se dit qu'il y avait là une question grave. Il conclut que ces religieuses ne pouvaient rester sans confident, sans cela il y aurait d'autres malheurs, certaines pourraient

même devenir folles.

C'est ainsi qu'ayant terminé le temps qui était prévu à la faculté de théologie, les conférences épiscopales du Burkina, du Togo, du Bénin lui demandèrent d'être un peu ce conseiller et confident. Il a fait un grand bien. Tel était le Père Cauvin, tels étaient les confrères qui nous entretenaient dans notre vie de Père Blanc.

VISITE DE JEAN PAUL II

Avant de quitter cette Côte d'Ivoire que je n'ai pas spécialement estimée, j'ai cependant vécu là une des plus grandes joies de ma vie. Lors d'une visite du Pape en Côte d'Ivoire, la troisième journée de sa visite devait se terminer à la léproserie d'Adzopé.

Deux ans plutôt, j'avais été reçu à la nonciature d'Abidjan, et je m'étais entretenu avec le délégué apostolique. C'était un espagnol, le pur castillan. Il parlait un espagnol parfait, alors que moi je massacrais l'espagnol. Que voulez vous, je suis basque. Le procureur du diocèse d'Abidjan était présent. Il parlait assez bien espagnol et il dit au délégué apostolique : « faites attention à cet homme, c'est un basque. » Je lui répondis dans mon mauvais espagnol : « c'est vrai, je suis basque, il n'y a qu'à écouter mon nom, mais je ne fais pas du tout de politique, je suis anti ETA ». Alors que le nonce me prenait les deux mains, ce Père lui expliqua alors qu'étant à Zaba, je m'étais mis en tête de faire accepter les lépreux dans la société. Les markas ne les mettaient pas de côté. Personnellement, j'ai mangé avec eux, j'ai fumé leur pipe et j'ai bu du dolo dans la mêmealebasse, cela ne me répugnait pas du tout. A ce degré là, la lèpre n'est pas contagieuse.

Au village de Zaba, j'avais donc installé un petit quartier où trois d'entre eux, pauvres et un peu méprisés par leur famille, venaient bavarder de leur vie, de tout et de rien, sauf de la lèpre. Ils étaient musulmans et les gens de Zaba m'ont été reconnaissants à tel point qu'à la mort d'un d'entre eux, ils m'envoyèrent l'âne que je lui avais donné. Ce vieux s'appelait Amadou Sama. Il était, je crois, mort de froid dans le fond de sa case. Je l'ai bien regretté.

J'ai aimé ce geste des gens de Zaba me redonnant son âne. Je l'ai gardé longtemps à Nouna. Donc, cet espagnol raconta là que je m'étais occupé des voltaïques et que j'avais essayé d'insérer dans la société ces pauvres lépreux un peu mis de côté. Cela l'avait frappé à tel point que deux ans après, lors de la visite du Pape, quand il demanda à visiter la léproserie d'Adzopé, le nonce se souvint du prêtre basque qui s'occupait des lépreux. Il m'invita à cette rencontre d'Adzopé. Les autorités avaient très peur de la lèpre. Je fus l'un des quatre seuls invités. Le Saint Père avait été accompagné par sept hélicoptères, et l'hélicoptère avec lequel il était arrivé était piloté par un ivoirien.

J'ai vu là une chose que je n'aurais pu croire. Je l'ai vu à quatre mètres de moi, je lui ai serré la main. Et lui, le Pape a serré la main de tous les lépreux. Ils étaient je crois quarante huit. Il y en avait deux qui venaient d'être opérés. Il faut avoir confessé des lépreux pour savoir combien l'approche d'un lépreux, malgré tout, est dure. Ils sentent, je ne trouve pas d'adjectif pour cette odeur. Quand on les confesse, ce n'est pas eux qui souffrent, c'est le confesseur qui fait pénitence.

Le Pape a embrassé ces lépreux qui venaient d'être opérés. Quand on lui offrit une belle cuvette d'eau avec une serviette magnifique et un savon, il dit non et il vint à table tel quel. Personnellement, je ne redoutais rien. Voici la seule parole que je lui adressais : « Saint Père, vous avez embrassé des lépreux, je trouve cela beau ». Il me répondit simplement avec un accent rocailleux : « et vous, vous ne l'avez pas fait ? » c'est tout.

J'aurais fait n'importe quoi encore pour l'approcher, mais il était tellement gardé. Il

y avait un officier de police américaine : monseigneur Makarios, officier du FBI. Il était capitaine, avait été ordonné prêtre et sacré évêque. c'est lui qui écartait les gens avec brutalité. Il n'y avait pas de danger qu'on puisse accoster le Pape. Je vous livre ce souvenir, c'est comme du papier d'argent sur un plat sale, mais un papier d'argent que je garderai longtemps. Saint Père, ce regard, ce courage, cette journée à la léproserie d'Adzopé !

RETOUR SUR LA HAUTE VOLTA

Vous dire que je pris le chemin le plus court pour retourner dans notre chère Haute Volta, ce n'est pas vrai. J'ai passé quelques jours avec le Père qui était au dernier poste de douane de Côte d'Ivoire : Ouangoloko. C'était un curé très zélé. c'est lui qui dirigeait un peu les gens qui descendaient en masse lors des grandes famines. Il ne pouvait plus ni courir ni sauter, il n'en pouvait plus. Je sais qu'il avait nourri beaucoup de gens, qu'il en avait sauvé des quantités. Il avait toute ma sympathie et mon amitié.

Je m'étais aussi lié d'amitié avec un SMA, je passais un court séjour chez lui, c'était mon remerciement et ma reconnaissance à tous ces frères missionnaires comme nous.

A Niangoloko, première mission en Haute Volta je passais une autre journée. Il y avait là quatre Pères Blancs dont le Père Chevalier. Je l'avais vu arriver jeune, plein d'enthousiasme et d'illusions. Il fit beaucoup pour la catéchèse de la région de Banfora.

De Niangoloko, j'ai repris le train pour Bobo. Je porte encore les séquelles de ce qui m'arriva au cours de ce trajet. Je voyageais en première avec un homme avec lequel je ne pus engager conversation à part des oui et des non. Rien. Il parlait français, il avait l'air d'une classe aisée à la manière africaine. Nous étions environ à vingt kilomètres de Banfora quand notre train dérailla. Ce n'est pas rare, mais il était en pleine vitesse. et je me retrouvai par terre. Je reçus sur le dos une valise énorme, on aurait dit qu'elle contenait du plomb. Je la reçus sur ma colonne vertébrale déjà blessée, fragilisée par l'accident que j'avais eu à Yasso avec un zébu. Je restais K 0. On m'évacua sur Banfora, puis sur Bobo. A ce jour encore, donc bien des années après, la marche me coûte. Je souffre de la station debout.

J'ai été frappé dans le dos. Je crois à la Rédemption. C'était le prix à payer pour la petite mission, pour le petit travail que j'avais effectué de tout mon cœur en Côte d'Ivoire auprès de nos Voltaïques. Tout se paie et les souffrances je les accepte dans la joie, mais j'ai été touché, je souffrais.

On me soigna un peu, puis je continuai à Nouna, ce Nouna dont je rêvais toujours. Monseigneur Toé vint aussitôt me saluer, ce bon monseigneur Toé que j'avais connu comme élève en CM-2 à Toma.

CHAPITRE XII

SAFANE HAUTE VOLTA

J'avais quitté Dédougou en 1975, je revenais en 1982. Sept ans, c'est long. Monseigneur Toé s'était concerté avec le Père Régional : le Père Yvon Saint Jean. Il m'appela et me dit : « je voudrais que vous alliez à Safané, vous joindre à l'équipe des prêtres espagnols du diocèse de Castellon en Espagne et qui avaient pris cette paroisse en charge ».

L'histoire de ce jumelage de Safané avec l'Espagne et Castellon est le résultat d'une amitié liée entre monseigneur Lesourd et monseigneur Tarragone, évêque du diocèse de Castellon au nord-est de l'Espagne. Ce monseigneur Tarragone, qui devint archevêque de Madrid puis primat d'Espagne, était un homme qui avait l'esprit missionnaire. Il voyait bien au delà de ses frontières. Il fut très heureux au concile Vatican II d'avoir comme voisin un évêque missionnaire : monseigneur Lesourd et là, il se lia une amitié telle que monseigneur Lesourd, qui ne voyait pas comment il pourrait couvrir la partie ko et marka de la région de Safané et Oury, proposa à monseigneur Tarragone de prendre en charge cette région financièrement et surtout en y envoyant des prêtres.

Le premier volontaire pour les missions fut l'abbé Ricardo Miralles. Il vivait vraiment dans la pauvreté. Le Père Lalanne, alors en congé, l'avait reçu à Pau et par solidarité lui avait acheté un costume. Il n'avait rien. Ils vinrent ensemble à la paroisse de Nouna. c'est là que l'abbé Ricardo s'initia au marka. Il était courageux, il ne parlait alors quasiment pas le français et j'étais le seul à pouvoir balbutier quelques phrases en espagnol. Il nous fit l'impression vraiment d'un apôtre. Il n'avait aucun préjugé, il venait au nom de son évêque pour être un missionnaire « fidel donum ». Il est mort, en 1993, comme il a vécu dans la grande simplicité, le dévouement et la pauvreté.

Monseigneur Toé désirait que je m'insère dans l'équipe de ces prêtres fidel donum espagnols de Safané. « Leurs méthodes d'apostolat ne sont pas les nôtres, la mission vivote insérez vous donc, mais, ne parlez pas espagnol, (Il confondait un peu le basque et l'espagnol, et il croyait que je parlais cette langue) parlez toujours français, car ils parlent mal le marka et les gens sont quand même habitués au français ». c'est ainsi que pendant les cinq ans que je passais à Safané et où j'ai eu l'occasion unique de m'initier à l'espagnol, par obéissance à l'évêque, je m'interdis de parler espagnol.

Nous eûmes des problèmes de langue avec les markas du Sonobé. Ils parlaient un mélange de marka et de sénoufo, ce n'était pas un marka pur. Dans la langue marka, il y a deux variantes : la langue de Zaba et celle de Nouna et dans cette langue, les Pères Merien et Saint Jean avaient édité l'évangile, des cantiques, des explications des sacrements et de l'écriture Sainte.

Il y avait un choix à faire : ou on parlait carrément le dioula ou on adoptait la langue de Zaba. Il fallait le faire prudemment, sans blesser. Les confrères espagnols de Safané étaient charitables, chaleureux à la façon espagnole, bruyants, mais ils gardaient bien leur personnalité

et sur le plan des idées, ne cédaient rien.

Je fis la démonstration dans les homélies du dimanche et dans les petites instructions journalières que le marka tel que nous le parlions à Zaba et à Nouna était parfaitement compris des gens. Le premier dimanche où je prêchais à Safané, les gens à la sortie de la messe me dirent : « on a compris tout ce que tu as dit, et ton langage est très clair ». Ce n'était pas une satisfaction pour ma vanité, mais c'était une démonstration pour mes confrères espagnols.

Ils étaient d'une capacité intellectuelle très forte. les Pères Pako et Manolo avaient essayé de faire un lexique dans la langue de Sonobé, c'était presque impossible parce que la moitié des mots est coupé. et il y a une façon tout à fait particulière de marquer les pluriels, les relatifs et tout ce qui est dubitatif Ces Pères, leur temps de contrat terminé, sont retournés dans leur diocèse de Castellon.

A Safané même, c'étaient surtout les musulmans qui dominaient. Ils venaient de la région de Sono. Les musulmans de cette région étaient un peu les champions de l'islam pur. On ne parlait pas de progressisme. Ils avaient de grandes écoles coraniques et les musulmans, même ceux de la région de Toma, envoyaient à Sono leurs enfants pour en faire des talebs, c'est à dire des gens qui apprennent la lecture et l'écriture du coran. Cette région de Safané s'appelait le Sonobé car ils étaient venus en force ici à Safané pour prendre en main le commerce du poisson sec qui venait de Mopti.

Cependant, il y avait tout un quartier qui était encore animiste. Les premiers markas venus pour faire ce commerce du poisson s'étaient installés dans un village à environ vingt kilomètres. Safané, étant un carrefour plus important, les propriétaires de la terre installèrent là le souvenir de leurs ancêtres : le hamma, c'est à dire pas le grand fétiche, mais la grande tombe où étaient censés habiter l'âme des ancêtres.

Il y avait aussi une communauté religieuse très zélée composée de sœurs admirables. Plusieurs fois par semaine, elles se rendaient dans les villages pour rencontrer les populations. Elles avaient un contact plus efficace et plus vrai que nous. Je le dis sans dénigrer notre propre apostolat d'ailleurs.

Je ne pus faire la tournée de tous les villages. Je ne pouvais plus faire de moto et je n'allais visiter que les villages où la piste me permettait de faire avancer ma 205. Je le fis de très bon cœur. Je ne parlais pas la langue du Sonobé mais nous nous comprenions très bien. Je ne fus pas long à constater cependant que là où il y avait une communauté plus fervente, c'est là que se trouvaient quelques familles bobos. Le marka prend dans chaque religion ce qui l'arrange. A Safané les communautés de catéchumènes avaient vraiment l'esprit embrouillé de souvenirs fétichistes et aussi de réminiscences du passage de l'islam.

A cette époque nous étions trois à la mission : Le Père Manolo, le Père Ricardo et moi. Le Père Manolo avait lancé le mouvement des scouts cultivateurs. Ce genre de formation paramilitaire leur convenait très bien, ils aimaient surtout les insignes. Pendant les neuf années où il fut directeur de la paroisse de Safané, l'abbé Manolo, il était de Burgos, fit un très beau travail.

L'abbé Ricardo qui était en fait le fondateur de la mission avait un genre un peu différent. Je ne dis pas que c'était un don Camillo ou un don Bosco, non, il aimait la jeunesse, il n'a jamais pu s'exprimer clairement en marka, mais il était adroit de ses mains et il avait appris des tours de magicien et les gens l'avaient surnommé le « dynamori ». Les dynamoris sont des gens qui trompent. Ce ne sont pas des prestidigitateurs comme nous avons en France, ils font des tours et surtout prédisent l'avenir. Par des tours de passe-passe, ils étonnent les gens et savent les tromper. Ils disent : « tu vas voir, passe moi cent francs, je vais faire des passes et te

rendre cinq cent francs ». Que de gens ont été ruinés par les dinamoris. Mais il y avait le bon dinamori, le nôtre, il faisait des tours de prestidigitation, il amusait, il était très habile.

Il conduisait une Renault 4L camionnette. Je l'ai toujours admiré. Il n'emportait qu'une seule couverture, rien d'autre, pas de sucre, pas de café, aucune conserve comme nous d'ailleurs, mais moi, ces dernières années je prenais quand même du café et du sucre. Lui, rien. D'ailleurs il ne buvait pas de dolo, la bière indigène, ni d'hydromel. Il n'y touchait pas, il était sobre. Il avait le contact facile, il saluait les gens, mais de là à faire une instruction, ce n'était pas le genre. Il avait le contact et chaque fois, il rapportait une liste de nouveaux postulants. Il faut reconnaître et lui rendre cette justice, si de Safané, sont sorties quelques vocations, pas de filles, mais de garçons, nous les lui devons.

Oui, quelquefois, à cause des séquelles de ce mal de dos, je souffrais. Il le sentait, et quand la veille d'une tournée, je tirais un peu la jambe, de lui même il me proposait : « dans le programme, c'est toi qui doit aller là-bas ? Repose toi, assure le service de la paroisse à Safané et j'irai là-bas », et il partait. Que de fois, il m'a remplacé dans des villages lointains. Et là-bas, sobre, une natte par terre, je crois qu'il mettait la seule couverture sous sa tête. Cela me fait penser à la parole de l'évangile que le Christ n'avait pas une pierre pour poser la tête. Souvent dans ces missions, pour avoir la tête un peu haute, on demandait un petit billot de bois sur lequel nous mettions une couverture. Nous sommes loin de « l'épéda ». Je l'admirais, il avait une très grosse correspondance et attirait les bienfaiteurs. Il avait le souci de l'avenir de la mission.

LA CROIX SUR LA COLLINE

L'abbé Manolo avait gardé un peu la mentalité des conquistadores. C'était un homme zélé qui a beaucoup travaillé, mais il y a des secrets et des aspects de l'âme marka qui lui ont toujours échappé. Il voulait à tout prix planter une croix solennellement sur une des deux petites collines qui étaient au sud du village. Depuis longtemps, il mijotait d'y planter une croix, mais je lui déconseillais parce que je savais que pour les gens de Safané, cette colline était sacrée. Ils étaient persuadés que les âmes des ancêtres se réfugiaient dans cette montagne. On y faisait des sacrifices rituels.

Comme cela arrivait quelquefois au mois d'avril, à cause de mes séquelles de cancer, j'étais obligé de rentrer en France. Je ne dis pas qu'il profita de mon absence, mais il se dit que sans moi il n'aurait pas d'objection, et il réalisa son projet. Il demanda conseil au groupe de chrétiens qui n'eurent pas le courage de le dissuader car quand il voulait quelque chose, il le faisait. Donc, il les consulta sans les consulter, et il décida de faire tailler une belle croix et un jour de fête de la Vierge il porta cette croix en procession sur la colline et la planta. C'était une belle croix en bois très bien travaillée et peinte en rouge. Elle était visible de partout, elle dominait.

Le soir même, vers dix neuf heures, on entendit des hurlements. Je n'y étais pas mais j'ai lu le rapport très souvent, des hurlements. Les musulmans et c'est là le côté curieux, taillèrent en morceaux cette croix, la jetèrent et pour s'en moquer urinèrent dessus.

Comme il était têtue, le dimanche suivant, même cérémonie, même procession. Aucun chrétien ne le déconseilla, ce que je n'ai pas bien compris. Je crois que certains étaient contents de marquer le coup pour dire qu'ils étaient là, que la communauté chrétienne de la ville c'était quand même un groupe qui avait son autorité. Mais la croix, plantée vers onze heures, à midi elle fut coupée, mise en morceaux, en tout petits morceaux.

Je revins sur ces entrefaites. Les Pères étaient terrassés, tristes, car les habitants avaient

défilé et avaient dit qu'ils démoliraient la mission, qu'ils chasseraient les Pères. Réaction ordinaire, et toute la partie fétichiste du côté du marché avait aussi hurlé.

Sans me réjouir loin de là, j'allais parler avec un groupe de vieux du quartier entièrement animiste qui touchait la mission. Leurs enfants étaient chrétiens, beaucoup étaient catéchumènes et ils me dirent : « tu vois, il ne fallait absolument pas que les croix soient plantées à l'endroit où les âmes de nos ancêtres se cachent, c'est une montagne sacrée, un tombeau collectif pour les âmes des ancêtres. On y fait des sacrifices et des bénédictions et des malédictions ». Ils me dirent : « nous tiendrons conseil, reviens demain ».

Je ne le dis pas au Père Manolo. C'était agir un peu en marge, mais j'avais deviné ce qui S'était passé. Là ils me dirent « tu vois, ce monticule, là aussi nous faisons régulièrement des sacrifices, pour que nos ancêtres nous bénissent et aussi pour que les cultures soient abondantes et favorables. Mais la montagne, nous ne l'utilisons pas pour les sacrifices, nous les faisons dans la caverne qui est en bas ». Effectivement au dessous de ce monticule, quand même bien visible, il y avait une caverne naturelle et nous savions que c'était là que les massas : les sacrificateurs agréés par la société, faisaient les sacrifices.

« Nous sommes pour toi, nous sommes pour la mission. Vous avez fait beaucoup de choses pour nous et pour le village, alors, il est entendu entre nous et les vieux de massarabi, il est entendu que nous vous donnons ce monticule et là tu feras comme s'il était à toi ». La solution était positive et bien dans la mentalité des vieux africains. Je leur avais donné raison, ils m'avaient aussi donné raison. Mais je n'étais rien que le dernier du groupe des missionnaires.

Je présentai la chose à mes confrères. La grâce, et je crois la charité, la compréhension et le respect des vieux, c'était le respect du Christ. L'abbé Manolo fut étonné et content et je lui proposai de prendre quelqu'un qui parlait bien le marka et d'aller trouver les vieux. Cette entrevue ouvrit je crois les yeux de l'abbé Manolo de Diego et il me dit : « tu vois, je n'avais pas deviné que même chez les chrétiens il reste dans leur âme, dans leur intelligence, dans leur sang la vieille réaction animiste du culte de la vie, du culte des ancêtres. Dieu tire avantage de tout et l'esprit Saint aussi ».

Il était donc revenu enchanté de sa conversation avec les vieux, d'autant que le conseil lui avait expliqué que tout le plateau qui était devant était à la mission : « nous te le donnons volontiers et si tu veux, on ira voir le commandant ». Le commandant était un mossi plutôt pâlot qui, mis au courant, déclara que c'était une affaire de culte et qu'il n'avait pas à intervenir. Il fut sage. Nous fîmes quand même pour l'avenir un procès verbal du don de ce plateau à la mission. Cela fut inscrit avec un numéro et enregistré au cadastre de la préfecture. C'était un pas en avant.

Nous demandâmes l'aide du Père Dujardin, un Père belge qui était à la mission proche de Oury. Il fit un moule représentant la Vierge de la Paix présentant le Christ avec une colombe signe de paix. Il y fit couler du ciment, le résultat fut parfait. La Vierge est là-bas avec une belle croix faite de bois de caïlcédrat. Le Père Manolo de Diego entoura ce haut lieu de piété et de prières d'un muret fait de pierres de latérite et l'ensemble est beau.

C'était un remerciement et il y avait de quoi remercier parce que cette maladresse vis à vis des vieux aurait pu laisser un froid entre la communauté des anciens de la ville de Safané et nous. Cela arrangea tout, couvrit tout et le jour de l'inauguration et de la bénédiction, il y eut foule sur la colline. Elle est là maintenant pour l'éternité, et de mon passage à Safané, je veux garder surtout cela : avoir fait la paix avec les vieux, avoir eu l'occasion d'ouvrir les yeux des mes confrères aux réalités profondes de l'Afrique.

Je commençais à faire de l'apostolat auprès des jeunes filles avec l'abbé Manolo et une des sœurs de la Consolation d'Espagne, une communauté fervente et charitable. Cette sœur avait été professeur dans un collège et comprenait le problème des filles. Personne n'avait encore lutté pour la liberté du mariage, et notre catéchuménat était régulièrement amputé par les enlèvements. Je les persuadais peu à peu que s'ils ne soutenaient pas les filles catéchumènes qui se faisaient enlever et venaient se protéger à la mission, la chose n'avancerait pas. La loi de toute façon leur donnait raison.

La question avançait quand je dus quitter la mission à Pâques 1988. Il y avait eu une bonne promotion de baptêmes. J'en ai célébré une dernière fois sur cette colline de la réconciliation. Les gens venaient nombreux, et je partis pour Nouna et Ouaga.

CHAPITRE XIII

NOMINATION EN FRANCE

Après des soins assez long, en début 1989, le provincial de France vint me trouver et me dit : « vous êtes trop touché, c'est devenu maintenant trop dangereux de rester sous ce soleil, acceptez de rentrer en France ». Le centenaire des fêtes du cardinal Lavigerie approchait et il me dit qu'il aimerait que moi le bayonnais je prenne en mains l'organisation de ce centenaire. Cette demande fut encore pour moi un appel de Dieu.

Je suis parti joyeux, j'avais accompli mon parcours. Quelquefois, j'ai eu des coups en l'air comme on dit, j'ai eu des tentations, mais j'ai beaucoup aimé ces markas qui sont si peu aimés. Il y a eu depuis six prêtres marka et des religieuses. J'ai été largement remplacé dans mon apostolat de la femme et de la jeune fille. Oui, cela valait la peine.

Je ne l'ai pas signalé parce que je ne veux pas porter une couronne que je ne mérite pas. Je fais allusion aux lettres de saint Paul qui parlait des couronnes données aux vainqueurs des jeux olympiques. Chaque fois qu'à Koussiri, à Dembo ou à Ténou, sur la région de l'ancienne mission de Nouna, comme à Zaba aussi, il y a eu des occasions de rassemblement, les africains m'ont fait signe. Les chefs des communautés m'ont fait signe et j'ai toujours accepté. J'avais un moyen de locomotion facile, la 205, parfaitement adaptée à ces pistes qui étaient mauvaises.

Tout en me disant que je n'étais plus responsable, j'ai porté le témoignage de ma reconnaissance à cette communauté de markas, comme aussi une fois au groupe chrétien des samos de Nouna. Là aussi, il y avait des gens remarquables.

Les Markas m'ont beaucoup appris. J'ai surtout appris, qu'au delà d'une apparence rustre, d'un manque d'hygiène total, il y avait parmi eux des hommes de choix. Quand je pense qu'on a couvert d'encens et de chiffres impressionnants de baptisés une mission voisine de Nouna et qu'il n'y a encore aucun prêtre originaire de là, enfin laissons, je continue à affirmer qu'un peuple a les prêtres qu'il mérite. Les prêtres africains deviennent de plus en plus nombreux, je crois qu'ils vont être une cinquantaine cette année. Je suis invité de nouveau par monseigneur Toé à retourner là-bas pour les conclusions du cinquantenaire de la mission marka dont j'ai été le premier curé. Dans sa dernière lettre monseigneur Toé m'écrivait : « j'ai lancé le cinquantenaire de la mission marka et je voudrais le célébrer avec vous à Nouna ». Si Dieu le veut, si la santé le permet, si cela doit tourner à sa gloire, Il le permettra.

CONCLUSION

Comment conclure, si ce n'est en essayant de rappeler quelques unes de mes plus grandes joies. Je viens de fêter mes 80 ans et il y a des joies qu'on n'oublie pas. Les peines on les oublie, les souffrances physiques on les supporte joyeusement, les ingratitude font mal, mais les grandes joies sont là.

Une des plus grandes joies que j'ai éprouvée fut celle de remplacer ce lieutenant au passage forcé devant Alkirch en Alsace et auquel je devais transmettre l'ordre de traverser coûte que coûte. Il avait déjà fait brûler deux chars donc dix hommes. Je lui ai gardé la vie au moment où je le voyais retourner dans ses doigts son alliance de marié. Ce n'est pas la victoire, ce ne sont pas les citations qu'on m'a donné pour cela, lui ne m'a jamais écrit. Je l'ai revu au moment où cassé, il était encore à Besançon, il m'a embrassé et il a pleuré. Je n'ai jamais cherché à rester en liaison avec lui.

Une autre grande joie est d'avoir pu montrer à la sortie de Saumur ma « galette » de sous-lieutenant à mon papa qui me dit simplement : « enfin ». Il ne m'embrassa pas, il n'était pas démonstratif, c'était un homme sincère. C'est alors que je lui dis : « papa, pour t'obéir j'ai fait un long parcours mais c'est sans regret, je voulais te faire cette joie ».

Une grande joie qui reste gravée dans ma tête fut le décès et la confession publique d'un catéchiste originaire de Koussiri. Il s'appelait Paul Konaté. Cet homme était célibataire, il avait une déformation physique à la jambe, il était zélé, il priait, il était au village de Pa sur la mission de Nouna. Là il s'était épris d'une catéchumène appelée Katidia. Il céda et cette fille fut enceinte. Quand il revint, je l'encourageai, et il accepta de devenir le catéchiste de tous les groupes de markas qui vivaient autour de la mission. Régulièrement, cet homme tombait malade, à croire qu'il allait mourir. Puis, ayant traîné, s'étant fait soigner, au bout de trois mois régulièrement, il se relevait et reprenait son travail.

Je l'estimais, c'était un homme méticuleux, une chose faite par lui était toujours bien faite. Entre temps, il s'était marié avec Anne-Marie, la fille de Boumana, un des rares militants musulmans de Koussiri. Pour être militant, il l'était et il n'a jamais pardonné à sa fille son mariage. Anne Marie n'était pas une femme banale. Ils eurent des enfants.

La quatrième fois que ce catéchiste tomba malade comme les autres années, je causai longuement avec lui et il me dit -. « Père, ne t'inquiète pas. Tu te rappelles l'histoire de Katidia et comment les musulmans de Pa en ont profité pour dénigrer les catéchistes ?

Je sais que tu m'as pardonné et moi j'ai promis à Dieu de faire pénitence pendant quatre ans et j'ai demandé à Dieu de me punir dans mon corps par des souffrances de trois mois à l'époque un peu creuse du ministère. Ma quatrième année se termine et maintenant je sais que je mourrai. Il fit une confession générale avec une touchante sincérité, la confession est un secret.

Je revins à l'église après lui avoir donné l'extrême onction, je revins dans la cathédrale et je pleurai longuement du retour de cet homme. Dieu l'avait exaucé, il avait demandé à réparer et chose extraordinaire, l'année qui suivit sa mort, Katidia, qui avait avorté, se convertit. Elle s'appelle Lucia.

Son enterrement fut un triomphe et alors que nous étions habitués à enterrer nos morts à la façon marka, c'est à dire dans une natte entourée d'abord d'une couverture, son attitude

finale m'avait tellement bouleversée que je demandais aux ateliers de faire un cercueil. C'est le premier cercueil que je demandais. Depuis, l'habitude est restée. Tous les catéchistes furent convoqués et je racontai son histoire, sauf ce que Paul Konaté m'avait dit en confession. Cela fit réfléchir et nous n'avons pas chanté de chants tristes mais des chants joyeux et les femmes au fond de la cathédrale entonnèrent le chant de « niami niami doumbara » qui était le chant de la révolte et de la libération. Lui avait fait sa pénitence et son purgatoire sur la terre.

Sa veuve, en souvenir d'un tel mari, a élevé dignement les deux enfants qu'ils avaient eu ensemble, un garçon et une fille. La fille est, je crois, en fac de science. Oui du haut du ciel, ce confesseur moderne nous bénit.

Une autre joie fut le jour du débarquement en Provence : le 15 août 1944 à 4h du matin. Notre commando devait investir le côté ouest de Fréjus. Nous avions été instruits à Naples, nous savions par cœur où le Liberty, notre bateau de débarquement commandé par un officier de l'US Navy, devait nous déposer, mais il fallait encore qu'il nous débarque à l'endroit voulu. Il ne se trompa pas. Nous étions protégés des allemands, qui étaient à peine à cinquante mètres, par une dune de sable. C'est là qu'un basque du commando 4 d'Altier de la Vigerie, se poussant sur les coudes, vint me trouver et me dit : « Père, votre père est mort, il est mort accidentellement, je l'ai su de façon sûre ». Il partit. Je crois que je n'ai jamais senti de ma vie un tel soulagement. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme une voix qui me disait : « tu vois, tout ce que tu as accepté, tout ce long chemin que tu as fait pour obéir à ton père est couronné. Il est devant Dieu et enfin il t'a compris ». Ce fut une joie indicible et quand le commando nous fit entendre le bruit du petit cornet de chasse comme prévu, je partis face à l'ennemi avec un courage fou. Je grimpais la falaise, certains sont tombés à côté de moi, mais nous sommes passés, nous avons rejoint Toulon, Marseille. Bien des années après j'ai compris cette joie, lorsque j'ai eu la confirmation que mon père était bien mort en demandant pardon. Dieu tient compte de tout, Dieu bénit nos pauvres efforts d'humains. J'ai eu bien des joies, mais la plus forte est certainement celle-là.

Une autre joie fut d'assister à l'ordination et à la messe de prémices de quatre abbés markas. A Nasso, chez les sœurs de l'Annonciation, d'assister aux vœux de la Sœur Jeanne Traoré et de Delphine Konaté de Dira aujourd'hui étudiante à Ouaga.

Autre joie, fut la célébration de mon jubilé sacerdotal à Bayonne avec toute ma famille. Si la messe de prémices à Laressore fut une tristesse, celle-ci fut une grande joie de voir toute ma famille réunie autour de moi pour chanter : « Seigneur, je passerai mon éternité à chanter vos miséricordes ». Oui, j'ai de quoi chanter les miséricordes de Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE

Les études	10
L'armée	12
Saumur	12

CHAPITRE II

1940 - L'ARMÉE

Le vrai danger	15
Hendrix, le passage de Dieu	15
La frontière tripolitaine	17
L'armistice	17
Le diaconat et la prêtrise	18
La messe de prémices	19

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE MISSION

Les territoires colonisés	21
Ma première nomination : Toma en Haute Volta	22
Le 29 avril 1942 : Les « gniantas »	24
Histoire de la mission de Toma	25
Fondation de 1938	26
Monseigneur Lesourd	26

CHAPITRE IV

LA GUERRE

L'eau du Tassili	29
Adrar 1943 : L'acte héroïque de l'erg Chech	31
Le débarquement en Italie	32
La reconquête de la France	33
Blessé	34
La peur	35
Soldat et prêtre	36
L'Allemagne - Le passage du Rhin	37
Sigmaringen	38
L'Autriche	39
L'armistice, erreurs et honneurs	40
Les camps de concentration	41
Célébration du souvenir	41
Le Liban	43
1946, En mission à Toma, Zaba et Sourou	45

19 Mai 1946	45
L'origine des markas	45
Retour à Toma	47
Initiation, connaissance du milieu	49
La vraie tournée de connaissance du milieu : Février 1948	50
La mission de Sourou	50
Préparation au Baptême et Première promotion	52
La mission protestante	53
1945-1956, Réflexions supplémentaires sur le <i>Mouvement de Nouna</i>	53
Déloyauté de l'administration coloniale	55

CHAPITRE V

1947- LES MARKAS ET LE VILLAGE DE KOUSSIRI

Vivre à Koussiri	58
L'initiation	61
Les fiançailles	61
La société marka	62
L'enlèvement	62
16 Juin 1947 - Konaté Dansso	63
Le décret Mandel	66
Sodi	66
Kodon et Karidia	67
Témoignage de Delphine Konaté	68
La calomnie	69
Les tentations	70
La magie noire	71
Nouvelles liturgies	74
Les fla-siri	75
La culture extensive	75
Introduction de la charrette tractée par des ânes	76
Les catéchistes	77

CHAPITRE VI

1950 - 1951, SOUROU, ZABA

Il faut quitter Sourou	81
L'installation à Zaba	83
Les débuts à Zaba	84
Noël 1951	85
Les villages	86
Les chants	86
Le mât de Toumani	87
Les interprètes	88
Le sacre de Monseigneur Lesourd	94
Rencontre avec le zébu	95

CHAPITRE VII

LA GUERRE D'ALGÉRIE

Retour à la maison	97
Rappelé le 3 mai 1956	98
Le contre espionnage	98
Surveillés dans un restaurant (3 octobre 1956)	100
J'évite une attaque et un massacre	100
Le port de Melilla	101
Vendus et tortures	103
Lala Maria - Col de Guerbous 18 Déc. 1956	107
L'Algérie : guerre ou pacification ?	111
La guerre révolutionnaire	112
Kourriga - Maroc	115

CHAPITRE VIII

EN MISSION, TROISIÈME RETOUR

La Toussaint et le culte des ancêtres	117
Curé de Nouna	118
Les constructions	119
Culture près du fleuve Volta	120
Les zébus	122

CHAPITRE IX

L'INDÉPENDANCE

R.D.A. : Mouvement du Rassemblement Démocratique Africain	123
Les prémices de l'indépendance	124
5 août 1960 : L'Indépendance	126
La mission continue	127
Le minaret de Koussiri	127
La fondation de Tionkuy	127
Kiba : Les suites de l'indépendance	128
La chute de Kiba, les fétiches	132
Fin de Maurice Yameogo Le colonel Lamizana	133
Extension de la mission	134
Le concile	136
L'instruction des filles	137
Les écoles, les maîtres et l'état	137
L'église famille	139
Ceux qui descendent vers la Côte d'Ivoire	140
Déplacement de l'évêché sur Dédougou	141
Les frères	141
La maladie - Départ de Nouna	142
Hôpital à Bordeaux	143
Retour en Afrique	144

CHAPITRE X

MINISTÈRE À DEDOUGOU

Considérations sur les Markas	147
L'école des catéchistes	148
Quitter Nouna	149
L'action des Frères	150
Les premières sœurs africaines Markas	152
Abbé Zéphyrin Toé	153
Bénédiction de la chapelle de Dédougou	154
Monseigneur Zéphyrin Toé	155
Réflexions sur la pastorale	155
25 novembre 1973 - Sacre de Monseigneur Toé	156
Nouveau départ	157

CHAPITRE XI

LA COTE D'IVOIRE

Les interprètes	162
Le collège d'Arrah	163
Le mariage chrétien pour les voltaïques	167
Le diocèse, propriétaire du collège Paul VI	168
Evolution du cancer	169
Animisme et foi chrétienne	169
Témoignages	171
Visite de Jean Paul II	172
Retour sur la Haute Volta	173

CHAPITRE XII

SAFANE, HAUTE VOLTA

La croix sur la colline	177
-------------------------------	-----

CHAPITRE XIII

NOMINATION EN FRANCE

CONCLUSION

